

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA

COMTESSE DE SABRAN

ET DU

CHEVALIER DE BOUFFLERS

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.



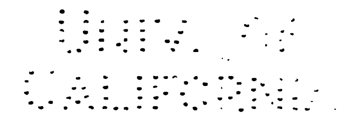
L. E. VIGÉE LE BRUN, PINX. P. RAJON, SCULP.

Mme DE SABRAN

E. Plon et Cie Editeurs.

E. PLON et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1875



CORRESPONDANCE INÉDITE

DE LA

COMTESSE DE SABRAN

ET DU

CHEVALIER DE BOUFFLERS

1778 — 1788

RECUEILLIE ET PUBLIÉE

PAR

E. DE MAGNIEU ET HENRI PRAT



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

—

1875

ac

INTRODUCTION

En publiant le recueil des lettres de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers, nous ne cédons pas seulement au désir de faire connaître aux gens de goût une correspondance qui nous a charmés, à l'ambition d'ajouter quelques rayons au faisceau lumineux qui, depuis une vingtaine d'années, éclaire si vivement le dix-huitième siècle finissant, à l'espoir de démontrer une fois de plus que la société qui allait être anéantie n'avait en aucune façon pressenti une catastrophe; nous obéissons à une disposition testamentaire formelle du comte Elzéar de Sabran, fils de l'aimable personne qui y a mis tout son esprit et tout son cœur.

Les éditeurs ont toujours des faiblesses quasi paternelles pour ce qu'ils font imprimer. Contrairement à l'usage, nous nous ferons un devoir d'être sobres d'éloges pour ce que nous publions. Ce n'est pas à nous de le louer. Mais nous devons dire que, parmi les contemporains, tous ceux qui avaient des relations épistolaires avec madame de Sabran la mettaient au niveau de ce que notre littérature compte de plus excellent dans ce genre aimable. Nous ajouterons que M. de

Boufflers passait pour un écrivain émérite, et que madame du Deffand se demandait de bonne foi si l'auteur de *Candide* avait plus d'esprit que lui. Est-il donc étonnant que le comte Elzéar, après avoir vécu dans cette atmosphère d'encens, ait tenu à donner au public ce qu'il avait pieusement conservé?

Il nous appartient au surplus de faire connaître, à ceux qui liront ce volume, une femme oubliée et un gentilhomme littérateur assez négligé de ceux-mêmes qui se piquent de savoir leurs auteurs.

Françoise-Éléonore de Jean de Manville était née en 1750, et sa mère était morte en lui donnant le jour. Son père lui imposa une marâtre qui la prit en haine aussi bien qu'une sœur qu'elle avait, et ce fut un bonheur pour elle d'être recueillie par madame de Montigny, son aïeule. Elle ne quitta cette grand'mère que pour aller au couvent de la Conception recevoir l'instruction qu'on donnait alors aux filles nobles, et, quand elle rentra dans son abri, elle était belle à ravir avec ses cheveux blonds, ses sourcils bruns et ses yeux noirs.

Sa sœur aînée mourut idiote; son père, redevenu veuf, fut atteint de paralysie; elle voulut le conduire à Bourbon-l'Archambault et lui donner ses soins. Madame de Montigny, brouillée dès longtemps avec M. de Manville, le trouva mauvais et cessa de la voir; et quand le malade fut tombé en enfance, elle épousa M. de Sabran, officier de marine, qui avait de beaux états de service, mais qui comptait cinquante ans de plus qu'elle, et dont la fortune était fort mince. Elle le connaissait depuis son enfance, et nous recommandons à l'atten-

tion de ceux qui veulent la bien juger ce qu'elle dit de ce mariage à l'époque où elle donnait sa fille Delphine au jeune comte de Custines.

Madame de Trudaine l'attira chez elle; l'abbé Delille, qui l'y vit, voulut être son maître de latin. MM. Turgot et de Malesherbes goûtèrent son esprit. A la cour, madame Clotilde et la comtesse de Marsan la prirent en affection. Son fils venait de naître, et elle était à Reims pour le sacre de Louis XVI quand M. de Sabran mourut d'apoplexie. Elle ne rencontra le chevalier de Boufflers que plusieurs années après. Le goût de la peinture commença leur liaison. La musique et la poésie la resserrèrent, et il n'est pas difficile de comprendre, en lisant ces lettres, à quel moment l'amitié fit place à un sentiment plus vif et plus orageux.

C'est dans la correspondance littéraire de Grimm que nous avons pris, il y a bien des années, la première connaissance du chevalier de Boufflers, et voici le texte même qui nous a frappés dans les communications du célèbre critique aux princes du Nord : « M. l'abbé de » Boufflers s'est fait connaître, dès sa première jeunesse, » par beaucoup d'esprit et de talents, et infiniment de » folies. Plusieurs chansons gaillardes et honnêtement » impies, le conte de *la Reine de Golconde,* fait au sémi- » naire de Saint-Sulpice au moment où il était apprenti » évêque, et un examen scrupuleux de conscience lui » ont sans doute fait sentir que sa vocation pour l'épi- » scopat n'était pas des plus décidées; mais, comme il » était question de se conserver quarante mille livres de » rente en bénéfices que le roi Stanislas, par une suite

» de son amitié pour la mère de notre petit prélat, lui » avait données en Lorraine dès son enfance, il a troqué » le petit collet contre la croix de chevalier de Malte, qui » n'empêche pas de posséder des bénéfices, et M. l'abbé » de Boufflers est devenu M. le chevalier de Boufflers. » C'est en cette qualité qu'il a fait son début dans les » armes en Hesse pendant la campagne de 1762. M. le » chevalier de Boufflers n'avait rien perdu des agréments » et de la folie de M. l'abbé de Boufflers; il ne leur avait » ôté que le piquant du scandale. »

Avant de constater ce que l'âge et madame de Sabran ont apporté de modifications à ce caractère, nous devons reconnaître que le portrait était fort ressemblant à l'époque où il fut esquissé, et résumer ce qu'on sait des parents et des entours du galant et spirituel personnage qui nous occupe et qui va tenir tant de place dans ce volume.

L'illustration de la famille de Boufflers remonte au maréchal, au glorieux défenseur de Lille, créé duc et pair par Louis XIV, qui fut un héros, un honnête homme, un sujet rempli de fidélité et d'abnégation. Saint-Simon, si avare d'éloges, a dit à son honneur tout ce qui le range dans la noble troupe des hommes à la Plutarque. Après lui un fils, un second duc, mort prématurément à Gênes, où il servait Louis XV avec distinction, peut encore être cité; mais c'est surtout par les femmes que le nom garde sa célébrité au cours du dix-huitième siècle. Il y a au moins trois personnes remarquables qui l'ont porté et qu'il est bon de distinguer.

Nous rappellerons tout d'abord la duchesse de Boufflers, depuis maréchale de Luxembourg, qui reçut J.-J. Rousseau à Montlouis quand il déserta son premier ermitage de Montmorency et à qui il fit présent de ses manuscrits. Elle est souvent nommée dans notre correspondance. La comtesse de Boufflers vient ensuite. Séparée de son mari, attachée avec éclat au prince de Conti, grand-prieur de France, et qualifiée d'*idole* par madame du Deffand, à cause du Temple qui servait d'habitation à ce haut dignitaire avant de devenir la prison de Louis XVI, elle fut l'amie de Hume, de Jean-Jacques, que nous retrouvons partout, et du roi de Suède Gustave III. On sait qu'elle échappa à la hache révolutionnaire, bien qu'enfermée à la Conciergerie avec sa belle-fille; mais on ignore la date de sa mort; tout *idole* qu'elle eût été, un monde nouveau l'avait oubliée; elle n'avait plus de salon et il n'y avait plus de salons. Son petit-fils, le dernier des Boufflers, est mort célibataire en 1858 (1). Nous arrivons enfin à la marquise de Boufflers, à l'amie du philosophe bienfaisant, du roi de Pologne, beau-père de Louis XV; grande dame et femme d'infiniment d'esprit, sœur du maréchal prince de Beauvau et de madame de Mirepoix, qui comptaient beaucoup à la cour de Versailles. Elle avait déjà deux enfants, un fils et une fille (madame de Boisgelin), quand, se rendant en Lorraine (1738), elle fut prise sur une grande route des douleurs de la maternité, et eut pour sage-femme un homme de robe

(1) Sainte-Beuve.

qui courait la poste avec elle et qui ne s'était pas attendu à remplir un tel office.

Le chevalier de Boufflers ne devait rien faire comme les autres, vous le voyez déjà. Filleul de Stanislas, il vécut d'abord à la campagne, chez la princesse de Craon, sa grand'mère, et étonna le fameux Père de Neuville par la précocité de son intelligence. Nous vous ferons grâce de l'histoire de ses deux précepteurs et de ses années de séminaire, bien que nous ayons sous la main une lettre où il décrit sa chambre comme étant mi-paroisse, mi-garde-manger; mais nous vous dirons qu'il vit Voltaire à Lunéville et qu'il eut avec lui une correspondance où tout l'avantage n'est pas pour le grand écrivain.

Cependant le chevalier faisait avec succès des vers et de la prose sans abuser de la théologie et de la morale que lui avaient enseignées les Sulpiciens; il faisait la guerre avec éclat et obtenait la croix de Saint-Louis avant l'âge ordinaire; il était enfin colonel du régiment de Chartres quand, en 1777, il connut madame de Sabran. Il avait trente-neuf ans; elle en avait vingt-sept.

Nous n'avons pas à relever dans cette notice ce que chacun pourra lire dans les lettres de notre recueil. Mais il nous sera sans doute permis d'insister sur ce qu'il y a de grâce, de délicatesse, de vraie sensibilité dans le journal daté du Sénégal, qui, nous osons l'affirmer, révèle un Boufflers tout nouveau. Ce que nous voulons surtout mettre en saillie, c'est le motif qu'il donne à l'acceptation d'une lointaine et pénible mission.

Il ne veut pas épouser celle qu'il aime avant de s'être fait une grande situation. En se mariant, il perdrait ses bénéfices; il n'apporterait dans la communauté que sa misère et ses cheveux blancs. Il lui faut de l'honneur, de la gloire, de grands emplois, et il va chercher tout cela sous les feux des tropiques, acceptant les privations, les douleurs, les épreuves pour arriver au but, et trouvant dans son cœur les expressions les plus ingénieuses d'une tendresse qui charme et qui étonne. Parti en 1785, il revint pour quelques mois l'année suivante et fut admis à l'Académie française comme successeur de monseigneur de Montazet, archevêque de Lyon. Il avait perdu sa mère pendant son absence. Retourné à Saint-Louis, il ne revint qu'à la veille de la Révolution et fut député aux états généraux par le bailliage de Nancy.

Quelques noms reviennent souvent dans les lettres de madame de Sabran; nous ne regardons pas comme inutile de nous y arrêter. Les relations intimes classent ceux qui les forment et qui les conservent. Notre héroïne a eu d'aimables et fidèles amies. C'était avant tout la comtesse d'Andlau, une fille d'Helvétius, dont la sœur était madame de Mun, et de qui nous avons lu de jolies lettres; c'était ensuite la comtesse Auguste de La Marck, depuis princesse d'Aremberg, femme d'une haute distinction, dont le nom revient sans cesse dans les pièces de notre recueil; la duchesse de Polignac; sa belle-sœur, la comtesse Diane, et, à un certain moment, l'ambassadrice de Suède, madame de Staël, l'auteur futur de *Corinne*. C'étaient des gens de lettres, des artistes, des savants, des étrangers de distinction,

comme la comtesse Daschkoff, amie de Catherine II, et le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric. Ne passons pas trop vite devant cette dernière figure, qui a sa valeur historique et qui tient plus de place que les autres dans la vie de nos deux auteurs.

Le prince Henri avait brillé pendant la guerre de Sept ans en délivrant la ville de Breslau assiégée et presque réduite à l'extrémité; il avait, en 1762, gagné la bataille de Freyberg sur les Impériaux, et il aurait été roi de Pologne si la Russie avait permis à la diète de l'élire. Comme tant d'Allemands de son temps, il aimait la France, l'esprit français et cette société qui n'avait de rivale dans aucun pays du monde. Il vint donc à Paris; il eut même la pensée de se fixer tout à fait de ce côté du Rhin, et la Révolution seule l'empêcha de réaliser ce projet. Nous avons du reste trouvé dans la correspondance de Grimm un paragraphe qui se rapporte à ses assiduités chez madame de Sabran quand il était en France. Il y est question d'une fête donnée par elle à madame la duchesse d'Orléans (mère du roi Louis-Philippe) et au prince prussien. Le fond de cette soirée était une représentation du *Bourgeois gentilhomme*, où parut le très-jeune Elzéar et où le chevalier de Boufflers avait intercalé pour cet enfant deux couplets de circonstance; les voici :

Aux deux Henri s'est donné
  Paris la grand'ville.
D'abord on a pour l'aîné
  Fait le difficile;
Mais on dit à celui-ci :
Pourquoi n'avoir point choisi

Votre domicile ici,
  Votre domicile.

Il va trop tôt nous quitter;
  Le sort nous l'envie.
Paris, qui veut l'arrêter,
  Vainement s'écrie :
Demeurez, bon prince Henri!
Les lieux où l'on est chéri
Sont une patrie aussi,
  Sont une patrie.

Plus tard, il fut l'hôte de la comtesse et du chevalier, et son magnifique château de Rheinsberg fut leur première étape dans le douloureux pèlerinage de l'émigration. Il y mourut lui-même en 1802. Depuis plusieurs années déjà de fâcheuses influences avaient porté atteinte à l'affection qui a motivé cette longue parenthèse. La vie du prince Henri a été écrite par M. de Bouillé, croyons-nous.

Madame de Sabran n'était pas de la cour, au sens étroit du mot, mais quand elle y allait, elle y était bien reçue. Ses lettres en font foi. La première de notre recueil nous la montre félicitant la reine *de son nouvel état* (1778). D'autres nous la font voir menant ses enfants à la procession des chevaliers du Saint-Esprit, leur faisant jouer la tragédie devant Louis XVI et Marie-Antoinette. La reine embrasse Elzéar qui s'en vante; le comte d'Artois entretient Delphine chez madame de Polignac et l'invite avec sa mère à une des chasses de Rambouillet; madame de Sabran assiste à une fête de Bagatelle, où le frère du roi prodigue les grâces dont il est doué. Ces simples indications suffisent

pour appuyer notre assertion, et, si nous ne redoutions pas de surfaire une femme qui n'en a pas besoin, nous rappellerions que sa situation à Versailles ressemble à celle de madame de Sévigné. Un autre rapprochement avec cette personne illustre pourrait naître de sa tendresse pour ses enfants, mais avec cette différence que si elle a préféré l'un de ces êtres chéris, ç'a peut-être été son fils.

Elzéar de Sabran, né en 1774, eut la plus charmante nature à son entrée dans la vie, et n'en fut pas moins un sujet constant de sollicitudes et presque de chagrins pour sa mère. Les premiers soucis vinrent d'un abbé que d'Alembert lui avait donné pour gouverneur et qui chercha à l'éloigner d'elle. Ce n'était pas, au surplus, le tort le plus grave de ce pédagogue, fort peu prêtre malgré sa soutane. On sut bientôt qu'il battait son élève, qu'il l'employait à porter des messages peu édifiants; la police découvrit enfin d'odieuses correspondances qui le firent mettre à la Bastille. Quand il fallut quitter la France, Elzéar donna d'autres tracas à madame de Sabran. Devait-il servir dans l'armée des princes? Pouvait-il s'abstenir d'y paraître? Souvent séparé d'elle, résidant tantôt à Venise, près du comte de Durfort, tantôt à Prague, près de son oncle, l'évêque de Laon, il répugnait à rentrer en France quand elle résolut d'y revenir en 1800 avec M. de Boufflers, et il fallut presque l'enlever. Alors, nouvelles préoccupations. Pas d'état, pas d'établissement; beaucoup d'indécision, une longue liaison avec madame de Staël dont il nous est impossible de préci-

ser le caractère, mais qui l'absorbait, qui le tenait de longs mois enchaîné à Coppet ou ailleurs et qui finit par lui valoir un emprisonnement à Vincennes en 1813. Le comte Elzéar était poëte, et nous avons de lui de jolies fables, une comédie jouée à Coppet par madame de Staël et ses amis, et divers essais de moindre importance.

L'un des éditeurs du présent volume l'a vu de très-près et garde de lui un souvenir reconnaissant; l'autre l'a seulement aperçu une fois peu de temps avant sa mort chez madame la duchesse de Poix.

Quant à Delphine de Sabran, tous ceux qui l'ont connue rendent hommage à l'extrême agrément de sa personne et de son esprit. Nous n'avons pas à faire sa biographie, et, si nous y étions obligés, nous insisterions sur le courage qu'elle a montré pendant la Terreur, sur les soins qu'elle a prodigués à son beau-père, le général marquis de Custines, et à son mari, tous deux frappés par le tribunal révolutionnaire, sur l'énergie qu'elle a mise à défendre la fortune de son fils en restant à Paris exposée à tous les genres de périls. Cela vaudrait mieux que de rappeler des torts de conduite dont la médisance s'est fait une pâture. Nous appelons l'attention du lecteur sur les gracieuses pages où sa mère rend compte de ses propres émotions au moment où elle l'a mariée. Elle a vécu longtemps dans une belle terre de Normandie, Fervaques, que son fils unique n'a pas gardée.

Madame de Sabran habitait un hôtel situé rue Saint-Honoré, si nous ne nous trompons pas sur le sens de

certains papiers postérieurs à la Révolution. Tout nous porte à croire que c'était une habitation élégante et qu'on y voyait des merveilles de curiosité, de confort, de bon goût. Des lettres d'amis mentionnent une chambre bleue et une bibliothèque en des termes qui feraient pâmer nos modernes amateurs. L'été, elle passait plusieurs mois à Anisy, près de l'évêque de Laon, oncle de ses enfants, duc et pair de France par son siége épiscopal, et premier aumônier de la reine, souvent nommé dans nos lettres, et dont nous aurions beaucoup à dire si nous avions à écrire une histoire de l'émigration. Le château d'Anisy existe encore, et l'on y trouverait certainement quelques traces des longs séjours qu'y a faits une femme d'esprit.

Monseigneur de Sabran était un de ces prélats de l'ancien régime qu'on ne saurait appeler des saints ou des Pères de l'Église, mais à qui l'on ne peut refuser la qualité d'honnêtes gens, et à qui M. Sainte-Beuve a rendu cette justice qu'ils sont devenus chrétiens à force d'être loyaux. L'évêque de Laon parle rarement de sa messe et de son bréviaire dans plus de cent lettres de lui que nous avons déchiffrées. Mais il n'a pas hésité à sacrifier rang et fortune, à s'imposer l'exil et la pauvreté quand on a voulu lui faire prêter un serment qui blessait sa conscience de prêtre et son honneur de gentilhomme. Il n'admettait pas les transactions, et le Concordat même a été impuissant à le ramener dans la France transformée. Il est mort en Pologne en 1811, chez la princesse Lubomirska. Nous devions le nommer ici parce qu'il a toujours été excellent pour madame

de Sabran et pour ses enfants, et parce qu'il est sans cesse question de lui dans notre correspondance.

Nous n'avons aucune donnée précise sur la fortune de madame de Sabran; mais elle dit dans son journal qu'elle a constitué à sa fille une dot de deux cent mille francs, à laquelle l'évêque ajoutait une pension de six mille livres. Elle avait un fils que les usages du temps obligeaient à avantager; elle devait garder pour elle-même de quoi soutenir son rang, et il ressort de tout ceci qu'elle était dans une grande aisance. Elle mentionne une seule fois un frère avec qui elle fut en procès, contre qui la justice lui donna raison et qui paraît avoir été un assez triste sujet. Nous n'avons pu éclaircir sa filiation; mais nous avons tout lieu de penser qu'il était né du second mariage de M. de Jean de Manville. Cela importe peu au surplus, puisqu'il n'est pas même nommé dans nos documents.

Nous avons dit, d'après les contemporains, que la beauté était un des avantages d'une femme qui en avait tant d'autres. Nous avons voulu que nos lecteurs fussent en état d'en juger, et nous avons cherché un portrait. On retrouvera dans le journal, à la date du 3 juillet 1787, un paragraphe où l'amie du chevalier de Boufflers dit qu'elle a été peinte par madame Vigée-Lebrun et que le prince Henri de Prusse a fait graver cette image pour lui, pour elle et pour quelques amis (1).

---

(1) Cette gravure est de Berger. — De la légende de cette estampe il semble résulter que l'œuvre de madame Vigée-Lebrun faisait partie du cabinet du prince Henri de Prusse, et que nous l'aurions vainement cherchée en France.



Nous nous sommes livrés, sur cette indication, à une enquête qui, sans avoir tout le succès souhaité, n'a pourtant pas été sans fruit.

Il n'était pas à présumer qu'en quittant la France sous l'empire de craintes très-légitimes et avec une précipitation presque effarée, madame de Sabran se fût chargée d'un tableau. Son hôtel, vendu nationalement, son mobilier, dispersé par les encans ou le vol, tels étaient les faits qui pouvaient nous décourager. Nous n'avons pas désespéré encore et nous avons épuisé toutes les conjectures avant de lâcher pied. Personne, à notre connaissance, n'avait vu, chez le comte Elzéar, l'œuvre de madame Vigée-Lebrun, mentionnée dans les mémoires de cette artiste célèbre comme ayant été exécutée en 1786; mais madame de Custines était restée en France pendant la Terreur; elle avait pu en obtenir la restitution ou l'acheter. Dans ce cas, le marquis de Custines, son fils unique, l'auteur de *la Russie en* 1839, en eût hérité. Un moment nous nous sommes crus sur la trace. Madame Mennessier-Nodier, amie de l'un de nous, avait vu, dans l'hôtel si connu de la rue de La Rochefoucauld, un beau portrait de femme; ce pouvait être celui que nous voulions connaître. Nous avons donc fait appel à tous ceux qui pouvaient nous renseigner, et nous avons acquis la certitude que M. de Custines possédait non pas l'image de son aïeule, mais celle de sa mère, peinte par Greuze.

Restait la gravure du prince Henri. M. Edmond Leclerc, témoin de nos mécomptes sur le tableau, a bien voulu, sans attendre une demande de notre part, inté-

resser en notre faveur M. Henri Delaborde, son beau-frère, conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale, et un jour nous avons reçu de lui l'avis que M. Duplessis nous montrerait ce que nous désirions tant voir. Une autorisation de reproduire a été gracieusement accordée, et un habile aquafortiste, M. Rajon, a enrichi notre publication de la planche qui aurait pu y manquer.

Resterait à faire l'historique des manuscrits.

Madame de Sabran, le chevalier de Boufflers, le comte Elzéar tenaient aux lettres qu'on leur adressait. Ils les ont portées avec eux partout où les poussait la tempête politique, et elles sont passées des mains du dernier survivant dans celles du possesseur actuel en vertu d'un acte régulier de volonté dernière dont il a été parlé au début de cette notice. Tout n'a pas été préservé des atteintes du temps et des déplacements, et de regrettables lacunes ne sauraient être comblées; mais ce qui reste est d'une authenticité inattaquable, et notre travail s'est borné à trier et à classer des pièces singulièrement mêlées dans un chaos de papiers insignifiants. Le comte Elzéar avait la religion des souvenirs, mais il n'avait à aucun degré le don de la méthode et de l'arrangement.

Le chevalier, devenu marquis de Boufflers, marié à Breslau en 1797, rentré en France en 1800, reprit son fauteuil d'académicien, obtint une pension de l'empereur et vécut modestement jusqu'en 1815; l'hiver à Paris, rue du faubourg Saint-Honoré, n° 114; l'été dans un cottage nommé Saint-Léger, voisin de Saint-

Germain. Il repose au cimetière du Père-Lachaise près de Delille. Sa veuve lui survécut douze ans. Elle est morte le 27 février 1827. Son fils ne l'avait jamais quittée depuis l'année 1814. Nous terminons ce travail d'introduction en reproduisant l'épitaphe qu'elle s'était composée elle-même :

A la fin, je suis dans le port,
Qui fut de tout temps mon envie;
Car j'avais besoin de la mort
Pour me reposer de la vie.

Le classement des matières nous était imposé par la nature même des manuscrits, et nous ne croyons pas qu'il fût possible d'en adopter un autre. Il suffirait d'un peu d'attention aux dates pour reconnaître où sont les lacunes dans les deux séries du journal de madame de Sabran. Nous avons cru toutefois qu'un avertissement ne serait pas inutile, et une ligne de points indique ces lacunes et non pas des suppressions de passages qui nous auraient semblé inutiles ou fâcheux.

LETTRES

DE

LA COMTESSE DE SABRAN

AU

CHEVALIER DE BOUFFLERS

LETTRES
DE
LA COMTESSE DE SABRAN
AU CHEVALIER DE BOUFFLERS
1778-1785

I

Ce 25 avril (1778).

J'ai véritablement besoin aujourd'hui de causer avec vous, mon frère, pour m'égayer et me distraire d'une certaine visite que je viens de faire, et quelle visite! Une visite que l'on ne fait que dans un certain temps, aux genoux d'un certain homme, pour avouer de certaines choses que je ne vous dirai pas. J'en suis encore toute lasse et toute honteuse. Je n'aime pas du tout cette cérémonie-là. On nous la dit très-salutaire et je m'y soumets en femme de bien. J'espère que dorénavant vous aurez foi à mes reliques; mais vous n'en aurez guère à mes almanachs quand vous saurez que mes lettres ne vous arrivent jamais six jours trop tard, que parce qu'elles sont toujours datées six jours trop tôt. Vous accusez la poste, et moi aussi; mais j'ai découvert, en m'examinant bien, que je ne savais jamais le jour du mois, ni celui de la semaine; c'est ma dernière lettre qui m'en a fait apercevoir; elle est datée du 6 avril, et elle a été écrite le 12. Je n'ai appris qu'après le départ, à mon grand étonnement,

que j'étais plus vieille de six jours, et j'ai bien pensé que vous déclameriez encore contre cette pauvre poste qui est fort innocente. C'est aujourd'hui un jour d'amendement, mon frère ; donnez-moi aussi votre absolution, afin qu'il ne me reste rien à désirer.

Je vous dirai pour nouvelle, que mon écurie est en deuil. J'ai perdu cette nuit un pauvre bucéphale, qui est mort tout subitement. Je crois bien que j'en suis un peu la cause : j'ai voulu être une des premières à faire mon compliment à la Reine sur son nouvel état (1). Je suis partie dimanche à dix heures par une chaleur horrible, et je suis revenue lestement à six. Cette course légère n'était pas saine pour ma pauvre bête, ni pour moi ; aussi nous coûtera-t-elle cher à tous deux. La grossesse de la Reine paraît toujours certaine, et sa santé est toujours très-bonne. Il vaut bien mieux nous occuper d'un dauphin que de la guerre : aussi n'en parle-t-on plus du tout. Au contraire même, il y a depuis deux jours des paris énormes pour la paix. Moi qui suis un grand politique, je vois cela avec peine, car je suis bien persuadée que si nous ne battons pas les Anglais dans ce moment-ci, qui est si favorable pour nous, ils ne manqueront pas de nous battre quand ils en trouveront l'occasion. Je vous assure que si j'étais pour quelque chose dans le conseil, vous seriez déjà à Londres, le roy d'Angleterre à Paris, le général Howe en déroute, et la paix signée au grand contentement des Français victorieux. Voilà, mon frère, ce que je vous souhaite ; et en attendant de rester à Brest plutôt que de vous embarquer, car véritablement la peine passera non-seulement le plaisir, mais la gloire.

---

(1) La Reine était grosse.

Je voudrais bien savoir pourquoi il pleut à Brest, quand nous avons l'été à Paris. Voilà dix ou douze jours qu'il fait des chaleurs incroyables, et fort extraordinaires pour la saison. Vous avez beau dire, j'ai parfaitement trouvé la cause de votre phénomène, et M. de Lalande n'aurait pas mieux deviné. Si je voulais, je vous définirais bien aussi le principe et l'effet de votre petit pot. J'ai fait trois cours de physique dans ma vie, dont je ne me vante pas, et où j'ai appris beaucoup de choses. Vous savez sans doute comme moi que les couleurs sont dans le soleil, que sans lui votre petit pot serait tout noir, que cette lumière émanée de lui va frapper les parois du vase et le colore suivant la texture. Elle est renvoyée aussitôt à égale distance (car l'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence) de même qu'une balle que vous jetteriez sur la terre ou sur un marbre vous serait renvoyée aussitôt par son impulsion. Ce rayon enfin ayant coloré en couleur de chair, il s'ensuit que la crème, qui par sa nature réfléchit les objets, reflétera la même couleur, et c'est ce qui fait que la crème et le pot sont de couleur de chair. Voilà une description bien savante pour vous, mon frère; je voulais vous en faire grâce, ne vous en croyant pas digne; mais vous m'avez piquée d'honneur; il reste à savoir si vous l'entendrez; pour moi, je ne l'entends guère. Adieu; tâchez, s'il vous plaît, de m'écrire un peu en latin; il n'en est non plus question dans vos lettres que si je ne l'entendais pas. Je veux surtout un style grave; d'ailleurs, si vous aimez qu'on s'occupe de vous, vous y trouverez votre compte, car cette langue ne m'étant pas familière, comme bien vous savez, il s'ensuit qu'il me faut une longue étude et des heures pour vous lire. Cependant votre latin n'est pas celui de Cicéron. Je suis d'une folie

extrême aujourd'hui, mon frère; voilà bien des lanternes, quand je devrais être dans la retraite et le recueillement, tout occupée d'autres choses que de vous. Adieu encore. Ne m'aimez jamais que d'une amitié fraternelle, et j'aurai toujours pour vous l'amitié d'une sœur. *Pax tecum et cum spiritu tuo.*

Pour vous rassurer sur le tableau de M. de Rochefort, je m'en vais vous en faire le dessin, vous en jugerez. L'idée est absolument la même, je n'ai changé que la disposition, qui me paraît beaucoup mieux.

J'attendais vos dragonnes aujourd'hui, mais elles ne sont point encore arrivées. On n'en a point trouvé de toutes faites, c'est ce qui fait que cela ne finit pas.

II

A Paris, ce 8 mai.

Ne me parlez point de votre tristesse, ni de vos souffrances, mon frère, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; même votre fluxion, et votre mal de dents. Si vous n'étiez jamais malade vous ne sentiriez point le prix de votre santé; et si vous ne quittiez jamais vos amis vous n'éprouveriez pas le plaisir qu'on a de les revoir après une longue absence. Telle est la condition humaine.

Il n'est pas de plaisir sans peine, et souvent la somme des peines passe celle des plaisirs; mais, n'importe, il faut nous croire heureux malgré le sort, malgré nous-mêmes, et prendre notre parti sur ce bonheur parfait qui ne peut exister. Vous me direz que j'en parle bien à mon

aise, moi qui n'ai rien à désirer; il est vrai que je suis heureuse, mais je suis bien persuadée que notre bonheur est en nous-même, et qu'avec de la raison et de la philosophie, on n'est point malheureux dans ce monde, ou très-difficilement. Je ne connais que mes pauvres petits enfants qui puissent mettre ma raison et ma philosophie en défaut. La tranquillité de ma vie est attachée à leur santé et à leur bonheur. Mais voilà un grand chapitre de morale, je ne sais si vous l'aimerez. A présent qu'il est écrit, il faut bien que vous le lisiez; vous prendrez peut-être le parti de vous en moquer, et je ne sais si je le trouverai bon.

Pour changer de conversation, je vous dirai que M. le duc de Chartres est parti. Vous le savez peut-être à présent aussi bien que moi, car il doit être arrivé à Brest. On ne sait point les motifs de son voyage. La cour et les ministres sont d'une discrétion extrême; ils ont bien raison, ce n'est qu'avec du secret qu'on fait de grandes choses, et sûrement le résultat en sera brillant. Vous aurez incessamment la visite du prince de Montbarrey; il part lundi, à ce qu'on m'assure. Il y avait aussi plusieurs dames qui voulaient se mettre en campagne : la marquise de Laval, mesdames d'Ossun, de Montboissier, etc. Mais le Roi les a priées de n'en rien faire. Elles auraient un peu égayé votre solitude, vous les auriez sans doute fêtées de votre mieux. A propos de fête, le grand prince de Bariatinski a eu la volonté d'en donner une, il y a deux jours, qui a eu un faible succès. L'Impératrice lui avait ordonné expressément, de nous donner la plus belle fête qu'on ait encore vue pour la naissance de son petit-fils, et vous n'avez pas d'idée de ce que c'était. Une trentaine de lampions dont on avait entouré le jardin, et six violons qui raclaient dans

une salle fort mal éclairée et tendue en damas cramoisi, qui donnait mauvais visage à toutes les femmes. Trois salles, à la vérité remplies de banquiers de pharaon et de biribi, et de joueurs, et de joueurs impitoyables dont l'aspect faisait frémir, composaient toute la fête. Le bal a fini à trois heures : les danseurs et les danseuses ont été se coucher ; il n'est resté que le jeu, qui s'est prolongé jusqu'au lendemain matin, pour le malheur des joueurs. J'ai bien pensé à vous dans ce moment-là, et pour la première fois, j'ai été bien aise que vous fussiez à Brest. Ne jouez jamais, mon frère, vous me feriez un véritable chagrin ; c'est une passion horrible que celle du jeu, elle endurcit le cœur, elle salit l'âme : elle n'est pas faite pour vous. Songez d'ailleurs que vous m'avez donné votre parole d'honneur, et que je ne vous pardonnerais pas d'y manquer.

J'ai entendu votre latin sans beaucoup de peine. Vous m'êtes l'auteur le plus familier et que j'aime le mieux à lire. J'admire votre complaisance et vous en remercie, pour peu que vous continuiez vos soins, vous ferez de moi une grande latiniste. Mandez-moi si vous avez Ovide, afin que je n'aie pas la peine de vous copier le latin pour vous faire entendre ma traduction de Pythagore. Si vous ne l'avez pas, je prendrai ce parti. Je vous l'aurais déjà envoyée sans ma paresse et le peu de temps que j'ai à donner à ce qui me plaît davantage. Voici la suite de la traduction de Lucain :

Les dieux n'ont d'autres demeures que la terre, la mer, l'air, le ciel et le cœur de l'homme vertueux : pourquoi les cherchons-nous ailleurs? « Jupiter est tout ce que vous voyez, tout ce que vous sentez en vous-même. Que les gens faibles et toujours inquiets de l'avenir recourent aux

devins ; il n'y a d'oracle certain pour moi que la mort ; le lâche et le brave tombent également ; voilà ce que Jupiter a dit, et c'est assez. »

Cette pensée est sublime, elle donne une grande idée de la divinité. J'aime Lucain à la folie, il a de l'énergie et de l'élévation, il me paraît le Corneille des auteurs latins. Adieu, mon frère, parlez-moi latin, français, et surtout parlez-moi raison.

III

A Anisy, ce 21.

Vous avez plus de pouvoir sur ma paresse qu'elle n'en a sur moi, mon frère ; ainsi ne croyez pas qu'elle m'empêche jamais de m'occuper de vous. Je vous ai écrit en huit jours deux lettres qui en valaient bien quatre, et qui vous seront sûrement parvenues à votre retour de Dunkerque. J'espère qu'actuellement vous êtes bien honteux de vos reproches et de vos soupçons. Pour moi, je sens que je ne peux vous les pardonner qu'en vous voyant ; je vous tiens rancune jusqu'à ce moment. Ainsi, venez le plus tôt que vous pourrez, pour réparer vos torts et obtenir votre pardon, si vous y mettez quelque prix. Vous trouverez peut-être encore ici la comtesse Auguste (1) ; elle y est venue beaucoup plus tard que je ne comptais, parce qu'elle a été un peu incommodée à Paris. Elle fait mon bonheur ici, depuis le matin jusqu'au soir. Nous nous occupons beaucoup de lecture et de poésie.

---

(1) D'Aremberg.

Nous faisons actuellement une romance sur le même sujet et sur le même air que la vôtre, qui n'aura pas tout à fait le même mérite, mais nous vous la donnerons à corriger. Je vous l'enverrai ces jours-ci, parce qu'il nous reste encore quelques couplets à faire. Nous voulons traduire aussi quelques morceaux de... (illisible), qui sont charmants; venez bien vite partager nos études, nos plaisirs, mais surtout évitez le soleil dans votre route. Il n'a cessé de pleuvoir depuis votre départ, et vous allez nous ramener le beau temps. Voyagez la nuit pour n'en être pas incommodé. Je ne me consolerais pas de vous voir souffrir pour moi.

J'avais commencé de traduire en vers le morceau de Manilius que vous m'avez envoyé; mais la visite de la comtesse Auguste me l'a fait abandonner. Nous le reprendrons ensemble.

Vous avez sûrement entendu parler de l'histoire de madame de Lesparre; Madame aura bien de la peine à la faire oublier. Il y a un schisme à la cour entre ces dames, dont madame de Balby sera victime; car elle est en horreur à tout le monde. Madame regrette madame de Lesparre, comme elle mérite de l'être. Je suis sûre que *votre femme* en sera fort affligée; on dit même qu'elle avait la promesse de Madame, du consentement de madame de Lesparre, de la remplacer un jour dans le cas qu'elle vînt à quitter. Mais il paraît que la première ne fait pas plus d'attention à l'une qu'à l'autre, et que son seul caprice fait sa loi.

Adieu, mon vieil ami; conservez longtemps ce titre, et ne doutez jamais de mon amitié, si vous ne voulez pas que je doute de la vôtre.

Elzéar est toujours un sage, et Delphine un petit

dragon. Je m'occupe beaucoup à présent de leur instruction, et tous les jours il y a chez moi une manière d'académie, où l'on lit des morceaux d'histoire qui peuvent les intéresser. Elzéar est étonnant pour sa mémoire, son attention et son esprit ; il en sait déjà plus que sa sœur.

IV

Ce 30.

En relisant mieux votre dernière lettre, mon frère, je vois que j'ai eu tort de perdre si vite l'espérance de vous voir. Je m'en veux de mon humeur ; mais vous devez m'en savoir bon gré, puisque c'est le chagrin de ne pas vous voir qui l'a fait naître.

Votre latin me fait perdre le mien, il m'est impossible d'y rien entendre. Je comprends bien tous les mots, mais la finesse du sens m'échappe. Je vous attendrai pour m'en donner l'intelligence ; je ne parle que de *lingua brevis*, car j'entends fort bien *militis in galea*, et je trouve votre pensée charmante. Si vous venez, comme vous me le dites, du 2 au 3, vous trouverez encore la comtesse Auguste, et pour vous délasser de votre voyage et amuser vos loisirs, nous vous chanterons une romance de notre façon, en trente-deux couplets. Nous n'avons pu faire que cet ouvrage depuis qu'elle est ici ; aussi est-il bien bon. Il y a quelques couplets d'un style un peu négligé, que nous espérons bien vous faire retoucher, et alors ce sera un chef-d'œuvre.

Je voudrais bien que ma lettre ne vous trouvât plus à Dunkerque, parce que ce serait une preuve que vous êtes

sur le chemin d'Anisy. J'ai reçu hier des nouvelles de madame d'Andlau, qui viendra ici presque en même temps que vous, et je suis sûre qu'elle sera charmée de vous voir.

Adieu, mon frère; je ne veux point différer à faire partir ma lettre, et la poste me presse. Je veux cependant auparavant vous dire que je vous aime bien, de tout mon cœur.

Elzéar vient de jouer la comédie pour tout le village; il a eu de grands succès, comme vous pouvez le croire; tout son auditoire fondait en larmes et en eau, car il n'a jamais fait si chaud qu'aujourd'hui. Cette chaleur me fait frémir pour votre voyage; tâchez de prendre toutes les précautions possibles pour vous en garantir.

V

Il faut que ce soit vous, mon frère, pour que j'aie le courage d'écrire dans l'état de souffrance où je suis. Depuis deux jours, j'ai une maudite fluxion, qui me fait souffrir des douleurs inouïes. Je n'ai de repos ni jour ni nuit; je ne sais qu'y faire. Je crois que si je savais jurer j'aurais bien de la peine à m'en empêcher. Mais je m'impatiente seulement au point de me donner la fièvre. Tous les maux nous viennent à la fois. La comtesse Auguste m'a quittée hier, et j'étais si heureuse d'être avec elle, que je suis triste à mourir de son absence. Nous avons fait beaucoup de vers ensemble; mais beaucoup de mauvais et peu de bons. Entre autres, des vers sur la vieillesse pour en faire connaître tous les avantages; cette œuvre est extrêmement philosophique. Je vous l'enverrai la première

fois que je vous écrirai, car pour aujourd'hui, je n'aurais pas la force de la transcrire, d'autant plus que je veux vous envoyer ma marche (1), qui s'est perdue sur le chemin du Havre, aussi bien que ma lettre. Je m'en veux bien d'avoir eu cette idée; elle est cause que vous avez été encore longtemps sans recevoir de mes nouvelles.

Il me semble que tout s'arrange pour le mieux, afin que nous ayons le plaisir de nous voir cet automne. L'évêque ne retournera à Paris que le 15 ou le 20 d'octobre, ainsi que moi. Et ne vaut-il pas mieux venir à Anisy que d'aller en Angleterre? Vous y serez sûrement mieux reçu.

Je ne crois plus à la descente (2); nous nous bornerons à montrer nos forces aux Anglais, sans les leur faire éprouver. En attendant, M. d'Estaing fait des merveilles. Je me sais bon gré d'avoir pris son parti sans le connaître, et surtout de n'avoir jamais voulu croire qu'il fût un poltron. Sa dernière action le venge bien de ce doute.

Adieu, j'ai mille choses à vous dire, je suis fâchée de n'en avoir pas la force. Je veux cependant vous parler de ma romance avant de finir, et me disculper de vos interprétations malignes. Quand les deux derniers vers n'expliqueraient pas de reste ma pensée, vous n'auriez pas dû prendre le change. La jeunesse de Fanny, son innocence et la pureté de sa morale, auraient dû vous rassurer. Du reste, il me semble que vous exigez beaucoup de choses pour une romance. Je ne sais pas si vous vous rappelez celle de Gabrielle de Vergy, sur le même air; vous verrez qu'on n'y a pas observé exactement ce que vous dites, au sujet de la séparation des vers pour suivre l'air. Il n'est

---

(1) Composition musicale de madame de Sabran, dont elle reparle plus loin.
(2) D'une armée française en Angleterre.

pas douteux que cela donne infiniment plus de grâce à la chanson, mais cela double la difficulté, et l'on n'y regarde pas de si près, quand elle a quatorze couplets. Ce que vous me dites des deux premiers vers du premier couplet est juste, et je vois qu'ils n'ont pas le sens commun. Continuez à la critiquer avec la même sévérité, vous me ferez plaisir. Rien ne m'apprendra mieux la difficulté qu'il y a de faire de bons vers.

A propos, je ne vous ai pas encore parlé du portrait de la comtesse Auguste, que j'ai fait pendant son séjour ici; c'est un petit chef-d'œuvre. Il est d'une ressemblance parfaite. Elle est en pied, une table à côté d'elle, avec des livres et des papiers. C'est un tableau charmant, je me fais un plaisir de vous le montrer. Adieu encore; j'espère que vous verrez par ma dernière lettre et par celle-ci combien vous avez tort de vous plaindre de moi.

VI

Comment, mon frère, on se bat; on gagne presque une victoire; on fait du moins peur aux Anglais, et vous ne me le marquez pas! Il faut que ce soit la gazette qui me l'apprenne. Vous vous plaigniez de moi; je n'aurais jamais eu un si mauvais procédé pour vous. J'ai tant d'humeur de votre oubli, que je ne vous écrirais assurément pas si je n'avais encore plus d'envie de vous gronder. Voilà trois semaines que je n'ai entendu parler de vous, et la quatrième lettre à laquelle vous devez une réponse; écrivez-moi donc, mon frère, quand ce ne serait que pour me dire pourquoi vous ne m'écrivez pas.

Adieu; je suis trop fâchée aujourd'hui pour causer avec vous; d'ailleurs, je ne sais plus que dire à un être constamment muet.

VII

Il faut avouer, mon frère, que notre correspondance est bien douce : alternativement, nous nous faisons des reproches et nous querellons toujours; aussi vos lettres sont intermittentes. J'en reçois quelquefois deux à la fois, et puis je suis des siècles sans entendre parler de vous; il faut bien à la fin que cela me donne de l'humeur. Je gronde ou je ne vous écris pas, et vous vous plaignez de moi; ou bien, si je suis malade, vous vous plaignez encore et vous vous plaignez toujours sans rime ni raison, et sans avoir le moindre sujet de vous plaindre. Votre dernière lettre est un chapitre d'humeur; ma pauvre traduction s'en est ressentie, vous la censurez avec une vigueur qui déconcerte ma faible muse; aussi, je n'ose pas risquer aujourd'hui de vous envoyer celle de Claudien sur la vieillesse. Elle est faite cependant, mais j'attendrai un moment plus favorable; d'ailleurs, j'en suis médiocrement contente; ainsi, jugez ce que vous en direz. Il y a toujours ces vers de toutes mesures, que vous blâmez; je n'en sais pas faire d'autres, et je n'ai pas assez d'esprit ni de facilité pour choisir. Il vous est bien aisé de parler, vous qui avez tout cela à vos ordres. Vous n'êtes plus assez indulgent; vous avez oublié trop vite le besoin que j'en ai, ou vous n'êtes pas fâché que je m'en aperçoive.

Quoique vous ne vouliez pas absolument me parler

guerre, ma politique ne peut pas s'en taire, et je vous dirai que j'ai été extrêmement étonnée de retrouver, dans le *Courrier de l'Europe,* l'amiral Keppel ressuscité. On l'avait tué à Paris ainsi qu'à Anisy, et je m'étais arrangée en conséquence. Je ne saurais vous dire combien j'ai été choquée de son insolence; il s'attribue toute la gloire du combat. A l'entendre parler, il a fait fuir tous les Français. Ce qu'il y a de charmant, c'est que les deux lettres des généraux anglais et français disent absolument la même chose. Il me paraît qu'on ne veut pas rester dans cette incertitude, car on nous annonce de grands préparatifs. Mais ce n'est pas assez, il nous faut de grands succès.

Je vous fais mon compliment de la grâce accordée à M. de Lauzun. Elle est sans exemple, dit-on. Avec une bonne tête, de la détermination et quatre mille hommes à ses ordres, on peut faire du bruit dans le monde. Je voudrais qu'on vous en eût donné autant pour le mal que je vous souhaite.

Je retourne à Paris le 22 de ce mois; ainsi, passé ce temps, ne m'écrivez plus ici. Je comptais y rester plus longtemps, mais l'évêque est obligé d'aller en Provence passer six semaines. A propos de l'évêque, il me demande souvent de vos nouvelles, et me charge toujours de vous parler de lui; mais je crois que je l'ai toujours oublié. Je quitterai ce pays-ci avec regret; m'y voilà tout accoutumée, et je n'aime point à changer de place. Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est que la petite vérole est dans le village et dans tous les environs depuis deux mois, et que je ne pouvais pas me promener sans en rencontrer. Il y a peu de choses que je craigne autant, plus encore pour mes enfants que pour moi.

Adieu, mon frère ; ne doutez jamais de mes sentiments pour vous, ils sont vrais et inaltérables.

VIII

Ce 4 septembre.

Votre cousine, mon frère, part le 20 pour Voré; j'ai bien envie de suivre votre conseil et d'y aller avec elle. Paris est d'une tristesse horrible; il n'y a personne; on ne peut ni s'y promener, ni respirer, pas même dans les Champs-Élysées; la poussière en chasse tout le monde. Il n'y a pas d'exemple, à ce qu'on dit, d'une si grande sécheresse; on a cependant descendu depuis plusieurs jours la châsse de sainte Geneviève; mais à présent, les saintes ne font pas la pluie et le beau temps; leur moment est passé, et si elles n'ont pas une plus grande considération dans l'autre monde que dans celui-ci, je les plains de s'être donné autant de peine.

J'ai été hier à Ermenonville, voir le tombeau de Jean-Jacques. Il faut convenir que si le vent n'est pas aux saints, il est au moins aux beaux esprits. Vous n'imaginez pas l'enthousiasme qu'il inspire à tout le monde : Roucher vient de faire des vers charmants pour louer sa vie et sa mort; Robert a dessiné son tombeau et Claudion est occupé de le sculpter. Tous les arts à l'envi lui rendent hommage.

Je ne sais pas si vous connaissez Ermenonville; c'est un lieu délicieux. M. de Girardin est tout fier d'avoir dans ses jardins un homme qui doit les immortaliser. Il l'a fait placer dans une petite île, au milieu d'un lac immense. Il

est entouré de peupliers qui le couvrent de leurs ombres et qui répandent un jour doux et mystérieux qui invite au repos. En le voyant, j'avais quelque envie d'être à la place de Rousseau ; je trouvais ce calme séduisant, et je pensais avec chagrin que je ne serais pas même libre un jour de jouir de ce bonheur-là, tout innocent qu'il est. Notre religion a tout gâté avec ses lugubres cérémonies, elle a pour ainsi dire personnifié la mort; les anciens ne souffraient point de cette image horrible que nous présente notre destruction. Par l'usage qu'ils avaient de brûler leurs morts, ils se ménageaient un genre de plaisir qui nous est inconnu : celui de conserver les cendres de ceux qui leur étaient chers. Je trouve qu'il est satisfaisant, pour le sentiment et même pour l'amour-propre, de penser qu'en cessant d'être, on ne deviendra pas un objet d'horreur pour tout ce qui nous aime. Mais me voilà perdue dans les morts et les tombeaux, comme le pauvre Young. Je ne suis pas tout à fait aussi triste que lui, mais je le suis un peu : il y a de ces jours nébuleux où l'on voit tout en noir; malgré ma gaieté naturelle, je ne hais pas ces moments-là : ma philosophie y trouve son compte; mais il n'est pas juste de vous les faire partager, et je vous dirai pour vous distraire, que madame de Mazarin vient d'aller chercher son mari. Les mauvais plaisants s'égayent sur cette visite ; ils soupçonnent cruellement sa vertu. On prétend que ses raisons voyagent avec elle, et qu'elle voudrait bien que son mari les mît de côté. On serait tenté de croire qu'il y a quelque chose à gagner pour elle dans cette sottise : son honneur n'avait plus rien à perdre, et il y a tout à gagner pour son amour-propre à voir prolonger sa jeunesse au delà de ses espérances. Il est bien plaisant de lui voir faire le pendant de sainte Élisabeth.

J'ai bien peur, mon frère, que vous n'alliez au camp du maréchal de Broglie, au lieu de venir à Voré. Il n'y a rien d'aussi brillant à ce qu'on dit : il y a un nombre infini de belles dames, qui en font les beaux jours. La petite madame de Mazarin, c'est-à-dire madame de Mat....., y représente parée jusqu'aux oreilles; mais le maréchal vient de lui faire un grand chagrin. Elle avait fait venir à grands frais, de chez mademoiselle Bertin, les plus élégantes polonaises; le maréchal les a défendues, à ce qu'on dit, dans son armée; il a trouvé que ce n'était pas un habillement assez militaire. Ce que je vous dis là n'est pas une plaisanterie; mais comme l'on sait bien qu'il ne fait jamais rien sans de bonnes raisons, on a jugé que c'était pour éloigner cette troupe de dames qui l'importune beaucoup. Madame de Gontaut vient de partir pour y aller, avec mesdames de Villequier et de Seignelay. On m'avait proposé d'y aller aussi, mais j'ai trouvé que c'était une petite folie, et je n'en veux faire que le moins possible. D'ailleurs, ma raison et ma paresse sont trop souvent d'accord pour qu'il m'en coûte beaucoup d'être sage.

Adieu, mon frère; donnez-moi donc bien vite des nouvelles de ces escadres qui se promènent depuis si longtemps. Je ne sais pourquoi, j'ai peur, j'ai des pressentiments fâcheux. On dit que les Anglais ont plus de vaisseaux que nous, et dans ce cas, ils n'ont jamais manqué de nous battre. M. d'Orvilliers, il est vrai, est bien fait pour rassurer, mais savoir s'il sera bien secondé.

Je n'ai pas encore pu m'occuper des malheurs d'...(*illisible*); je vous en enverrai la traduction la première fois. Pourquoi ne voulez-vous donc pas traduire le *Palais de Stace?* Cela vous coûte si peu, et me ferait tant de plaisir, que vous ne devriez pas tant vous faire prier. Adieu

encore; je vous promets de vous écrire exactement jusqu'à votre retour, et malgré le plaisir que j'ai à vous donner de mes nouvelles, j'en aurai encore davantage à vous voir.

IX

Anisy, ce 20.

Je me suis vantée trop tôt de ne plus souffrir, mon frère; depuis ce moment, ma fluxion m'a reprise avec plus de force, et voilà quatre nuits entières que je passe sans pouvoir reposer une minute, dans des douleurs inouïes; ce surcroît de souffrance, joint à mes langueurs habituelles, me met dans un état horrible. Pour peu que cela dure, je ne sais ce que je deviendrai; le temps me paraît d'une longueur effroyable, je ne peux m'occuper de rien, mes enfants mêmes me fatiguent; enfin, je n'ai jamais été si triste ni si malheureuse. Quelquefois je regrette que vous ne soyez pas auprès de moi, et dans d'autres moments j'en suis bien aise; je suis d'une maussaderie si extrême, que je vous ennuierais à mourir. Tâchez que vos tristes pressentiments ne regardent que moi; mon existence est si douloureuse, que je n'ai pas grand'chose à perdre; au lieu que vous, vous jouissez d'une santé qu'il faut conserver. Fuyez donc bien vite cette dangereuse épidémie dont vous êtes entouré, et venez vous reposer ici de l'ennui et des fatigues de votre été. Je vois avec un plaisir extrême qu'il n'y aura pas d'embarquement. On me mande de Paris que M. d'Orvilliers est rentré à Brest avec dix mille malades; il faut avouer qu'il a fait là une

belle campagne; il en coûtera plus d'hommes à la France que s'il avait livré le combat le plus sanglant.

Vous êtes bien heureux, au milieu de tout cela, d'avoir encore un assez grand fonds de gaieté pour vous occuper d'amuser les dames du château d'Eu. Elles doivent vous trouver bien aimable; je leur sais bon gré d'avoir écouté ma marche avec plaisir; mais j'ai peur de ne devoir ces succès qu'à leur ignorance.

Je vous envoie le petit air que vous m'avez demandé, mais c'est à condition que vous y ferez d'autres paroles, n'importe sur quel sujet. J'ai copié les anciennes pour vous en donner la mesure.

Votre critique sur ma romance est si juste que je n'y trouve rien à redire. Continuez, je vous en prie; j'aime à voir combien il est difficile d'allier la rime et la raison, et combien je suis loin d'elle, en vers bien entendu; car, autrement, je suis sa très-humble servante.

Adieu, mon frère. Vous m'écrivez avec une exactitude qui me charme; je vous en remercie; aussi, il n'y a point de douleurs ni de maux qui puissent m'empêcher de vous assurer de ma tendre amitié.

X

Ne me grondez plus, mon frère, je serai à Paris le 13, puisqu'il est vrai que vous le désirez; je reviendrais même plutôt si l'évêque (1) n'était absolument seul ici. Tous les

(1) Mgr de Sabran, évêque-duc de Laon-Anisy, d'où sont datées plusieurs lettres de madame de Sabran, était l'habitation d'été du prélat. Le

abbés l'ont quitté : l'abbé de Dombasles est retourné à Nancy et tous les autres à Laon, et il est obligé d'y rester jusqu'au 15 pour affaire. Vous sentez bien qu'il m'est impossible de le quitter à présent, sans avoir aucune bonne raison à lui donner; d'ailleurs, c'est une attention que je lui dois de toute manière, et que je suis charmée d'avoir pour lui.

Vos craintes me font rire à présent, mais il faut que je vous avoue qu'elles n'étaient pas sans fondement : je ne vous avais pas dit la moitié du chagrin que m'avait fait votre lettre et surtout la comparaison que vous faisiez de moi à madame de Trudaine, et ce reproche si injuste, de réduire tous mes sentiments à une triste et folle occupation de ma santé (ce sont vos propres termes). Je vous trouvais d'une dureté et d'une insensibilité affreuse, et je me disais : s'il avait véritablement de l'amitié pour moi, il aurait plus d'indulgence; et quand même il croirait que tous mes maux et tous mes chagrins sont imaginaires, je devrais au moins lui inspirer de la pitié. Dans mon premier mouvement, je vous avais écrit une lettre dont vous auriez été mécontent, mais heureusement la poste était partie, et j'eus le temps jusqu'au lendemain d'apaiser ma colère et de réfléchir un peu sur les véritables motifs qui vous avaient dicté la vôtre. Il ne m'en fallut pas davantage pour voir que j'avais tort et pour prendre le parti de ne pas vous en parler, du moins d'une manière qui pût vous faire de la peine.

Je m'en sais bien bon gré à présent, et tous les regrets que vous me témoignez à ce sujet me font autant de plaisir

---

château d'Anisy existe encore, et est très-voisin de celui de Pinon, propriété de la famille de Courval.

que vos injures m'avaient fait de peine. Malgré cela, je suis corrigée pour ma vie de vous parler de mes chagrins et de mes souffrances. Ce que je craindrais le plus, c'est que vous me regardiez comme une vaporeuse, comme une madame de Trudaine. Je ne connais point d'idée plus révoltante; mais n'en parlons plus.

Je ne sais si je dois croire tout ce que vous me dites de votre raison et de votre sagesse à Marly : je trouve que vous ne vous vantez pas assez pour un si grand sacrifice. Je connais votre faiblesse, et je vous vois d'ici dans ce grand salon, désœuvré, ennuyé, conduit par un penchant irrésistible à ce maudit pharaon, entraîné un peu par l'exemple, un peu par l'appât de l'or; car vous avez beau en parler avec dédain et dire qu'on ne voyait pas un louis sur la table, dans vos heureuses mains le papier devient or, et l'or, etc. Au moins, si vous avez joué, ne me le dites jamais, car vous savez quelles conséquences j'en dois tirer. Voilà le cas où l'erreur est utile, et où l'on craint la vérité.

Adieu, mon frère; j'espère que je vous verrai de lundi en huit; j'en serai charmée, malgré mon goût pour la solitude; car vous avez si bien fait, que je ne peux plus aimer que vous.

XI

Si vous avez un peu d'amitié pour moi, mon frère, et si vous ne voulez pas être trois mois sans me voir, vous passerez par Paris, au lieu d'aller par les Ardennes, pour vous rendre à votre régiment. Je ne pars que le 25 de juin

pour Anisy, je n'y serai qu'un mois; je reviendrai aussitôt après pour partir le 3 d'août pour la Suisse, avec la comtesse Diane (1), et compagnie choisie. Je croyais qu'elle n'y serait qu'un mois; elle veut y être au moins deux; ainsi, je ne serai de retour à Anisy que dans le courant de septembre. Vous voyez qu'il est absolument nécessaire que vous soyez à Paris; cela ne vous détourne presque pas; c'est même votre plus beau chemin, et je puis vous assurer que vous me ferez un plaisir extrême.

Je suis étonnée de n'avoir pas de nouvelles, j'espérais en recevoir hier; voilà plus de huit jours que vous êtes parti, et vous ne m'avez encore écrit qu'une petite lettre. Je ne suis pas accoutumée à votre oubli; il m'est insupportable; écrivez-moi donc souvent : une bonne vieille douairière qui vous aime, comme moi, vaut la peine qu'on y pense.

Je suis bien aise de vous dire que j'ai été dîner vendredi à... (*illisible*), bravement sur un cheval qui me faisait aller toujours plus vite que je ne voulais. J'avais même une peur horrible, parce que c'est un cheval que l'évêque a acheté depuis votre départ, et qui n'avait pas été monté depuis cinq jours; il a beaucoup d'ardeur; il a un très-bon pas, plus allongé encore que votre noir, mais il ne galope pas. J'ai voulu essayer de le faire galoper, il m'a fait cent sottises; il part toujours du pied gauche, et il m'aurait menée loin si je l'eusse laissé faire. Au pas seul, j'ai été en une heure à (*illisible*). Je n'ose plus le remonter, parce qu'il n'est pas assez sage, et je crois que l'évêque a encore fait une bien mauvaise acquisition, et dangereuse pour lui, parce qu'il n'est pas meilleur écuyer que moi.

(1) De Polignac.

Aujourd'hui, je vais encore dîner à (*illisible*), mais sur votre bon et froid bucéphale. Chemin faisant, je penserai à vous et je vous regretterai comme je fais depuis votre départ.

J'ai vu dans les Champs-Élysées une dame qui vous intéresse; elle était pompeusement parée, coiffée à la Léonarde; elle donnait très-bon air à nos Champs. Elle était avec madame de (*illisible*) et l'abbé d'Espagnac. Elle m'a beaucoup regardée; je doute qu'elle m'ait trouvée de son goût.

L'abbé de Saint-Non nous fait un extrait des morceaux les plus agréables de Sannazar, que je vous enverrai au premier jour. Il sera au désespoir si vous lui manquez de parole; je lui dis qu'il ne vous connaît pas, que vous n'y avez manqué de votre vie, que vous aimeriez mieux traduire tout le poëme de la Vierge (1) que de n'en rien traduire du tout.

Addio, fratello mio; vostr' assenza mi fa sentir quanto vi amo.

Mes enfants se portent bien; Delphine est toujours un petit lutin et Elzéar un grand sage.

XII

Ce 16.

La comtesse Diane est ici d'hier au soir, mon frère, et je pars demain pour la Suisse. Notre route sera plus longue que notre voyage, car nous serons près de huit jours en

---

(1) Le poëme *De partu Virginis*, de Sannazar.

chemin. Nous voulons voir Lunéville à fond et y séjourner trois jours entiers; tous les honneurs et tous les plaisirs nous y attendent. Nous en ferons autant pour Strasbourg, où nous devons prendre le comte Jules (1), son fils, le petit de Polastron et peut-être M. d'Andlau. Nous serons de retour au plus tard le 20 septembre, et vous verrez, par l'itinéraire que je vous envoie, combien nous serons peu de temps dans les mêmes endroits. J'espère, avec cette précaution, recevoir souvent de vos lettres; vous ne devez pas douter que j'y mets quelque prix.

Il a fait une petite pluie douce hier et avant-hier, qui aura dû vous faire grand bien et vous préserver de la grande chaleur; elle a diminué un peu mes inquiétudes, car je n'étais rien moins que tranquille sur votre compte.

J'ai envoyé à l'abbé Villard votre lettre et votre protégé; je n'en ai point encore eu de réponse.

Adieu. Je suis si pressée par tous les préparatifs de mon voyage, que je n'ai pas un moment à moi. Je m'en dédommagerai dans ma route, et soyez bien sûr que je n'aurai pas de plus grand plaisir que de m'occuper de vous. Adieu, mon frère.

Vendredi, à Strasbourg, jusqu'à mardi, poste restante; à Soleure, chez M. l'ambassadeur, jusqu'au 4 de septembre; du 4 au 8, à Genève, poste restante; le 8 ou le 9, à Lyon; le 12, à Fontainebleau, poste restante.

---

(1) De Polignac.

XIII

Ah! le beau pays que la Suisse, mon frère; mais quel dommage de ne pouvoir pas le voir plus en détail! Je passe mes jours à admirer tout ce que je vois et à regretter tout ce que je ne vois pas. Ma compagne de voyage est très-aimable, mais elle n'est pas assez curieuse, ainsi que son frère; la grande habitude de la cour les rend insensibles aux beautés de la simple nature, et les empêche d'en connaître tout le prix; pour moi, qui n'ai pas les mêmes raisons, je jouis d'un bonheur parfait. Vous n'avez pas d'idée de mon enthousiasme au milieu de ces superbes montagnes, dont les cimes menacent les cieux. Dans ces beaux vallons si frais, si bien cultivés, si tranquilles, je me crois sur la terre promise; tout respire la paix, le bonheur, l'abondance et la liberté. J'en veux au sort de ne pas m'avoir fait naître *Suissesse*. Je ne forme pas d'autres désirs que d'habiter ce charmant pays; j'y vois une foule de petites maisons qui me conviendraient à merveille. J'y passerais des jours si heureux avec mes pauvres petits enfants; je n'ose pas dire avec mon frère; cette vie serait trop innocente pour lui, et son ennui troublerait bientôt ma tranquillité, car son bonheur m'est plus cher que le mien. Le plaisir que je sens en parcourant ce charmant pays me prouve bien mieux que tout combien je suis peu faite pour le genre de vie que je mène. Il me semble que je respire ici avec plus de liberté; mes idées sont plus nettes, mon humeur est plus gaie; je n'ai mal ni aux nerfs ni à la poitrine, et, malgré la fatigue du voyage,

je ne me suis jamais si bien portée; je suis même moins lasse que la comtesse Diane, qui est plus forte que moi, et même que le comte Jules, qui passe tout son temps en route à dormir, à manger et à se moquer de moi. Nous ne voyons pas des mêmes yeux, nous ne sentons pas de même, ce qui fait que nous avons autant de peine à nous entendre que si nous parlions deux langues différentes. Ils me croient folle tous deux: ils ne m'en aiment pas moins pour cela, mais s'ils étaient autrement, je les aimerais davantage. Nous allons voir une partie de la Suisse, mais comme dans une optique. La comtesse Diane veut être de retour le 13 de septembre, pour jouer la comédie à Trianon le 19. Vous voyez que nous n'avons pas de temps à perdre, d'autant plus que nous passerons en revenant par Genève, ce qui allonge de beaucoup notre route.

Nous avons vu Nancy, Lunéville et Strasbourg en courant; cependant, par grâce signalée, nous nous sommes arrêtés deux jours à Strasbourg pour reprendre haleine. Nous y avons vu le pont du Rhin et le Rhin dans toute sa splendeur, et j'ai trouvé son aspect fort imposant; l'on nous a montré aussi l'arsenal. Messieurs de l'artillerie nous ont donné un polygone. Nous avons vu dans le plus grand détail comment on assiége une ville, comment on la défend, et avec quelle adresse on tue des hommes; toutes ces nouvelles connaissances m'ont encore donné plus d'horreur de la guerre et me rendront bien malheureuse si vous y allez jamais. De Strasbourg nous sommes venus coucher à Bâle, dans la plus jolie et la plus propre de toutes les auberges. Vous la connaissez peut-être; elle est située sur le Rhin, et l'on y a la plus belle vue du monde. Elle était remplie de toutes les nations, et surtout de beaucoup d'Anglais, qui nous ont fait la mine. Nous avons parcouru

toute la ville dans un carrosse de l'État qui ressemble beaucoup à ces anciens coches ; le cocher avait de longues cadenettes, les chevaux des pompons de toutes les couleurs, et le laquais l'épée au côté. Les chefs de la République nous ont envoyé complimenter, et nous ont fait défrayer de toute notre dépense. Ces magnifiques seigneurs ressemblent à des manants comme deux gouttes d'eau, et mesdames les bourgmestres ont aussi d'étranges tournures, au point que, malgré votre indulgence pour le beau sexe, vous auriez de la peine à leur faire votre cour. Adieu ; je vous écrirai encore d'ici.

XIV

A Soleure, ce 3.

Pourquoi ne m'écrivez-vous donc pas, mon frère? Depuis que je suis partie, je n'ai reçu que deux bien petites lettres de vous, et encore sont-elles du même jour. Pour peu que vous continuiez, vous n'aurez plus de mes nouvelles ; je suis lasse de faire tous les frais de notre correspondance, *et la moitié n'est rien si l'on est deux*. J'ignore quelles sont vos raisons, mais en peut-il exister qui vous fassent oublier votre pauvre sœur, celle que les fatigues et les distractions d'un long voyage n'empêchent pas de songer à vous ? Vous avez beau dire, ce n'est pas comme cela que l'on aime, et les bonnes gens chez qui je suis, tout Suisses qu'ils sont, valent bien mieux que vous et m'aimeront bientôt davantage. Pour moi, j'en suis enchantée ; j'aime leur franchise, leur simplicité, leur nature. Ils ont peu d'esprit en général, à ce qu'il me paraît, mais leur

bonhomie en dédommage. Les dames de Soleure m'ont étonnée par leur bon ton; elles ont toutes une politesse affable et point outrée, qui n'embarrasse point, qui flatte et qui fait qu'on se platt avec elles. Leur simplicité et leur naturel leur tient lieu de grâce et d'amabilité, et l'on a bien raison de dire qu'il n'y a que les prétentions qui nous rendent ridicules. Il y a ici un homme très-aimable, que vous aurez peut-être vu dans votre voyage, c'est le général Pfiffer; il demeure ordinairement à Lucerne, et il va y retourner pour nous y recevoir. Il a fait un plan en relief de toute la Suisse, qu'on dit être une chose très-curieuse. Delà, nous irons voir le médecin de la montagne; j'ai le projet de le consulter sérieusement pour moi. On en dit tant de bien ici, que je me sens déjà de la confiance en lui, et que pour la première fois de ma vie je ferai quelques remèdes. On dit qu'il voit sur les physionomies tout ce qu'on souffre et même tout ce qu'on pense, et je suis bien curieuse de savoir ce qu'il dira de moi.

Adieu, mon frère. Je suis bien aise de vous dire qu'il n'y a que vous, de tout ce que je crois qui a de l'amitié pour moi, dont je n'aie pas reçu de nouvelles à Soleure, et je vous avoue que j'y suis sensible. Je m'en vais demain à Lucerne; si vous n'avez point perdu mon itinéraire, j'en recevrai peut-être à Genève, mais je n'y compte pas.

XV

Paris, ce 23 mars.

J'ai reçu hier votre lettre de Provins, mon frère; sans elle je n'aurais jamais cru à votre départ. L'habitude de

vous voir tous les jours, et souvent deux fois par jour, me faisait retourner la tête à chaque personne qui entrait dans ma chambre, croyant toujours que c'était vous. Et puis, j'étais bien fâchée en ne vous voyant pas et en songeant que vous n'étiez occupé qu'à vous éloigner de moi.

Votre rencontre du Prince m'a divertie; je suis seulement étonnée que vous vous soyez refusé à l'honneur de souper avec lui. Vous vous seriez acquis dans Provins une considération dont vous auriez peut-être tiré un grand parti. Il est vrai que vous n'auriez pas eu le temps d'en profiter, et il aurait été sûrement fort embarrassé de vous voir témoin des honneurs surnaturels qu'on rendait à sa principauté.

J'ai vu hier Madame votre sœur et la maréchale (1), qui se plaignent beaucoup de ce que vous êtes parti sans leur faire vos adieux; elles pensent que vous devez en avoir quelques remords, et dans cette idée la maréchale a cru hier, l'après-midi, que vous reveniez de Provins exprès pour réparer ce tort. Elle était dans sa chambre, sans lumière; elle a vu de loin un homme en bottes, un fouet à la main, marchant assez mal, faisant beaucoup de bruit; elle n'a pas douté que ce fût vous. Elle prétend que le cœur lui battait de plaisir quand, en regardant de plus près, elle a reconnu, mon Dieu! devinez qui... M. d'Ernani. Elle n'a pas fait part au prince de sa méprise, de peur de lui faire trop de plaisir, et elle conserve toujours dans son cœur une petite rancune de votre oubli.

Le portrait de mademoiselle de (*illisible*) est encadré; je l'ai fait porter ce matin chez la maréchale, qui veut le voir, et qui le remettra à madame de Rochefort, qui l'en-

(1) Madame de Boisgelin et la maréchale de Luxembourg.

verra, si elle veut, à madame de (*illisible*), que je ne connais point et dont j'ignore la demeure.

Dites à l'abbé de Lupécourt que son portrait partira incessamment pour la Lorraine, mais qu'auparavant je le fais fixer, parce qu'au dire de tous les connaisseurs, il ne lui serait jamais parvenu en entier. Jamais pastels, même les vôtres, n'ont pu courir la poste sans être très-fatigués, et vos ouvrages n'ont rien à perdre.

L'évêque a acheté hier un cheval charmant, du commandeur de Mégrigny; il est d'une jolie taille, d'une jolie couleur, fort sûr et fort sage. M. de Gange l'a monté, et a fort conseillé de le prendre. J'espère qu'il ne se repentira pas de cette acquisition-ci comme de l'autre.

L'abbé de Saint-Non me fait tourner la tête avec son Sannazar; si vous ne vous en occupez, il se brouillera avec moi pour la vie. Il veut absolument me rendre responsable de toutes vos légèretés. Je suis convenue avec lui qu'il choisira dans le livre les morceaux qu'il trouvera les plus agréables, et que je vous les enverrai pour les traduire avec distinction.

Adieu, mon frère. Je vous aime de tout mon cœur, et c'est pour toute ma vie.

Elzéar et Delphine vous embrassent comme leur meilleur ami.

J'ai reçu des nouvelles de la comtesse Auguste; elle revient à Paris le 6 de juin. Elle me prie de l'attendre, et de là, nous irons ensemble à Anisy. J'ai bien peur de n'y être pas assez tôt pour vous y recevoir.

XVI

J'avais lepressentiment que vous seriez malade dans votre route, mon frère, et j'en étais horriblement tourmentée. J'ai été plus fâchée que surprise en recevant votre lettre. Vous êtes si dur pour vous-même, qu'il faut que vous ayez bien souffert pour vous en être aperçu, et surtout pour en avoir été aussi accablé. Ménagez-vous donc, si vous avez de l'amitié pour moi. Je crains encore le mauvais air de Dunkerque, et je serais charmée de vous voir à Anisy pour cette raison ; il n'y a que le trajet qui m'effraye, surtout par les grandes chaleurs. A votre place, je prendrais le parti de voyager la nuit et de me reposer le jour ; dans cette saison, il n'y a rien de plus agréable, et vous éviteriez la poussière et le soleil, qui vous font un mal horrible.

Nous sommes bien loin, ici, d'avoir trop chaud ; nous passons une partie du jour à nous chauffer, comme au mois de décembre, et ma paresse a bien beau jeu. Je monte cependant quelquefois à cheval, avec mon fidèle Mathurin, qui ne sait jamais le chemin et qui me perd toujours. Hier, j'ai fait trois ou quatre lieues dans les bois de Saint-Gobain, et sans un pauvre bûcheron que j'ai trouvé sur ma route, j'aurais peut-être été jusqu'à vous ; qu'auriez-vous dit en me voyant arriver, comme une autre Herminie, pour vous prodiguer mes soins? A propos d'elle, votre romance est charmante ; j'ai fait un accompagnement sur la guitare, et je la chante toute la journée. Je vous ferai un mineur quand j'aurai le temps. En attendant,

je vous envoie l'air noté de la façon de M. Robert, et les paroles de M. le chevalier de Boufflers.

Votre poëte latin me plaît beaucoup ; je trouve qu'il parle d'or, mais un peu comme Horace ; et comme, à ce que je crois, il est venu après lui, je le soupçonne de l'avoir un peu pillé ; mais n'importe, ses idées me plaisent, et je les ai traduites de mon mieux. Je ne crois pas avoir fait de contre-sens ; mais je ne trouve pas assez de liaisons dans mes phrases : ainsi, arrangez-les. Je vais essayer de les mettre en vers ; si j'en viens à bout, je vous les enverrai, sinon j'attendrai votre présence.

Dites-moi ce que vous a coûté le recueil de vos poëtes latins ; je serais charmée de l'avoir. Il vous serait peut-être possible de m'en faire l'emplette en le mettant à l'adresse de l'évêque de Laon. Je veux me remettre au latin avec courage, et profiter de mon séjour ici pour en lire beaucoup : d'ailleurs, la lecture des anciens me plaît bien davantage que celle des modernes. Envoyez-moi souvent des extraits de vos lectures ; songez qu'en votre absence il me faut bien quelques distractions.

Je me suis acquittée de votre commission auprès de l'évêque de Laon, qui vous enverra votre vin dès que vous aurez dit à qui il faut l'adresser à Douai ; il est tout prêt ; il n'attend que cela pour le faire partir.

Mon rhume est presque passé, cependant je souffre encore, et j'ai bien envie de prendre une médecine cette semaine ; j'en ai apporté une de Paris dans cette intention. Je veux essayer l'effet des remèdes après avoir épuisé ceux de la patience.

Adieu, mon frère ; écrivez-moi bien souvent. La comtesse Auguste n'est point encore ici ; M. l'intendant de Mortfontaine vient d'y passer deux jours avec son rouge,

ses talons... et sa belle Grecque; malgré toutes ses recherches, il m'a fort ennuyée, et nous allons tous demain dîner à la Chaumière.

XVII

Je voyage avec vous, mon pauvre frère; je ne vous ai pas encore perdu de vue un moment. Je souffre autant que vous de la chaleur, de la poussière, et je vous vois d'ici, brûlé par le soleil, accablé et assoupi à la fin du jour, comme si vous l'aviez passé avec moi. Plaisanteries à part, je suis inquiète de vous. J'ai rêvé cette nuit que je vous voyais entrer dans ma chambre, pâle, triste et aussi endormi que vous l'étiez en me quittant. Vous reveniez de Villers-Cotterets, fort maussade et n'ayant pas la force de continuer votre route. J'ai peur que ce ne soit un pressentiment, et je suis à présent aussi tourmentée de mon inquiétude que je le suis (par ce que vous savez) quand vous êtes auprès de moi. Écrivez-moi dès que vous le pourrez; vous ne connaissez que trop à présent ma mauvaise tête, ménagez-la si vous m'aimez et si vous voulez que je vive.

J'ai enfin vuTronchin, qui m'a d'abord fort effrayée sur mon état : j'imagine que c'est pour m'engager à ne point différer ses remèdes. Il pense que j'ai mal au foie et que les drogues suisses m'ont fait beaucoup de tort (il m'est difficile de n'en pas convenir). Il m'a ordonné du petit-lait composé avec des sucs d'herbes; il dit que dans l'état de langueur et de faiblesse où je suis, on ne peut aller que bien doucement. Il me semble que son projet est de me

faire prendre du lait ; après il m'a bien grondée d'avoir attendu si tard pour le consulter, et j'en suis bien fâchée à présent. Je lui ai parlé de l'inoculation d'Elzéar, mais le temps n'en est pas encore déterminé ; il veut auparavant bien l'examiner, afin d'être bien sûr qu'il est en état de l'être (*sic*). Je voudrais qu'elle fût remise au printemps prochain, ou plutôt à l'automne. Je ne me sens pas la force nécessaire pour supporter tant d'inquiétudes.

Adieu, mon frère, adieu, mon ami ; j'attends de vous de bien longues lettres, j'en ai besoin pour diminuer mon ennui. Je passe ma vie, depuis votre départ, avec madame d'Andlau et la comtesse Auguste ; il m'est impossible de rester seule un moment. Je voudrais que Tronchin pût guérir tous mes maux ; je le regarderais comme un grand médecin.

Parlez de moi à l'abbé de Lupécourt ; dites-lui que ma paresse m'empêche bien de lui écrire, mais non pas de l'aimer, et que l'évêque et moi espérons bien qu'il viendra nous voir cet été à Anisy.

Pensez à notre roman quand vous serez à la Malgrange ; ce sera me prouver que vous vous occupez de moi.

Je vous adresse ma lettre à Nancy, quoique vous n'y soyez pas encore ; j'imagine qu'elle ne sera pas perdue. Je reçois la vôtre dans ce moment, qui ne me tranquillise pas beaucoup sur toutes mes craintes ; à peine m'y parlez-vous de vous ; vous ne me dites rien de votre voyage, si vous êtes fatigué, si vous ne l'êtes pas, si vous veillez ou si vous dormez encore. Si vous croyez que c'est là donner de ses nouvelles à sa sœur, vous vous trompez très-fort, et je suis presque aussi inquiète depuis votre lettre qu'auparavant.

XVIII

Je voulais vous écrire tous ces jours-ci, mon frère; mais j'ai imaginé que mes lettres ne vous parviendraient pas, au milieu de toutes vos courses, et j'ai mieux aimé attendre votre retour à Nancy. Vous n'aurez sûrement pas été assez aimable pour me donner de vos nouvelles chemin faisant, et je vais être un siècle sans en recevoir. Je voudrais bien savoir cependant où en sont vos affaires, si vous vous en êtes occupé sérieusement; il me semble que non, et le projet que vous avez de ne passer que quatre jours dans vos abbayes me fait perdre toute espérance. Vous conviendrez cependant que vous n'avez rien de mieux à faire, et que vous mériteriez d'être grondé pour votre insouciance et votre légèreté; mais je ne sais de quoi je me mêle de vous dire vos vérités, et il vaut mieux vous parler d'autres choses. Je vous dirai, pour changer de conversation, que je me trouve à merveille des remèdes de Tronchin, que ma maigreur, ma langueur, ma mélancolie se dissipent à vue d'œil, et qu'il ne me faut plus que votre retour pour reprendre toute ma gaieté. En attendant, je me dissipe de mon mieux; je pense et je rime tour à tour. Hier, j'ai passé ma soirée avec madame d'Andlau, à faire des bouts rimés. En voici deux ou trois qui vous donneront l'idée de *mes talents distingués* dans ce genre. Sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Mes amis, c'est une *folie*
De craindre la main d'*Atropos;*
Car c'est à la fin de *la vie*
Que commence notre *repos.*

Ou bien ceux-ci, sur l'air : *Tu croyais, en aimant Colette :*

En vain le philosophe	*songe*
A découvrir la	*vérité;*
Tout n'est ici-bas que	*mensonge,*
Erreur, folie :	*obscurité.*

Pour changer, en voici de fort gais, sur l'air : *Des fraises, des fraises :*

Rien n'est si triste qu'un	*vieux*
Qui tient un doux	*langage.*
Quand il nous fait les doux	*yeux,*
L'on n'en aperçoit que	*mieux*
Son âge, son âge, son	*âge.*

Retenez ce couplet, et faites-en votre profit dans vingt ans d'ici.

Adieu, mon frère ; voilà bien des folies, mais il faut bien rire quelquefois. Écrivez-moi donc plus souvent et plus longuement; depuis votre départ, vous ne m'avez écrit que des petits mots en courant, pour vous débarrasser bien vite de moi. A propos, ayez la bonté de ne plus me tutoyer dans vos lettres, cela les rend trop semblables *à d'autres.*

Adieu encore. Vous savez si je vous aime, dites-moi si vous pensez à votre retour

---

XIX

A Choisy, ce vendredi.

Je suis à Choisy depuis votre départ, mon frère. J'y vis dans un étourdissement qui m'était bien nécessaire pour

me distraire de votre absence. Jamais je n'ai eu autant de peine à me séparer de vous. Je ne sais si c'est ma mauvaise santé qui ajoutait encore à ma tristesse; mais il me semblait, en nous quittant, que nous nous disions le dernier adieu. Je me sens un peu plus de courage à présent, et malgré la vie fatigante que je mène ici, je ne me trouve pas trop mal. Je vais me baigner tous les matins dans la rivière, avec ma compagne d'Andlau, et cela me donne une force de Turc pour toute la journée. La seule chose qui me fâche, c'est que je ne peux pas prendre mes drogues ici; il y a cependant un apothicaire, mais il ne sait pas le latin, et il n'a jamais pu déchiffrer l'ordonnance de Tronchin; comme c'est pour peu de jours, je n'imagine pas que cela puisse me faire quelque chose.

C'est aujourd'hui que nous jouons la comédie, et je suis bien aise de vous dire que j'ai déjà eu assez de succès aux répétitions, malgré tout ce que vous en pensez.

Le pauvre évêque de Blois est tombé de manière à ne jamais se relever dans le genre d'oraison funèbre (1). Il a endormi une partie de son auditoire et ennuyé l'autre; il a parlé pendant une grande heure et demie, en dépit de tout ce qui l'écoutait, malgré la longueur des autres cérémonies et la chaleur du saint lieu. On dit de son oraison qu'elle ressemble à l'épée de Charlemagne, qu'elle est longue et plate. Mais il faut convenir qu'on est injuste : je l'ai lue hier avec attention, et, sans la trouver bonne, je ne la trouve pas aussi mauvaise que sa réputation. Il y a parfois des traits heureux; le style n'en est point oratoire et m'a paru en général obscur ou diffus. Il a trop négligé les moyens de plaire; il s'est appesanti sur l'histoire des

(1) Il avait prononcé l'éloge funèbre de Marie-Thérèse.

guerres du règne de l'impératrice, où nous jouons, du reste, un très-vilain rôle; il a passé légèrement sur les plus beaux endroits de sa vie, et ne dit pas un mot de sa mort. D'abord que je serai à Paris, je vous l'enverrai; je serai bien aise que vous m'en disiez votre avis. Je suis désolée de ce mauvais succès, à cause de l'évêque de Laon, qui y prenait un grand intérêt, car pour l'évêque de Blois, il avait besoin de cette leçon pour corriger un peu son amour-propre, qui est extrême.

Elzéar et Delphine sont ici, et vous devez juger de leur joie. Le duc de Coigny a voulu absolument que je les amène; ils y sont en nombreuse compagnie, avec mesdemoiselles de Coigny et d'Andlau. Ils courent et se divertissent toute la journée à faire plaisir.

Adieu, mon enfant; je viens de recevoir une lettre de vous qui me fait le plus grand plaisir. Je la relis et je la baise mille fois. Je sais bon gré à cette pauvre Montréal de faire plus qu'elle ne peut pour votre service, et je suis enchantée de vous savoir en bonne santé et de meilleure humeur. Ne vous mettez donc plus en colère, si vous m'aimez, que dans les plus grandes nécessités, car ce n'est bon qu'à vous faire du mal. Je vous écrirai dès que je serai à Paris, et jusque-là je ne cesserai de penser à vous.

XX

Ce 18.

Je perds l'espérance de vous voir, mon frère; le comte Louis vient de mander à sa femme qu'il avait reçu l'ordre de se rendre à Arras avec son régiment, pour y passer

l'hiver. Il en sera sûrement de même de tous les pauvres colonels de la triste armée de Flandre. Encore si la gloire vous attendait à la fin de cette belle campagne, je ne m'en plaindrais pas; mais il n'y a rien à gagner que de l'ennui, et de l'ennui pour vous et de l'ennui pour moi; car, quoi que vous en disiez, je ne saurais me faire à votre absence.

Madame d'Andlau est enfin accouchée d'un gros garçon, bien fort et bien portant; elle en est d'une joie inexprimable, ainsi que toute la famille. Écrivez-lui pour lui faire votre compliment; elle y sera sensible, d'autant plus qu'elle se plaint toujours de vous et qu'elle prétend que vous ne répondez jamais à toutes ses avances.

Madame votre sœur m'a envoyé hier dix louis pour vos commissions, comme si c'était bien pressé et que je ne dusse jamais vous revoir. Je ne sais si je dois lui envoyer l'excédant de la petite somme que vous me devez ou la remettre à vous-même : vous me donnerez vos ordres. En attendant, je vous envoie l'état très-circonstancié de la recette et de la dépense, car vous savez que j'aime l'ordre, même dans les plus petites choses.

J'ai parlé ces jours-ci au comte Jules (1) de l'affaire de cette pauvre femme, qui est toujours en prison; il m'a promis de faire toutes les démarches nécessaires pour l'en faire sortir. Envoyez-moi seulement une petite note sur cette affaire, que je n'ai plus présente, avec le nom des personnes à solliciter, et je vous promets qu'elle sera jugée tout de suite. Seulement, quand vous écrirez à M. d'Abancourt, ne lui dites pas que je m'en mêle, parce qu'on m'a fait des tracasseries à Laon.

Ma pauvre petite comtesse Auguste n'est pas encore de

(1) De Polignac.

retour. Je suis destinée à passer mon hiver loin de tout ce que j'aime. Elle me mande qu'elle ne sait quand elle viendra; elle est triste, souffrante et elle a un ennui du monde qui n'est comparable qu'au mien. Depuis que je suis à Paris, je n'ai pu prendre sur moi encore d'aller à Versailles ni de faire aucune visite. Je deviens d'une paresse et d'une insouciance pour tout qui m'effraye; je ne peux plus me souffrir que chez moi ou chez un très-petit nombre d'amis dont je suis sûre. Mais, en revanche, je m'occupe avec plaisir du latin, de la peinture. Je me lève tous les jours à huit heures; je lis, j'écris jusqu'à onze, puis je me mets à peindre jusqu'à dîner. Je fais actuellement un superbe tableau à l'huile, que j'ai composé moi-même et que je vous montrerai si jamais je vous revois, car le sujet serait trop long à vous expliquer, et vous auriez peut-être de la peine à le comprendre.

Je lis en latin les lettres originales d'Abailard et d'Héloïse, et j'ai bien envie d'en traduire quelques-unes des plus raisonnables, non pas de celles d'Abailard, car elles sont d'une sécheresse et d'une pédanterie assommantes, mais de la pauvre Héloïse!

Puisque je n'ai pas le plaisir de vous voir, mon frère, il faut bien que je vous rende un compte exact de mes pensées et de mes actions. J'oublie la distance qui nous sépare, et il me semble vous voir auprès de moi et causer avec vous de tout ce qui m'intéresse. Je vous ai bien regretté hier : l'abbé Saint-Non m'a amené à dîner un nommé l'abbé Chopi, qui est un original de la première espèce, mais qui ne manque point d'esprit ni de talents. Il a été vingt-deux ans en Italie, à faire des recherches les plus curieuses sur les monuments antiques et les inscriptions. Il a trouvé, à ce qu'il prétend, la clef de la langue celte;

il croit que ce peuple si fameux, dont parle M. Bailly, n'est autre chose que les anciens Gaulois. Il a trouvé dans leur langue l'origine de toutes les sciences et le système des nombres, avec lequel il rend raison de celui de l'univers. Adieu, mon frère ; j'espère que vous ne vous plaindrez plus de moi.

XXI

Je ne suis qu'une vieille folle de douairière, mon frère, pour laquelle il faut bien que vous ayez un peu d'indulgence. Je ne peux pas vous dire combien je suis honteuse à présent de toutes mes folies; mais aussi j'ai bien du malheur, car votre dernière lettre est datée du 14, et je ne l'ai reçue que le 20. Vous voyez que je n'ai pas tant de torts, et que, sans avoir une aussi mauvaise tête, je pouvais être inquiète; et, en effet, je l'étais à un tel point que j'en serais morte si la poste eût retardé encore d'un jour. Vous ne pouvez pas avoir d'idée de ce que j'ai souffert, et j'en suis si effrayée moi-même, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour recouvrer ma raison, dussé-je aller dans la lune pour la chercher, sur le dos de l'hippogriffe. Mais, en attendant, je prends la ferme résolution de ne plus m'inquiéter de votre silence, de votre absence et même de votre indifférence ; de vivre un peu pour vous, beaucoup pour moi, et d'être toujours gaie et contente, quelque chose qui m'arrive. Au milieu de toute cette belle philosophie, cependant je me réjouis de votre retour, car madame votre sœur, que j'ai vue hier, m'a dit qu'elle vous attendait pour le 1er de mai, que vous lui aviez écrit la

lettre du monde la plus gaie et la plus folle, au sujet de vos préparatifs pour le mariage de la petite de Caraman. Ainsi, j'espère que je vous reverrai bientôt, et je vous demande, au nom de l'amitié, de me donner de vos nouvelles dans votre route, ne fût-ce qu'un mot, car malgré tous mes beaux projets, ma réussite n'est pas encore parfaite.

La pauvre madame de Chambrun est morte. J'en suis bien affligée pour sa pauvre sœur, que j'aime bien tendrement, et qui est au désespoir de sa perte, et pour elle-même, que j'avais connue beaucoup autrefois, ayant été au couvent avec elle. J'ai été d'autant plus surprise de sa maladie et de sa mort, que je suis sûre qu'elle avait eu la petite vérole, et je crois même qu'elle avait été inoculée.

Adieu, mon frère. J'espère que ma lettre vous trouvera à Nancy; il me tarde d'avoir réparé tous mes torts. Il est vrai que nous n'avons rien à nous reprocher, car c'est vous qui avez eu les premiers. Mais, n'en parlons plus; je veux oublier toutes ces petites contrariétés pour ne plus m'occuper que du plaisir que j'aurai de vous revoir. Adieu encore.

XXII

A Anisy, ce 30.

J'ai trouvé votre lettre en arrivant ici, mon enfant, et je ne saurais vous dire le plaisir qu'elle m'a fait, car mon inquiétude était extrême; malgré cela, je ne serai bien tranquille qu'après avoir encore reçu une de vos lettres, car je connais votre manière de vous traiter, et je crains

par-dessus tout le mauvais air de Dunkerque, qui doit être bien contraire à vos fluxions ; ainsi ne différez pas à me donner de vos nouvelles, et compatissez autant qu'il est en vous aux inquiétudes et à la faiblesse de votre pauvre douairière.

Il ne tiendra qu'à vous que nous puissions nous voir en chemin, car je n'y vois pas d'inconvénients, si ce n'est que j'aimerais mieux que ce fût ailleurs qu'à Valenciennes, parce que c'est une ville où vous êtes bien connu, et que je pourrais l'être très-vite. Mais on m'a dit qu'il y avait d'ici un autre chemin moins beau, mais plus court, pour me rendre à Bruxelles, et qui est précisément celui de Rocroy, où vous allez. Je pourrais m'arrêter à quelques lieues au delà, dans un endroit dont nous conviendrions auparavant. La seule différence, c'est que Tronchin veut que je parte à présent, le 23 de ce mois-ci, et que j'ai bien peur que cela ne s'arrange plus avec vos projets. Enfin, voyez, mon enfant, et mandez tout de suite ce que vous aurez décidé. Je serai bien fâchée s'il faut être encore trois mois sans vous voir, et bien contente si j'ai le plaisir de vous voir avant trois semaines.

Je suis bien tourmentée dans ce moment-ci au sujet d'Elzéar ; le chagrin qu'il a eu de se séparer de *sa femme* lui a fait une si grande révolution qu'il en est malade. Voilà trois jours qu'il ne peut ni manger ni dormir, et qu'il a un peu de fièvre ; il est cependant beaucoup mieux aujourd'hui ; mais j'ai bien peur que sa tristesse ne dure encore longtemps, et je ne peux pas dire combien elle me rend malheureuse, combien elle m'inquiète, car sa manière d'aimer n'est point celle d'un enfant. Sa tendresse pour cette femme tient bien plus de l'amour que de l'amitié ; on a vu des exemples d'enfants qui sont morts de

chagrin. Par bonheur, l'abbé qui est auprès de lui est un homme extrêmement doux et complaisant, et qui y mettra toute la patience et la douceur qui sont en lui, ce qui est bien nécessaire d'après le caractère décidé d'Elzéar, car il serait bien à craindre de le révolter; il n'en reviendrait jamais. On ne peut le tirer de l'état où il est qu'en lui laissant voir sa femme plusieurs fois dans la journée; mais on voudrait l'accoutumer insensiblement à ne la plus voir sans qu'il puisse se douter qu'on en a le projet.

Adieu, mon enfant. Je te demande pardon de mon gribouillage, mais je n'ai pas ma tête aujourd'hui. Je suis inquiète et souffrante, plus qu'il ne m'en faut pour ma pauvre raison.

Adieu encore; aime-moi bien et dis-le-moi souvent; ce sera la consolation de tous mes maux.

XXIII

Ne me hais pas, mon enfant, parce que je t'aime trop. Aie pitié de ma faiblesse, ris de ma folie, et qu'elle ne trouble jamais la paix de ton cœur. Je suis aujourd'hui accablée de ma honte et de mes remords; je pense à toutes les marques d'intérêt, d'amitié et d'amour que tu m'as données depuis que je te connais, et que tu me donnes chaque jour, et je me trouve un monstre d'ingratitude. Je sens que tu ne te plains pas assez, et que les noms de *Mégère*, d'*Alecton*, etc., que tu me donnais hier dans *ta colère*, sont encore trop doux pour moi; mais prends patience, mon enfant, je veux, à force de t'aimer, effacer tous mes torts : ma jalousie et mon humeur ne

tiendront point à l'idée qu'elles peuvent altérer un instant ton bonheur. Va, sois libre comme l'air, abuse si tu veux de ta liberté, et je l'aimerai encore mieux que de te faire sentir le poids d'une chaîne trop pesante. Je veux que ta volonté seule te guide vers moi, et que nul égard, nulle complaisance ne t'y porte : je ne peux pas être heureuse à tes dépens.

Adieu, mon cœur ; aime-moi si tu veux, ou plutôt si tu peux ; mais songe seulement que rien dans le monde ne t'aime et ne te chérit comme moi, et que je n'estime la vie qu'autant que je la passerai avec toi.

La comtesse revient samedi prochain ; elle m'a témoigné tant de plaisir de me revoir qu'elle m'a fait presque oublier un moment que je t'avais quitté. Je l'ai trouvée bien souffrante et bien mélancolique. Si tu pouvais venir vendredi avec madame de Mirepoix (1), j'en serais charmée, mais je ne t'en prie pas pour bien tenir ma parole. Au moins, je te verrai samedi.

XXIV

Ce jeudi, jour de la Fête-Dieu.

Je ne vous écrirai pas aujourd'hui, mon enfant, sur un ton bien gai. Je souffre horriblement de la tête, de la poitrine, du foie, de la rate, etc. Tout cela est accompagné d'un engourdissement et d'une stupeur qui ressembleraient

---

(1) Madame de Mirepoix, née Beauvau, était tante du chevalier de Boufflers. Il y a sur elle, dans les *Papiers de la princesse de Beauvau*, une note charmante de madame Standish.

un peu à un enchantement, si nous étions encore dans le temps des fées malfaisantes et des malins génies, et je crois qu'il ne me faudrait pas moins qu'un Amadis, ou plutôt un Galaor, pour me tirer d'un état si fâcheux. Au lieu de cela, je ne suis entourée que d'objets funèbres; depuis huit jours, la mort ne sort pas de mon voisinage : la pauvre madame de Poyanne est morte la semaine dernière, et la vieille sempiternelle madame d'Argenton hier. Je viens de voir passer son convoi, qui était la plus drôle chose du monde; toute la rue Saint-Honoré, depuis la rue d'Aguesseau jusqu'à la Madeleine, était couverte de prêtres, de pauvres, de capucins et de flambeaux. Elzéar était dans le ravissement; il voudrait en voir tous les jours autant pour se divertir. Il est vrai que cette pompe funèbre n'était rien moins que triste; tout ce qui la suivait avait l'air de la joie, à commencer par le duc de Luxembourg, qui hérite d'une fortune immense. Pour moi, je pensais avec plaisir qu'il n'y avait rien à gagner à mourir si vieille, et que les regrets qu'on laisse après soi en mourant jeune valent bien quelques années d'abandon, d'ennui et d'infirmités. Cette idée me console, car avec ma santé je ne peux pas espérer de vieillir; mais ne serai-je pas bien heureuse si je peux espérer au moins de vivre dans le souvenir de mes amis, et surtout dans celui de quelqu'un qui m'est plus cher que la vie? Mais changeons de conversation, car il n'est pas juste de vous attrister, mon enfant, parce que j'ai plus d'envie aujourd'hui de pleurer que de rire; et je veux pensèr, pour me distraire, au plaisir que j'aurai de vous voir à Anisy, s'il est possible que vous puissiez y venir. J'y serai sûrement le 28. J'avais le projet d'y aller plus tôt, mais Tronchin n'a pas voulu, à cause de certaines raisons qui exigent des ménagements. Dans l'état

de faiblesse où je suis, il croit toujours que les eaux de Spa me sont nécessaires, et moi je ne doute pas qu'elle ne me guérissent. Vous savez combien je crois aux pressentiments, et j'ai celui-là. D'ailleurs, je tempérerai la force de ces eaux en les coupant avec de l'eau de veau ou du lait; et quand ce ne serait que le changement d'air, le voyage et la dissipation, je m'en trouverais encore bien. Ainsi je suis entièrement déterminée à faire ce voyage, et je compte partir le 10 d'août. La seule chose qui m'embarrasse, c'est de le faire seule. La duchesse de Brancas aurait quelque envie d'y venir avec moi, mais il y a bien des inconvénients à cette (*illisible*) ; cependant je l'aimerais encore mieux que rien. On m'a dit que madame de Cambise y allait pour voir le duc de Richemont, qui est fort malade ; voilà un bel exemple de constance et de sentiments.

Delphine a reçu votre lettre avec transport, mais elle est très-piquée que vous ne la traitiez pas comme une autre Lesbie, en faisant l'éloge de son petit moineau. Elle dit qu'ayant pour le moins autant d'esprit et de facilité que Catulle, votre mauvaise volonté est inexcusable.

La pauvre *bonne amie* est au supplice depuis deux jours. J'ai voulu lui donner les belles manières et la faire tondre comme les chiens les plus distingués; au lieu de cela, on l'a tondue de si près qu'on l'a écorchée vive; elle ne passe plus son temps qu'à se gratter et à se plaindre, et elle est si honteuse de sa nudité, qu'elle va toujours se cachant; enfin elle en perd le boire et le manger, et elle en perdrait l'esprit si elle en avait; mais, sérieusement, elle est plus bête que jamais. Malgré tout cela, je l'aime beaucoup ; il est vrai que c'est bien moins pour son mérite, qu'à cause du proverbe : Qui m'aime.....

Adieu, mon cœur. Ta dernière lettre m'a fait un plaisir que je ne peux t'exprimer; elle me peint si bien ta tendresse et ton amitié, qu'il me semble que je n'en peux plus douter sans la plus noire ingratitude; aussi je sens que je t'aime toujours davantage et qu'il est de ma destinée de t'aimer de même jusqu'à mon dernier soupir.

XXV

A Paris, ce 13 juin.

Si tu es en paradis, mon enfant, je suis en purgatoire. Je me meurs d'inquiétude à ton sujet; j'ai cependant reçu ta lettre de Choisy, mais elle ne me rassure pas. C'était ton bon jour, et je sais bien que tu oublies facilement tes maux; j'ai peur que la fatigue, et surtout les grandes chaleurs que nous avons depuis ton départ, ne t'aient redonné la fièvre. J'attends de tes nouvelles avec une impatience extrême, j'espère que tu m'auras écrit de Senlis. Si je ne reçois point de lettre de toi aujourd'hui, je ne sais ce que je deviendrai. J'ai vu hier M. de Nivernois, qui ne conçoit pas que tu sois parti dans l'état où tu étais. Véritablement, c'est bien déraisonnable, mais il n'est plus temps d'en parler; tout ce que j'en dirais à présent ne ferait que me donner de l'humeur, sans te faire aucun bien.

Mon pauvre petit Elzéar a une grosse fluxion qui me tourmente encore; il souffre beaucoup, mais il ne veut pas se plaindre, de peur, dit-il, de me donner de l'inquiétude. Il m'a attendrie hier jusqu'aux larmes, par toutes ses petites raisons, qui sont plus charmantes les unes que les

autres. L'imposante Delphine se porte bien, et elle est fort occupée des préparatifs de son voyage: le mien est encore retardé. M. d'Andlau a repris la fièvre, et madame d'Andlau m'a demandé, pour toute grâce, de l'attendre jusqu'à mardi; ce n'est jamais qu'un jour, et j'espère que cela ne m'empêchera pas de te voir à Valenciennes. J'y serai sûrement jeudi prochain, ou vendredi au plus tard, et je pense déjà, pour me consoler de tous mes chagrins, au plaisir que j'aurai de te revoir en bonne santé, car j'imagine bien pourtant que tu n'aurais pas été assez déraisonnable pour continuer ta route si la fièvre avait continué.

Adieu, mon enfant; j'ai peur de t'ennuyer par tout mon radotage, mais souffre ma tendresse; je ne m'en corrigerai pas à présent. Je t'aime tant, que je n'ai plus d'autres pensées. Je t'en prie, ménage-toi et songe à la douleur que j'aurais de te savoir bien malade, à cinquante lieues de moi; je crois que j'en mourrais.

Madame de Cambise a soupé hier chez moi; elle comptait te voir encore. Elle a trouvé beaucoup à redire dans notre soirée; elle m'a chargée d'un million de choses pour toi. Adieu encore, mon enfant; j'ai presque autant de peine à te quitter que le jour de ton départ.

XXVI

A Paris, ce vendredi au soir.

Tu m'as bien inquiétée, mon enfant, par tes délais. Je ne reçois ta lettre que dans ce moment-ci, et s'il faut en croire sa date, il y a quatre jours qu'elle est écrite. Mais

enfin, tu te portes bien, ainsi je suis contente; d'ailleurs, tu me dis de si jolies choses pour m'apaiser, et tu me donnes de si bonnes raisons, qu'il faudrait avoir bien de l'humeur pour t'en vouloir encore. Il n'y a plus que ta gaieté que je trouve à redire, mais je te la passe en faveur de ta santé et de tes sublimes raisonnements.

Pour moi, je ne suis que trop mécontente de la mienne; j'engraisse tous les jours à vue d'œil; je crois que c'est d'ennui, on dit qu'il fait cet effet-là. Je ne sais plus que devenir depuis ton départ, je suis comme une âme en peine; je te cherche machinalement; je crois entendre à tout moment ta voix, les pas de ton cheval, et je ne suis pas un moment sans m'occuper de toi et sans sentir que je t'aime à la folie; j'aime surtout à entendre prononcer ton nom; je sais un gré infini à tout ce qui me parle de toi. J'ai rencontré ce soir la pauvre petite Ségur, qui m'a bien demandé de tes nouvelles; je l'en ai trouvée cent fois plus aimable, et je crois que le goût décidé que j'ai pour elle vient de celui qu'elle a pour toi. N'est-ce pas bien généreux à moi, surtout avec ce vilain petit défaut qui nous donne tant de tourment?

Je n'aime point tes nouvelles de mercredi; en relisant ta lettre, je vois que tu n'étais pas si bien en t'éveillant, que tu avais mal dormi; j'ai peur que ce ne soit un retour de fièvre, et je vais être dans une nouvelle inquiétude jusqu'à ta première lettre, que je ne recevrai peut-être pas si tu n'es pas exact, et tu viens de m'apprendre à ne plus compter sur toi. Ton amour est en raison des distances : plus tu t'éloignes, plus il s'affaiblit; et je suis sûre à présent que tu ne penseras plus à moi que dans huit jours. Heureusement que tu t'arrêteras à cinquante lieues, car sans cela je ne répondrais pas de ta constance. Permets-

moi cette petite sortie, mon enfant; c'est toute la vengeance que je veux tirer des tourments affreux que tu m'as fait éprouver depuis quatre jours; pour l'honneur de ma pauvre tête, je ne te dirai pas combien j'ai été folle.

Tu as bien raison de te méfier de l'instabilité des choses humaines : tous mes projets sont renversés; je ne te verrai pas mercredi; je suis obligée de différer mon départ, tant à cause de la fluxion du bonhomme Elzéar que de la fièvre de M. d'Andlau, qui dure encore et qui durera jusqu'à l'éternité, parce qu'il n'a pas un médecin aussi habile que toi pour le guérir. Madame d'Andlau m'a demandé en grâce de ne partir que mardi ; j'ai été obligée d'accéder; mais si mon fils se porte bien d'ici là, comme je l'espère, je ne lui accorderai plus aucun délai, ce serait sans fin, et j'ai un trop grand intérêt d'être à Valenciennes sous huit jours. J'espère que j'y serai sans faute jeudi ou vendredi au plus tard et que je t'y trouverai encore; je serais bien fâchée de déranger tes projets, mais je serai au désespoir si je ne t'y vois pas.

On débite ici, depuis quelques jours, une nouvelle qui réhabiliterait bien l'honneur du pavillon français et rehausserait bien nos espérances. Elle est si belle, que personne n'ose y croire; cependant elle s'accrédite, et l'on dit qu'en Angleterre les effets baissent considérablement, ce qui doit y donner un peu de confiance. Je t'en envoie le détail tel qu'il m'a été remis par l'abbé de Saint-Non, qui le tenait du maréchal de Duras.

Adieu, mon enfant. Voilà une bien longue lettre; ne la lis pas de suite si elle te fatigue, ou plutôt ne la lis pas du tout; mais réponds-y malgré cela, et marque-moi positivement le temps que tu veux rester à Valenciennes, sans aucun égard pour moi, car je sens bien qu'il faut que tu

fasses tes affaires et que tu ailles chez M. de Cologne (1). Je te fais cette demande pour voir ce que je peux accorder de temps à madame d'Andlau. Si M. d'Andlau a encore plusieurs accès de fièvre cependant, je ne passerai sûrement pas la semaine, parce qu'il faut bien que je pense un peu à moi et au besoin que j'ai de prendre les eaux. Je plains la pauvre Montréal d'être dans une si dure condition, mais elle ne peut pas se plaindre, puisque tu la traites comme toi. Adieu encore. Il faut bien que je te répète encore une fois que je t'aime de toute mon âme.

XXVII

Je n'ai que le temps de t'écrire un mot, mon enfant, pour te dire que je te verrai sûrement, sans faute, vendredi soir ou samedi au matin, parce que si le temps est toujours aussi chaud, je voyagerai dans la nuit. Je ne sais pas encore si madame d'Andlau vient avec moi; son mari a toujours la fièvre, ce qui la met dans une indécision horrible ; pour le mien, il se porte bien, à ce que j'imagine. J'ai reçu sa petite lettre hier, que j'ai trouvée un peu gaie pour moi; mais n'importe, elle m'a fait un plaisir que je ne peux exprimer, et je l'ai baisée cent fois, comme si elle en valait la peine.

Adieu, mon enfant; la tête me tourne; je suis rendue de fatigue. Depuis trois jours, je ne fais que mon déménagement; ma maison est aussi en désordre que ma pauvre tête, et j'ai besoin de te voir pour retrouver ma

---

(1) L'électeur de Cologne.

raison, si le bonheur de te revoir ne me la fait pas encore reperdre.

Je pars demain mardi à quatre heures du soir, avec mes enfants, pour éviter la grande chaleur, et je serai deux jours entiers à Anisy, pour y attendre madame d'Andlau, qui enfin m'y donne rendez-vous.

XXVIII

Ce 23.

Quelle joie j'aurai de te voir, mon enfant! Viens le plus tôt que tu pourras, mais ne viens pas, cependant, pour peu que tu souffres. Heureusement le temps se rafraîchit autant que tu pourrais le désirer, et j'espère que tu éviteras les grandes chaleurs; ce sont elles qui t'ont fait mal, j'en suis sûre. On ne brave point impunément le soleil, et tu as beau avoir une bonne tête, elle n'est point à l'épreuve du feu. Tu trouveras Spa mieux habité et plus gai qu'Aix-la-Chapelle; il n'y a cependant point autant de monde que l'année dernière, mais il en arrive tous les jours. Il est vrai que ce sont des Anglais, mais ils sont quelquefois aussi aimables et plus aimables que d'autres. Il en est arrivé un ces jours-ci qui est fameux par ses malheurs, c'est milord Asgill, celui qui a pensé être pendu par les Américains et dont la reine de France a demandé la grâce. Ce pauvre malheureux a été pendant six mois entre la vie et la mort, attendant à tout moment son arrêt, et, par un raffinement de cruauté inouï, on avait placé la potence devant ses fenêtres, et on le faisait voir au peuple pour de l'argent, comme les bêtes à la foire. Il

vient ici pour se remettre du mal que lui a fait la peur, et de là il doit aller à Versailles remercier notre petite reine. Je crois qu'il y aura beaucoup de succès : il a vingt ans, une figure pâle et intéressante, où l'on voit encore l'impression du malheur. Pour moi, ce qui m'intéresse davantage, c'est la malheureuse mère; je ne peux pas penser sans frissonner à tout ce qu'elle a dû souffrir. Elle est ici avec lui, dans un état si affreux qu'elle ne peut voir personne.

Il est bien piquant pour toi, après tous tes préparatifs, de n'avoir pas pu briller aux yeux de notre petit prince. Je ne suis pas étonnée de son incommodité, et je suis sûre qu'elle lui vient de notre promenade de Chanfontaine à Liége, qui fut fatigante pour moi. Je ne saurais m'en remettre, je souffre horriblement depuis ce temps-là; mes douleurs d'entrailles m'ont repris, ce qui fait que les eaux me font plus de mal que de bien. Je vis toujours dans l'espérance que cela ne durera pas. Peut-être le plaisir de te voir me rendra-t-il la santé : c'est un grand médecin que le bonheur, et s'il ne guérit pas, il fait au moins oublier les maux.

Adieu, mon enfant; la poste va partir; je veux qu'elle te porte ma lettre sans différer, afin que tu la reçoives avant ton départ. Il me semble, d'après ce que tu me dis, que tu n'as pas reçu toutes celles que je t'ai écrites, car sûrement tu ne te plaindrais pas de moi. Enfin, viens toujours, nous nous expliquerons mieux de près que de loin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne t'ai jamais tant aimé et que tu n'as jamais tant mérité de l'être.

XXIX

Ce 30 juin.

Oui, mon enfant, je te pardonne tes maussaderies passées, présentes et futures. Je souffre trop quand il faut te bouder, et je trouve bien mieux mon compte à t'aimer et à te le dire. Quelque chose que tu fasses, il faut toujours en venir là; ainsi je prends une bonne fois la résolution de m'y tenir. Je te donne indulgence plénière pour toutes tes distractions, et je sens mieux que jamais que la meilleure manière de te conserver est de te donner la clef des champs. Il y a dans l'homme une inquiétude vague qui fait qu'il ne se trouve bien qu'où il n'est pas. Tu ne seras pas plus tôt loin de moi, que tu désireras y revenir, et je te promets d'avance que tu seras toujours bien reçu.

J'espère que l'affaire qui te donnait de l'inquiétude est terminée; mande-le-moi, je t'en prie : je n'aime pas à te voir d'autres chagrins que ceux que je te donne. Je voudrais être toujours la maîtresse de ta destinée, afin de te faire un sort digne d'envie, et, à ça près de quelques petites taquineries qui te désespèrent souvent sans raison, tu mènerais une vie fort douce. J'éloignerais de toi ce vilain Morphée, qui te tient si fortement sous son empire, et qui te rend si stupide, afin que toi et les autres puissent (*sic*) jouir de tous tes avantages, car ce n'est pas la peine d'avoir de l'esprit pour en faire litière ; c'est un crime de lèse-spiritualité.

J'ai reçu hier une lettre d'un petit génie plus éveillé que toi : c'est de cette pauvre Buller, qui est à Spa, et qui

m'attend pour m'aller tenir compagnie à Aix. C'est là une véritable amie, et qui ne ressemble guère à ce que nous connaissons, aussi je l'aime bien véritablement. Elle a la seconde place dans mon cœur, c'est-à-dire celle que tu veux bien lui laisser. Adieu, mon enfant. Je pars d'ici toujours le 5 de juillet; je t'écrirai dès que je serai arrivée; sois exact, de ton côté, à me donner souvent de tes nouvelles; c'est un besoin plus pressant pour moi que celui de respirer, et viens me rejoindre le plus tôt que tu pourras sans nuire à tes affaires, car elles doivent passer avant tout.

Adieu encore. Je te quitte après toutes mes protestations d'indulgence et d'amour. Cette lettre est notre traité de paix, que rien ne pourra jamais rompre, pas même le temps. D'après cela, je t'embrasse et je t'aime plus que jamais.

P. S. Si madame de Boufflers (1) ne m'a point oubliée, dis-lui le plaisir que j'ai à te parler d'elle et à me rappeler celui que j'ai eu de la voir.

XXX

A Spa, ce 27.

Comment n'as-tu pas encore reçu de mes nouvelles, mon enfant? je n'ai cessé de t'écrire depuis ton départ. Je ne sais ce que mes lettres deviennent, car personne n'en reçoit, et mes pauvres petits enfants, à Anisy, me croient morte. Ils n'en ont reçu qu'une seule depuis que je suis

(1) Mère du chevalier et amie du roi Stanislas.

ici. Je te mandais dans ma dernière que je pourrais bien prolonger mon séjour ici, afin de profiter de toute la saison; cependant l'ennui me prend, et tu peux en deviner la cause. J'ai plus besoin de te voir que de prendre toutes les eaux du monde; si Tronchin, à qui j'ai écrit à ce sujet, ne le juge pas très-nécessaire, nous nous verrons le 15, au plus tard, à Courtray. Je te le manderai encore plus positivement, crainte de méprise, car je sais ce qu'il en coûte, depuis deux jours que je suis dans mon lit avec de la fièvre. J'en serai quitte pour un gros rhume, que je dois à la princesse d'Orange, qui m'a fait l'honneur, je ne sais par quelle fantaisie, de me choisir entre mille, pour l'accompagner dans une promenade à cheval, qu'elle a toujours faite au grand galop, par un soleil épouvantable et par un vent abominable. J'en suis revenue à demi morte de fatigue, toussant, ayant les côtés et les reins rompus, maudissant toutes les princesses de la terre, qui ne font jamais rien comme les autres. Aujourd'hui, je suis beaucoup mieux, et si bien même, que j'espère être en état d'accompagner notre bon prince à Aix-la-Chapelle, où il veut absolument me donner à souper, et de là j'irai jusqu'à Dusseldorff. J'espère que j'aurai assez de force pour exécuter tous ces projets. Madame de Cambise ne sera pas de la partie; le duc de Richemond est un peu incommodé, et d'ailleurs, il est au moment de son départ; tout cela lui donne beaucoup d'inquiétude et de chagrin. On a bien raison de dire que l'amour est un grand faiseur de miracles : jamais je ne l'ai vue si aimable qu'ici; toujours gaie, toujours égale, trouvant tout bon, s'amusant de tout; enfin c'est une métamorphose complète. Pour moi, surtout, j'ai été fort contente d'elle; il est vrai qu'elle avait un grand besoin de moi. Je fais mon voyage avec milord

du Moley, un Anglais et un Russe de fort bonne compagnie; juge, si tu étais de la partie, mon enfant, ce qu'elle serait pour moi; mais, au moins, nous nous reverrons bientôt, à ce que j'espère, et pour longtemps.

Adieu; l'on m'attend pour partir. J'ai voulu t'écrire auparavant, parce que je serai peut-être cinq ou six jours en route; j'imagine que je trouverai une de tes lettres à mon retour. Je suis bien contente de ta dernière, car il est impossible que celui qui l'a écrite ne m'aime pas à la folie; aussi, tu as bien raison, non-seulement de ne pas douter de mes sentiments, mais de croire que je t'aime mille et mille fois mieux qu'on n'a jamais aimé.

XXXI

A Spa, ce 1er septembre.

Je ne vaux pas toute l'inquiétude que je te cause, mon enfant, et je te remercierais bien, si je n'étais au désespoir de te tourmenter. Je dis moi, c'est à la poste à qui il faut que tu t'en prennes, car je t'assure que je t'ai écrit toujours bien exactement; je n'ai pas non plus reçu la moitié des lettres que tu dis m'avoir écrites, et encore elles sont des siècles à me parvenir. Voilà le malheur de l'éloignement; aussi, pourquoi m'as-tu quittée? Nous étions si heureux et si bien dans notre petit ménage; je me croyais transportée au siècle de l'âge d'or, ton départ a tout gâté; tu as emporté avec toi ma gaieté, mon repos et mon bonheur. Je te remercie au moins de rendre justice à toute ma tendresse, et d'être persuadé (comme tu le dis fort bien) que je ne peux jamais aimer autre chose que toi.

Je viens de faire un petit voyage qui aurait été charmant s'il n'avait été un peu troublé par les tendres adieux de mon prince. Nous nous sommes quittés à Juliers, le cœur gros de regret et les yeux bouffis de larmes. Jusqu'à ce moment, il est impossible d'être plus aimable qu'il ne l'a été. Pendant le chemin, il n'a cessé de me parler de toi et même de lire tes ouvrages, car nous avions apporté, pour nous amuser en route, un petit volume des contes de Voltaire, où est la pièce intitulée *le Cœur*, que le prince ne connaissait pas et qui lui a fait le plus grand plaisir. Il m'a chargée de te le dire, ainsi que la satisfaction qu'il avait eue de voir à Spa *le plus aimable des Français* (ce sont ses termes). Si je ne craignais de te donner de la jalousie, je t'enverrais une relation détaillée de toutes les jolies choses que nous nous sommes dites chemin faisant, de la bonté qu'il a eue, en me quittant, d'aller en avant, environ deux postes, pour me faire préparer un gîte commode, où je puisse reposer tranquillement, de deux jolis *petits billets doux* qu'il m'a écrits à chaque auberge, qui sont pleins d'esprit et de sentiment; d'une longue épitre pleine de regret et *d'amour,* qu'il m'a envoyée de dix-huit lieues, par un exprès, de Dusseldorff, le lendemain de nos adieux; de la promesse qu'il m'a fait faire de lui donner mon portrait, etc....; mais je veux ménager ta sensibilité, et surtout ne point troubler ta *sécurité*.

J'ai vu à Dusseldorff beaucoup de chefs-d'œuvre fort au-dessus des tiens en dessins et en peinture; à peine ai-je eu le temps de tout voir, parce que j'étais pressée de revenir pour boire à ma fontaine. Je n'ai pas été trop fatiguée de mon voyage, malgré un très-gros rhume que j'avais quand je suis partie. L'air d'ici ne vaut pas mieux

que celui de Dunkerque; il y a une malheureuse épidémie de dyssenterie qui tue beaucoup de monde. Beaucoup de gens sont déjà partis pour la Suisse, et Spa sera bientôt un désert. Milord Hervay (*sic*) en est mort ces jours-ci; il laisse une femme au désespoir, qui l'aimait à la folie, et qui s'était brouillée avec toute sa famille pour l'épouser. Ils voulaient aller s'établir à Bruxelles, pour y passer l'hiver, tandis qu'on arrangerait les affaires en Angleterre, parce que ce milord avait été fort dérangé dans son extrême jeunesse. Et depuis, cette pauvre femme vient encore de perdre un de ses enfants de la même maladie, et les deux autres sont bien mal. C'est un objet digne de pitié.

Le duc de Richemond est parti pendant mon absence avec madame de Cambise. Je soupçonne qu'elle aura été le reconduire aussi loin qu'elle aura pu. Je sais, par expérience, combien il est difficile de quitter ce que l'on aime; si j'avais été à sa place, aussi libre qu'elle l'est de toutes ses actions, j'aurais été jusqu'en Angleterre : à son âge. on peut faire quelques petites folies sans conséquence, et même avec conséquence, car il est bien difficile d'être sage quand on aime : il serait peut-être plus facile de ne jamais aimer.

Je compte rester décidément ici jusqu'au 25 septembre; Tronchin le veut absolument, et, d'ailleurs, il me paraît que cela ne te fait pas grand'chose; je trouve même que tu prends ton parti avec trop de philosophie. Mande-moi si tu pourrais venir vers ce temps-là à Anisy; car, malgré ton insouciance, je suis sûre que tu seras bien aise de me voir.

Adieu, mon enfant, adieu; sur toute chose, ne t'inquiète plus de mon silence, et sois bien sûr que ce ne sera jamais moi qui aurai tort. Songe que tu es toujours présent à mon

cœur et à ma pensée, et toujours de moitié dans le bien et le mal qui m'arrive. Ainsi, si je tombe malade loin de toi, tu le sauras bien vite, et si je meurs, mon dernier soupir sera pour toi.

XXXII

A Spa, ce 12.

Je compte partir très-décidément de Spa le 25. Si mon seigneur et maître veut me donner ses ordres, j'irai l'attendre à Courtray le 26, mais à condition que je ne l'attendrai pas vainement comme à Valenciennes, car le passé me rend poltronne pour l'avenir.

Si je n'avais pas des enfants et un mari dans le monde, je ne voudrais plus sortir d'ici. Je m'y plais, je m'y porte bien; la foule est dissipée, et je passe ma vie dans une société très-agréable et qui ne me fatigue plus, ce qui est pour moi une grande preuve de guérison. J'ai trouvé, parmi les personnes que je vois le plus ici, une Anglaise charmante pour l'esprit et le caractère, et absolument dans le genre de milady (*nom illisible*), c'est tout dire. Nous passons souvent une partie du jour à lire et à causer ensemble; elle est fort instruite, n'a aucune prétention et beaucoup de naturel: je serai très-fâchée quand je serai obligée de m'en séparer. Pour vous, mon enfant, je ne sais plus ce que vous devenez; il y a des siècles que je n'ai reçu de vos nouvelles; je me dis toujours que c'est la faute de la poste, car je ne pourrais pas supporter une autre idée. Cependant jusqu'ici j'avais reçu vos lettres assez exactement : rassure-moi, je t'en prie; ce n'est pas que je doute

de ton cœur; je crois qu'il te faudrait plus de temps pour m'oublier, mais enfin la moindre négligence est un grand tort quand on est aimé comme je t'aime.

Si je ne reçois point de nouvelles jusqu'à mon départ, je m'en irai tout droit jusqu'à Anisy, et si tu m'aimes encore assez pour désirer de me voir, tu viendras m'y chercher; mais j'espère que nous nous verrons auparavant. Adieu, mon cœur; je ne te dirai pas si je serais bien aise de te voir, c'est à toi de le penser : tout ce que je puis te dire, c'est que jamais tu ne m'as été aussi cher.

XXXIII

Il n'y a que trois jours que je t'ai écrit, mon enfant, mais je t'aime tant et je suis si fâchée d'être éloignée de toi, qu'il faut bien que je te le dise un peu. J'attends de tes nouvelles avec une impatience extrême; tes lettres et ton souvenir font tous mes plaisirs. Je passe une partie du jour dans les bois et sur les montagnes, pour penser à toi tout à mon aise. Je crois encore te voir et t'entendre, et je me rappelle avec une satisfaction infinie tous les moments heureux que nous avons passés ensemble. Cependant je ne sais plus quand nous nous reverrons; cette idée m'attriste, il me semble que tu ne t'en occupes pas du tout, et mon *méchant lutin* me dit même que tu ne t'en soucies guère. Fais-le mentir, je t'en prie, et sois, s'il est possible, aussi ennuyé que moi de ton absence.

Je resterai ici, comme je te l'ai déjà marqué, jusqu'au 25, malgré l'envie que j'aurais d'en sortir; mais Tronchin le croit nécessaire, et je ne veux pas me prépa-

rer des regrets pour cet hiver, si mon malheur veut que je ne sois pas guérie; il est cependant bien vrai que je suis beaucoup mieux, et sans le rhume que je viens d'avoir, je devenais grasse à faire peur, mais il m'a remaigrie et fatiguée un peu; j'espère qu'à la fin du mois il n'y paraîtra plus, et que je serai *fraîche et belle,* même à tes yeux.

Il n'y a déjà presque plus personne ici : tout le monde s'enfuit à cause de la dyssenterie. La *superbe* princesse de Stahremberg en est attaquée depuis hier au soir, à son grand étonnement, car elle pensait qu'elle devait respecter une grande princesse comme elle. Je ne la plains pas du tout, parce que je la crois aigre et méchante, et que je ne la peux pas souffrir. Mais je suis bien inquiète de la pauvre maréchale du Muy, qui est à toute extrémité, de la même maladie, et qui est la personne du monde la plus intéressante par son caractère et par ses malheurs. Je l'aie beaucoup vue ici; c'est même la seule avec laquelle j'ai voulu me lier d'amitié, et je serais au désespoir s'il lui arrivait quelque accident. Toutes ces inquiétudes rendent ce pays-ci fort triste; il n'y a plus que *le Magnifique* qui ait encore le courage de se divertir et de faire rire les autres, à la vérité, à ses dépens. C'est ce jeune homme qui a fait une entrée si ridicule à Spa, que tu disais que c'était le roi de Maroc. On lui a donné ce surnom pour les dépenses excessives qu'il fait en tout genre. Il a donné hier une fête bruyante et brillante à son sérail et à toutes les filles de Spa. Il y a eu un feu d'artifice et une illumination, avec cette devise écrite en lettres de feu, tirée d'une chanson de M. Daremont :

LA BONNE COMPAGNIE NOUS TROMPE ET NOUS ENNUIE;
J'AIME MIEUX LE BON VIN ET LA CATIN.

Cette petite saillie lui a valu l'indignation de tous les buveurs d'eau; il était même question hier, pour lui, d'un duel au pistolet; mais M. de Genlis s'est fait pacificateur de la querelle et tout s'est arrangé à l'amiable.

Adieu, mon enfant. Écris-moi donc; il me semble que je n'entends jamais parler de toi. Adieu encore; je t'aime à la folie.

XXXIV

Mon enfant, je suis aussi contente de toi que je le suis peu de moi. Tu m'écris souvent des lettres charmantes, que je lis et relis sans cesse; moi, je ne t'écris pas ou je ne t'écris que des mots. Je suis si triste et si souffrante, que je ne songe pas même à toi, ou du moins je n'ai pas la force de te le dire, car je t'aime plus que jamais. Tu auras vu ces jours-ci la brillante d'Andlau, qui t'aura dit tous mes malheurs, et comme le vilain temps qu'il fait depuis quinze jours me donne mal aux dents; voilà trois nuits que je ne ferme pas l'œil et que je ne sais à quel saint me vouer. Tu m'as vue autrefois dans ces accès de douleur, à Anisy; c'est toute la même chose. Heureusement que la mère Buller a bien soin de moi; elle m'aime véritablement comme son enfant; c'est la plus aimable personne qui soit sur la terre; à ton défaut, elle me distrait; tout le reste m'est insupportable. Nous lisons ensemble le latin, l'italien et l'anglais, dont j'ai commencé avant-hier à apprendre les verbes et que je veux apprendre sérieusement, d'autant plus que tu l'aimes et que je ne veux négliger aucun moyen de te plaire. Je ne saurais trop faire

pour toi; tu mérites toute ma tendresse, et je t'aime au-delà de ton mérite. M. d'Hautefort m'a remis ta lettre, et je l'ai bien traité pour sa peine. Il ne pouvait guère avoir une meilleure recommandation.

Je ne suis point étonnée de ce que tu me marques au sujet de notre comtesse. J'avais déjà pensé à part moi que l'amour était l'auteur d'une aussi prompte guérison, car les médecins ne guérissent pas si vite, et il y avait quelque chose de miraculeux dans son fait; mais je n'en devine pas l'auteur. Ton style, à ce sujet, est énigmatique, et je n'y reconnais pas celui que j'avais soupçonné.

Je voudrais bien faire ce que tu désires, et quitter ce pays-ci les premiers jours de septembre; mais ce ne serait pas raisonnable, et j'aime mieux différer de quinze jours mon départ et te porter une santé brillante. Les eaux commencent à faire leur effet, et je sens bien que sans cette vilaine fluxion, qui me désole, je pourrais reprendre mon courage et mes forces. Malgré cela, je te verrai, au plus tard, du 15 au 20. Je te sais un gré infini de t'en occuper et de le désirer autant que moi; avec ces manières aimables, tu viendras tout à fait à bout de me guérir d'une maladie que je croyais incurable. Madame d'Andlau est plus heureuse que moi : elle t'aura vu, tu te seras mis en frais pour la bien recevoir, et tu lui auras dit les plus jolies choses du monde.

XXXV

Ce 26.

Que je suis injuste, mon enfant, et que tu es bon d'aimer encore une vieille folle comme moi! Il est vrai que c'est pour toi et par toi que j'ai perdu la tête; car, s'il m'en souvient bien, j'avais, dans mon jeune âge, un sens très-juste et plus de raison dans mon petit doigt que tu n'en as même à présent dans toute ta personne.

Cet heureux temps n'est plus, tout a changé de face, et le temps et l'amour m'ont si fort métamorphosée, qu'il n'y a plus que toi qui puisses me reconnaître. *And my indulge.*

Je n'ai pas pu lire sans attendrissement tout ce que tu dis sur ton aveuglement futur. Si quelque chose pouvait adoucir le chagrin que j'aurais d'un accident que je sentirais aussi vivement que toi, c'est le bonheur d'être tout pour toi. Je serais, jusqu'à ma mort, ton appui et ton guide, c'est-à-dire ton chien et ton bâton; nous ferions communauté de bien pour les deux yeux qui resteraient dans le ménage. Je n'ai vu que par les tiens depuis que je te connais, tu me le rendrais à ton tour; mais éloignons de nous l'idée d'un aussi grand malheur. Je suis bien loin d'avoir la moindre inquiétude à ce sujet; ce que tu éprouves n'est qu'un mal local, causé par la délicatesse de ta peau blanche et fine, et ce qui me rassure, c'est que, de ton aveu, tu ne t'ès jamais si bien porté. La seule chose que tu devrais faire, et qui te guérirait sûrement, ce serait de mettre un bandeau sur tes yeux, la nuit, bien

entendu, car ta malice pourrait soupçonner quelque intérêt de ma part dans ce sage conseil, et croire que j'ai quelques raisons pour redouter tes petits yeux perçants. Non, mon enfant, je n'ai que faire de ton illusion ; notre amour n'en a pas besoin ; il est né sans elle, et il subsistera sans elle ; car ce n'est sûrement pas l'effet de mes charmes, qui n'existaient plus lorsque tu m'as connue, qui t'a fixé auprès de moi ; ce n'est pas non plus tes manières de Huron, ton air distrait et bourru, tes saillies piquantes et vraies, ton grand appétit et ton profond sommeil quand on veut causer avec toi, qui m'ont fait t'aimer à la folie : c'est un certain je ne sais quoi qui met nos âmes à l'unisson, une certaine sympathie qui me fait penser et sentir comme toi. Car sous cette enveloppe sauvage tu caches l'esprit d'un ange et le cœur d'une femme. Tu réunis tous les contrastes, et il n'y a point d'être au ciel et sur la terre qui soit plus aimable et plus aimé que toi. Viens me voir à cause de cela le plus tôt qu'il te sera possible. Je viens de recevoir dans le moment tes deux lettres à la fois, celles de Maubeuge et de Valenciennes, et tu vois combien elles m'ont mise de bonne humeur. Tu ne m'as jamais écrit une plus charmante lettre que la dernière, aussi je la baise et rebaise aussi tendrement que si c'était toi.

J'irai le 2 t'attendre sur le chemin de Maestricht. Je me trouve si bien des eaux, que je compte rester ici jusqu'au 6, exclusivement. Je ne peux pas t'exprimer le bien-être dont je jouis à présent, surtout depuis que j'ai reçu tes lettres.

Adieu, mon enfant ; adieu, mon ami ; adieu, mon amant ; jamais je n'ai prononcé ce mot avec plus de plaisir, et n'ai si bien senti le bonheur d'exister uniquement pour ce qu'on aime.

XXXVI

A Spa, ce 4.

Dis tout ce que tu voudras, mon enfant; amuse-toi à me donner des torts; comble la mesure de tes injustices; abandonne-moi; oublie-moi si tu le veux; mais ne pense jamais que je sois capable d'en faire autant. Il me serait très-possible de me justifier de la légèreté que tu me reproches pour mes amies, en te prouvant qu'elle est, au contraire, l'effet de mon égalité et de ma constance. Je les aimerais encore si elles étaient les mêmes; mais je ne les retrouve plus : l'une m'a fatiguée ici de sa coquetterie, de sa dissipation, de ses prétentions, et l'autre m'accable du poids de son indifférence. J'ai beau faire, je ne peux pas oublier le peu d'intérêt qu'elle me témoignait quand j'étais à la mort; ce n'est pas que je ne les aime encore plus que tout ce que je connais, mais ce n'est plus que comme elles veulent être aimées. On apprend à force de vivre, et je reviens tous les jours de l'idée que je m'étais faite de l'amour et de l'amitié. Si, cependant, tu veux m'empêcher d'en prendre une trop désavantageuse, tu viendras me voir bientôt pour expier tous tes torts et me consoler de tes soupçons et de tes mauvais propos. Ma dernière lettre t'aura fait part de mes projets; tu verras que, malgré tes remontrances, je prends le parti le plus sage encore, de rester ici une grande partie de l'automne. Je ne te demande pas d'y rester avec moi tout le temps, j'ai trop peur d'un refus, et je ne t'en aurais même pas parlé du tout si tu n'avais commencé. En attendant, je ne

prendrai plus de pilules, puisqu'elles te font si mal au cœur; car, malgré ce que tu penses, tu as un bien grand empire sur mon esprit et sur mon cœur, et même, malheureusement encore, sur ma raison. Il faut convenir cependant que si elles ne m'ont pas fait un grand bien, elles ne m'ont fait aucun mal, car je me trouve beaucoup mieux que jamais. Je sens bien que je ne suis pas encore guérie; mais je conçois l'espérance de l'être si j'ai le courage de rester ici six semaines encore. Tu dois bien penser que je ne prends pas ce parti-là pour mon plaisir, qu'il m'en coûte infiniment d'abandonner mes enfants si longtemps, que c'est un tourment affreux pour moi; mais, d'un autre côté, il y a si longtemps que je souffre, que je n'ai plus le courage de souffrir et qu'il me faut vivre ou mourir.

Tu as tort de calomnier ainsi les eaux : elles n'ont jamais été plus fortes que depuis deux jours; elles reviennent avec le beau temps, et voilà, au dire de tous les médecins, le moment favorable pour les prendre. Ainsi, ne me sermonne plus à tort et à travers, et remercie-moi, au contraire, de prendre tant de soin d'un bien qui ne m'appartient plus.

Adieu, mon enfant, je n'ose pas encore me réjouir de l'idée de te revoir, j'ai trop peur que tu ne viennes pas. Sois assuré au moins que, bien que tu dises que je ne pense pas à toi, je ne songe pas à autre chose.

Parle de moi, malgré ma rancune, à notre comtesse; je me sens encore assez de faible pour elle pour désirer son amitié.

Madame Buller t'est fort obligée de tes embrassades; elle va me quitter sous peu de jours, ce qui me met au désespoir; elle est obligée de remmener son fils en Angle-

terre; bientôt il n'y aura plus que moi ici, mais je voudrais bien que cela ne te fît pas peur.

XXXVII

A Spa, ce 6.

Je suis envers toi, mon enfant, comme les singes envers leurs petits, qui les étouffent de caresses; moi, à force d'amour et de soins, je cause toujours tes malheurs. Sans moi, sans le désir que j'avais de te voir le plus longtemps possible, tu aurais suivi paisiblement ta route; tu serais arrivé de jour à Namur, où tu aurais trouvé un bon souper et un bon gîte; au lieu de celu, tu as été exposé à mille dangers, dont tu ne te serais jamais tiré sans cette bonne vieille paysanne, que je sens que j'aime de tout mon cœur pour t'avoir remis dans le bon chemin.

Par l'événement, ton aventure n'est qu'amusante, et le récit que tu m'en fais m'a fort divertie. Je te vois d'ici dans ta pauvre chaumière, mangeant de fort bon appétit et causant gaiement avec ta bonne vieille, n'étant pas trop effrayé de passer la nuit avec elle.

Peut-être même qu'à la place
Du bon chevalier Robert,
Dans un aussi fâcheux revert,
Tu n'aurais pas été de glace,
Et qu'avec joie on t'aurait vu l'amant
De ta bonne vieille Sans-dent,
Sans même désirer une métamorphose;
Car la beauté et la laideur
Ont les mêmes droits sur ton cœur,
Et tu prise aussi bien le chardon que la rose.

Voilà de mauvais vers que tu m'as inspirés; passe-les-moi en faveur de l'impromptu.

J'ai ri de bon cœur de l'écriture que tu as trouvée à la porte de l'église et de la modestie qui te l'a fait prendre pour toi.

> Dans cet aveu, seigneur, dépouillé d'artifice,
> J'aime à voir que du moins vous vous rendez justice.

J'espère que tu te le tiendras pour dit et que tu n'auras pas la même fantaisie une autre fois. Que j'aurais été heureuse de t'avoir suivi, malgré les montagnes, les précipices que tu as rencontrés sur ton chemin! J'aurais partagé tes inquiétudes et tes fatigues, et le plus mauvais gîte avec toi m'aurait paru délicieux. Au lieu de cela, je suis triste à la mort depuis ton départ; il me semble que j'ai perdu tout mon bien; rien ne peut me distraire, et je prends le parti de vivre beaucoup seule, ou avec mon Anglaise, qui n'aime pas plus le monde que moi. Je laisse la mère d'Andlau faire toutes ses coquetteries et tourner toutes les têtes de l'Angleterre. Jamais on n'a rien vu de pareil : elle reçoit à tout instant des billets, des bouquets, etc.; c'est à qui causera et dansera avec elle. Elle suffit à tout, malgré son entorse, qui s'en trouve beaucoup mieux.

Pour moi, tous mes plaisirs sont de penser à ce que j'aime et de le lui dire bien souvent.

N'oublie pas la lettre de la comtesse Diane, et rentre un peu en toi-même pour lui donner une définition juste de l'amabilité.

Adieu, mon enfant. Je suis bien contente de toi; tu m'as écrit une lettre que je voudrais faire imprimer, tant elle est jolie, si je n'en étais pas l'objet; aussi je t'aime comme on aimait jadis, comme l'on n'aime plus et comme

l'on n'aimera jamais. J'ai tant de plaisir à m'occuper de toi, que je n'ai pas voulu aller ce soir au (*illisible*) pour t'écrire, malgré les sollicitations de mes petits amis, et surtout du petit de la B***, qui est arrivé aujourd'hui d'Aix-la-Chapelle, tout exprès pour jouir du plaisir de me voir.

Adieu encore, mon enfant; j'ai pour toi tous les sentiments.

XXXVIII

A Anvers, ce 26.

J'ai été bien affligée de te quitter si vite, mon enfant, d'autant plus que je n'ai pas eu la liberté de te dire un mot. Tu étais souffrant; tu semblais avoir de l'humeur; tout cela m'a tourmentée jusqu'à Bruxelles; j'y suis arrivée bien triste et bien souffrante aussi à cinq heures du soir. Il m'a fallu faire encore une espèce de toilette pour aller souper chez M. d'Adhemar, qui m'a dit t'avoir vu à Valenciennes en passant. Le lendemain, nous sommes partis pour Anvers, d'où je t'écris, et où je m'amuse tant que je voudrais t'y voir; nous avons parcouru hier toute la ville, où nous avons vu des tableaux superbes, et entre autres, la fameuse *Descente de Croix*. Nous étions si lasses, que nous avons pris le parti d'y rester jusqu'à aujourd'hui, que nous continuons notre route pour Amsterdam. Pour Amsterdam, dis-tu? oui, mon enfant. Un tendre engagement mène plus loin qu'on ne pense. Nous faisons ce voyage comme de bonnes bourgeoises, par les voitures publiques, sous des noms supposés; il ne nous en coûtera presque rien; nous en verrons beaucoup mieux, et nous serons rendues à Spa avant huit jours. Mais ne va point

parler à personne de ce projet; je ne le veux dire qu'à toi, pour mille et mille raisons. Tu sauras que je m'appelle madame de Jobert, et madame d'Andlau, madame Bertin. Nous sommes venues de Bruxelles ici dans une barque qui ressemblait assez à l'arche de Noé, par tout ce qui s'y trouvait. Je me suis amusée toute la journée à dessiner tous les originaux qui s'y trouvaient, et entre autres, deux capucins que j'ai peints si ressemblants, que tout le monde les a admirés; cela m'a donné une grande réputation dans l'assemblée, et de grands succès. J'y ai fait tout de suite la conquête d'un jeune négociant anglais, qui ne nous a point quittées de tout le voyage, qui de temps en temps nous payait de la bière, à ma compagne et à moi, pour nous rafraîchir, et qui nous avait presque enivrées; car, par politesse, nous n'osions pas le refuser. Il est encore ici, mais comme nous n'habitons pas la même auberge, nous nous sommes perdus, ce dont je suis très-affligée. Nous voulons partir dans le moment pour Rotterdam; il est six heures du soir, et nous comptons voyager toute la nuit. Je suis plus inquiète de cette route-là pour nous que de toute autre, parce que le chemin n'est pas bon, que, d'ailleurs, il faut s'embarquer au Mording, et que, de plus, nous n'avons avec nous qu'un domestique de louage. Nous avons laissé nos équipages à Brúxelles; voilà une bonne folie, avoue-le, mon enfant; la seule chose que je regrette, c'est que tu ne sois pas du voyage. Je t'écrirai encore de la Haye ou d'Amsterdam, suivant que j'en aurai le temps. Adieu; aime-moi toujours, porte-toi bien et écris-moi souvent. J'ai peur que cette lettre-ci ne te retrouve plus à Valenciennes, et je pense qu'elle ne vaut pas la peine d'être envoyée plus loin; mais, n'importe, tu verras au moins que rien ne peut me distraire du plaisir de penser à toi.

XXXIX

A Spa, ce 13.

Je suis triste, souffrante, ennuyée et découragée au delà de toute expression, mon enfant. Je ne reçois point de tes nouvelles; je ne sais que devenir; je n'ai jamais fait une si triste campagne. Voilà six jours que je suis ici, et six jours que je passe dans mon lit, avec la fièvre, la toux, le catarrhe. Si j'avais au moins quelques-unes de tes lettres pour me distraire; mais je n'en ai que deux, que je lis et relis l'une après l'autre, jusqu'au point de m'en fatiguer. J'en ai reçu une, avant-hier, de Maubeuge; c'est vraisemblablement la première de toutes celles que tu m'as écrites. Elle est longue, elle est tendre, elle est philosophique, elle me plaît, elle ne sort pas de mon lit, et quand madame d'Andlau est à danser et à se divertir, elle me tient compagnie. Tu n'imagines pas de quelle ressource tu m'es depuis que je suis malade; je pense à toi depuis le matin jusqu'au soir; je te vois, je te parle, je te fais des chansons; en voilà une que je t'ai faite hier au soir, tandis que tout le monde était à la redoute, et que je ne savais à quoi m'occuper. (Sur l'air des *Fraises*.)

Je débarque en ce pays
Dans un malaise extrême,
Et je me mets dans mon lit
Sans nouvelles de celui
Que j'aime...

Tandis qu'on danse et qu'on rit,
Je suis hors de moi-même

Mais mon mal est adouci
Dès que je songe à celui
Que j'aime...

Rien ne m'intéresse ici;
Les plus aimables même
Me paraissent sans esprit
S'ils ne parlent de celui
Que j'aime...

Dedans mon petit réduit
J'aurai le bien suprême
Si dans quinze jours d'ici
J'y vois arriver celui
Que j'aime...

Tu es bien heureux, mon enfant, que je n'aie plus trouvé de rime au refrain de ma chanson, car je crois qu'elle n'aurait jamais fini : je les ai toutes employées. Si je m'ennuie encore aujourd'hui, je t'en ferai une autre; car c'est lui qui est mon Apollon, il n'y a rien qui n'y paraisse.

Madame d'Andlau va être grippée comme moi, à ce que je crois; depuis hier au soir, elle commence à tousser; elle a eu un peu de fièvre cette nuit; c'est la marche de la maladie; elle n'est point inquiétante, mais elle fait beaucoup souffrir. Je n'en suis point encore quitte, je n'ai pas fermé l'œil depuis quatre nuits, et n'ai pas cessé de tousser. Le voyage de Hollande ne nous a pas prospéré, mais il nous a bien amusées; personne n'a su qui nous étions, tantôt on nous prenait pour des marchands qui allaient à la foire d'Harlem, tantôt pour des dames de Frise, tantôt pour des chanteuses, etc. On nous traitait quelquefois fort mal, quelquefois fort bien; nous dînions souvent à table d'hôte. Nous voyagions tantôt à pied, tantôt en phaéton,

tantôt en yacht. Nous avons passé une nuit par les chemins et une autre sur la barrière. Il est impossible d'avoir vu et d'avoir fait plus de choses que nous en huit jours de temps. Nous avons été jusqu'à Amsterdam, où la vue du port nous a étonnées : nous n'avions jamais vu de vaisseaux, ni l'une ni l'autre; c'est une superbe machine, mais où je serais bien fâchée d'être renfermée, à moins que ce ne soit avec toi. Nous avons été voir la mer aussi, à une demi-lieue de la Haye, qui nous a paru imposante. Adieu, mon enfant; viens ici bientôt, si tu m'aimes.

XL

Quel chagrin de ne plus te voir, mon enfant! quelle chaleur et quelle souffrance de te savoir par les chemins, en proie au soleil de la zone torride....!

Si tu pouvais pour moi brûler des mêmes feux
Dont tu brûles sans doute en fuyant de ces lieux,
Je ne forgerais pas, au fond de ma cervelle,
Des rêves aussi creux pour te chercher querelle;
Je ne te verrais pas distrait, indifférent,
Bâiller à mes côtés et dormir en veillant;
Je ne te verrais plus aller rendre visite,
Bien moins pour visiter que pour prendre la fuite,
Quand je reviens chez moi te faire mes adieux;
Je ne te verrais plus si souvent amoureux
Des plus grosses beautés que produit la province,
Qui n'ont de délicat qu'un mérite bien mince;
Mais je te reverrais, sensible et *sans raison*,
T'enivrer près de moi du plus doux des poison,
Et de tes feux *brûlants pulvériser* mon âme.
Mais pourtant ce souhait n'a pas trop de raison;

Car nous savons très-bien qu'en pareille occasion
Chez Sémélé un jour, avec la même flamme,
Jupiter mit le feu par toute la maison.
Et cependant c'était le maître du tonnerre.
Ainsi, toi qui ne fais et ne sais rien que plaire,
Quel désordre effrayant n'entraînerais-tu pas
En me rendant visite avec un tel éclat?
Non; en y songeant bien je redeviens plus sage,
Et je reprenderais (*sic*) tout à fait mon courage
Si tu veux me garder ton cœur et ton esprit.
Sois constant tout au moins si tu ne m'es fidèle;
Penses à moi souvent dans les bras de ta belle;
Que le plus doux sommeil te suive dans son lit,
Et qu'un triste réveil, éclairant ta folie,
Te ramène au galop auprès de ton amie,
Sans remords d'un départ aussi prompt qu'incivil,
Pour ne la plus quitter du reste de la vie.
C'est ce que je te souhaite.... Ainsi soit-il.

Voilà ce qui s'appelle un impromptu, mon enfant; pardonne-le-moi; je ne sais quelle rage de rimes vient de s'emparer de moi; je m'y suis laissée aller pour me distraire de mon chagrin. Je crois bien que cela n'a pas le sens commun, mais ce n'est pas avec toi que j'aurais jamais de l'amour-propre; d'ailleurs, cette méchante pièce contient de fort bonnes choses; ainsi, tâche d'en faire ton profit. J'espère que je recevrai bientôt de tes nouvelles, tu m'as promis de m'écrire de Dinant, et tu ne saurais croire combien elles me sont nécessaires. Adieu, mon enfant; il est deux heures et demie, il faut que je fasse ma toilette et que ma lettre parte sans délai. Je n'ai que le temps de t'embrasser, de te dire que je t'aime, comme la pauvre Baucis aimait son Philémon, et que je t'aimerai encore mieux si je vis aussi longtemps qu'elle. Pense à moi, écris-moi, aime-moi et reviens-moi bien vite.

XLI

Ce 9.

Je te remercie de tes deux lettres, mon cœur; j'avais besoin d'apprendre ton arrivée à Valenciennes, et il paraît que ton voyage s'est aussi bien passé que je le désirais. Le temps s'est adouci depuis, et j'espère que ce sera les dernières chaleurs et le dernier soleil qui te brûleront de l'année. Je te remercie d'avoir parlé de moi à M. d'Esterhazy, mais il est bien douteux qu'il soit à mon retour à Rocroy; je me trouve si bien ici que j'ai envie d'y prolonger mon séjour; les eaux commencent à me faire du bien, et si elles ne me guérissent pas totalement, j'irai faire un petit voyage à Aix-la-Chapelle, où la princesse de Ligne et d'autres personnes encore me promettent de venir me tenir compagnie. Pour Raismes, il ne me verra point cette année. La comtesse Auguste m'a oubliée totalement : depuis que je l'ai quittée, je n'ai point entendu parler d'elle, et il m'est bien difficile de croire à son amitié, après un tel oubli. Pour toi, si tu as envie de me voir, tu viendras à Anisy, où je ne ferai qu'un très-petit séjour, parce que des choses essentielles me rappelleront à Paris dans les premiers jours d'octobre; j'espère au moins que tu me donneras de tes nouvelles. Adieu, mon enfant, l'on m'attend pour monter à cheval; il fait le plus beau temps du monde, et nous avons le projet de faire une bien longue promenade. J'ai un compagnon de voyage fort leste, qui. j'espère, ne me fera pas faire trop de chemin.

N'oublie pas les traductions de Juvénal et envoie-les-

moi quand tu en seras content. J'ai repris l'étude de l'anglais et j'espère te l'apprendre un jour en reconnaissance de toutes les leçons de latin que tu m'as données. Elzéar se porte bien et Delphine t'aime bien; elle n'est pas ma fille pour rien. Je désire cependant, pour son bonheur, qu'elle n'aime jamais autant que je t'ai aimé et que je t'aime.

XLII

Tu as beau dire, mon enfant, je ne suis qu'une pauvre muse, et il ne peut pas y avoir plus de comparaison entre nous deux, qu'entre le rossignol et la corneille. Ajoute encore à cela que je n'ai pas la moindre idée si tu ne me l'inspires, au lieu que moi, je ne t'inspire rien du tout; mais ce n'est pas ta faute, ainsi n'en parlons pas.

Je te dirai, pour changer de conversation, que je vais me marier, ou du moins j'ai un mari tout prêt, riche, sensé, constant et d'un âge qui se rapproche plus de la jeunesse que le tien, s'il est vrai, comme on le dit, que les deux extrémités se touchent; c'est le lord Murray. Je te vois d'ici sourire, mais je ne sais pourquoi; c'est un rival plus dangereux qu'il n'en a l'air. Il est si terriblement amoureux de moi, qu'il a chargé milady... (*nom illisible*), sa nièce, de me faire, comme il dit, la *proposition;* et le plus sérieusement du monde, il pense que je peux être sa femme et qu'il peut être mon mari. Il est tout disposé à me suivre en France et jusqu'aux enfers même, pour ne me point quitter, car il ne demande pas mieux que d'abjurer sa religion, ne connaissant plus d'autre dieu que

l'amour. Cette folie nous a fort divertis depuis quelques jours, et j'attends ton consentement pour la terminer. Ne le fais pas trop attendre, car une attaque d'apoplexie pourrait bien venir troubler la fête; le pauvre bonhomme y est sujet, et l'amour est très-malsain dans ces circonstances. Voilà une belle occasion pour te débarrasser de moi, et je ne doute pas que tu la saisisses. En attendant, Elzéar apprend le rôle de Figaro pour jouer avec la princesse de Ligne le *Barbier de Séville*. Je suis fâchée que tu ne puisses le voir; je suis persuadée qu'il sera charmant dans ce rôle; il lui va à merveille. Le pauvre abbé Bernard est entièrement quitte de sa fièvre et il se porte mieux que jamais. Il me charge de te remercier de ton intérêt; il en est véritablement touché et il t'est bien attaché. Je vois avec plaisir que tout ce qui m'appartient de près ou de loin t'aime, non pas autant que moi, car je t'aime pour mille. J'ai pour toi tous les sentiments : je t'aime comme ta mère, comme ta sœur, comme ta fille, comme ton amie, comme ta femme, et mieux encore, comme ta maîtresse. Je t'aime tant, que je ne pense qu'à cela, et que sur tout le reste je suis d'une insouciance qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la mort. Tu es l'âme qui anime mon corps; je ne peux être affectée que par toi; tu dispenses à ton gré le bien et le mal qui m'arrivent, et je ne peux plus connaître le bonheur à moins que tu ne t'en charges. Songe bien à cela, mon enfant; tu as trop de raison à présent et trop d'expérience pour ne pas sentir, comme moi, qu'il n'en existe pas dans ce monde sans une amie dont l'esprit, le cœur et l'âme soient en commun avec nous. Eh! dis-moi, qui est-ce qui partage mieux que moi tous tes sentiments, tous tes goûts et toutes tes opinions? D'après cela, aime-moi donc, ne fût-ce que pour ton bonheur; je te

promets de le faire et d'y employer le reste de ma vie. Mais en attendant, tu m'oublies; voilà plusieurs jours que j'attends de tes nouvelles sans en avoir. Je n'espère plus te voir ici avant mon départ, car je m'en vais décidément le 1er de septembre à Aix-la-Chapelle; j'y resterai dix ou douze jours à peu près, et de là j'irai à Rocroy, si M. d'Estérhazy y est encore. Choisis ce que tu aimes le mieux, de me voir à Aix ou à Rocroy; pour moi, je voudrais te voir à tous les deux.

XLIII

Ce 23.

Quel est cet accès de mélancolie, mon enfant, qui te fait voir si mal? Peux-tu soupçonner ton amie de légèreté et d'inconséquence quand il s'agit de ton bonheur et du mien? Je ne me souviens plus de ma lettre, mais si le style t'en déplaît, accuses-en la vie dissipée que je mène ici, malgré moi, qui ne me laisse aucun temps ni aucun repos; mais n'en accuse pas mon cœur. Vraisemblablement, j'étais fort pressée en t'écrivant; j'avais peut-être une humeur cachée contre toi, dont je ne me rendais pas raison à moi-même, et qui m'empêchait de t'exprimer dans ce moment-là ce que je ne cesse jamais de sentir. Mais sois sûr que je t'aime comme sûrement on n'aimera jamais, que je t'aime non-seulement comme le premier jour, mais tous les jours davantage; que j'aimerais mieux mourir que de te donner le moindre chagrin. Va, mon enfant, chasse ces idées noires qu'un méchant démon a soufflées dans ta tête, et ne parle jamais de retraite et de

solitude, à moins que je ne la partage. Tu dis si bien que nos âmes sont fondues l'une dans l'autre : comment pourrions-nous vivre seuls? Pour moi, tu m'es plus nécessaire que l'air que je respire, et je regarde toujours comme un temps perdu celui où il ne m'est pas possible de penser à toi; mais je regarde aussi comme fort inutile cette justification-ci; tu me connais assez pour ne pas croire un mot de tout ce que tu m'écris; tu m'avais si bien oubliée dans ce moment-là, que le portrait que tu fais de moi n'est nullement ressemblant; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais que tu es un mauvais peintre; sois au moins un bon mari et ne m'impute plus tes torts. Viens me voir quand tu le pourras, et sois sûr d'être bien reçu. Je compte partir d'ici décidément le 1er septembre, pour me rendre à Aix-la-Chapelle. Je ne me flatte point de t'y voir, s'il est vrai que M. de Crenolle ne vienne faire sa revue que dans ce temps-là. Je resterai vraisemblablement jusqu'au 15, et je n'irai point à Rocroy, parce que M. d'Estérhazy n'y sera plus; mais je te reverrai à Valenciennes, où je te demande à souper avec la princesse de Ligne, chez qui j'irai, à Bel-Œil, en revenant, et qui viendra avec moi jusque-là. Si la comtesse Auguste est à Raimes, je m'arrêterai deux jours pour la voir; de là j'irai à Anisy jusqu'aux premiers jours d'octobre, où je me rendrai à Paris, comme je te l'ai déjà marqué. Arrange ta marche sur tout cela; je m'en rapporte à l'envie que tu as d'être avec moi, à ce que tu dis; mais ne sois pas surtout quinze jours à me répondre, car l'inquiétude est un poison mortel pour moi. Tâche de me surprendre agréablement, et que je te rencontre quelque part, cela vaudra encore mieux. Adieu, mon enfant, je me porte à merveille, et quoi que tu dises, je sens que je ne t'en aime pas moins, car cette

maladie-là est incurable. Mes petits enfants se portent bien aussi et l'abbé Bernard. Tu le verras avec Elzéar avant moi, et vraisemblablement le 3 septembre, car ils partent d'ici le 1er. Adieu encore ; j'ai de la peine à te quitter, il me semble que je ne t'ai pas dit la moitié de ce que j'avais à te dire.

XLIV

Ce dimanche 17.

Ta princesse vient d'arriver ici avec un fracas épouvantable ; je me flatte que je n'aurai pas non-seulement l'honneur de la voir, mais même de l'envisager ; à propos, j'oublie de te demander des nouvelles de madame de Ségur, dont je n'entends plus parler, pas même à toi.

Il faut que le mauvais génie dont tu me parles ait été plus fort que les *quatre bons ensemble,* comme il arrive souvent, je crois, dans ce monde ; car je n'ai point reçu tes lettres de Dinan et de Rocroy. Je lui pardonne plus facilement qu'à toi, quoiqu'il m'ait fait un grand chagrin ; mais c'est son emploi, au lieu que mon amant de mari ne doit exister que pour mon bonheur ; comme je n'existe que pour le sien.

Mon enfant, tu me fais frémir avec le danger que tu as couru chez ton malheureux protégé. Je te vois d'ici, au milieu des flammes et de la fumée, et j'en étouffe. Si j'avais été là, comme je me serais précipitée au milieu du feu pour te tendre la main ou pour te recevoir dans mes bras, car la peur m'aurait donné des forces pour te sauver ou périr avec toi.

Je m'étais bien doutée toujours que le génie de ce pauvre petit abbé Miolan ne le mènerait pas bien haut; il y a, je crois, en lui plus encore de matière de gravité que d'ascension, et, suivant mon système, au lieu de s'élever dans les airs il devrait s'enterrer, comme il arrivera vraisemblablement s'il a une attaque d'apoplexie.

Je ne me réjouis pas autant que toi de la découverte *de la vérité*, j'ai peur qu'elle ne me soit nuisible; tous ces gens-là vont te tourner la tête, et pour te mener au bonheur, ils détruiront le nôtre. Il en sera comme d'Adam et d'Ève dans le paradis terrestre, après la connaissance du bien et du mal. Nous sommes bien; tenons-nous-y; que faut-il de plus? S'ils veulent nous donner un moyen de prolonger nos jours à condition que nous ne nous quitterons jamais, j'y consens; mais sans cela, je ne veux pas d'une science qui n'est bonne en rien à notre amour, et qui peut au contraire lui être nuisible. Mon enfant, l'erreur et les illusions sont le partage de l'homme : souviens-toi que tu en as fait un jour l'apologie; elles sont les fleurs qui couvrent les précipices et qu'il faut bien se donner garde d'arracher. Pourquoi vouloir connaître toutes les misères de son état? Il faut au contraire détourner les yeux de tous les objets désagréables et ne les fixer que sur ce qui plaît.

L'auteur des erreurs et de la vérité n'a sûrement pas autant d'esprit que toi, et je ne vois pas pourquoi Dieu, les anges ou les diables l'auraient choisi de préférence pour lui dire leurs secrets. Il ne peut pas avoir un commerce plus immédiat avec eux, étant formé de matière et d'une matière qui n'est peut-être pas aussi subtile que la tienne. Tout cela, mon enfant, rapproche plus tes savants à mes yeux de la folie que de la divinité, et des petites

maisons que du ciel. Cependant, comme tu ne dois pas avoir de secrets pour moi, je t'écouterai avec plaisir quand tu seras assez instruit pour m'initier dans tes mystères. Si tu crois, tu m'auras bientôt convaincue, car je ne peux pas avoir une autre pensée que la tienne; en attendant, mande-moi comment et par quel hasard tu as trouvé à Paris l'adepte de la ville d'Eu, et ce qui t'a mis si fort en goût des choses spirituelles.

Tu me parles bien du roi de Suède (1), dont je ne me soucie guère, mais tu ne me dis mot du roi ni de la reine de France. J'ai peur que tu n'aies perdu de vue l'objet de ton voyage, et que tu aies trop négligé de leur faire ta cour. Ce n'est cependant que pour cela que je t'ai rendu ta liberté. Tu ne me parles pas non plus de la société, comme si tu n'avais vu personne. J'imagine cependant que tu t'acquitteras de toutes mes commissions auprès de la comtesse Diane.

Je suis inquiète de ma Delphine, malgré ce que tu m'écris à son sujet. Il y a quelques jours que je n'en ai reçu des nouvelles, et elle me marquait qu'elle comptait prendre médecine par l'ordonnance de l'abbé Dumonceau, qu'elle a consulté pour ses yeux. Je crains que tous les remèdes ne fassent d'autres effets sur elle que de ternir ses belles couleurs. Il me paraît par le détail que tu me fais, qu'elle est à peu près comme je l'ai laissée pour son extérieur. Je lui vois cependant toujours un air contraint qui me déplaît : la candeur et la franchise ont un air d'aisance qui frappe d'abord, et auquel on ne peut pas se méprendre. J'aurais aimé moins de phrases et plus de démonstrations de sa part.

---

(1) Gustave III était alors à Paris pour la seconde fois.



XLV

Ce 23.

Jamais je ne t'ai tant aimé, mon enfant, et jamais tu n'as moins mérité de l'être; car, non-seulement tu ne penses plus à moi, mais tu ne penses plus au chagrin que j'en peux ressentir. Voilà plus de huit jours que je n'ai reçu de tes nouvelles, j'en suis tourmentée au delà de toute expression; il n'y a point de folies qui ne me passent par la tête, point d'idées extravagantes que je n'admette pour te trouver des torts. Je rêve tout ce que je crains, et tu es encore plus maussade pour moi la nuit que le jour. Que fais-tu donc réellement? Quelles sont les grandes affaires qui peuvent t'empêcher de m'écrire et de songer que nous ne sommes pas faits pour vivre si longtemps séparés l'un de l'antre, et que voilà bientôt le moment de songer à ton retour ou du moins de m'en parler pour me faire prendre patience?

So dear i love him that with him all deaths i could endure without him live no life.

C'est Ève qui parle d'Adam, mon enfant; mais c'est comme si c'était moi. Je trouve une ressemblance infinie entre ses sentiments et les miens (il est vrai qu'on peut se ressembler de plus loin); toute la différence que j'y trouve, c'est que je ne suis pas aimée comme elle. Adam était moins aimable que toi, mais il savait mieux aimer. Tu ne me sacrifierais jamais comme lui un paradis de délices, quand tu ne peux pas seulement me sacrifier la moindre de tes fantaisies. Je ne sais si c'est ton idée qui me fait

trouver un charme infini à cette lecture, mais depuis que ma pauvre Buller est ici, nous ne faisons pas autre chose. Elle est enchantée de voir l'intérêt que j'y prends, sans en deviner la cause; et comme elle est d'une bonté et d'une complaisance inouïes pour moi, elle se prête à mon ignorance : elle me cherche les plus beaux morceaux de Milton et elle me l'explique avec une intelligence et un esprit qui me rendent clairs les endroits les plus obscurs, et qui m'en font connaître toutes les beautés. Je gagne infiniment plus dans sa société que dans la tienne, car elle me donne un peu de son esprit, et toi tu t'empares entièrement du mien. Véritablement, je ne sais pas pourquoi je t'aime! c'est sans doute par une suite de cette malédiction de Dieu portée sur nos premiers parents, à raison de leurs premiers péchés; car c'est pour mon malheur : il n'y a point de tourment que tu ne me fasses éprouver, de près comme de loin, et malgré cela, je te préfère à tout ce qu'il y a de bien et de bon dans ce monde, et encore à moi-même.

Nous partons toujours après-demain pour notre petit voyage; je serai bien triste si d'ici à ce temps-là je n'ai point de tes nouvelles, d'autant plus que je n'en recevrai pas tout le temps que je serai en route. J'aime mieux que tes lettres m'attendent que de les exposer à se perdre en chemin.

Adieu donc. Sérieusement, mon enfant, tu ne peux pas, sans la plus noire ingratitude, ne pas m'aimer assez pour t'occuper un peu de moi et désirer de me revoir. Nous serons de retour ici sans faute le 5 d'août; mande-moi quand il faut t'y attendre; car, malgré la mauvaise opinion que j'ai de toi, d'après tes promesses, je ne peux douter que tu n'y reviennes, ou bien il faudrait renoncer à nous revoir jamais.

Envoie au couvent avant que de partir, parce que Delphine doit te charger d'un petit dessin de sa façon pour moi. Je suis toujours plus contente de ses lettres, et je commence à croire qu'elle ne me haïra pas autant que toi.

XLVI

A Aix-la-Chapelle, ce 18.

Mille et mille actions de grâces, mon enfant, pour la bonne réception que tu as faite à mon autre enfant, et à ses compagnons de voyage. Il n'est bruit ici que de toi et de ton obligeance. Ils sont arrivés hier matin, sans être attendus, comme nous sortions de table, ce qui leur a fort déplu; car ton magnifique souper était désiré depuis longtemps. Le bonhomme Elzéar a été embrassé comme il convenait à la circonstance; il a été d'autant mieux reçu qu'il m'apportait une de tes lettres, d'un style un peu gai pour un grand philosophe comme toi; mais il fallait bien que tu fisses aussi quelque infidélité à ta maîtresse favorite, sans cela elle aurait trop d'avantages sur les autres. J'avais reçu une lettre le matin, qui m'avait mis du sombre dans l'esprit pour plus d'une raison; j'avais besoin de celle-ci pour me remettre et te retrouver; car, quelquefois, je te perds et je m'y perds. Malgré tout cela, je suis très-contente de toi, mon enfant; jamais tu n'as été si aimable pour moi, et je t'assure aussi que tu n'as jamais été tant aimé de ton amie et de ta femme. Viens me voir le plus tôt que tu pourras, nous sommes tous ici pour jusqu'au 8 de juillet, et nous sommes à peu près les seuls habitants de cette grande et triste ville. Cela ne me fait pas grand'-

chose; avec mes enfants, je me trouve bien partout; quand tu seras avec nous, j'aurai tout ce que je désire, à peu près le bonheur parfait.

Adieu, mon cher et aimable ami; je te quitte beaucoup plus tôt que je ne voudrais, mais mes enfans sont après moi, qui ne me donnent aucun repos, et veulent absolument s'aller promener. Ne prends point exemple sur cette lettre, tu n'aurais pas la même excuse, ou du moins elle ne serait pas valable.

Adieu encore, mon enfant; je t'aime tant que je ne sais plus comment te le dire : imagine tout ce que tu voudras, et ce ne sera jamais assez. — Souviens-toi de dater tes lettres.

J'oublie de te remercier de tes bottes; elles sont trop étroites pour Delphine et les miennes sont un peu larges, mais sans excès. Il est vrai qu'au premier moment j'en augurais mal comme toi, mais c'était injuste.

XLVII

A Spa, 11 juillet.

Depuis ta dernière lettre de Rheims, mon enfant, je n'ai pas entendu parler de toi; mais heureusement qu'il n'y a point de ta faute, car je ne doute point que tu ne m'aies écrit depuis ce temps-là à Aix-la-Chapelle. Je n'y suis point encore, et il semble qu'il y ait un sort qui m'en éloigne. J'ai commencé par me perdre tout au beau milieu des Ardennes, avec mon petit abbé; nous avons couché dans la cabane de Philémon et de Baucis, et je t'assure fort près l'un de l'autre. Le pauvre Philémon nous a fri-

cassé lui-même un souper et surtout une omelette au lard comme sûrement tu n'en as mangé de ta vie. Tout cela était pour aller voir l'abbaye de Saint-Hubert, qui assurément n'en vaut pas la peine. Je ne sais ce qui m'avait donné cette fantaisie, mais il m'a fallu la satisfaire au risque de me casser le cou dans les chemins qui sont effroyables. Le pauvre abbé à chaque instant recommandait son âme à Dieu, et je crois que cela lui sera très-salutaire pour le dégoûter des femmes pour toute sa vie. De là, j'aurais dû naturellement continuer ma route vers Aix-la-Chapelle, mais j'ai appris que madame Buller était à Spa, et chemin faisant, j'ai voulu lui faire une petite visite. Je comptais ne rester qu'un jour, mais je comptais sans mon hôte; il m'a fallu rester malgré moi, beaucoup plus longtemps, au risque de me faire retomber dans les mêmes accidents que l'année dernière : car soit les mauvais chemins, la fatigue d'une voiture fort rude ou autre chose, je suis arrivée ici dimanche dans un état fort effrayant. J'attendrai ma guérison pour gagner Aix-la-Chapelle, où je suis fort peu pressée d'arriver, car il y a tant de monde que je ne saurais où me mettre. La maison de la bonne Groyen est remplie de ducs et de princes, depuis la cave jusqu'au grenier, de manière qu'il faut que je cherche à me gîter ailleurs, ce qui me fait une véritable peine, car je suis plus d'habitude que personne, et je ne peux pas souffrir les visages nouveaux.

La première chose que nous avons faite en nous voyant, ma pauvre amie Buller et moi, a été de parler de toi. Elle a trouvé dans le livre de Firenzuola (1), que j'aime tant, le portrait de Carpigna, qui te ressemble comme deux gouttes

(1) Écrivain du seizième siècle, ami et émule de Pierre Arétin.

d'eau, à ce qu'elle prétend; nous l'avons traduit à ton intention, et je te l'envoie afin que tu en juges. Cela m'explique comment, par un instinct tout naturel, je t'appelais *Carpigna*. Tu n'as plus à présent d'autre nom parmi nous, et je trouve que cela te va à merveille, n'en déplaise à ta dignité.

Il n'y a rien de si drôle que de voir madame Buller, au sein de sa famille, car elle voyage cette année avec tous ses parents, avec un frère qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Grandgousier. Il est gros, sans exagération, comme M. le duc d'Orléans et M. de Montesson ensemble et grand à proportion. Il ne mange pas autant que toi, mais il boirait toute la cave en un repas; c'est un buveur renommé. Je n'ai rien vu de si extraordinaire que cette figure; car il ne dit pas un mot de français; si j'étais plus jeune, j'aurais peur qu'il me mange. Il fait trembler mon lit quand il se met dans le sien, à travers une très-légère cloison qui nous sépare, fort heureusement. Elle a encore deux sœurs, un beau-frère, une cousine et une nièce; l'une des deux sœurs est allée à Dusseldorff avec son mari, pour quelques jours, de manière que vraisemblablement je ne les verrai pas; pour l'autre, elle ne dément pas son origine, elle me rappelle miss Brigite, sœur de M. Alworthy (1); c'est une bonne et excellente femme.

Du reste, je m'amuse presque autant ici que si j'étais en Angleterre: car il n'y a absolument que des Anglais. Spa n'est pas brillant cette année; il est à moitié brûlé et troublé par des guerres intestines, qui, jusqu'à présent, ont empêché les jeux. Il y a le parti de l'opposition, dans lequel je suis entrée, je ne sais comment, qui a fait bâtir

(1) *Tom Jones*, de Fielding.

une nouvelle redoute fort agréable, et qui a fait signer à tous ceux qui l'ont voulu, une promesse formelle de ne plus mettre les pieds dans l'ancienne. Comme j'aime assez les conventions, je n'ai pas hésité un moment, et *mon exemple* a entraîné beaucoup de monde, entre autres mon petit sage et toutes ses connaissances. Adieu, mon enfant, j'attends de tes nouvelles avec une impatience extrême. J'ai déjà envoyé à Aix, mais je sais qu'il n'y en a pas encore; j'irai les chercher moi-même incessamment.

XLVIII

(Aix-la-Chapelle) ce 26.

Si tu avais été exact à me donner de tes nouvelles en arrivant à Valenciennes, mon enfant, j'en aurais à présent et je ne serais pas dans l'inquiétude et la tristesse : au lieu de cela, tu ne m'as écrit qu'en courant une petite lettre, à la vérité rassurante pour ton physique, mais qui ne me suffit pas, car je suis bien aise de te voir bien dormir, bien manger, bien digérer; mais je veux encore que tu penses à moi et à ma suite, et je suis sûrement bien loin de mes désirs, puisque tu ne peux pas seulement me donner un moment dans toute ta journée. Mais je ne veux pas me laisser aller à mon humeur, et pour m'en distraire, je te parlerai de ton petit sauvage, que mes enfants ont appelé Vendredi. Il fait leur bonheur : il n'y a point de joie pareille à celle qu'il a éprouvée le jour qu'il s'est vu un bel habit sur le corps. Il est si emprunté dans ce nouveau vêtement qu'il fait mourir de rire : il ressemble à ces chats auxquels on met des papillotes à la queue; il tourne, il

se regarde, il n'ose pas remuer crainte de se salir; à peine peut-il marcher avec ses souliers; enfin, il nous donne la comédie toute la journée, et il nous paraît d'autant plus piquant qu'il est, en fait de plaisir et de distraction, notre unique ressource.

Mande-moi au moins quels sont tes projets, afin que je ne t'attende pas ici en vain; si tes affaires, quelles qu'elles soient, t'empêchent de venir me rejoindre, je partirai d'ici plus tôt et je passerai par Sédan, pour te gêner encore moins; car, dans le fond, je suis une bonne femme. Du reste, les eaux me font le plus grand bien, et j'ai un regret mortel d'avoir été perdre mon temps à Spa, quand j'avais une si belle occasion ici de me guérir; cela prouve qu'on ne peut pas fuir sa destinée et que la mienne est de souffrir. Encore si la mort, chemin faisant, pouvait se ressouvenir de moi, et me délivrer d'une vie qui m'est si pénible, il n'y aurait que demi-mal, mais ce ne sont que les gens heureux qu'elle favorise; il semble qu'elle y mette de la malice.

Ton tableau est encadré; il décore présentement l'appartement de madame Groyen, il fait l'admiration de tous les amateurs; le mien, au contraire, a été renversé par un coup de vent et a été mordre la poussière; j'ai été un peu découragée de ce mauvais succès et je n'y ai pas retouché depuis. Cependant je veux le finir quand je serai de meilleure humeur.

Adieu; si je n'ai pas de tes nouvelles d'ici à demain, tu n'auras plus des miennes et je m'en irai d'ici sans t'en prévenir. Je t'aime trop pour n'être pas mortellement affligée de ton oubli, surtout quand je suis dans le cas d'en soupçonner la cause, et quelle cause! elle nous fait tort à tous deux.

XLIX

(Anisy.)

Je suis arrivée ici avant-hier, mon enfant, sans autre compagnon que le frisson qui ne m'a quittée que sur le soir. J'y serais parfaitement heureuse, si le calme suffisait au bonheur; mais il faut un mélange de plaisir et de peine que rien ne saurait me faire éprouver. Tu es le seul alchimiste pour composer ce grand œuvre, et lorsque tu me manques, je reste dans un repos stagnant qui diffère peu de la mort. Viens le plus tôt que tu pourras, si ce n'est point à contre-cœur. L'évêque t'attend; la première chose qu'il m'a demandée, c'est de tes nouvelles, et si tu ne viendrais pas bientôt. Je lui ai dit que c'était ton projet, et il en est enchanté. Je compte toujours t'envoyer mon petit cheval à Soissons, samedi prochain; tâche que ce ne soit pas en vain. Je ne sais pourquoi, je doute encore de tes promesses, après m'avoir appris tant de fois à y compter; mais c'est mon étoile dont je me défie, qui n'est pas aussi sûre que toi. J'ai d'ailleurs l'âme inquiète et triste, ce qui, ordinairement, est un pressentiment fâcheux. Malgré tout cela, mon enfant, je m'en repose sur ta bonne foi et sur ton cœur où je dois être encore, ne voyant rien qui puisse m'en chasser, si j'en juge par le mien. Ainsi, je t'attends avec un plaisir inexprimable, car je t'aime encore mieux ici qu'ailleurs : ce n'est pas que nous ne nous y soyons querellés aussi bien qu'à Paris, mais nos querelles étaient moins âcres et nos raccommodements plus doux, et en tout je t'y ai vu si longtemps aimable pour moi, qu'il n'y a rien qui ne m'y parle en ta faveur.

Je vais aujourd'hui dîner à une lieue d'ici avec mon Benjamin, tête pour tête; je laisse l'évêque avec ses grands vicaires jouir sans trouble de sa suprématie.

Je vais voir Bluston, chercher des sources avec M. Le Clerc, et je me fais une fête de le suivre, car c'est véritablement curieux.

Adieu, mon enfant; pense à moi si tu peux; aime-moi si tu veux; mais surtout ne va plus au moulin de Javelle; je n'y peux plus songer sans terreur depuis l'aventure du premier aéronaute; c'est pour le coup qu'on aurait dit avec raison : Qu'allait-il faire dans cette galère? Et quelle prise tu donnais à ta légèreté!

Ne tente plus, je t'en prie, une pareille aventure, et ne va pas mettre tous mes intérêts sur les ailes du vent. Je n'ai que la dose bien juste de la confiance qu'il me faut pour l'élément où nous sommes; ainsi ne donne rien au hasard.

Adieu, mon ami, adieu, mon amant; je t'aime comme si je n'étais qu'à quinze ans, et que le monde fût au siècle d'or : c'est ce qui me rend si difficile à bien vivre avec toi qui tiens un peu trop au siècle de fer.

N'oublie pas de regarder la devise de mon cachet, elle est à ton intention.

L

A Paris, ce 17 avril 1784.

Depuis sept ans que nous nous connaissons, et je peux dire que nous nous aimons, mon enfant, tu ne m'as jamais quittée avec si peu de regret et autant d'indifférence; tu

as beau dire *que tu ne m'aimes pas moins,* il faudrait pour te croire que le temps eût fait le même effet sur moi ; mais malheureusement il n'agit que sur mes traits et point sur mon cœur. Je ne peux pas t'exprimer ce que j'ai souffert en apprenant ton départ. Je comptais sur la parole que tu m'avais donnée de venir déjeuner avec moi ; je t'ai attendu toute la matinée avec un tourment et une impatience inexprimables, sans oser envoyer chez toi pour m'en éclaircir. A la fin, j'ai pris ce parti-là et je croyais au moins qu'on me rapporterait de ta part un petit mot de consolation ; mais rien ; tu n'avais pas même chargé un de tes gens de venir me l'apprendre. Je t'avoue que j'en étais si fâchée, que je ne t'aurais pas même écrit pour te le dire, sans ta petite lettre de Mormans. Ta philosophie, ton appétit, ta bonne santé, me donnent au moins de la sécurité sur ton compte, et je vois ce que je savais déjà, que l'insouciance est un des plus grands biens de ce monde. Pour moi, qui n'aurai jamais ce bonheur en partage, je passe ma triste vie dans l'inquiétude et le chagrin, et je vois approcher avec une douleur mortelle le moment de mettre ma Delphine au couvent. Le jour en est pris pour samedi prochain ; j'y ai entré hier pour la première fois, et j'en ai été malade comme *une bête* toute la journée. Je ne sais comment je ferai le jour qu'il faudra l'y laisser. Jamais je ne me suis sentie si faible de corps et d'esprit. J'espère que les eaux et surtout le voyage changeront cette mauvaise disposition et me rendront à la fin comme tout le monde. Je ne prendrai pas décidément ta voiture pour mon voyage; il est incertain que tu puisses en acheter une l'année prochaine, et la route l'abîmerait entièrement ; je vais m'occuper d'en faire chercher une légère, avec laquelle nous puissions faire nos courses, s'il est vrai que tous tes

projets puissent te le permettre; dans tous les cas, elle me sera nécessaire, parce que, si je ne voyage pas avec toi, je voyagerai seule, n'ayant pas un assez grand fonds de gaieté pour vivre à Aix-la-Chapelle, quand je n'y serai pas retenue par la nécessité.

Je compte aller souper ce soir chez madame la maréchale (1), pour lui bien prouver que je sais m'y passer de toi; cela me coûtera beaucoup, mais je ne fais plus rien depuis le matin jusqu'au soir, qui ne me déplaise infiniment. Adieu, mon enfant; j'ai encore tant de rancune au fond du cœur, que je ne te dirai rien d'aimable, même en te quittant. Il faut que je te voie pour dissiper tous les nuages que tu as élevés dans mon esprit. Je compte toujours partir d'ici le 28, rester quatre jours à Anisy, et peut-être plus à cause de la fin du mois, à laquelle je n'avais pas pensé, et qui exigera peut-être quelques jours de repos; ainsi, écris-moi à Anisy jusqu'au 4 de mai, et à Aix-la-Chapelle dès le 1er, afin qu'il me parvienne dans tous les cas quelques-unes de tes lettres. Tu vois combien ma pauvre tête est malade et le besoin que j'ai de consolation.

Dis bien des choses pour moi à madame de Boisgelin (2). J'espère que tu n'oublieras pas de lui remettre son passeport de contrebande. Adieu encore; je ne veux même pas t'embrasser et je veux te haïr jusqu'à ce que tu m'aimes comme tu le dois et comme je le mérite.

---

(1) De Luxembourg.
(2) Sœur du chevalier.

LI

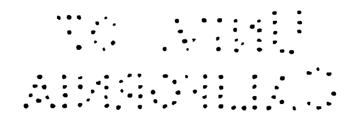
Valenciennes, ce 9 mai.

Je n'ai jamais été si tristement occupée de toi, mon enfant : je t'écris de Valenciennes dans cette même chambre où j'eus tant de chagrin il y a deux ans, et où je te vis arriver si pâle, si défait et si malade. Toutes ces circonstances se présentent si vivement à mon esprit, que je ne peux pas m'empêcher de verser des larmes; d'ailleurs, c'est la première fois que je viens ici sans t'y trouver : il me semble que tu me fuis, que tu es chez toi et que tu ne te soucies point de venir me voir. A chaque officier du régiment de Chartres que je vois passer, le cœur me bat d'une force horrible; je crois toujours que je vais reconnaître tes traits, et puis je pense à ma folie. Je rêve, je ne sais ce que je dis, je souffre et j'ai une humeur abominable. Je ne sais pourquoi, je ne peux plus me figurer que je te reverrai. La manière dont tu m'as quittée me fait craindre que tu ne sois pas fort empressé de venir me rejoindre. D'ailleurs, je redoute ta sœur, et le désir qu'elle a toujours de t'éloigner de moi. Je ne serais pas étonnée qu'elle voulût t'emmener à Paris avec elle; en supposant que cela soit, je te laisse à juger quel serait mon chagrin. Tout ce que je peux te dire, c'est que je ne t'importunerais point de mes plaintes, car tu n'entendrais plus parler de moi; mais je ne veux pas m'arrêter à des idées si tristes; tu jugeras par elles de l'état de mon âme et du découragement où je suis. J'ai quitté ce matin le pauvre Elzéar, après avoir laissé sa sœur à Paris, au désespoir d'être au couvent et

ne pouvant pas s'y accoutumer; il a fallu cependant céder encore à cette fâcheuse raison qui nous supplicie toute notre vie (sans jamais nous être bonne à rien) et faire taire la tendresse et la pitié qui me parlaient pour elle. Je ne sais comment j'ai pu avoir autant de courage : il faut que j'aie un cœur de pierre; mais je ne suis point encore remise de l'impression douloureuse que cela m'a faite, je traîne avec moi une inquiétude et un ennui qui ne pouvaient être dissipés que par toi, et qui sont encore augmentés par la rareté de tes lettres. Car, il est inouï, mon enfant, depuis plus d'un mois que tu m'as quittée, de n'avoir encore reçu de toi que deux lettres de Nancy; c'est-à-dire, une lettre et un petit billet. Je trouve qu'il me faut de la foi pour croire à présent à ta tendresse; mais je sens qu'elle diminue tous les jours, et que je n'aurai bientôt plus d'autre ressource que le désespoir.

Adieu, mon enfant, ma tête se brouille tout à fait, je sens qu'il ne m'est plus possible de continuer, et je suis trop mécontente de toi et de moi, pour te dire un petit mot d'amour ou même d'amitié; tous les sentiments doux et faits pour le bonheur me sont refusés; je n'existe plus que par la douleur.

Je comptais au moins trouver ici la comtesse Auguste, mais elle est partie depuis lundi. L'on vient de me remettre trois bouteilles à toi de vin de Tokay vermoult; mais je ne les accepte pas; je les emporte pour te les remettre à Paris ou ailleurs



LII

Il faut avouer, mon enfant, que tu te conduis mieux que moi, car tu m'écris malgré la fatigue de ta route, le vilain papier et les mauvaises plumes des auberges; et moi qui n'ai rien à faire, qui pense à toi toute la journée, qui t'aime à la folie, je n'ai pas encore pu trouver un moment pour te donner de mes nouvelles. Il est vrai que je ne suis jamais seule; ma fille m'occupe toute la matinée, et mon après-dînée est aux évêques qui ne me quittent pas plus que leurs croix; nous allons nous promener dans tous les environs, chez les abbés et les abbesses, qui nous reçoivent avec tous les honneurs qui sont dus à de si dignes prélats, et les jours me paraissent des minutes, quoiqu'ils passent sans plaisir et sans intérêt.

J'espère que tu seras arrivé à Valenciennes heureusement, comme tu me l'annonces, et qu'après les premiers compliments à ta Dulcinée du Toboso, tu te seras ressouvenu de ta pauvre amie, du plaisir qu'elle a eu de te voir et de son chagrin de t'avoir vu si peu de moments. J'imagine que tu te seras ressouvenu aussi que je quittai Aix-la-Chapelle le 7, et que, passé ce temps-là, il fallait m'adresser tes lettres à Spa. Mande-moi si tu as été à Rocroy, et quelle réception t'aura faite M. le comte d'Artois. Je m'intéresse à tes succès autant que si tu étais mon enfant; il est vrai que tu m'es encore quelque chose de plus.

Tu sais sûrement le retour du comte de Ségur; sa femme vient de me l'écrire dans la joie de son cœur; pauvre petite, je me mets bien à sa place; je sais par expérience ce qu'il

en coûte pour être loin de ce qu'on aime, et le plaisir qu'on a de le revoir. Il est en assez bonne santé, à ce qu'elle me marque, à la maigreur près.

Adieu, mon enfant, je te quitte bien vite pour aller faire mes paquets, car je compte partir demain pour Spa, à six heures du matin. Je n'ai pas perdu l'espérance de t'y revoir un jour, et en attendant, je me ressouviendrai des moments que nous y avons passés ensemble, et à ça près de quelques-uns que je voudrais retrancher de ma vie, le souvenir des autres me sera encore agréable et charmera mon ennui, car il n'y a pas de plaisir pour moi quand je ne te vois pas. Aime-moi au moins en ton absence, et souviens-toi que la fidélité est la plus belle de toutes les vertus : toutefois, cependant, après la constance.

LIII

J'étais plus morte que vive, en te quittant, mon enfant; ma faiblesse m'a sauvée du désespoir. Je suis restée dans une espèce de léthargie jusqu'à Guise, où je n'ai pas eu le courage de m'arrêter, de peur de me trouver quelques heures seule avec moi-même, en attendant la nuit; car, il n'était que cinq heures. J'ai mieux aimé courir tous les dangers des mauvais chemins, qui sont effectivement affreux. Il ne m'est cependant point arrivé d'accident, mais je ne suis arrivée à Marle qu'à dix heures du soir, par une tempête épouvantable; alors le peu de raison qui me restait m'a empêchée de poursuivre. J'ai trouvé le plus mauvais gîte du monde, où j'ai fort mal soupé, et encore plus mal dormi. Je ne pouvais penser à autre chose qu'à

toi ; mais, te le dirai-je, mon enfant, c'était avec effroi : je te voyais toujours en nage, m'arrosant de tes larmes, me pressant dans tes bras ; je ne concevais pas comment j'avais eu la force de te quitter, sans avoir cherché à effacer jusqu'aux moindres traces de ton chagrin. Je m'accusais de froideur et de dureté, comme si c'était moi qui fusse coupable. Je l'étais en effet, car je t'aime assez pour te pardonner tous tes torts, et me faire illusion sur tous tes défauts. J'ai enfin revu mes pauvres enfants; leur surprise, leur joie, leurs caresses, ont suspendu quelque temps ma douleur : j'éprouvais le bien-être d'un malheureux qui se retrouve dans le port, après avoir éprouvé la tempête. Je versais des larmes d'attendrissement, où tu avais une part secrète; j'aurais passé une journée délicieuse si j'avais été tranquille sur ton compte; mais ton souvenir trouble tout mon bonheur. J'ai des pressentiments affreux; cette nuit, ma porte s'est ouverte d'elle-même, sans que j'aie pu savoir comment; je n'ai vu que toi dans mon sommeil, occupé de tout autre chose que de moi, et songeant aux préparatifs d'un long voyage. Mes cris, mes larmes, rien ne paraissait t'émouvoir; je me suis éveillée avec un battement de cœur qui a pensé me faire trouver mal, et depuis ce moment, je suis d'une tristesse que la vue de mes pauvres petits enfants ne saurait dissiper. Si je cherche à me rassurer sur tes sentiments, je me figure que tu es malade. Il fait aujourd'hui un temps affreux, et je te sais en route; si tu ne viens bien vite pour me consoler et me rassurer, je crois que j'en perdrai la tête, si je n'en perds la vie, car je suis dans un état affreux. Je mets tout sur le compte du voyage, pour rassurer tout ce qui est assez bon pour prendre encore quelque intérêt à moi; mais tout cela est bien affligeant.

J'ai trouvé Elzéar maigri, grandi et embelli; pour ma Delphine, elle est si prodigieusement engraissée et grossie, que tu ne la reconnaîtrais plus : c'est un diminutif de la jeune princesse de Rochefort. Cela lui sied mal, et pour dire vrai, je l'ai trouvée fort enlaidie; sa taille a perdu toute son élégance; enfin, tout cela est horrible. Tu dois te figurer mon chagrin; il est extrême. Tu en jugeras par toi-même. Viens vite, viens, mon enfant; jamais je n'ai eu autant besoin de ton amitié, de ta présence et de tes consolations. Mes rêves, mes terreurs et mes pressentiments... je ne croirai à ton changement que lorsque tu me le diras toi-même.

LIV

Tu mériterais bien d'être grondé, mon enfant, si je n'avais pas fait vœu de ne plus te faire de reproche; tu m'oublies entièrement, jamais tes lettres n'ont été si froides ni si rares; ta dernière surtout m'a fait une peine sensible. Dis-moi donc pourquoi tu t'occupes d'idées noires? pourquoi tu veux empoisonner le peu de temps qui me reste à vivre par la crainte d'un malheur dont je suis bien à l'abri par ma faible constitution et, de plus, par ma mauvaise tête? J'en vois de bien plus réels à redouter, et auxquels je n'ai rien à opposer que ma patience, mon courage et ma raison. Mais changeons de conversation; cette lettre-ci deviendrait plus triste que la tienne, et ce n'est pas mon projet.

Si j'étais encore susceptible de quelque plaisir, j'en aurais eu infiniment samedi dernier, par le succès de mes

pauvres petits enfants à la cour (1). Le Roi et la Reine les ont traités avec toutes sortes de bontés; la Reine a été attendrie jusqu'aux larmes à la tragédie, et le Roi s'est diverti comme un roi à la comédie. Tout s'est passé comme je pouvais le désirer, et sans autres spectateurs que la famille royale et la société très-particulière de la duchesse de Polignac, comme je l'en avais priée. A présent, je ne suis plus occupée que du grand spectacle qui aura lieu dimanche prochain. Nous avons imaginé, pour faire plus d'effet, de jouer avec l'ancien costume du temps de Molière. Représente-toi notre misanthrope Stasse et nos jeunes agréables en perruques à la Louis XIV. Combien cela sera plaisant pour moi! j'espère que ce ridicule spectacle dissipera un peu ma mélancolie.

Je plains de tout mon cœur la pauvre madame Dessalles; il n'est point de consolation pour le malheur qu'elle éprouve, quand on a une âme pour le sentir. Au moins, elle t'a auprès d'elle, et je ne peux pas me figurer que tu ne sois pas la consolation à tous les chagrins, aussi bien que leur auteur. Je ne peux pas imaginer qu'il y ait quelque chose dans le monde qui plaise, qu'on aime, qui attache, qui tourmente et qui ne soit pas toi; tu es l'objet de toutes mes pensées, de tous mes sentiments, de tous mes plaisirs et de toutes mes peines. Rien ne peut me distraire de toi; j'ai beau lire de l'anglais, du latin, de l'italien, monter à cheval, courir, faire des visites et en recevoir, je porte avec moi une inquiétude et une tristesse dont je ne saurais me rendre compte, et qui me détruit insensiblement.

(1) Elzéar et Delphine avaient joué *Iphigénie en Tauride* chez madame de Polignac.



Le pauvre comte Louis m'accompagne dans mes promenades à cheval ; ton blond Bucéphale se porte à merveille ; il a repris toute sa beauté et toute sa force, et si jamais tu reviens parmi nous, tu en seras fort content.

J'ai assisté aujourd'hui à une lecture bien piquante, chez M. le duc de Coigny : c'est la vie de Voltaire écrite par lui-même dans le genre de *Candide*. Il y est beaucoup question du roi de Prusse, et de manière qu'il serait impossible d'imprimer cet ouvrage de son vivant ; du reste, c'est charmant, c'est plein d'esprit et de grâce, et je ne connais que toi, après lui, qui en puisses faire autant.

Adieu, mon ami, adieu, mon enfant, adieu, tout ce que j'aime. Tu ne me parles pas de tes affaires ; tu les négliges comme moi, et pour qui? Tu ne me le diras pas, et je ne veux pas le savoir. Rappelle-toi cependant que tu m'assurais que tu ne me quittais que pour elles. Adieu encore ; je sens qu'il est temps que je finisse : je romprais mon serment, et j'en serais au désespoir.

JOURNAL

DE

LA COMTESSE DE SABRAN

PENDANT LE PREMIER VOYAGE

DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

AU SÉNÉGAL

JOURNAL

DE

LA COMTESSE DE SABRAN

PENDANT LE PREMIER VOYAGE

DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

AU SÉNÉGAL

Ce 15 février 1785.

Le petit comte de Laval vient de mourir, d'autant plus regretté que sa mort a fait connaître ce qu'aurait été sa vie, par la fermeté, la résignation et le courage avec lequel il a vu finir ses jours. On raconte un trait qui lui fait beaucoup d'honneur. A l'École militaire, il avait été lié avec un jeune homme d'une famille honnête, mais si pauvre, qu'il n'avait pas de quoi vivre; il avait engagé ses parents à solliciter pour lui une pension de mille livres de Madame Adélaïde, et ne pouvant pas l'obtenir, il avait pris le parti de le tromper, de la lui faire sur ses épargnes, en lui disant qu'elle avait été accordée. Son ami l'avait cru et jouissait depuis longtemps de cette grâce avec sécurité. Quand le petit de Laval s'est vu à l'extrémité et obligé de dévoiler un secret qu'il aurait voulu ensevelir; il a fait venir l'évêque de Metz, son oncle, le lui a découvert en le priant instamment de continuer de même envers son ami, jusqu'à ce qu'il plaise à Madame Adélaïde d'accorder cette grâce; il le lui a promis, et il n'a pas été plus tôt mort

que l'histoire s'est sue, et que Madame Adélaïde a promis d'accorder la pension.

Adieu, mon enfant; il faut que je me dispose à aller souper chez madame la maréchale de Luxembourg; il est neuf heures, et tu sais par expérience combien elle gronde ceux qui arrivent tard. Je veux cependant t'embrasser avant que de te quitter : te quitter, mon ami, quand tu as fui à mille lieues de moi, pour ne me revoir peut-être jamais! Il faut une imagination aussi remplie de toi que la mienne pour rapprocher ainsi les distances.

Ce 16 février 1786.

Le petit comte de Castellane, beau-frère de mademoiselle de Jarnac, vient de se ruiner au jeu; il a perdu 800,000 livres chez M. d'Aremberg, frère du comte Auguste. Il a écrit une lettre fort touchante à son père, et est parti sur-le-champ pour les pays étrangers d'où il ne reviendra jamais.

La maréchale d'Estrées vient de mourir après avoir été trois mois entre la vie et la mort : elle laisse trois millions au comte de Genlis, qui ne s'y attendait pas, étant brouillé avec elle depuis dix ans; on dit qu'elle n'a pas eu le temps de faire les dispositions qu'elle voulait en faveur du marquis de Genlis qui lui a rendu les soins d'un fils pendant toute sa maladie.

Ce 17 février 1786.

Je viens de souper tête à tête avec la comtesse Diane, à qui j'ai appris que j'avais reçu de tes nouvelles de Ténériffe, sans me vanter de ton mauvais procédé et du chagrin qu'il m'a fait. Elle m'a chargée de te dire mille choses et je m'en acquitte; nous avons beaucoup parle de toi, et j'en ai dit mille fois plus de bien que je n'en pense.

Adieu, mon mauvais sujet; pourquoi donc faut-il tant t'aimer, en dépit de moi-même et de mon repos !

Ce 18 février 1786.

Le parlement a passé dix heures à entendre les charges contre M. le cardinal (1), au rapport de M. Titon : on en est venu aux opinions, qui ont été discutées pendant quatre heures. L'arrêt qui en est résulté porte trois chefs : 1° Le cardinal est débouté de la demande qu'il a faite récemment d'être jugé par les pairs; 2° la procédure a été réglée à l'extraordinaire, c'est-à-dire au criminel, au lieu d'être passée à la forme de la procédure civile; ce qui suppose un délit de matière criminelle, d'après les dépositions de trente-six témoins et d'après la sienne; 3° les décrets de prise de corps ont été confirmés, et ils resteront

(1) De Rohan. Affaire du Collier.

tous en prison, jusqu'à l'arrêt définitif qui peut n'arriver qu'en août.

Les politiques clairvoyants pensent que le cardinal sera mis hors de cour et de procès, ou remis à plus amplement *informé*, et, en tout état, renvoyé à recourir à la clémence du Roi, ou le Roi supplié de prononcer sur la peine due au criminel de lèse-majesté au second chef.

Bonsoir, mon mari ; voilà toutes les nouvelles du jour ; il est bien tard, je vais me coucher et penser encore à toi, peut-être, en dormant comme en veillant.

Ce 19 février 1786.

Je suis fort en peine du petit Ernest (1); ce matin, il avait été beaucoup mieux ; tous ces temps-ci, on le croyait hors d'affaire, et il est retombé plus bas que jamais ; sa pauvre mère est au désespoir, et je ne sais ce qu'elle deviendra si elle a le malheur de le perdre. Je comptais aller passer quinze jours à Anisy, pour reprendre un peu de force et de courage, avec Delphine et Elzéar, qui a besoin du grand air et de l'exercice, car il est toujours un peu souffrant aussi, sans savoir ce qu'il a. Mais je ne peux pas me résoudre à l'abandonner dans un moment peut-être où je pourrais lui être utile, et dans l'inquiétude où je suis de son enfant. L'Évêque y est depuis plusieurs jours pour l'arrangement de ses jardins, qui seront prêts du reste pour le recevoir, car le temps ne nous manquera pas. Quelle brèche dans la vie, et où cela nous

(1) Fils de la comtesse Auguste d'Aremberg.

mènera-t-il? Mais il faut s'arrêter et ne pas aller plus avant dans de tristes réflexions que je crains plus que la mort. Adieu, mon ami; il faut perdre encore bien de ce temps que je regrette, pour gagner mon procès et me tirer de cet abîme de douleur, dans laquelle je m'enfonce tous les jours davantage : il n'y a que ta main qui puisse m'en tirer; ne me la refuse pas, mon enfant, et ne perds jamais de vue ce que j'ai été pour toi, ce que je suis, et ce que je veux être.

Ce 20 février 1786.

Je suis si accablée de fatigue, ce soir, mon cher enfant, que je ne t'écris seulement que pour n'en pas perdre l'habitude. Je suis sortie à dix heures du matin pour aller remercier tous les conseillers du parlement, qui m'ont fait gagner mon procès ces jours-ci, contre mon malheureux frère. Il y avait dix-huit mois que ces affaires étaient en souffrance, et les voilà enfin terminées. J'ai mené mes enfants à la comédie voir *Richard Cœur-de-Lion,* et de là j'ai été souper chez la comtesse Diane, qu'on ne quitte jamais avant une heure du matin. Tu vois que voilà une journée assez remplie pour la terminer ainsi. Bonsoir, mon enfant; j'ai beau faire et courir, rien ne peut me distraire de ton idée qui m'obsède et qui ne me laisse jouir d'aucun plaisir ni d'aucun repos.

Ce 21 février 1786.

Si tu aimais la musique, je serais charmée d'une petite histoire que je viens de lire dans le journal de Paris, et qui me donnerait l'espérance de te voir ressuscité si jamais j'avais le malheur de te perdre.

Le père Victor, religieux à Châteaudun, tombe malade, d'une maladie grave, mais qui, cependant, ne paraissait pas devoir être mortelle. Son médecin est vingt-quatre heures sans lui rendre visite; il le trouve mort en arrivant; il ne veut pas le croire qu'il ne le voie : il va au chœur où le mort était déjà exposé, suivant l'usage; il le regarde, il l'examine, et ne voit effectivement aucun signe d'existence; il tente inutilement plusieurs remèdes pour le rappeler à la vie, et il allait être abandonné à la mort, quand le médecin se ressouvient que ce bon père Victor avait été fort sensible à la musique. Il demande tout de suite la musique du régiment d'Orléans-dragons, qui est en garnison à Châteaudun, et au moment où elle arrive, au bruit des timbales, des trompettes, des clarinettes et des hautbois, le mort se réveille, et une sueur abondante détermine une crise qui assure sa résurrection. Ce miracle est attesté du médecin et signé de tous les témoins; ainsi, il n'en faut pas plus douter que de l'Évangile.

Adieu, mon enfant; tu n'auras pas autre chose de moi aujourd'hui; mon histoire est assez belle pour n'y rien ajouter, et d'ailleurs, c'est te faire grâce, car je sens mieux que personne combien je suis insipide et fatigante, et je te défie d'être jamais aussi ennuyé de moi que je le suis moi-même.

Ce 22 février 1786.

J'arrive de souper chez M. de Nivernois, avec ta sœur, et je suis si transie de froid, que je ne peux pas me réchauffer, et j'ai une si horrible fluxion, que je n'y vois goutte. Dans ce malheureux état, s'il fallait aller au Sénégal, je ne me ferais pas prier, et j'aurais bientôt fait mon paquet; mais, au lieu de cela, il faut penser à toi tristement, me creuser la tête pour ne pas savoir où te prendre, et me borner à t'aimer, comme la plus fervente dévote aime Dieu, de toute son âme et de toutes ses forces. Adieu, mon cher mari.

Ce 23 février 1786.

Bonsoir, mon enfant; il est bien tard; je pars demain, à six heures du matin, pour Anisy, malgré le froid, qui est extrême; mais j'ai tant besoin de repos, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour en jouir; d'ailleurs, ma santé est si faible que j'espère que le grand air et l'exercice me feront du bien; je ne vis plus que d'espérances, et d'espérances qui ne se réaliseront peut-être jamais. Adieu, mon ami; tout ce que je demande à présent, c'est de vivre assez pour voir ton retour, dussé-je après mourir à tes pieds, comme le pauvre chien d'Ulysse, du plaisir de revoir mon maître et mon sauveur.

Notre bonne comtesse Auguste, après mille et mille rechutes, est enfin entièrement tranquille sur le sort de son enfant. La nature a été plus forte que les remèdes, et

il s'en est tiré comme par miracle; mais je ne doute pas qu'il s'en ressente toute sa vie. Je te ferai un jour l'énumération des drogues que ce malheureux petit enfant a prises, par l'ordonnance de ce dieu de la médecine que tu as si agréablement chanté, et tu frémiras, j'en suis sûre. Je me suis fait mille ennemis à son sujet; mais tu sais comme je suis; il m'est impossible de jamais rien dissimuler de ce que je pense, quand je suis affectée vivement. Il paraît un mémoire de Cagliostro, qui est le plus joli conte oriental que tu aies jamais lu, et qui charme tous les curieux, sans cependant les satisfaire sur tous les points, car il jette un voile mystérieux sur sa naissance et sur sa fortune. Malgré cela, d'après plusieurs circonstances réunies, on juge qu'il doit être fils du grand maître Pinto et de la fille du chérif de la Mecque, qui était venue à Malte, sur le vaisseau de l'amiral turc. On dit qu'en mourant, le grand maître Pinto avait remis des sommes d'argent considérables à des banquiers, à l'insu de l'ordre qui s'en serait emparé, pour les remettre à son cher fils Cagliostro quand il en aurait besoin; et effectivement, il y a deux banquiers, l'un à Lyon et l'autre à Venise, qui lui fournissent tout l'argent qu'il désire. Il réfute l'opinion qui lui donne cent trente ans, et ne convient modestement que de trente-huit; et quant à ses secrets et à son pouvoir magique, il ne s'explique pas : il dit seulement qu'ayant eu pour gouverneur, dans sa jeunesse, l'homme le plus éclairé et le plus savant, il avait été dans le cas de profiter beaucoup sous un tel maître, dans un genre de connaissance qui n'est pas à la portée de tout le monde; que d'ailleurs, il avait voyagé dans l'Égypte; que, par des protections et des moyens extraordinaires, il avait été dans le cas d'y voir ce qu'aucun autre voyageur

n'a vu et n'y verra; qu'il en a apporté des baumes salutaires, des plantes, des recettes, etc...; que cette foule de moyens et de connaissances qu'il avait acquis lui ont donné l'envie de se rendre utile à l'humanité souffrante; que de là il a pris fantaisie au public de le traiter de charlatan, d'empirique, etc...; qu'il n'a jamais cherché à en imposer à personne, parce qu'il n'avait aucun intérêt de le faire; qu'il n'était point tenté de la faveur des grands ni de la fortune des riches; qu'il donnait volontiers à ceux qui n'avaient rien, mais qu'il n'avait jamais rien reçu de personne. Il finit par faire des vœux pour sa plus cruelle ennemie, madame de la Motte. Il répond avec infiniment d'esprit à tous les points injurieux de son mémoire, et il paraît, par toutes les dépositions et par son interrogatoire même, qu'il n'est réellement pas coupable. D'ailleurs, il est prouvé qu'il est arrivé à Paris la veille du jour où le marché du collier a été conclu, et qu'il n'aurait pas pu conduire d'aussi loin cette grande et inconcevable affaire. En attendant, malgré cela, il reste à la Bastille pour plus grande sûreté. Son mémoire, loin de charger le cardinal, tend à le justifier et à prouver qu'il a été véritablement la dupe de M. et de madame de la Motte et de tous les coquins de leur société. Il prétend même qu'il avait dit plusieurs fois au cardinal que madame de la Motte n'était qu'une intrigante, et qu'il devait s'en méfier; mais que sa confiance en elle était si grande, qu'il n'avait jamais voulu le croire. Mais il paraît un autre mémoire à la charge du cardinal, beaucoup plus fâcheux que celui-ci, d'un nommé d'Étienville, qui a été l'agent dont on s'était servi pour marier la fille du cardinal. Il dit positivement qu'on lui a proposé d'aller en Hollande, vendre pour 400,000 fr. de diamants; il a joint à cela un tissu de fables si incroya-

bles, qu'on n'ose pas les rapporter. D'ailleurs, en voilà bien long sur cette affaire; il est bien tard, et je n'ai plus la force que de t'embrasser de tout mon cœur.

. . . .

Ce 31 mai 1786, à Montreuil.

Nous avons été hier nous promener à Bellevue, je ne l'avais pas vu depuis mon enfance, et je l'ai trouvé fort embelli; s'il pouvait parler, il n'en dirait pas autant de moi. J'ai été charmée surtout d'un petit jardin anglais, qui est fort bien arrangé; l'on y voit une tour toute semblable à celle de cet enchanteur où le pauvre Roger était renfermé, éloigné de la belle Bradamante, et un joli petit hameau, où je voudrais vivre comme une autre Herminie, loin de tout ce qui me distrait de mon pauvre *Africain*. Comme mon sort serait moins à plaindre, si je n'étais plus obligée de me contraindre, et si j'avais la liberté de me nourrir de ma douleur! Quand on est condamné à vivre éloigné de ce que l'on aime, le seul plaisir est d'y penser; mais jamais je n'aurai même cette satisfaction-là : il me faut, au contraire, sans prix et sans intérêt et sans suite, parler quand j'ai envie de me taire, et rire quand j'ai envie de pleurer. La crainte que j'ai d'ennuyer ma Delphine, me fait chercher tous les moyens possibles de la distraire à mes dépens; car tout ce qui convient à son âme innocente, calme et heureuse, ne convient plus à la mienne, et je ne dois plus penser qu'à elle.

E fornito il mio tempo
A mezzo gli anni.

(Ma vie est finie à la moitié de mes jours.)

Adieu; tout ce que je puis faire de mieux à présent, c'est de composer avec mes peines, de manière qu'il n'y ait que moi qui en souffre, et que la société, et surtout mes pauvres chers enfants, ne s'en aperçoivent jamais. Mais cette tâche quelquefois est au-dessus de mes forces, et tous mes organes, fatigués de cette espèce de contrainte, me manquent à la fois; mon âme tombe dans une espèce d'affaissement qui ressemble à de la léthargie. J'ai de la peine à comprendre ce qu'on me dit, et à trouver ce qu'il faut y répondre; il n'y a que la frayeur de me trouver dans cet état qui puisse m'en tirer; je fais alors un effort surnaturel; je te chasse de ma pensée, autant qu'il m'est possible, ou pour mieux dire, je franchis le temps qui nous séparera, pour ne penser qu'à celui où je te reverrai, qui sera pour moi, je crois, l'unique et la vraie résurrection. Adieu, mon époux, mon amant, mon ami, mon univers, mon âme, mon Dieu.

Ce 1er juin 1786.

Le cardinal est sorti de la Bastille, à six heures du matin, pour se rendre au palais. Sa maison l'attendait au bas de l'escalier, et toute sa famille, excepté la comtesse de Rochefort-Breteuil, qui avait fait dire le matin qu'elle avait la colique, était à la porte de la grand'chambre, en attendant les juges. Dès qu'ils parurent, madame de Marsan leur dit : Messieurs, vous allez tous nous juger, en montrant les Rohan. Ils étaient dans la plus grande frayeur, parce que le bruit courait que le cardinal *serait blâmé*. Madame de Brionne prit son grand air, mais sans dire une

parole; elle venait de faire une scène au premier président, chez lui, et de lui reprocher ouvertement sa partialité et sa mauvaise foi, en lui disant clairement que l'on savait bien qu'il était vendu à la cour, ce qui était une grande calomnie.

Le cardinal a été interrogé jusqu'à neuf heures du matin; on lui a fait grâce de la sellette. On s'est levé quand il a paru, et il s'est assis, par l'ordre de ces messieurs, sur le banc des avocats. Toute sa famille s'était retirée, et la pauvre madame de Marsan était allée prier Dieu à Notre-Dame. La séance finie, le cardinal est sorti fort triste et fort abattu : il venait d'apprendre que les conclusions du procureur général allaient à la flétrissure; il était plus qu'à demi mort; il faut avouer que c'est un horrible moment. On l'a déposé au greffe, tandis qu'on interrogeait ses coaccusés, madame de la Motte, Vilette, mademoiselle Oliva, etc... A onze heures, il s'est élevé une grande dispute au sujet des conseillers-clercs, que le parlement voulait faire sortir, et qui s'y refusaient opiniâtrément. Ils ont été jusqu'à deux heures après midi à s'y déterminer; à la fin, ils ont pris leur parti et ont levé le siége, heureusement pour le cardinal, car, sur douze, il en avait neuf contre lui.

Il y a eu de grands débats ensuite, au sujet des conclusions du procureur général, qui allaient à la flétrissure, et à des rétractations au sujet de la scène des jardins, si ridicule et si choquante pour la majesté royale. Le premier président, M. Titon, le rapporteur, et cinq autres seulement ont été de son avis. Au moment qu'elles ont été prononcées, il s'est élevé un cri d'indignation dans toute l'assemblée; M. Séguier a élevé la voix plus haut que les autres, et adressant la parole à M. de Fleury : Ah! fi donc,

Monsieur, a-t-il dit, ces conclusions sont celles d'un ministre et non d'un procureur général. — Monsieur, est-ce au pluriel ou au singulier que vous l'entendez? — Monsieur, c'est au singulier, et dans ce moment le nom *de Brete* (1)... a passé de bouche en bouche et occasionné un murmure général. M. de Fleury, piqué au vif, a dit mille injures personnelles à M. Séguier; l'autre lui a répondu, et l'on a vu, au milieu de ces graves magistrats, une scène à peu près semblable à celle des deux procureurs dans le *Mercure galant;* excepté de se prendre aux cheveux, ils se sont tenu les mêmes propos. M. de Fleury a reproché à M. Séguier sa vie galante et désordonnée, ses promenades nocturnes au Palais-Royal, l'argent qu'il lui en coûtait, etc... Cela peut être, a repris l'autre; hors de chez moi, je fais ce que je veux; mais on ne m'a jamais vu vendre bassement mon opinion à la fortune. A cela, point de réponse; le procureur général est resté interdit et la bouche ouverte.

Ce 2 juin 1786.

Le cardinal est déchargé d'accusation pure et simple. Madame de la Motte, condamnée à être fouettée et marquée, la corde au col et enfermée pour la vie à la Salpétrière; son cher époux, fouetté et marqué pareillement, et envoyé aux galères à perpétuité; Cagliostro, déchargé d'accusation; mademoiselle Oliva, hors de cour, et ce malheureux Vilette, qui ne s'était déclaré en Suisse que

(1) Breteuil.

pour éviter d'être pendu, banni seulement. Je ne sais ce qui lui a valu tant de commisération, car il me paraissait le plus coupable, puisque c'est lui qui avait fait toutes les signatures au nom de la Reine. Excepté cet article, il paraît que le public est assez content de ce jugement. On attend à présent que le Roi prononce sur le sort du cardinal, qui a intéressé tout Paris, je ne sais pourquoi ni comment, jusqu'à la folie. Le jour de son jugement tout le Palais était rempli, non-seulement par la populace, mais par un nombre prodigieux de gens distingués, qui ont eu le courage d'y rester depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Au moment où le cardinal est sorti, non pas blanc comme la neige, mais enfin déchargé d'accusation sur le fait d'*escroquerie,* il y a eu des battements de mains, des Vive M. le cardinal! M. de Launay, qui le conduisait pour le ramener à la Bastille, malgré *son innocence,* a été obligé de dire: A l'hôtel! simplement, pour donner le change au peuple, qui se préparait à couper les rênes des chevaux et à traîner sa voiture en pompe jusqu'à l'hôtel de Soubise.

Ce 3 juin 1786.

M. le comte d'Artois est arrivé hier de Cherbourg, où il avait été voir lancer un cône qui a parfaitement réussi. Il y en aura trois d'ici au mois d'août. Il est enchanté de son voyage et de la solidité de ces travaux : il paraît qu'à présent il n'y a plus aucun doute sur leur réussite. Le contrôleur général fournit des fonds abondamment, et les Anglais, qui, jusqu'à ce moment, s'étaient moqués de nous,

commencent à faire la mine. On dit que le duc d'Harcourt s'y donne des soins infinis, et conduit tout cela avec une intelligence et un art merveilleux.

Adieu, à demain, mon enfant, car dans ce moment-ci les rossignols, la comtesse Diane et le déjeuner m'appellent dans le jardin. Il fait un temps que je voudrais t'envoyer au Sénégal, où tu es sans doute à cette heure brûlé par l'ardeur du soleil et obligé de te renfermer, quoiqu'il ne soit pas dix heures du matin.

Ce 4 juin 1786.

Le baron (1) a été hier à la Bastille demander au cardinal la démission de sa place de grand aumônier de France; il l'avait prévenu. M. de Soubise était déjà parti pour Versailles, la porter au Roi de sa part. Le baron apportait en même temps une lettre de cachet pour l'exiler à la Chaise-Dieu, une abbaye qu'il a en Auvergne, dans la plus affreuse situation, entourée de volcans éteints et de sables arides : on veut en faire un père du désert. Le baron était sorti de son lit tout exprès pour cette belle ambassade, car il avait pensé mourir la surveille de la goutte dans l'estomac. Les gens malintentionnés disent que c'est le plaisir d'annoncer cette bonne nouvelle qui l'a ressuscité. Quoi qu'il en soit, le cardinal, en recevant cet ordre de sa main, lui a répondu, sans se troubler, qu'il était le plus soumis de tous les sujets du Roi, qu'il accomplirait ses volontés, quelque rigoureuses qu'elles fussent,

(1) De Breteuil.

mais qu'il le priait de lui représenter que dans l'état où il était, avec une jambe et un genou fort enflés (et il disait vrai), il lui était impossible de supporter la voiture avant quelques jours au moins; car il ne lui en donnait que trois pour faire ses paquets et partir; que, d'ailleurs, les médecins jugeaient indispensable qu'il allât aux eaux de Baréges, et qu'il comptait trop sur la bonté du Roi pour croire qu'il voulût l'exposer à perdre la jambe comme il en était menacé s'il n'y apportait pas la plus grande attention et les plus grands ménagements. Cela peut être, a répondu notre *inexorable,* mais voilà mes ordres et je dois les faire exécuter. — Monsieur, je vous remercie, mais j'ai prouvé avant-hier (c'était le jour de son jugement) que je n'avais pas besoin *d'exécuteur.* Malgré les bonnes raisons et cette excellente réponse, le cardinal partira au jour nommé, au risque de perdre bras et jambes, et le baron n'en est que plus radieux et plus satisfait.

Ce 4 juin 1786, Montreuil.

Je ne puis te dire aujourd'hui qu'un petit mot en courant, car c'est le jour de la Pentecôte; il faut aller à l'office à Versailles, faire voir à mes enfants la procession des cordons bleus (1). Il est bien tard, il faut que je me lève, et je n'ai que le temps de t'embrasser de tout mon cœur. — *Addio, il mio marito.*

(1) Procession des chevaliers du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte.

Ce 5 juin.

J'ai été hier accablée de fatigue de la foule et de la chaleur qui était extrême; mais dois-je m'en plaindre à un habitant du Sénégal? Le plaisir d'amuser mes enfants me soutenait dans cette cohue horrible, car ils ne connaissaient pas cette cérémonie, et malgré les coups de poing et les bourrades, je les ai menés dans la galerie voir passer la procession, qu'ils ont trouvée très-belle. Elzéar est un petit habitant de Versailles; son oncle le garde avec lui pour toutes les fêtes, et il viendra dîner tous les jours avec nous à Montreuil. Il a déjà beaucoup de succès à la cour. La Reine l'a trouvé sur son passage, et elle l'a embrassé sur ses deux petites joues couleur de rose. Ce matin elle m'a dit : Savez-vous que j'ai embrassé un monsieur, hier? Madame, je le sais, car il s'en vante. Elle s'est mise à rire et elle m'a dit qu'elle l'avait trouvé grandi et embelli étonnamment, qu'elle l'avait montré la veille à l'archiduchesse à la comédie, où je l'avais mené voir jouer Didon, comme le plus grand acteur qu'il y eut dans le monde, sans faire exception de mademoiselle Saint-Huberti.

Le soir, j'ai été souper chez la duchesse de Polignac, pour la première fois, avec ma petite *religieuse*, qui mourait de peur. Il y avait un monde prodigieux : l'archiduc et l'archiduchesse y soupaient, ainsi que la Reine. Dans un moment où je m'étais un peu éloignée d'elle pour parler à quelqu'un, l'archiduc imagina de venir lui parler. Elle en fut si déconcertée, que n'entendant rien à ce qu'il lui disait et ne sachant que lui répondre, elle a pris le parti de se sauver à l'autre bout du salon, rouge et dans un état

affreux. M. le comte d'Artois, qui s'en est aperçu, s'est mis à rire de tout son cœur; il a expliqué à l'archiduc, qui était étonné de cette fuite, que c'était une jeune personne bien timide, et qui paraissait pour la première fois dans le monde; il l'a dit à la Reine, qui s'en est fort divertie, et toute la soirée on s'est amusé aux dépens de ma petite sauvage, qui ne savait que devenir. Comme elle était fort en beauté, j'en étais moins en peine; ses grâces, sa naïveté et sa jeunesse, lui ont fait trouver grâce devant toute l'assemblée, et il n'y a eu qu'une voix pour faire son éloge. Tu imagines bien quel plaisir ce devait être pour la bonne mère ; j'en étais aussi toute rajeunie, et jamais le monde ne m'avait paru si charmant. Adieu, mon ami; je te conte tout cela sans scrupule, parce que tu aimes la mère et les enfants, et que tu seras un jour leur père.

Ce 6 juin 1786.

Je n'ai jamais pensé à toi plus tendrement et plus tristement que hier au soir. Comme nous étions tous rassemblés dans le salon de la comtesse Diane, la duchesse de Polignac, le duc, le prince de Ligne, M. le comte d'Artois, etc., nous avons entendu une musique délicieuse dans le jardin. Il faisait le plus beau temps du monde; la lune brillait de son plus doux éclat à travers de jeunes bosquets, et se réfléchissait dans chaque ruisseau de ce joli petit Eden. Chacun errait çà et là pour son compte, et moi j'y étais pour le tien; à la faveur de la foule, je me suis éloignée pour être avec toi sans distraction. Je te voyais, je te parlais, je te serrais contre mon cœur, je me

rappelais, dans l'amertume de mon âme, tant de pareilles soirées que nous avons passées ensemble, soit à Aix-la-Chapelle ou ailleurs, et je songeais, prête à en mourir de regret, que ces moments délicieux étaient passés pour toujours; oui, pour toujours, mon enfant; telles choses qui arrivent et telles choses que tu fasses, tu ne peux pas arrêter la marche du temps, enchaîner les événements qui se suivent, ni empêcher les circonstances de changer ma position. Ma vie est finie; tu l'as terminée le 22 novembre 1785 : ton ambition a tout détruit, *amour, bonheur et espérance.* La Parque refile à présent de nouveaux jours pour moi, mais d'une main si lente que je n'en vois jamais la fin; l'uniformité les empoisonne, et l'inquiétude, le désespoir qui accompagnent présentement ton souvenir peuvent seuls me faire sentir mon existence. Mais revenons. J'étais enfoncée dans cette foule de pensées et de réflexions, qui m'auraient menée je ne sais où si l'on ne s'était pas mis en peine de venir me chercher : je me suis excusée de ma fuite du mieux que j'ai pu, et à la faveur de la nuit, l'on n'a pas vu couler mes larmes. Nous avons passé deux heures à écouter les airs les plus tendres et les plus doux, sur un instrument fort extraordinaire, car c'est un homme qui joue seul plusieurs parties différentes, avec les pieds, la bouche et les mains : je n'ai rien entendu qui m'ait fait autant de plaisir.

Adieu, mon cher mari; tu vois que tout me ramène à ton idée, et que, malgré la distance qui nous sépare, je sais, en dépit de tout et en dépit de toi peut-être, te rapprocher de moi. Il est vrai que je fais plus souvent que toi ce voyage, car je quitte rarement le Sénégal, et sans savoir où je suis ni où je vais, je suis aveuglément tes pas. J'ai souvent la douleur de voir combien tu penses peu à moi

et à remplir tes engagements, car ce ne sont pas seulement des jours que tu passes sans m'écrire, mais des mois, et dans la suite, sans doute ce sera des années. Adieu. Qu'il est affreux de n'être plus aimée et d'être obligée de vivre pour des enfants que l'on aime, quand on n'a plus la force de supporter la vie! Il me faut faire des efforts surnaturels, qui tiennent du miracle, et qui présentent un phénomène bien étonnant, celui de voir exister un corps sans âme.

Adieu encore, toi qui, absent comme présent, sensible ou indifférent, fais et feras toujours le destin de ta malheureuse femme.

Ce 7 juin 1786.

Le Roi part pour Cherbourg le 21 ; il emmène avec lui son premier écuyer, son capitaine des gardes et son premier gentilhomme de la chambre seulement ; malgré cela, il lui faudra cent quinze chevaux par poste. Il s'embarquera à Honfleur jusqu'à Cherbourg, ira au Havre et sera de retour le 29. Je suis persuadée que ce voyage en amènera d'autres, et cela est fort à désirer pour le Roi et pour ses sujets. On croyait que c'était le voyage de M. le comte d'Artois qui lui en avait donné l'idée ; mais la vérité est que le voyage du Roi était arrêté avant le sien, et que le Roi n'en avait voulu parler à personne ; il paraît enchanté de ce projet.

On dit qu'il y a une révolte à Malte, et que le grand maître est au moment d'être déposé ; il commet des vexations atroces et porte le nom de Rohan : c'est plus qu'il n'en faut dans ce moment-ci.

Ce 8 juin 1786.

Je souffre beaucoup ce matin, mon enfant, j'ai fait de tristes rêves cette nuit. Mon imagination est plus triste encore, et je n'ai point de tes nouvelles; voilà bien des sujets réunis pour perdre le courage, la patience et l'espérance. Adieu, sois plus heureux que moi; c'est tout ce qui me reste à espérer pour me garantir du désespoir.

Ce 9 juin 1786.

Le bruit court ici qu'il est arrivé de tes nouvelles par un bâtiment qui conduisait des nègres du Sénégal en Amérique, et que tu y es arrivé le 24 janvier, frais, gaillard et dispos. J'ai peine à croire ces bonnes nouvelles, quelque plaisir qu'elles me fassent, puisque ce n'est pas toi qui me les donnes; car je ne croirai jamais qu'ayant pu m'écrire, tu ne l'aies pas fait : j'en juge par moi qui sacrifierais tout plutôt que d'y manquer; l'espace immense qui nous sépare, la difficulté et la rareté des occasions, m'en font un devoir sacré. Comment pourrais-je t'exposer aux inquiétudes et aux soupçons, qui seraient la suite de cet oubli, s'il est vrai, comme je n'en veux pas douter, que tu m'aimes encore? Adieu, je te quitte pour aller à Rambouillet, où M. le comte d'Artois nous attend pour nous faire chasser le sanglier avec son équipage. Ma petite Delphine en est au comble de la joie. Nous ferons sûrement beaucoup de

chemin, et je ne sais pas trop si mes forces y pourront suffire.

Ce 10 juin 1786.

Notre chasse a été superbe; nous sommes arrivés à midi à Rambouillet; nous avons trouvé un dîner excellent, un bon visage d'hôte et un bon gros sanglier, qui s'est fait courir depuis deux heures après-midi jusqu'à six. Nous avons fait un chemin énorme, et j'étais rendue de fatigue. Ce matin je m'en ressens encore; mais pour ma Delphine, elle s'est tant amusée qu'elle ne s'en est pas ressentie : à son âge, tout est plaisir; au mien, tout est peine; *au mien,* ce n'est pas cependant au temps qu'il faut m'en prendre, ce serait injuste; car tu m'as fait encore plus de mal que lui.

Ce 11 juin 1786, samedi.

J'ai soupé hier au soir chez la duchesse de Polignac, avec cent personnes qui n'avaient pas l'air plus gai que moi. Je me suis couchée tard; j'ai mal dormi, et ce matin ma tête est remplie de brouillards et mon cœur de tristesse. C'est toujours l'effet que me fait le grand monde, et je sens plus que jamais qu'il n'est pas plus fait pour moi que je ne suis faite pour lui. Adieu, mon ami; c'est toujours en courant que je t'écris; mais aussi je m'en dédommage en pensant à toi du matin au soir, en dépit de tout ce qui peut m'en distraire.

Le grand aumônier est nommé enfin; c'est M. l'évêque de Metz. On dit que c'est pour le dédommager du chapeau de cardinal qui lui a été promis, et dont il ne se coiffera pas, le Roi voulant désormais, à l'exemple de l'empereur, donner sa nomination aux sujets du Pape. Le clergé en est assez d'accord; il voyait avec un œil d'envie une dignité aussi bornée et qui donnait tant de prérogatives à celui qui en était revêtu. L'égalité plaît à tous les hommes.

Ce 12 juin 1786.

Le maréchal de Mouchy vient de donner sa démission du commandement de Bordeaux; l'on croit qu'il sera donné à M. de Juigné, et chacun crie haro sur le baudet : c'est un bien petit sujet pour une si grande place. Voilà toutes nos nouvelles; le cardinal est parti pour son exil, au milieu des cris de vive M. le cardinal et des battements de mains. Le jour qu'il est sorti de la Bastille, on avait illuminé tout autour de son hôtel, et le cardinal a été si embarrassé de cet éclat, qui mettait si bien sa honte dans tout son jour, qu'il a fait répandre beaucoup d'argent pour faire cesser les clameurs et éteindre les lumières. Il n'y a pas jusqu'au sieur Cagliostro que le peuple n'ait voulu voir, en dépit des ténèbres, et il a fallu qu'il parût à sa fenêtre, avec deux flambeaux de chaque côté, pour satisfaire à son impatience. L'on vient de lui faire signifier l'ordre de ne jamais remettre les pieds en France. On lui avait accordé, en y venant, protection et sûreté; on lui a tenu parole : on l'a mis à la Bastille; mais, à la vérité, on lui a pris une partie de ce qu'il possédait, et on le

chasse comme un vaurien. A-t-il tort ou raison? c'est ce que j'ignore; en attendant, il vient de présenter requête contre M. de Launay, gouverneur de la Bastille, pour qu'il lui rende les bijoux de sa femme, son argent, ses diamants, etc. Cela va faire un épisode encore à l'affaire du cardinal, qui ne sera pas le moins extraordinaire et le moins divertissant. La pauvre Oliva a pensé mourir de frayeur en se voyant remettre à la Conciergerie, après le jugement de son procès. Son lait, car il n'y a pas longtemps qu'elle est accouchée, lui est remonté à la gorge de manière à l'étouffer; sa jeunesse l'a tirée d'affaire, et et elle est maintenant hors de cour, de maladie et de prison.

Ce 13 juin 1786.

Je souffre; je suis triste et maussade; mais je sais à qui la faute; aussi je ne te dirai qu'un mot seulement pour n'en pas perdre l'habitude.

Ce 14 juin 1786.

Pour aujourd'hui, je t'embrasse et je m'en vais; madame de Guiche m'attend pour faire son portrait : quelque jolie qu'elle soit, j'aimerais encore mieux faire le tien, malgré ce que j'ai dit et que tu as si bien prouvé : Qu'on ne parviendrait jamais à *te fixer,* même en peinture.

Ce 15 juin 1786.

Je m'éveille, je pense à toi; je voudrais t'écrire une partie de ce que je pense; mais voilà la procession qui va passer à Versailles. Il faut aller voir le Roi de la terre, s'humilier devant le Roi des cieux et le conduire à pied en grande cérémonie, malgré la chaleur, qui est aujourd'hui insupportable. Madame de Guiche nous donne à déjeuner, et nous verrons passer la procession de ses fenêtres, ce qui sera un superbe spectacle pour Delphine et Elzéar. Adieu, mon ami; je remets à un temps plus tranquille à causer avec toi plus à mon aise; en attendant, je te quitte et je t'embrasse.

Ce 16 juin 1786.

J'ai rêvé de toi cette nuit, mon cher mari; tu étais de bonne humeur, ce qui ne t'arrive pas souvent dans mes rêves; tu m'aimais, tu me le disais, et mes yeux n'étaient pas assez grands pour te considérer, ni mes bras assez forts pour te serrer contre mon cœur. Je ne pouvais pas parler tant j'étais suffoquée de plaisir, et mes larmes inondaient ton visage; tu ne me paraissais pas changé et tu avais l'air content d'avoir retrouvé ta pauvre femme. Mais je n'ai joui qu'un moment de tant de bonheur; car à peine étions-nous ensemble, qu'une foule d'importuns, de ces maudits importuns, qui, comme tu sais, dans des temps

plus heureux, me mettaient au supplice, sont entrés par toutes les portes; tu as disparu alors comme un éclair, et moi, je me suis réveillée de regret et de douleur de voir terminer si vite cette douce illusion, le seul bonheur que tu n'aies pas pu m'enlever, et qui me console quelquefois des tristes réalités qui accablent mes jours. Adieu, chère âme de ma vie; je t'adresse tous mes vœux; mon cœur, ma pensée, tout mon être est à toi. Conserve-toi pour que je vive, car ce n'est plus que le feu de l'amour qui circule dans mes veines, qui réchauffe mon sang et qui prolonge mon existence, en dépit de mes souffrances excessives et de mes peines.

Adieu; je t'aime follement, malgré la Parque qui file mes jours, le temps qui se rit de mes malheurs et les vents qui emportent tous mes souvenirs. Mais ils ont beau faire, ils sont si bien gravés dans mon cœur et dans ma mémoire, que je les défie avec toute leur puissance de les effacer jamais; et comment feraient-ils ce que *ton changement* et ton abandon n'ont pu faire, et ce que *ton oubli* ne fait pas?

Ce 17 juin 1786, à Montreuil.

Monsieur le comte d'Artois nous a donné hier une fête charmante à Bagatelle, c'est-à-dire, à toute la société : un dîner excellent, une promenade en calèche dans le bois de Boulogne, où il nous a menés aussi vite que le vent, des proverbes joués par Dugazon à faire mourir de rire, et pour finir, en un mot, une illumination dans le genre de celle de Trianon, qui a réussi à merveille. Le temps était

fort doux, et la nuit presque aussi belle qu'une de tes nuits du Sénégal. Dans ce charmant paradis, je me croyais transportée dans les champs Élyséens, et je sentais mon âme s'élever par degrés et se dégager insensiblement de cette misérable enveloppe dont elle a tant à souffrir. La vue de cette belle voûte azurée où brillaient à l'envi tant de mondes et tant de soleils, me rendait si petite à mes propres yeux, que je me disais en moi-même, pénétrée d'admiration et d'humilité : Que suis-je pourtant dans ce vaste univers, et quel droit ai-je de me plaindre quand rien n'y va à ma fantaisie? Prend-on garde au murmure du ciron qu'on écrase, et dois-je me flatter que ce grand mouvement, l'âme de l'immensité et le père du destin qui distribue aveuglément à toute la nature les biens et les maux, les plaisirs et les peines, entende mes plaintes et s'embarrasse de mon bonheur? Il ne connaît que l'ordre immuable avec lequel il gouverne et à qui tout doit céder. J'ai beau verser des larmes, quand mon amant m'abandonne, il n'en est pas plus touché *que lui;* la mort est l'unique consolation qu'il nous laisse, et dont on fait usage le plus tard que l'on peut. Mais ce n'est pas tout; à ce degré d'élévation où mes esprits voyageaient, les objets se rapetissaient tellement à mon imagination, que tu ne me paraissais qu'un ciron non plus (pour soutenir ma comparaison), et j'étais indignée qu'un aussi petit animal eût le pouvoir de me faire autant de mal, et de me faire voir les objets tout de travers. Car, de même que l'ivrogne à qui la tête tourne, croit que tout tourne autour de lui, dans mon humeur chagrine, je crois que toute la nature est attristée : les prés me paraissent moins riants et les forêts plus sombres, et même au chant du rossignol, je trouve un ton mélancolique. Mais comme une goutte

d'eau disparaît dans la mer, toutes mes peines s'évanouissaient insensiblement dans les espaces infinis où j'étais perdue, et mon âme, se suffisant alors à elle-même, me demandait avec fierté, que m'importait ton départ, ainsi que ton retour, ton souvenir ou ton oubli. Alors, pardonne-le-moi, mon ami, pour la première fois, j'ai rougi de ma folie; j'ai regretté tant de jours passés dans les larmes, dont j'aurais pu faire un meilleur usage, et j'ai pris une ferme résolution d'écouter à l'avenir ma raison aux dépens de mon cœur, que je vais cuirasser d'un triple airain, au moins jusqu'à ton retour.

Tu es sans doute étonné, et il y a bien de quoi, qu'au milieu de tant de plaisirs et de distractions, j'eusse le loisir de faire de si sages et de si profondes réflexions; mais tu me connais, et tu sais avec quelle facilité je m'isole d'une société, quelque nombreuse qu'elle soit, pour me vouer au silence et me débarrasser du soin pénible d'écouter et de répondre, et c'est ce que j'ai fait jusqu'à deux heures du matin. Pendant ce temps, ma Delphine causait avec M. de Guiche, qu'elle aime déjà de tout son cœur. M. le comte d'Artois a été aussi aimable qu'il est possible; il a fait les honneurs de chez lui avec toute la grâce qu'il a en partage. Nous avons pris congé de lui à près de trois heures du matin, et j'étais si fatiguée, qu'à peine pouvais-je me soutenir. Le duc de Polignac nous a ramenées à Montreuil. J'ai dormi profondément tout le long du chemin, et c'est tout ce que je peux faire ce matin que d'ouvrir les yeux, tant je suis encore accablée de sommeil et de fatigue. Cependant, je crois que si dans ce moment je te voyais paraître, je les ouvrirais bien grands et je serais bientôt quitte de ma léthargie; mais sans cela, j'en ai pour toute la journée.

Adieu; je t'embrasse au moins d'ici, car l'amitié a les bras bien longs.

Ce 18 juin 1786.

Je vais ce soir à Paris, malgré toutes les instances de ma chère comtesse Diane, qui a si bien la bonté de s'accommoder de mon ennuyeuse personne, qu'elle ne veut plus que je la quitte; mais j'ai des affaires; j'ai du repos à prendre, car la vie agitée que je mène ici ne convient ni à mon physique ni à mon moral. J'ai de plus mon cher petit Elzéar à voir du matin au soir, que je n'y vois qu'en passant, et à penser à toi plus à mon aise; tout ce qui m'en distrait m'importune et me devient à la fin insupportable. La comtesse Diane vient de faire pour moi une hymne au Temps, qui est charmante, où elle lui reproche d'avoir passé trop vite, et l'engage à s'arrêter tant que je suis avec elle. Il n'y a pas d'amitié qu'elle ne m'ait témoignée, et j'en suis touchée autant que je peux l'être; car tu remplis si bien mon cœur de tendresse, d'inquiétude et de regrets, qu'il n'y a plus de place pour personne. Nous nous amusions toutes les soirées, à faire des chansons à la ronde; c'est-à-dire que chacun y mettait son vers alternativement, en les tirant au sort jusqu'à la fin. Le prince, qui n'est pas un grand poëte, nous déjouait souvent, et mettait une idée bien sale après un vers bien délicat, ce qui nuisait beaucoup à nos poésies lyriques; mais elles n'en étaient que plus gaies, et il y avait quelquefois des couplets à faire mourir de rire. S'ils en valaient la peine, je te les transcrirais; mais ils ont trop peu de rime et de

raison. En voici un que je viens de faire pour mes adieux à ma comtesse, qui ne vaut guère mieux; mais j'aime à te montrer mes petites bêtises pour te faire mieux sentir ta supériorité.

C'est sur l'air : *Charmante Gabrielle.*

Une douce habitude
Se prend facilement :
Dans votre solitude
Toujours n'est qu'un instant.
Le bonheur et sa suite
 N'est plus, pour nous,
Qu'en revenant bien vite
 Auprès de vous.

Je mens un peu, mais c'est le privilége des poëtes; car j'aime encore mieux ma solitude, ma profonde solitude que la sienne : et cela à cause de toi. Il semblerait que ton absence devrait me guérir, au moins pour un temps, de cette préférence que je t'ai toujours donnée sur tout ce qui existe, et de ce goût exclusif qui me faisait regarder comme un supplice tout ce qui n'était pas toi; mais ton souvenir te remplace et m'occupe si bien, que je préfère encore le plaisir de penser à toi à tous les plaisirs du monde.

Ce 19 juin 1786.

Me voilà enfin rendue à moi-même, ou pour mieux dire à mon ami; ma maison est remplie de ses souvenirs; ma chambre, mon jardin, ma bibliothèque, mon pavillon, tout me rappelle des moments bien tristes et bien doux.

Je me plais dans cette espèce de supplice qui me déchire le cœur, et dont ma raison veut en vain me distraire. Je chéris la main qui me frappe, et, quoi qu'il m'en coûte, je ne changerai jamais; ma tendresse m'en fait un devoir, et j'aime mieux souffrir et penser à toi, que d'être tranquille et heureuse d'un bonheur que tu ne partagerais pas. Adieu; je ne savais pas ce que c'était qu'aimer quand je t'ai donné mon cœur; si je l'avais bien su, j'aurais résisté jusqu'à la mort à un sentiment aussi dangereux; mais à présent, il faut me soumettre et te donner ma vie. — *Perchè l'amor mi ha fatta ancella tua.*

Ce 20 juin 1786.

Tout en n'ayant point de tes nouvelles, mon bien cher mari, quelque chose me dit que tu vas revenir à moi. Je me sens, contre mon ordinaire, une satisfaction intérieure et un calme dont je n'avais pas joui depuis ton départ, et dans quel moment encore! dans celui où je devrais être la plus inquiète de toi. Peut-être aussi n'est-ce que mon bon génie qui me donne ces douces illusions, pour conserver mes jours et encourager ma faiblesse; car, autrement, comment pourrais-je me rendre raison du retard du vaisseau de M. de Repentigny, qui devrait être ici depuis trois mois? Aie pitié de moi, mon enfant; si jamais l'occasion se présente de me rassurer, ne la laisse point échapper, sous quelque prétexte que ce soit; c'est plus que ma vie que je te demande, car, passé de certaines bornes, je ne saurais répondre de mon cœur ni de ma tête, et Dieu sait ce qu'ils feraient de moi.

Ce 21 juin 1786.

Madame de la Motte a été exécutée aujourd'hui à six heures du matin, pour éviter le trop grand concours des curieux. La malheureuse! elle dormait d'un profond somme quand on est venu lui dire que son avocat l'attendait pour lui parler de ses affaires; l'on avait pris cette tournure pour en venir plus facilement à bout. Elle s'est levée, ne se doutant de rien, a passé un petit cotillon et un mantelet, et a descendu bien vite dans la salle où on l'attendait. En y entrant, elle a aperçu huit hommes et M. le Breton, greffier, qui tenait sa sentence. A cette vue, elle s'est troublée; elle a parlé et a voulu s'enfuir; comme de raison, l'on s'est jeté sur elle, on a lié ses petites mains délicates, qu'on dit charmantes et qui sont certainement fort habiles. Pourquoi tant de façons? leur a-t-elle dit hardiment. Je ne vous échapperai pas; quand vous seriez des bourreaux, vous ne me traiteriez pas plus mal. Jusqu'ici, elle croyait qu'il n'était question que de la transférer dans un couvent pour y passer quelques années. On lui a dit de se mettre à genoux, et comme elle n'en voulait rien faire, un des bourreaux lui a donné un grand coup sur les jarrets qui l'a jetée à terre. M. le Breton, alors, lui a lu son arrêt. Au moment où elle a entendu qu'elle allait être fouettée et marquée, elle est entrée dans des convulsions et dans un accès de rage épouvantable, mordant tout ce qui s'approchait, déchirant ses vêtements, s'arrachant les cheveux, etc... Malgré cela, les bourreaux l'ont saisie et l'ont portée jusqu'au lieu de l'exécution. Là, ils lui ont mis la corde au col et ont

tenté vainement de la déshabiller ; elle se défendait comme un lion, des pieds, des mains, des dents, et de telle façon qu'ils ont été obligés de couper ses vêtements et jusqu'à sa chemise pour en venir à bout, ce qui a été de la plus grande indécence pour tous les spectateurs, qui étaient en fort grand nombre, malgré l'heure indue qu'on avait prise pour les écarter. Elle jetait les hauts cris, en disant toujours : « Épargnez le sang des Valois ! » Elle vomissait des injures contre tout le parlement, le cardinal et encore quelqu'un de plus sacré, et elle se tenait si mal que le bourreau n'a pas pu lui faire l'opération aussi bien qu'il l'aurait désiré, et qu'il lui a labouré tout le dos. Après cette sanglante exécution, on l'a menée dans un fiacre à la Salpêtrière. En y entrant, elle a dit à la supérieure : « Madame, auriez-vous cru que je pusse jamais venir ici ? » « Non, madame », a répondu froidement la supérieure tout en la conduisant à son misérable cachot. En le voyant, la malheureuse est tombée sans connaissance et est restée comme morte pendant plus de quatre heures. Mais écoute un trait de générosité dont on n'imaginerait pas trouver d'exemples au milieu de tant de vices réunis : une de ces créatures, en la voyant arriver, fut si touchée de compassion qu'elle consentit à lui céder son lit. Il faut te dire qu'elles couchent pour la plupart six sur une même paillasse, et qu'elles ne parviennent à en avoir une pour elles seules que par rang d'ancienneté, ce qui demande un temps considérable. Ainsi la pauvre fille faisait le plus grand sacrifice possible. Tout ce qu'on raconte de cet abominable lieu fait dresser les cheveux à la tête; elles n'ont que cinq quarterons de pain par jour et trois onces de viande, et les jours maigres un peu de beurre : il n'y a point de créature vivante plus mal nourrie. Du reste, elles

ont une robe de bure, des sabots et une cornette, et sont obligées de travailler soir et matin. L'on a de la peine à se représenter ce que peut devenir là une femme qui était en possession de la table de son Éminence. Adieu, mon enfant; voilà bien des détails, mais c'est pour tuer le temps, qui me tuerait si je n'étais pas occupée pour ton service.

Ce 22 juin 1786.

On ne parle toujours que de madame de la Motte; l'on dit qu'on l'a marquée du côté droit par respect pour le nom de Valois, à qui elle appartenait du côté gauche, et l'on a fait ces vers en l'honneur de son exécution :

Est-il quelqu'un qui puisse encor douter
Que des Valois la Motte soit la fille,
Puisqu'un arrêt lui fait porter
Les armes de sa famille?

Mais bonsoir, mon cher mari; il est bien tard, et je n'ai pas pu trouver un pauvre petit moment dans toute ma journée pour causer avec toi sans distraction.

Ce 23 juin 1786.

J'ai passé une partie du jour seule comme une ombre errante dans mon jardin, et par la force d'une longue habitude qu'une absence de huit mois n'a pas encore pu

détruire. Je croyais à tout instant t'entendre sur mes pas, et ta voix m'appeler comme autrefois quand tu arrivais à moi d'un air content. Tu ne saurais imaginer combien tu m'es toujours présent, et ce que ces souvenirs me coûtent de larmes. Malgré cela, je préfère ma maison à toute autre pour cette raison, et lorsque je m'en éloigne, c'est avec autant de chagrin qu'en m'éloignant de toi. Nous mettons du prix aux choses en raison de notre opulence, et dans ma misère, j'en mets d'autant plus que je vis sur un fonds qui sera bientôt épuisé.

Adieu. Je voudrais t'apprendre ce que c'est qu'aimer, s'il n'en coûtait pas aussi cher; mais ton repos est préférable, et je te trouve bien heureux de ce que rien ne peut te toucher.

Lettre, 24 juin 1786.

Que fais-tu donc, mon pauvre mari, qu'aucun vaisseau ne nous apporte de tes nouvelles depuis six mois? Quelle cruelle mort! ou, pour mieux dire, quelle horrible vie pour moi! J'eusse préféré, je le crois, ton inconstance, si tu m'avais donné le choix; car j'en suis à trembler pour tes jours, et mon imagination, qui va toujours chercher les idées les plus tristes, te représente à moi malheureux, souffrant, prisonnier peut-être de ces vilains barbares que tu t'étais flatté d'apprivoiser si facilement. Ta philosophie ne t'avait jamais laissé croire qu'il pût y avoir autant de différence d'hommes à hommes; et parce que tu es bon, humain, sensible et généreux, tu pensais qu'ils devaient l'être. Ton esprit entreprenant et ta confiance t'ont fait

tomber peut-être entre leurs mains; et si cela était, comment le savoir, à moins d'un miracle? En vérité, mon enfant, si je m'arrêtais à cette idée, je crois que je serais assez folle pour t'aller chercher par mer et par terre, comme le pauvre Blondel son roi Richard; quelque chose qu'il en pût arriver, je serais moins malheureuse qu'à présent, où mon âme incertaine, après avoir flotté entre mille et mille conjectures plus tristes et plus inquiétantes les unes que les autres, est obligée de se replier sur elle-même, accablée du poids qui l'oppresse, sans trouver aucune consolation. A peine ai-je seulement le temps d'y penser; il faut aux yeux des indifférents dissimuler mon chagrin, dévorer mes larmes, et la nuit est la seule ressource qui me reste pour m'affliger en liberté et me délivrer de cette affreuse contrainte; et cependant je crois que sans elle j'en aurais déjà perdu l'esprit. *Addio, el mio caro sposo;* je lisais ce matin dans un auteur italien : *Meglio morir in presenza che viver in assenza* de celui qu'on aime. Et c'est précisément ce que je pense.

Ce 25 juin 1786.

Je suis accablée de fatigue ce soir. Je me suis promenée tout le jour seule avec mon petit bonhomme d'Elzéar, Delphine étant allée dîner au couvent; et devine où? aux Petites-Maisons. J'ai été envieuse d'y entrer, et je t'assure en toute humilité que j'y ai vu des folles de toutes espèces, mais pas une aussi folle que moi. De là, j'ai été souper chez ma voisine d'Andlau, qui part demain pour Bruxelles. Je l'aime beaucoup, mais son départ ne me coûtera pas

une larme; je n'en ai plus à verser. Elle va s'y établir pour six mois, dans l'espérance que ce noviciat lui vaudra l'ambassade d'Angleterre. Je le désire de tout mon cœur, mais je ne l'espère guère.

Ce 26 juin 1786.

M. Donzan vient de m'envoyer une lettre de son neveu, datée du 17 janvier au Sénégal, qui est venue par l'Amérique, dans laquelle il lui mande que tu te portes bien, et que tu y es arrivé le 14. Comment n'est-ce pas toi qui me donnes ces bonnes nouvelles? Je ne veux pas te gronder, mais je suis navrée de douleur d'un oubli aussi cruel, et qui m'est d'autant plus sensible que je ne m'y attendais pas. Ta tendresse pour moi jusqu'à présent s'était si peu démentie, que j'avais toute raison d'y croire, surtout après m'avoir donné tant de droits à ta pitié par le malheur où tu m'as réduite. Mais, passons là-dessus; je ne veux pas t'affliger; j'en appelle à ton cœur; il est bon, et n'est sûrement pas de moitié d'un procédé aussi extraordinaire. Peut-être quelques raisons, que je ne saurais prévoir, te justifieront avec le temps, et me feront rougir d'un soupçon qui t'offense; je n'en doute pas, mon ami; d'avance je t'en demande pardon, et j'implore ton indulgence; mais mets-toi à ma place et plains-moi, car je n'ai jamais été aussi à plaindre.

Ce 27 juin 1786.

Nouveau chagrin. Ta sœur vient de recevoir une lettre de M. Marcel, à ce qu'elle me marque, datée également du 17 janvier. A quelle cruelle épreuve veux-tu donc me mettre, et que puis-je penser d'un silence qui me déchire le cœur, et qui bouleverse toutes mes idées? Tu te portes très-bien; tu as sans doute beaucoup d'affaires; mais des affaires empêchent-elles d'écrire un mot, quand ce mot de plus ou de moins peut donner la mort, je ne dis pas à la personne qu'on aime, mais à celle qu'on a aimée? En vérité, je m'y perds, et ta haine à peine me rendrait raison de cette conduite; mais ta haine, l'ai-je méritée? Réfléchis un moment sur le passé, et vois mon amour pour toi me faire oublier jusqu'à ma propre existence, me condamner au silence quand j'avais plus que le droit de me plaindre, et avoir assez d'empire sur moi pour me faire voir avec quelque sorte de plaisir ton insouciance même dans l'idée qu'elle te préserverait de ces regrets, qui rendent si malheureux ceux qui les éprouvent, et auxquels tu m'as livrée pour le reste de mes jours. Cette cruauté me révolte, je l'avoue; jusqu'à ce moment-ci j'avais plaidé ta cause au tribunal de ma raison, mais je ne peux plus aller contre l'évidence, quelque envie que j'aie de me tromper. La distance énorme qui nous sépare, la longueur de l'absence, la facilité que tu me connais de m'inquiéter dans les plus petites choses, à plus forte raison dans une position comme la nôtre, la rareté des occasions, tout cela te rend inexcusable, et te montre à mes yeux comme un autre roi de Maroc fait pour vivre à jamais avec les tigres

et les lions que tu m'as préférés. Adieu, je sens que je vais trop loin, mais je n'ai plus de raison de me contraindre; tu ne m'as que trop prouvé combien tout cela t'est indifférent, et je peux à présent, en liberté, me livrer à mon désespoir.

Ce 28 juin 1786.

J'arrive de Saint-Ouen; il est bien tard; j'ai une migraine affreuse et une tristesse si profonde, que je ferais bien mieux de me coucher que de noircir du papier qui n'a plus le droit de t'intéresser, et que tu ne liras sûrement jamais. Quel affreux oubli! qu'il me fait de mal! moi qui, pour ne pas manquer au serment que je t'ai fait de t'écrire tous les jours, prends sans cesse sur mon sommeil, malgré l'anéantissement où je suis, et malgré, à présent, la certitude de n'être plus aimée! Mais la crainte de me tromper, malgré toutes les apparences, me retient encore. Je mourrais de douleur si, par une injustice, je pouvais t'abandonner; rends grâce aux deux mille lieues qui nous séparent, qui éveillent ma générosité aux dépens de mon amour-propre. Va, je suis pour toi comme le premier jour; il n'y a que la mort qui puisse séparer l'âme du corps. Tu es mon âme; je ne peux exister sans toi, ou, du moins, sans t'aimer uniquement. La colère, la rancune, les soupçons, tout cela perd son temps avec moi. Je ne peux plus songer qu'à ton absence, à ta santé, à ton retour, et à ton bonheur. Adieu; viens que je t'embrasse pour faire la paix en attendant ta justification, car tu ne peux pas être coupable; mon cœur me dit que tu ne l'es pas, et les apparences les plus fortes ne le feront jamais changer.

Ce 29 juin 1786.

Le Roi est arrivé ce matin à deux heures; la Reine lui a donné à dîner, ainsi qu'à toute sa suite. Il est enchanté de son voyage, et tout le monde est enchanté de lui. Il est resté seize heures de suite à Cherbourg, tant pour voir lancer le cône que pour être témoin de toutes les manœuvres, et a voulu que le vaisseau sur lequel il était tirât comme les autres, ce qu'on voulait éviter, crainte d'accident. Le gouverneur d'Aurigny, une petite île auprès de Jersey, a fait demander au Roi la permission de le saluer et de se mêler à l'escadre, ce qui lui a été accordé sans la moindre difficulté, et l'on dit même qu'après il a eu l'honneur de manger avec lui; mais cela mérite confirmation. On raconte aussi que le canot du Roi, sur lequel il avait été voir les travaux, s'étant engravé en revenant gagner le rivage, les matelots et beaucoup d'autres personnes qui étaient là présentes, se jetèrent aussitôt à la mer et prirent le canot sur leurs épaules, de manière que le Roi fut porté comme en triomphe jusqu'à terre, au milieu des cris de Vive le Roi! et de témoignages de la plus grande affection. Le Roi, à ce qu'on dit, en a été attendri jusqu'aux larmes, ainsi que tous les spectateurs, sans en excepter même les Anglais que la curiosité y avait attirés. Mais en voilà bien assez pour aujourd'hui, mon ami; je tombe de sommeil, et la plume me tombe des mains.

Ce 30 juin 1786.

On ne parle que du voyage du Roi; aussi il m'est impossible de te parler d'autre chose. C'est tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait; combien il a été bon, humain et affable pour son pauvre peuple; l'intérêt qu'il a pris aux travaux de Cherbourg et à toutes les manœuvres; l'instruction profonde qu'il a montrée encore davantage : en un mot, cela a été parfait. Il est arrivé un accident qu'on n'avait pas pu prévoir, par un câble qui s'est détaché au moment de lancer le cône, et qui a tué un homme et blessé deux; le Roi a fait venir la veuve et les enfants, et leur a assuré une pension. Il a fait des présents magnifiques à tous ceux qui lui ont donné l'hospitalité, à madame d'Harcourt, à l'archevêque de Rouen, etc. Mais on raconte un trait de lui que j'aime mieux que tout cela, parce qu'il me rappelle absolument notre bon roi Henri. En passant à Houdan, il eut besoin de descendre, je ne te dirai pas pourquoi. La bonne femme chez laquelle il entra était absente; des voisines furent la chercher; elle ne fit qu'un saut, ne se possédant pas de joie d'imaginer qu'elle allait voir le Roi, qui était chez elle, etc. Dans son ravissement, elle se jeta à ses pieds et voulut embrasser ses genoux. Le Roi la releva avec une bonté touchante, et lui demanda ce qu'elle voulait, en tirant sa bourse pour lui donner de l'argent; elle refusa, et lui dit qu'elle n'avait qu'une grâce à lui demander, mais qu'elle n'osait pas. Le Roi voulut absolument savoir ce que c'était : C'est de vous embrasser, Sire, lui dit-elle, et il y consentit de la meilleure grâce du monde. Après cela, il lui a fait des questions sur sa petite

fortune, si elle ne désirait pas quelque chose. Elle lui a répondu qu'elle n'avait besoin de rien, qu'après le bonheur dont elle venait de jouir elle était plus heureuse que la Reine; mais qu'elle avait une voisine bien pauvre avec onze enfants, et qui était au moment d'être saisie par des créanciers qui n'avaient aucune pitié pour elle. Le Roi l'envoya chercher sa voisine, et quand elle fut venue, il l'assura qu'il arrangerait ses affaires, et qu'elle n'avait qu'à se trouver deux jours après où il devait passer, et qu'il lui ferait donner ce qu'il lui fallait; et effectivement il lui a tenu parole. Avoue que c'est charmant, et que l'on croit entendre raconter une anecdote de Henri IV.

Ce 1er juillet 1786.

Encore un mois de passé. Quel plaisir! pourvu qu'il ne revienne pas sans toi, et que celui-ci m'apporte de tes nouvelles! Je suis pour elles comme les Juifs pour le Messie; mais j'espère qu'elles arriveront plus tôt que lui et qu'elles se feront moins attendre. Bonsoir, mon enfant; j'ai plus besoin de repos encore aujourd'hui qu'à mon ordinaire; mes souffrances ont été plus vives et plus insupportables, et je serais bien heureuse si le sommeil les terminait.

Ce 2 juillet 1786.

Je rêve sans cesse de toi, mon ami, mais c'est pour augmenter mes peines. Je te vois, et tu me fuis avec une dureté impitoyable; je pleure, je me désole, et je m'éveille

avec un serrement de cœur comme si j'allais étouffer. Voilà deux nuits de suite que cela m'arrive, et d'une manière si frappante, que je ne sais plus qu'en penser. Hélas! tu n'as plus besoin de me fuir; deux mille lieues sont plus que suffisantes pour te mettre à couvert de mon importunité; et moi je n'ai plus rien à craindre, car il ne me peut rien arriver de pis. Adieu; j'ai bien envie de dire comme Mérope :

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir, etc.

Ce 3 juillet 1786.

Je suis restée toute la journée à peindre; je cherche dans mes crayons quelques distractions à mes inquiétudes, et j'ai bien de la peine à y parvenir; quoi que je fasse, il faut y mêler mes larmes, et mon esprit préoccupé n'est plus capable de rien. C'est avec une peine extrême que je parviens dans ce moment-ci à copier un petit tableau de Greuze, qui m'aurait charmée dans tout autre temps. C'est une petite fille qui fait sa prière à l'Amour; elle sort de son lit, elle est tout échevelée, ses petites mains jointes bien dévotement et sa physionomie qui prie bien ardemment. Je ne sais ce qu'elle lui demande, mais à en juger sur les apparences, ce doit être le retour de son amant.

Adieu, ce n'est pas le tien que je lui demande, moi; je ne l'espère pas de longtemps; mais c'est seulement de tes nouvelles, car je ne peux pas vivre sans elles.

Ce 4 juillet 1786.

J'ai été voir aujourd'hui le Moulin-Joli, avec M. de Nivernois; je veux l'acheter. C'est une solitude agréable qui charmera peut-être mes ennuis. Je promène partout mon inquiétude, et ma mauvaise santé est l'excuse que je donne pour me la faire pardonner. Mes amis ont la bonté de s'en payer; pour les autres, je ne m'en soucie guère. Mais je veux donc acheter le Moulin-Joli; madame Le Comte, qui y a passé des jours heureux dans les bras de l'amour, le croit sans prix, et veut me faire payer tous ses plaisirs; moi, qui n'en ai plus à attendre, et qui n'ai pas plus d'argent qu'il ne m'en faut, je marchande et je calcule; mes enfants font le contre-poids à toutes mes fantaisies, et leur intérêt est toujours ce qui m'entraîne; ainsi, je ne veux donner à madame Le Comte que quatre-vingt mille francs, tandis qu'elle m'en demande cent mille. Je ne sais ce qui en arrivera; mais je n'irai pas au delà, quelque envie que j'en aie; car si je suis la plus folle des femmes, je suis en même temps la plus sage. Adieu, mon ami; je te ferai part de la suite, mais je suis bien sûre d'avance que cela ne réussira pas, parce que cela me ferait trop plaisir.

Ce 5 juillet 1786.

Sais-tu, mon enfant, que ma correspondance avec toi ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de la maré-

chale de Noailles avec la bonne Vierge? et encore en recevait-elle plus souvent des réponses que je n'en reçois de toi, quand le maréchal était d'assez bonne humeur pour les lui faire.

Ce silence me glace et m'ôte jusqu'à la faculté de penser; je ne sais comment encore je peux barbouiller si constamment du papier, quand ma tête ni mon cœur ne sont d'accord, et que je dois pour ton repos et pour le mien ne pas te dire un mot de ce que je pense. En vérité, mon enfant, c'est un tour de force dont je ne me serais jamais crue capable, et dont il faut sans doute t'attribuer tout l'honneur.

Ce 6 juillet 1786.

Mon pauvre cœur est si oppressé ce soir, mon cher mari, que j'ai plus d'envie de pleurer que de t'écrire. Ton oubli m'accable et m'est insupportable. J'ai beau lutter contre toutes les apparences et chercher au fond de ton cœur de quoi me rassurer, elles sont si fortes, qu'il ne faut pas moins que la foi du charbonnier pour croire, malgré cela, que tu m'aimes encore; car, enfin, tous les indifférents de ta suite ont écrit indifféremment pour donner de leurs nouvelles; toi seul n'as pas daigné donner signe de vie à ta malheureuse femme. Mais je rabâche, mon ami; il faut que je te quitte, pour t'éviter de l'ennui et à moi du chagrin.

Ce 7 juillet 1786.

Il paraît un mémoire de Cagliostro, contre M. de Launay, qui est aussi bien écrit que le premier, et où il fait ses adieux aux Français du ton le plus pathétique et le plus paternel. On l'a volé, enfermé, banni, après lui avoir promis protection et sûreté, et il n'en conserve aucune rancune, excepté contre M. de Launay, qu'il accuse d'avoir volé les diamants de sa femme, de concert avec M. (*illisible*), commissaire, et cent mille francs qu'il avait encore dans son secrétaire au moment où il fut conduit à la Bastille, et qui ont été pris d'autant plus facilement, que M. le commissaire n'avait fait mettre les scellés nulle part chez lui, comme c'est l'usage. Cette affaire sera très-embarrassante à juger; car, qu'il ait tort ou raison, l'on ne pourra pas le lui prouver, et le commissaire et le gouverneur doivent naturellement être condamnés à payer, suivant toutes les règles de la justice. En attendant, il est allé en Angleterre, d'où il suivra son procès, et malgré ce vol dont il se plaint, il a laissé deux cent mille francs à son notaire, envoyé cent louis à mademoiselle Oliva pour la consoler de sa triste aventure, et donné tous ses meubles à son hôte en le quittant. Il est difficile de comprendre où il puise ces trésors; mais il est certain qu'il donne beaucoup, qu'il ne manque jamais d'argent, et qu'on ne lui connaît aucun bien au soleil. Le roman qu'il avait si ingénieusement imaginé, pour donner le change au public, est faux dans tous les points. Il est venu d'Italie un prince Rezzonico, parent de l'ancien pape, qui raconte sa véritable histoire, qui ne vaut pas

son roman. Au lieu d'être le fils de la fille du chérif de la Mecque, il est le fils de pauvres gens de Naples. Par je ne sais quel hasard, il fut pris sur mer et conduit prisonnier à Alger. Il apprit dans l'esclavage la médecine des Arabes, leur langue et celle des Hébreux; ensuite, il vint à Malte où il se mit au service du comte d'Aquino, dont il se disait effrontément l'ami dans tous ses mémoires; de là il est retourné en Italie, où, à la faveur des connaissances qu'il avait acquises, il a pratiqué la médecine, mais en vrai charlatan. Les bonnes gens chez qui il logea avaient une fille jeune, jolie, et qui est aujourd'hui la célèbre madame Cagliostro; il en devint amoureux et l'enleva. Ils ont erré longtemps dans toute l'Europe pour éviter les poursuites de leur parents. Ils se sont épousés, et, ce que j'aime le mieux de leur histoire, c'est qu'ils s'aiment encore comme le premier jour. Adieu, mon enfant; te voilà bien au fait de M. de Cagliostro; mais il faut bien que je te dise un petit mot de tendresse avant de te quitter, pour n'en pas perdre l'habitude, et que je t'embrasse de tout mon cœur.

Ce 8 juillet 1786.

Un orage affreux, que nous avons eu tout le jour, m'a si cruellement fatigué le corps et l'âme, que j'ai à peine ce soir la force de tenir ma plume; ainsi, je t'en tiendrai quitte à bon marché. Je veux seulement m'acquitter de mon devoir, tant bien que mal, et te prouver de quelque manière que ce soit ce que tu es toujours pour moi, que je sois morte ou vive.

Ce 9 juillet 1786.

Quelle nouvelle à t'apprendre aujourd'hui, mon cher mari! Je ne m'en chargerais pas si je n'étais sûre que ta sœur et ton oncle t'en ont déjà fait part. Tu viens de perdre ta pauvre mère; j'en verse des larmes aussi amères que si elle était la mienne. Je connais ton bon cœur, et je suis sûre de la douleur que tu auras d'avoir été à deux mille lieues d'elle dans ces tristes moments, et de n'avoir pu lui prodiguer tes soins et lui rendre les derniers devoirs. Mais ce qui doit te consoler, mon ami, ou du moins adoucir tes regrets, c'est qu'elle a été frappée tout d'un coup par une maladie qui ne pardonne jamais, qui est l'apoplexie. Ta bonne volonté et tes soins n'auraient pas pu prolonger d'un instant ses jours qui étaient terminés; et la Providence qui arrange si bien toutes choses au moment qu'elle nous frappe, lui a évité des regrets en ne lui laissant pas le temps de te désirer. Elle a perdu tout de suite connaissance, et elle n'a ressenti aucune des horreurs de la mort. Ta pauvre sœur, d'ailleurs, t'a suppléé de son mieux dans des fonctions aussi douloureuses; elle en est vivement affectée; mais elle se porte bien; je compte la voir à son retour et lui offrir toutes les consolations de la plus tendre amitié. Que ne suis-je à portée d'en faire autant pour toi! Mon plus grand chagrin est de sentir l'inutilité dont je te suis à présent; quelque chose qui t'arrive, mon intérêt et ma tendresse ne te sont plus bons à rien : Peut-être un jour serai-je plus heureuse; mais dussions-nous ne *jamais* nous revoir et habiter les deux extrémités du monde, tu seras toujours présent à mon

cœur et à ma pensée, et tes pensées seront vivement senties par celle qui t'a voué toute son existence.

Ce 10 juillet 1786.

Je n'ai pas le courage de t'écrire aujourd'hui; je songe à ta tristesse, et je la partage si bien, que je n'ai pas pu sortir de chez moi de toute la journée. Mon jardin est toute ma ressource; j'y pense à toi en liberté; c'est ma plus douce et ma plus cruelle occupation.

Ce 11 juillet 1786.

J'ai été aujourd'hui me promener au bois de Boulogne, tête à tête avec mon petit Elzéar; son abbé avait affaire, et Delphine était allée à son couvent. Il devient tous les jours plus intéressant pour moi, et lui seul me fait supporter la vie, en pensant combien mes jours lui sont encore nécessaires. La Reine vient d'accoucher d'une fille et s'en porte à merveille; dans le moment, on tire le canon pour en apprendre la nouvelle à tout Paris.

Ce 12 juillet 1786.

Enfin, je commence à respirer, mon bien cher mari. M. de Castries vient de recevoir une lettre de M. de Repentigny, datée du Portugal. Je ne sais pas pourquoi il a pris cette route, car elle ne me paraît pas la plus

courte; mais enfin, sa lettre est remplie de tes éloges, et il lui marque qu'il est chargé d'une grande quantité de tes lettres.

. . . .

Ce 15 août 1786.

Au défaut de tes nouvelles, mon enfant, je consulte les cartes du matin au soir, et rarement j'en suis satisfaite; cependant, aujourd'hui elles m'ont fait voir ton retour si prochain, que je m'en sens toute ragaillardie. Tu n'es pas loin du port, tu te portes bien, quoique un peu triste; mais ton succès n'est pas incertain, car tu viens toujours accompagné de la fortune et de la victoire, c'est-à-dire du neuf de trèfle et du neuf de cœur. Il ne t'en faut pas tant pour être bien reçu de moi; viens, viens toujours, viens dans mes bras retrouver la paix et le repos, après tant de dangers et de fatigues; que ma main essuie la sueur de ton front, et que mon souffle rafraîchisse tes pauvres joues brûlées. Quel jour que celui où j'entendrai ta voix et où je te verrai en réalité! car, malgré ton éloignement, tu es sans cesse à mes côtés, et tu me quittes moins qu'auparavant; mais toi seul vaux mieux que ton image, et je crois que je mourrai de plaisir quand tu la remplaceras. Bonsoir, cher ange de ma vie; aime-moi bien, si tu ne veux pas être le plus ingrat des hommes, comme tu es le plus aimé.

Ce 16 août 1786.

J'arrive de Saint-Ouen, mon enfant; il est minuit, je dors comme une marmotte, mais je ne t'en aime pas moins comme une folle, et, tout endormie que je suis, il faut que je te le dise et que je t'embrasse pour l'acquit de ma conscience, qui ne me laisserait aucun repos si je pouvais manquer jamais à un devoir aussi sacré. Bonsoir donc, mon cher mari; c'est pour te dire que je ne peux pas t'écrire que je t'écris, car le sommeil arrête ma plume en t'écrivant.

Ce 17 août 1786.

J'ai éprouvé une si grande révolution ce matin à la nouvelle de ton arrivée, mon pauvre cher mari, que je n'en suis pas encore remise; est-il bien possible ? je te reverrai, et peut-être demain, car, suivant ton dire, tu dois être bien près d'arriver. Je n'y peux pas penser sans un tremblement affreux; j'éprouve à la fois tant de différents sentiments, que mon chétif individu n'y peut pas suffire, et je suis vraiment inquiète de ce que je deviendrai en te voyant. D'après ce que j'éprouve dans ce moment-ci, j'en mourrai, je crois, surtout si je te trouve malheureux et souffrant; je sens que mon premier mouvement sera de m'enfuir. Ce qu'il y aura de plus affreux, c'est que certainement je ne serai pas seule; et quelle gêne, quelle contrainte et quelle dissimulation il me faudra avoir! quel supplice! combien j'en souffrirai! et d'autant plus que je

m'attends bien à ne te voir que des moments dans le peu de séjour que je ferai encore ici, à cause de tes affaires, et de ta sœur qui ne voudra pas te céder. Tu es fait pour mon tourment, méchant enfant; quelle fatalité m'a fait te connaître? Je sens que tôt ou tard j'en serai la victime, car mon corps est épuisé de souffrance et de larmes, et mon âme d'inquiétude et de chagrin. Adieu; je ne sais ce que je t'écris, je suis trop fortement affectée pour pouvoir te rendre raison de tout ce que j'éprouve. Je sens au dedans de moi comme une tempête qui bouleverse toutes mes idées; je ne vois ni n'entends; je tremble de tout mon corps, et je n'ai pu rien manger de toute la journée. Viens le plus vite que tu pourras, m'apporter d'autres peines peut-être, mais du moins faire cesser cet état pénible que je ne saurais supporter longtemps, surtout en te sachant aussi près de moi. Que ta sœur est heureuse! elle peut aller au-devant de toi, témoigner sa joie et ne plus te quitter, quand ta malheureuse femme ne te verra que des instants, et jamais sans témoins. Adieu; il est bien vrai qu'il n'y a pas de bonheur, puisque je ne suis pas heureuse dans ce moment-ci; mille réflexions me tuent, et je suis dans l'état d'une personne qui a le cauchemar. Ton retour pour cette fois n'est cependant pas mensonge.

Ce 18 août 1786.

Je commence à être sur les épines, mon pauvre enfant, et à trembler qu'il ne te soit arrrivé quelque chose en chemin. Il serait bien affreux pour toi et pour moi de faire naufrage au port, après tant de dangers et de contrariétés

dont tu t'es si bien tiré. J'ai passé une journée cruelle, le cœur me battait à chaque voiture qui s'arrêtait, et il m'a été impossible de sortir de toute la journée en t'attendant. Je crains presque autant de te voir; car, que deviendrai-je si je te vois l'air bien défait et bien malheureux? Encore si tu pouvais, comme le pauvre pigeon, être dégoûté des voyages par cet essai, et prendre sagement le parti qu'il prit de ne plus quitter sa fidèle compagne, tout serait oublié, et nous ne penserions plus qu'à nous servir du mal pour jouir encore mieux du bien. Mais à peine t'aurai-je vu, qu'il faudra te dire adieu encore et te perdre de nouveau, peut-être pour plus longtemps! En vérité, mon cher mari, cette idée me tourmente déjà si fort, qu'elle absorbe tout le plaisir que j'aurai de te voir, au point que j'aurais presque préféré que tu restasses six mois de plus au Sénégal, avec l'espérance cependant qu'à la fin de ce terme tu lui dirais adieu pour toujours. Mais non, nous y mourrons à la peine, toi, monsieur le gouverneur et moi, madame la gouvernante. Adieu; voilà encore une journée passée sans toi; viens au moins demain, car sans cela je ne sais plus ce que je deviendrai, et je mourrai d'impatience, n'ayant pu mourir de chagrin.

Ce 19 août 1786.

Je t'écris une lettre que je laisserai à mon suisse, en partant demain pour Versailles, où je compte aller pour t'y préparer une bonne réception. Je verrai la comtesse Diane, et je l'engagerai à parler de toi devant la Reine, pour savoir ce qu'elle pense et te le dire à ton retour.

11.

Bonsoir, mon cœur, car il est bien tard et je veux me lever demain à sept heures du matin.

Ce 20 août 1786.

Je reviens de Versailles; j'ai vu la comtesse Diane, qui ignorait ton retour, et qui croit également que la Reine n'en sait rien encore. Elle a dû en parler aujourd'hui à dîner chez la duchesse de Polignac, et elle me rendra compte demain de ce que la Reine aura dit. Mais toi, mon enfant, qu'es-tu donc devenu à présent? faut-il toujours trembler pour toi, même à cinquante lieues l'un de l'autre? Je commence à perdre patience et à songer à tout ce qu'il y a de plus sinistre; si cela dure, je serai morte avant ton retour; car je ne dors, ni ne veille, ni ne mange, etc..., et je suis dans une distraction si continuelle, que je crains d'en perdre l'esprit.

Viens donc, ou du moins mande-moi ce qui t'empêche de venir. Adieu; je ne peux plus me soutenir, tant je suis accablée de peines, de fatigue et d'inquiétude.

LETTRES

DU

CHEVALIER DE BOUFFLERS

LETTRES

DU

CHEVALIER DE BOUFFLERS

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS A ...?
(Qu'il appelle Mon cher Maître.)

Ce 21 janvier 1786, au Sénégal.

J'espère qu'une personne qui pense toujours à vous et quelquefois à moi se sera acquittée de toutes mes commissions, mon cher maître, et qu'au moins vous ne doutez pas du tendre et continuel souvenir du meilleur ami que vous ayez dans les quatre parties du monde. La fidélité n'a pas toujours été l'apanage de l'Afrique : les Carthaginois, Ptolémée, Jugurtha, Bochus, tant d'autres, ont laissé une mauvaise réputation; mais si ces gens-là vous avaient connu, vous les auriez corrigés; pour moi, je me sens bien à l'abri de l'influence du climat, et si je deviens Africain, ce sera plutôt par le visage que par le cœur.

J'avais fermé toutes mes lettres avant-hier, pour les donner à un officier prêt à partir pour Saint-Domingue, parce que c'est le raccourci qu'on prend ordinairement d'ici pour aller en France; mais l'entrée et la sortie du fleuve sont défendues par une barre qu'on ne pourra franchir qu'aujourd'hui. Je l'ai passée comme par miracle, dans le seul quart d'heure où elle ait été praticable en quinze jours. Il y a entre ce passage et le reste de la tra-

versée la différence d'un pays de montagnes à un pays de plaine. Il ne comporte que des bâtiments très-légers, et les navires un peu forts sont obligés de rester au mouillage, environ une lieue au large, et de se servir de leurs chaloupes. S'ils prennent mal leur moment, et s'ils ne sont pas conduits par des pilotes pratiques, ils risquent tout, et avec le moment et les pilotes, ils risquent encore beaucoup. J'adresse à M. le maréchal de Castries un aperçu des précautions indispensables que je vais prendre à ce sujet-là, pour la sûreté du commerce et de la colonie. Je vais aussi ôter le cimetière de l'île et le porter dans une terre déserte, au delà du fleuve. Il y a ici une population de quatre à cinq mille âmes, tant blanches que noires, sur une étendue de mille cent toises sur cent cinquante; et les morts sont enterrés dans un petit cimetière, au milieu de la ville, dans des fosses mal faites et dans un sable très-perméable aux rayons ardents du soleil, ce qui est d'autant plus dangereux, que la plupart des malades meurent dans la même saison, et qu'il y a par conséquent plus d'exhalaisons à la fois contagieuses. Il y aura un enclos de murs à la pointe de Barbarie, et après les cérémonies d'usage faites à l'église, deux nègres transporteront le corps dans une pirogue; ils l'inhumeront et ramèneront le sarcophage à la traîne, afin de le purifier, et eux-mêmes seront nus et reviendront à la nage, ce qui leur est très-familier, et ce qui les empêchera de rapporter la moindre parcelle de corruption.

Je suis bien aise de me vanter auprès de mon cher maître des premières tentatives que je fais pour le bien de l'humanité; quand je serais né féroce, il m'aurait suffi de vivre avec lui pour acquérir un cœur sensible.

L'air d'ici me convient jusqu'à présent parfaitement.

Il n'y a que trois ou quatre heures par jour de grandes chaleurs; il faut alors éviter le soleil et le mouvement; tout le reste du temps est plus frais que chaud; quelquefois même cette fraîcheur-là est au point de se chauffer avec plaisir. Priez les deux amis du ministre de ne point m'oublier, et de lui dire que son cœur saignerait s'il voyait dans quelles mains il a mis la troupe, et surtout l'hôpital. C'est comme si on avait chargé des éperviers du soin d'une volière.

Je m'applaudis à chaque instant de la ressemblance que je trouve entre ceci et l'idée que je m'en étais faite. C'est au point que rien ne m'a étonné et que je ne suis pas plus embarrassé ici qu'en Lorraine. Tout ce qui m'entoure est à peu près placé et d'une manière qui a passé les espérances, en sorte qu'il ne me reste qu'à m'occuper de ma besogne, et si le ministre me donne, comme il me l'a promis, une autorisation de dictateur et quelques bras pour m'aider, je promets de faire de bon ouvrage et à bon marché.

Pardon, cher maître, de tout le griffonnage et de tout le bavardage de ma lettre; j'ai de mauvaises plumes, de mauvaise encre et de mauvais papier; mais vous êtes si bon que vous ne prenez garde à rien de mal. Embrassez pour moi celle de vos filles dont je suis le frère, et mettez-moi bien respectueusement aux pieds de l'autre.

A M. LE MARÉCHAL DE BEAUVAU.

6 mars 1786.

Vos bontés me consolent, mon cher oncle, et vos conseils me soutiennent, comme la voix invisible que Télé-

maque entendit en gardant les troupeaux à quelques lieues d'ici. Je ne sais point encore si je surmonterai les difficultés que je suis venu chercher, mais au moins elles ne m'abattront point. Si je suis quelquefois tenté de me décourager (comme vous semblez le soupçonner), au moins la honte suit de près la tentation, et je retrouve mes forces avant d'avoir montré ma faiblesse.

Tout est à faire dans ce pays-ci, et même à défaire; jamais la tâche et les moyens n'ont été aussi disproportionnés entre eux. Vous en pourrez juger par quelques mémoires que je joins à cette lettre, et vous y verrez un exemple des impossibilités qu'éprouvent les choses les plus nécessaires. Pour ne point accabler M. le maréchal de Castries de lettres, qui finiraient par n'être point lues, j'ajouterai peu de choses aux comptes que je lui rends en commun avec mon commissaire ordonnateur; c'est ce dernier que je charge de tout motiver, après avoir conféré avec lui sur les différents points, parce que je suppose qu'il parle mieux que moi le langage des bureaux, et qu'il aura plus le talent de s'en faire écouter. Mes observations particulières vous seront presque toutes adressées; vous en ferez auprès du ministre l'usage que vous jugerez convenable. *Dicenda tacendaque calles.*

Depuis six semaines que je suis ici, je me suis toujours assez bien porté; mais j'ai senti que le climat exigeait des ménagements auxquels je ne suis point accoutumé : il faut peu manger, peu boire, peu marcher, peu dormir, peu s'occuper, etc. De tout un peu, mais peu de tout. Le pain est actuellement mauvais, par des causes que vous verrez dans un mémoire ci-joint; l'eau l'est habituellement : la mieux choisie, la mieux filtrée est toujours saumâtre. J'avais demandé au ministre une machine à dessaler de M. Pois-

sonnier; elle m'était promise : il y en a à Rochefort; l'intendant de Rochefort me l'avait promise aussi; bien sûr que le ministre l'approuverait, et elle ne m'est point parvenue. Ce serait un trésor pour le Sénégal : la machine doit, d'après les comptes qui en sont rendus, suffire aux besoins d'un vaisseau de guerre; c'est, par malheur, plus qu'il ne nous en faut. Son inconvénient sur mer était d'occuper trop de place et d'exiger trop de bois; ici, la place et le bois ne manqueront point. Depuis quelques jours j'y supplée, imparfaitement pour moi, en faisant distiller mon eau; mais je jouis mal, et même je rougis d'un avantage auquel tout le monde a dans le fond autant de droit que moi, et que je ne partage avec personne. Je passe ma vie dans mes différents ateliers à presser des travaux qui ne finiront jamais, tant à cause de la besogne qu'à cause des ouvriers. On ne peut se faire idée de la lenteur et de l'inertie que les gens les plus actifs contractent ici à l'exemple des naturels du pays. D'ailleurs, les ouvriers sont rares; il n'y en a pas de bons; le temps du travail est court; la journée commence et finit à six heures : dans les douze heures, il y a environ deux heures pour le déjeuner et environ cinq heures pour le dîner et le goûter; en sorte qu'on peut à peine compter sur cinq heures d'ouvrage, et ces cinq heures-là n'en valent pas trois des ouvriers de France. Je radoube quelques vieilles embarcations et j'en fais de nouvelles avec des bois du pays, faute de mieux; car, en arrivant, je n'ai pas trouvé un canot en état de nager, et j'ai été forcé d'emprunter les quatre premiers avirons dont je me suis servi. Je travaille aux affûts et aux plates-formes, où il n'y a pas un morceau de bois qui ne soit pourri. Je fais réparer et faire les lits et les fournitures des casernes, dont le délabrement

m'a fait venir les larmes aux yeux à mon arrivée; je fais remanier toutes les cloisons, tous les murs, toutes les toitures de l'hôpital pour le mettre en état de recevoir la foule des malades qui doit y entrer dans la mauvaise saison. Je suis en même temps obligé de faire quelques réparations urgentes à ce qu'on appelle mon gouvernement : c'est la plus pauvre, la plus sale et la plus dégradée de toutes les masures. Je ne parle pas des fortifications, et je ne m'en occupe pas encore; elles sont dans un tel état, qu'elles seraient nulles quand même elles seraient bonnes, et elles sont tellement mauvaises, qu'elles seraient nulles quand même elles seraient en état. Mais c'est ici la chose la moins nécessaire; des trois grands fléaux, celui qui aura le plus de peine à nous approcher, c'est la guerre; aussi, d'ici à longtemps, je ne songerai à éloigner que la peste et la famine. L'une et l'autre sont plus près qu'on ne pense : la mauvaise farine que nous mangeons fait que nous avons beaucoup plus de malades qu'on n'en a ordinairement sur pareil nombre d'hommes, à pareille époque, et cette mauvaise farine, notre unique ressource, nous n'en avons plus que pour trois mois; il est vrai que la Compagnie attend des vaisseaux, mais elle les attend depuis si longtemps que je tremble qu'ils n'arrivent point. C'est bien là le cas de dire : On désespère, alors qu'on espère toujours. Je vais rassembler, aux frais de la Compagnie, tout ce que je trouverai dans les différentes maisons de commerce, à quelque prix que ce soit; ce sera un petit objet; mais si la denrée est bonne, elle servira pour le pain de l'hôpital. D'ici à quelque temps, je ferai peut-être donner à la troupe trois rations par semaine en mil : c'est la nourriture du pays et la plus saine de toutes; mais je ne m'y porterai qu'à la dernière extrémité, parce que

cette opération, très-bonne en elle-même, serait en même temps très-alarmante, et je crois que le mieux en pareille circonstance est de s'inquiéter pour tout le monde et de n'inquiéter personne. Je sens que je m'attriste en parlant de notre misère, et par conséquent que je vous ennuie; pardonnez-le-moi, mon cher oncle, et consolez-vous en pensant que vous m'aiderez à consoler beaucoup de malheureux.

Vous voulez savoir avec qui et comment je passe ma vie? J'aurais de la peine à vous en faire le tableau, parce que d'ici au départ de M. de Répentigny, je ne puis pas prendre une certaine assiette, et que ce départ-là se diffère tous les jours, tant par les obstacles qu'il cherche, dit-on, à y mettre pour des raisons d'intérêt qu'il n'ose pas dire et que je n'ose pas soupçonner, que par l'impossibilité de passer la barre, qui depuis quinze jours a rompu de nouveau toute communication entre l'île et la rade. Mes effets les plus nécessaires avaient été embarqués sur la flûte *la Bayonnaise,* qui n'est venue qu'un mois après moi; une partie des ballots destinés pour la colonie ou pour mon usage particulier m'est parvenue pendant les trois ou quatre jours où la barre a été praticable depuis l'arrivée du bâtiment; le reste est encore à bord, et de tout ce que j'ai ici, presque rien ne peut me servir, parce qu'il y manque des parties essentielles qui viendront par les premiers voyages. En attendant, cette pauvre flûte est près de manquer d'eau; je le sais par le commandant qui m'est venu voir dans les premiers jours de son arrivée, et par deux officiers du bord que j'ai chez moi depuis quinze jours; en sorte que, si la séparation forcée durait encore quinze ou vingt jours, ce bâtiment serait obligé d'aller, sans pouvoir m'en demander l'ordre, faire son eau à Gorée,

pour revenir ici achever son déchargement et prendre M. de Répentigny. Je m'aperçois que je me suis éloigné de mon objet, qui était de vous rendre compte de mon genre de vie et de ma société. Ma vie est simple : je me lève avec le soleil, et après avoir fait toutes les petites affaires qui tiennent au service militaire et à la police de l'île, ainsi qu'aux audiences à donner aux habitants et aux étrangers, je vais visiter mes travaux, et je reviens entre onze heures et midi, lire et écrire jusqu'à une heure ou une heure et demie; alors nous nous mettons à table. La chère que je fais n'est pas délicate, mais fort abondante; j'ai ordinairement quatorze ou quinze couverts, et tant que M. de Repentigny restera ici, je n'en aurai pas moins. Il y a de fondation deux aides de camp, deux secrétaires, l'ingénieur, le greffier, le major commandant du bataillon, l'ordonnateur, deux ou trois et quelquefois cinq ou six officiers de marine, sans compter les officiers du bataillon, ceux de l'administration, ceux de la Compagnie et les négociants avec lesquels il faut que je vive. Le commandant de la troupe est logé chez moi, et l'ordonnateur y mange en attendant qu'ils aient chacun leur maison; mais tant que M. de Repentigny sera ici, il y aura engorgement et déplacement. Les officiers de marine ne peuvent descendre, loger et manger que chez moi, parce qu'il n'y a point d'auberge, comme vous l'imaginez bien, et que ma maison est la seule où il y ait l'apparence d'une chambre à donner; mais assurément je ne puis pas y avoir de regret, car tous ceux que j'ai vus jusqu'ici, depuis le premier jusqu'au dernier, sont les plus aimables, les plus honnêtes, et les meilleures gens du monde. Ma dépense excédera de peu mes appointements, et au cas où cela serait plus fort que je ne le compte, j'aurai recours à la

justice de M. le maréchal de Castries. La Compagnie m'avait proposé de payer mon pain et ma viande un sol la livre, comme le directeur; j'ai répondu que je payerais au prix des rations; on m'a fait d'autres propositions encore plus tentantes; mais on ne m'a point tenté jusqu'à présent, et vous pourrez le voir par la manière dont je parle de cet établissement-là et de tous les abus qu'il entraîne.

J'en reviens à mon train de vie : après dîner, je vais me promener sur la rivière pour connaître les lieux, les sites, les habitants et les productions des environs; je fais quelquefois suivre mon canot par deux chevaux à la nage, pour traverser la rivière, et je cours dans l'intérieur des terres; mais, comme j'ai trop peu de chevaux pour marcher en force, on m'a prié de ne pas beaucoup m'avancer, comme j'avais fait d'abord du côté des Maures; pour celui des noirs, il est aussi sûr que l'Ile-de-France. Je n'y ai encore vu que les meilleures gens du monde, qui ne savent quelle fête me faire et quels présents m'offrir : ce sont des poules, des canards, des moutons, même des bœufs, dont il faut toujours rendre au moins la valeur. Hier encore, j'ai été, à quatre lieues d'ici, faire une chasse de petits oiseaux aux filets. Les femmes de l'endroit m'ont fait l'honneur de me chanter et, suivant l'expression du pays, de me danser. Je n'ai pas bien compris ce qu'elles chantaient, mais il était difficile de se méprendre à la signification de leur danse. Un homme jouait d'un instrument, toute l'assemblée battait des mains, et une danseuse à tour de rôle sortait, en contrefaisant toutes les crises de Mesmer... Elle s'avançait vers moi en roulant les yeux, tordant les bras, faisant mille petits mouvements, que ma chaste plume n'ose pas vous rendre, et après un instant

d'anéantissement total, elle rentrait dans le cercle pour faire place à une autre pantomime, qui essayait de surpasser la première; le bal a fini par une espèce de joûte des trois plus habiles, dont une jouait un rôle de femme, et les deux autres des rôles d'hommes, avec une vérité et de petits détails dont on ne se fait point d'idée en Europe. Après le bal, je les ai toutes récompensées par de petits présents; celle de toutes qui m'avait paru la plus gentille m'a dit qu'elle était bien fâchée de n'avoir pas pu mieux faire, mais qu'elle était encore faible à cause qu'elle relevait de couche. Comme je lui marquais de l'intérêt et de la compassion, elle m'a beaucoup remercié, a été chercher son petit enfant de quinze jours, et m'a demandé la permission de lui donner mon nom. Ainsi me voilà un enfant comme M. de Maurepas, dont M. Tronchin disait qu'il avait eu un lot sans avoir mis à la loterie.

Mais je suis dans ma lettre comme Mahomet dans son chapitre du Chameau. Je vous avais annoncé le portrait des gens avec qui je vis, et je n'en ai pas encore dit un mot; le voici : *M. Blanchet,* ancien capitaine des chasseurs de mon régiment, commandant de la troupe et mon second dans la colonie. J'avais passé huit ans avec lui; je lui connaissais toutes les qualités, toutes les connaissances et tous les agréments désirables; il joint à tout cela une décence, une mesure et une fermeté que je n'osais pas me promettre de sa part, parce qu'on n'ose point compter sur la perfection dans tous les points.

M. Daigremont, mon commissaire ordonnateur. Je ne le connaissais pas quand je l'ai demandé à M. le maréchal; mais je savais qu'il avait été accusé injustement par un mauvais sujet qui a commandé ici avant M. de Repentigny; il était fort bien avec M. de Vaivres, pour

qui j'ai beaucoup d'estime ; j'avais, pour mon honneur et pour mon repos, besoin d'un homme chargé de la comptabilité; M. Daigremont avait passé un an au Sénégal; tout cela m'a décidé en sa faveur; je ne m'en repens pas. Il a quelques défauts, qui m'ont d'abord révolté ; mais j'ai fini par lui reconnaître beaucoup de droiture et de franchise; il est bon travailleur, bon calculateur, fort zélé pour l'ordre, très-ferme (peut-être un peu dur) avec les sous-ordres. D'ailleurs, il a beaucoup de gaieté, beaucoup d'esprit, beaucoup d'acquis, et la somme des avantages excède de beaucoup celle des inconvénients.

M. Marcel, à qui j'ai donné provisoirement la place de greffier, a tout l'esprit, toute la candeur, toute la bonté, toute la noblesse imaginables; et si j'avais connu plus tôt tout ce qu'il vaut à la besogne, je l'aurais recommandé de manière à mieux assurer sa fortune ; mais j'espère réparer le temps perdu, et je ne crains pas de le proposer à M. le maréchal de Castries pour les premières places de judicature dans les plus belles colonies, et même pour les consulats qui exigeraient le plus de talents et de conduite.

Le Directeur de la Compagnie est un assez aimable homme, mais trop élégant pour le pays que nous habitons et pour la place subalterne qu'il occupe. Je me lierais beaucoup plus avec lui, si je n'étais pas toujours en garde contre ses insinuations, et, si par état, par devoir et surtout par les circonstances, je n'étais pas toujours en guerre avec sa Compagnie.

M. de Galbery, ingénieur de la colonie. Je l'ai demandé d'après la connaissance que j'avais de son esprit et de ses talents; mais il a un peu de morgue, et je ne sais si c'est à son caractère où à son uniforme que je dois m'en prendre. Au reste, d'après les connaissances que j'acquiers

tous les jours sur ce pays-ci, je vois qu'un bon élève des ponts et chaussées serait tout ce qu'il faudrait.

M. Thirion, secrétaire du gouvernement, est un sujet charmant pour l'intelligence, l'ordre, l'exactitude, l'activité, etc., et cependant, je ne crois pas qu'il ait plus de vingt ans; mais il se fait aimer, considérer et même consulter dans toute la colonie.

M. Du Cruzel, ancien officier du régiment de Chartres, que j'ai placé depuis un an au bataillon d'Afrique, est un des braves et dignes hommes que j'aie jamais vus, et je ne connais rien à quoi il ne soit bon. Vous voyez, mon cher oncle, que je ne suis pas mal entouré; aussi s'en faut-il beaucoup que je m'ennuie; mais il s'en faut encore plus que je sois heureux. Tout ce que je voudrais faire est à la fois nécessaire et impossible; je n'ai presque point d'ouvriers, et le peu qu'il y en a n'a d'autre talent que celui de ne rien faire; rien n'avance, excepté le temps; l'impatience me consume. Malgré cela, je ne veux point quitter la partie que je n'aie fait quelque chose d'utile, et même, si je le puis, de brillant; mais j'ai bien peur qu'on ne puisse m'appliquer ces vers du Dante :

E volsi i passi suoi per via non vera,
Imagini di ben seguendo false,
Che nulla promission rendono intera.

Pardonnez-moi tout mon griffonnage, mon cher oncle, et pensez que je n'ai pas un quart d'heure tranquille dans la journée. J'écris toujours entouré de vingt personnes, qui n'ont pas d'autre point de rassemblement que ma chambre. Si jamais ma demeure est arrangée d'après les plans que j'en ai faits, je pourrai me retirer chez moi sans impolitesse. D'ailleurs, le départ de mon prédécesseur

donnera plus de marge dans l'île et surtout dans ma maison. Voici les moments les plus durs à passer ; je suis accablé d'affaires ; je n'ai ni place ni temps pour cela ; mais je me dévoue ; j'écoute tout, je lis tout, je réponds à tout ; je ne repousse, je ne renvoie, je ne fais attendre personne, et puisque ici tout le monde est à mes ordres, je pense que par un juste retour, je dois être aux ordres de tout le monde.

Recevez tous mes hommages et tous mes remercîments, mon cher oncle, et daignez me mettre aux pieds de ma chère tante. Je me suis déjà occupé des envois que je pouvais lui faire ; mais cette côte-ci est stérile en tout, excepté en naufrages. Cependant j'espère rassembler des oiseaux et des coquilles, en attendant des bois précieux qu'on doit me rapporter d'une expédition que je viens d'ordonner pour le bas de la côte, et je serai bien heureux si dans tout cela il se trouve quelque chose digne de vous être offert.

Ce 27 mars.

Je crois, et même je suis presque sûr que M. de Repentigny doit partir demain sur la *Bayonnaise ;* elle vous portera ma lettre, et je ne veux point la fermer sans vous importuner encore. Je charge ma sœur de vous recommander particulièrement les intérêts de mon pauvre prédécesseur ; il aura l'honneur de vous voir, et je lui ai annoncé la manière dont vous le recevriez ; il vous donnera sur ce pays-ci plus de notions que vous n'en pouvez attendre de moi ; je crois que, s'il y avait été secondé, il y aurait fait

le plus grand bien, mais il faudrait être bien plus qu'Hercule pour lutter seul contre les éléments et les bureaux.

Depuis environ trois semaines, la barre n'a pas été deux jours praticable, et dans trois ou quatre naufrages dont nous avons été comme témoins, nous avons perdu entre autres M. le chevalier de la Haichois, commandant de la *Bayonnaise*, un des hommes les plus distingués par son esprit, son mérite et ses talents; un garde marine et cinq matelots ont été noyés avec lui; plusieurs autres chaloupes ont eu le même sort; mais presque tous les blancs qui les montaient ont été sauvés par les noirs. Les effets qu'on m'envoyait en trop petite quantité, surtout les bois, ne me sont arrivés qu'en partie. Tant de malheurs, tant de difficultés, tant d'obstacles prévus et imprévus m'ont donné l'idée de proposer le transfert du chef-lieu de la colonie à Gorée, en conservant ici un commandant particulier. C'est une excellente rade où les vaisseaux du Roi peuvent en tout temps rester à l'abri, où ils arrivent plus sûrement même qu'au mouillage du Sénégal, où ils ne rencontrent point de barre, point d'obstacles, où ils n'éprouvent aucun retard; enfin c'est le point le mieux choisi pour correspondre avec la cour.

J'irai dans quelque temps m'en éclairer par moi-même, et comme je commence à voir que la colonie a plus besoin d'un avocat à la cour que d'un gouverneur à son poste, je prendrai peut-être le parti de revenir dans six semaines exposer notre situation à M. le maréchal de Castries, et lui demander des hommes et des bâtiments; le surcroît de dépense sera médiocre, celui d'avantages sera incalculable. Mais je sens, mon cher oncle, qu'il est temps de vous délivrer de moi; il ne me reste qu'à vous demander mille pardons de l'excessive longueur de ma lettre, et sur-

tout de toutes les incorrections que vos yeux académiciens ne manqueront pas d'y observer.

Ce 28 mars.

Je n'ai que le temps de dire à mon cher oncle que je suis encore en vie, et de l'assurer que tant que cela durera, il aura toujours en moi le plus filial de tous les neveux.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS A MADAME DE BOISGELIN, SA SOEUR.

(*Extraits d'une lettre datée du Sénégal.*)

Le 26 mars 1786.

Ce sont de vrais amis que ceux qui me recommandent de ne pas me décourager. J'en suis souvent tenté, et je conviens que c'est mon défaut, mais il me reste une force cachée au fond de mon caractère, qui se réveille au milieu du plus grand abattement, et qui me ramène toujours aux entreprises que j'étais près de laisser; et je me dis à moi-même qu'il ne faut pas plus abandonner sa besogne que son drapeau.

J'ai dépêché ce matin un canot pour aller chercher à deux ou trois lieues d'ici un courrier que j'avais envoyé chargé de présents pour le roi et la reine de Cayor. Il revient, dit-on, avec les premiers seigneurs de la cour

noire, pour m'annoncer une entrevue que le Roi me demande. Ce prince-là ne sort jamais de ses États, parce que, par la loi du pays, s'il avait une fois le pied hors de ses États, il ne serait plus roi; il viendra au-devant de moi jusqu'à sa frontière; j'y enverrai d'avance bâtir des cases de paille et tendre des tentes. Je ferai tuer deux ou trois bœufs pour régaler toute la cour, et je donnerai à dîner au Roi et à la Reine dans ma tente, avec une splendeur inconnue jusqu'ici en Afrique. Tout cela finira par un traité de commerce et par le rachat d'un droit que ce Roi fait exercer sur tous les bâtiments naufragés sur ses côtes. Les bâtiments du Roi ne payeront rien; ceux du commerce payeront la moitié moins, et les hommes jetés à la côte ne seront plus captifs. Le traité conclu, je ferai les présents de coutume, et j'en joindrai de particuliers pour moi.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS A?

J'attendais, par la gabarre, la machine à dessaler qu'on m'avait promise, et à laquelle ce pays-ci aurait dû son bonheur; elle me manque comme toute autre chose.

Parlez de ma part à M. le maréchal, et priez-le de donner des ordres pour que cette machine de Poissonnier soit transportée de Rochefort à la Rochelle, pour être embarquée, *au mois de mai,* sur un des vaisseaux de M. Gavesché. Cette machine est pour l'équipage d'un vaisseau de guerre, c'est-à-dire pour sept à huit cents hommes. Hélas! nous n'avons pas autant de blancs dans la colonie. La machine a peu servi sur les vaisseaux parce qu'elle incommode par son volume, et qu'elle consomme beaucoup de

bois; mais ici j'ai de la place et du bois de reste. Ainsi nous jouirons de tous les avantages sans éprouver aucun des inconvénients.

Vous verrez M. de Repentigny; je le recommande à vos soins et à ceux de tous mes parents et de tous mes amis. Je vous ai déjà écrit à son sujet; je répète et je redouble toutes mes sollicitations; tout ce qu'on fera pour lui je le recevrai à titre de récompense, et je regarderais comme une tache à ma vie d'avoir pu causer, quoique bien innocemment, le malheur d'un digne homme, et de n'avoir pas pu contribuer à sa consolation. Dites à qui il appartiendra, à mon oncle, à mon ami, au chevalier de Beautteville, à l'évêque d'Arras, à madame de Lauzun... qu'il faudrait que M. de Repentigny fût maréchal de camp avec six mille francs de pension. Il a eu plus de malheurs que de torts; il est couvert de blessures, il a près de cinquante ans de services, il est adoré dans ce pays-ci; tout cela parle pour lui. Je sais qu'il est protégé par des gens que M. le maréchal n'aime pas, mais c'est une raison de plus auprès de M. le maréchal, qui fera par générosité ce qu'un autre ferait par faiblesse.

Extrait d'une autre lettre, arrivée en même temps.

Faites à M. de Repentigny, et faites-lui faire l'accueil que nous lui devons tous. Hélas! il m'a sans doute vu arriver avec peine, et je le vois partir avec envie. Il verra tout ce que je regrette; il s'éloigne de tous les chagrins qui m'attendent; il rentre dans le port, et je reste dans la tempête. Recommandez-le à tous les gens que j'ai déjà nommés; enfin à M. le maréchal lui-même. Je ne me con-

solerais pas de la peine qu'on ferait au meilleur des hommes, et je ne croirais pas ma place honorable si l'on ne traitait pas mon devancier avec honneur.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS A MADAME DE BOISGELIN, SA SOEUR.

Ce 22 avril 1786.

Comme j'espère trouver bientôt de tes lettres, je t'écris en attendant que je te lise, ma bonne enfant, pour m'arracher au moins pendant quelques minutes à l'ennui qui me dévore. Imagine que je suis parti de Gorée le 7 de mars pour une tournée qui devait être au plus de trois semaines; qu'en voilà plus de six d'écoulées et que nous courons encore les mers, tantôt poussés par les vents contraires, tantôt retenus par les calmes, tantôt incommodés par les courants et les bancs de sable; et que, dans ce moment, où le vent a repris depuis deux jours avec impétuosité, nous approchons plus de la Martinique que de Gorée. Mais, quoi qu'il arrive, je tâche d'être beau joueur, et je fais comme M. de Chalabre, qui, dans ses grands désastres, déchire sa chemise et même sa peau avec ses ongles, sans qu'il paraisse la moindre altération sur son visage. J'ai vu de bien belles choses dans ma tournée, mais bien superficiellement, car je ne me suis arrêté que deux fois et pour affaires. A chaque pause, j'ai passé quatre ou cinq jours, et chacun de ces jours-là ne m'a pas donné deux bonnes heures pour mes promenades. Je crois que si j'avais été botaniste, je ne serais jamais sorti de Sierra-Leone, et si j'osais donner un conseil à Madame Victoire, ce serait de m'adresser un élève de ses jardiniers, que

j'enverrais là avec toutes les recommandations et tous les pouvoirs nécessaires. Il y ferait une collection très-curieuse pour le jardin de Bellevue, avec un supplément très-considérable à tous nos traités de botanique. J'ai rapporté quelque chose, mais tout était pris au hasard, cueilli avant ou après le temps, rassemblé sans intelligence par les gens que j'en avais chargés; en sorte qu'une partie était gâtée avant d'être embarquée, et presque tout le reste l'a été depuis. Prends un moment pour me mettre aux pieds de ta bonne princesse, et supplie-la de pardonner à mon ignorance, et de rendre justice à mon zèle.

Je me suis moins promené en personne dans les forêts d'Afrique, qu'en esprit sur la levée de la Loire, avec cette chère compagne de toute ma vie, qui était venue avec tant d'empressement au-devant de moi. J'aime à penser que cet instant-là, un des plus doux que j'ai eus de ma vie, reparaîtra encore. Je ne dirai point comme la Fontaine : *Quand reviendront,* car je n'ai point passé et je ne passerai jamais *le temps d'aimer* ma sœur. Je ne sais point s'il te sera parvenu une liste de commissions que toi seule es en état de bien faire. Il me faut deux huiliers et huit salières d'argent; le tout fort léger et à fort bon marché. Il me faut un joli moutardier et quelques gobelets de vermeil de Strasbourg, non pas pour des glaces, mais pour des œufs et des crèmes. Il faut joindre à cela trois paires de flambeaux d'argent plaqué, et une épée qu'on appelle communément épée de bataille, en argent : tu consulteras pour cela quelque homme d'épée, et non pas de robe, parce que le glaive des lois et le nôtre ne se ressemblent pas. Je pense que tu trouveras que j'aime bien l'argent; mais, d'abord, c'est que je n'en ai guère, et puis c'est que c'est la seule chose avec l'or qui se soutienne dans ce pays-ci.

Tout ce qui est fragile disparaît en un moment par la maladresse et l'insouciance des nègres ; tout ce qui est sujet à la rouille et au vert-de-gris en est sur-le-champ attaqué et sans espoir de recouvrer son ancien lustre. Je remarque en général, non pas tout à fait par moi-même, que ce climat est contraire à tout, car le physique et le moral s'y altèrent également. En effet, que peut-on faire sans société, sans amusements, entouré d'esclaves et de coquins, avec l'idée que tout ce que vous aurez fait de bien sera inutile, ignoré ou mal interprété, au lieu que cinq ou six coquineries vous assurent un heureux avenir (au moins dans ce monde) ? Il faudrait une religion à ces gens-là, mais on ne voit pas qu'il y en ait beaucoup entre les tropiques, et d'honneur encore moins. Pour mettre ces messieurs-là à la raison, je leur chercherai querelle, s'il le faut, et je les condamnerai à des restitutions proportionnées à leurs friponneries.

Mes bâtiments et mes autres travaux sont toujours suivis avec la même ardeur, et l'on commence à se soumettre à mon goût, presque puéril, pour la symétrie. J'ai cru qu'il était nécessaire de l'introduire ici comme un contre-poison au désordre, au délabrement, à l'incurie qui y régnaient depuis si longtemps ; car, de tout ce qui était ici avant moi, personne n'avait imaginé de relever un mur d'aplomb, de mettre une porte ou une fenêtre d'équerre, de les placer à la même distance et à la même hauteur. On se remparait avec des débris de chaloupe, on bouchait les trous avec de la paille, on regardait comme volé tout ce qu'on n'aurait pas employé à acheter des captifs, et l'on consacrait tous ses soins à les bien enchaîner, à les bien embarquer et à les bien vendre. Je crois bien que cette maladie-là n'est point guérie radicalement ; mais j'espère

que ni M. Blanchot, ni moi, nous ne la gagnerons jamais, et que nous arrêterons une partie de ses ravages.

Ce 7 août.

J'ai été assez malade avant-hier et hier. J'avais des envies de vomir qui, jointes à des coliques très-vives, me faisaient craindre quelque cause cachée et des suites fâcheuses. Mais j'en ai été quitte pour la peur, et pour la peine de faire nettoyer mes salières, dont le vert-de-gris avait pénétré jusqu'au sel contenu dans le verre, et lui avait communiqué sa couleur, de manière à ne point la méconnaître. Du reste, la mauvaise saison est jusqu'à présent fort bonne; les coups de vent, les orages, les pluies, sont beaucoup moindres qu'en France, et l'on assure pourtant que nous sommes au plus fort de la mêlée. Sur cent cinquante hommes qui ont droit à l'hôpital du Roy, il y a aujourd'hui cinq malades, dont quatre pour d'anciens maux, et un pour des excès en fait de boisson et des imprudences en fait d'amour. Car, comme dit très-agréablement le prophète Jonas aux Ninivites, toute chair a corrompu sa voie.

Adieu, ma bonne et chère enfant; voilà une lettre dont la longueur et la négligence t'annonceront que je ne te sais point mauvais gré de ton silence, car il ne peut point venir du fond de ton cœur. Adieu; je t'embrasse aussi tendrement que si je te rencontrais sur la route de Bordeaux, car je compte y débarquer cet hiver, et te mander de venir au-devant de moi le plus loin que tu pourras, afin d'être, s'il se peut, la première personne que je verrai. Tu penses bien d'après cela, ma chère fille, que je ne

fais point le vœu de Jephté, ou du moins qu'il ne sera pas conçu dans les mêmes termes. Adieu.

Si tu m'avais écrit, ou du moins si je l'avais su, j'aurais des nouvelles de mon petit singe, et de son bon maître. J'en aurais aussi de Bolguier par une voie moins suspecte que celle de mon oncle, que je crois atteint d'un peu de jalousie.

Cherche sur la carte le 10e degré de latitude et le 23e de longitude...

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS A MADAME DE BOISGELIN.

Au Sénégal, ce 27 mai.

Tu ne croiras jamais, chère enfant, que je suis ici depuis le 19, et que voici la première lettre que j'entreprends d'écrire et que je suis effrayé d'une tâche que je trouve ordinairement si douce, comme s'il était question d'aller d'ici à pied à la rue de Varennes. Je suis parti à cheval de Gorée par la plus grande chaleur qu'on y eût encore éprouvée; je me suis égaré dans le premier relais, et la crainte de passer sans armes et sans présents au travers de deux villages suspects m'a fait traverser des bois et des sables que les nègres eux-mêmes, que j'avais trouvés à la chasse, me disaient impraticables. J'en suis venu à bout moitié porté par mon cheval, moitié le portant, ou du moins le tirant au travers des épines, des marais et des dunes. Je suis enfin arrivé au gîte, mais si écorché et mes gens aussi, que personne de nous ne pouvait faire un mouvement sans des contorsions épouvantables. Comme j'avais marqué le jour de mon arrivée, j'ai continué ma

route, et même à grandes journées, mais en grinçant des dents à chaque pas. J'ai fini par avoir la fièvre à force de souffrir, et quand je suis arrivé, j'étais hors d'état de rien faire. Il a fallu cependant dîner chez les gens qui m'avaient invité; mais j'étais forcé de me coucher tout de suite après et de recourir tantôt à mon art, tantôt à celui du chirurgien, qui depuis huit jours sont tous deux en défaut, parce que la grande chaleur entraîne le suintement et que ce suintement se tourne en suppuration, que tous les appareils se collent et se décollent avec des douleurs insupportables et renouvelées jour et nuit. Enfin voilà où j'en suis depuis neuf jours, et voici, malgré toutes mes affaires, la première lettre que je tente d'écrire; encore ai-je dans ce moment une enflure douloureuse à la main, causée par quelque piqûre venimeuse, qui rend mon écriture presque aussi pénible que mon équitation. Mais c'est à toi que j'écris; ma main se sent presque autant de courage que je m'en sentirais si j'étais à cheval pour aller t'embrasser. Je ne te parle pas de mes affaires; je m'en occupe comme si je ne devais jamais en avoir d'autres, et j'ai la bonté d'y mettre tout le zèle dont les autres manquent. M. Blanchot te peindra tout ce que j'ai et tout ce que j'aurai sûrement à souffrir d'un homme qui devrait m'aplanir toutes les difficultés et qui ne fait qu'en élever. Je ferai mon possible pour ne pas prendre un parti violent; mais je n'en réponds point, car pour avancer, ce qu'on peut faire de mieux, est de dételer un cheval rétif. Au reste, cela ne durera pas, et je crois que, pour le bien des choses, il est indispensable que je me trouve en France avant la fin de l'année, même avec M. Blanchot, pour les arrangements que j'ai proposés et que je puis seul expliquer; mais j'attendrai cette fois-ci un congé, dût-il tarder un siècle.

J'ai avec moi un petit Maure très-joli, que je destine pour la Reine et qui pourrait trouver place dans la maison de M. le Dauphin; j'attends aussi une petite Mauresse de vingt mois, qu'on dit charmante. Je les enverrai peut-être tous les deux à la comtesse Diane, si elle est à Versailles; sinon, on les remettra à M. de Nivernois, qui trouvera sûrement un moyen de les faire parvenir, car je crois qu'il a plus étudié les moyens de faire parvenir que ceux de parvenir. Je te recommande bien particulièrement M. de Bourneuf, qui te remettra ma lettre; c'est un des meilleurs officiers de la colonie; il est le compagnon infatigable de mes fatigues. Je crois pouvoir compter sur son amitié, et par conséquent il doit compter sur la tienne.

Adieu, ma fille, je serais honteux de cette lettre-ci si elle était à une autre adresse; mais tu y verras un frère malade, souffrant, chagrin, et pourtant consolé par l'idée d'être bien aimé d'une sœur bien aimée, et par l'espérance de la voir avant la fin de cette triste année. Adieu; embrasse ma tante aussi tendrement que je l'aime.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS A SA MÈRE.

Ce 4 août 1786, en pleine mer.

Enfin je vous reverrai, et j'en sens déjà toute la joie et j'y joins toute la vôtre. Je n'ai point eu de lettres de vous en Afrique, et ma sœur m'a seule mandé de vos nouvelles; elles m'ont donné de la sécurité sur le point essentiel, sur la conservation de notre trésor (pour me servir des termes de M. de Nivernois). Mais j'ai été vraiment attristé en pensant que vous vous plaigniez de moi, et que vous croyiez

que je me plaignais de vous : le premier point serait le pire des malheurs, et le second le plus infâme des crimes. Les affaires qui ont précédé mon départ étaient si nouvelles et si embarrassantes pour moi, qu'elles n'ont pas laissé huit jours à ma disposition pour aller au moins vous embrasser. Quant aux plaintes qui vous sont, dit-on, parvenues sur quelques déprédations de la Malgrange, je pourrai vous dire ce que le comte de Gramont disait assez ignoblement à Louis XIV : « Sire, ce sont deux de vos gens qui se querellent. » Irais-je refuser mon vin (car je crois qu'il est question de vin) à celle à qui je dois mon sang, et quand je ne lui devrais rien, pourrais-je lui refuser quelque chose? Laissons tout cela, car je n'aime pas plus les discussions que vous n'aimez le vin, et ce n'est point entre vous et moi qu'elles doivent jamais trouver place.

Dès que le premier objet de mon voyage sera rempli, j'engagerai ma sœur à venir avec moi en Lorraine, et j'espère que la première vue dissipera tout, comme je vous ai souvent entendue dire qu'un rayon de soleil aplanit bien des difficultés.

Je ne vous parle ici ni de l'Afrique, ni de la mer; ce sont de trop tristes sujets pour vous en entretenir. Il vous suffira de savoir que Marcel a une fort bonne place, et qu'il se fait adorer et même vénérer dans la colonie par son esprit et par ses sentiments; je me sais bon gré d'avoir prévu son mérite, mais il a passé mon attente. Dites tout cela à M. Devaux (1) pour qu'il sache au moins que je ne me venge point sur ses amis des querelles qu'il cherche aux miens. Mais je veux tout oublier; le jour où je vous

(1) L'ami et le correspondant de madame de Graffigny, qui l'appelait *Panpan*.

verrai sera un jour d'indulgence plénière, et je ne garderai plus rien sur le cœur, comme à la fête du sacre il ne reste personne dans les prisons.

Adieu, ma chère mère; vous ne savez sûrement ni combien vous êtes aimable, ni combien vous êtes aimée.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS A MADAME DE BOISGELIN.

Ce 12 août 1786.

Viens, si tu le peux, au-devant de ton pauvre frère, ma bonne fille. Après tant d'ennuis, d'inquiétudes, de détresses couronnés par soixante jours de navigation, il a besoin de voir enfin quelqu'un qu'il aime et qui l'aime, et je te laisse à juger si je pouvais mieux m'adresser.

Je ne suis pas encore à terre; mais à moins que les vents n'imaginent quelque nouvelle perfidie dont ils sont bien capables, je serai ce soir ou demain au plus tard à la Rochelle. Ma santé, un peu altérée par l'impatience, et l'embarras de trouver une voiture m'y arrêteront peut-être quelques jours; sans cela, je serais dans ta chambre plus tôt que ma lettre.

Annonce mon arrivée au peu de gens qu'elle peut intéresser, et fais en sorte que mes parents et mes amis disposent M. de Castries à me bien recevoir; je sens que je le mérite. Je ne viens que pour les intérêts de ma pauvre colonie, prêt à repartir sur-le-champ; mais au moins ce ne sera point sans t'avoir embrassée.

Je passerai par Poitiers, Tours, Orléans; fais-moi savoir de tes nouvelles dans les postes afin que nous ne nous manquions point, car ce serait le comble du guignon.

Adieu, je t'embrasse en idée et je t'aime en réalité.

Tâche de m'apporter un mot de M. de Beauvau et de madame de Lauzun.

Me voici en France, j'ai voyagé par le calme et je suis arrivé par la tempête. Je t'écris de chez M. de Puységur. J'espère que tu partages et que tu combleras ma joie, et le cœur me dit que tu m'apporteras de bonnes nouvelles.

JOURNAL

DE

LA COMTESSE DE SABRAN

PENDANT LE SECOND VOYAGE

DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

AU SÉNÉGAL

JOURNAL

DE

LA COMTESSE DE SABRAN

PENDANT LE SECOND VOYAGE

DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

AU SÉNÉGAL

Ce 3 décembre 1786.

M. Parmentier, qui ne part pas encore, me laissera le temps de t'écrire de nouveau; ce sera pour te parler de ce dont tout le monde parle et dont je t'ai déjà parlé dans ma dernière lettre, c'est-à-dire de cette fameuse Assemblée qui fait fermenter toutes les têtes, et surtout celles des notables qui ont l'avantage d'y être admis. Ils ne voient pas qu'ils ne seront là que pour la représentation et pour en imposer à la multitude. On ne veut que leurs oreilles, et les plus longues seront les meilleures pour entendre ce que le Roi a déjà décidé avec son contrôleur, que tout le monde contrôle sans pitié pour ce coup d'audace; il est certain qu'il joue gros jeu, mais il paraît qu'il a été forcé de prendre ce parti pour se soustraire à la malignité des parlements qui avaient tous juré sa perte, et pour tâcher d'avoir de l'argent à quelque prix que ce fût. Ainsi tout cela se réduira, comme on l'appelle, à une simple consultation qui se passera fort doucement, car je ne crois pas que, dans le siècle où nous sommes, il y ait quelques

notables qui voulussent se hasarder à faire les Romains; le théâtre serait mal choisi, et ce n'est pas à la Cour que l'on peut voir l'intérêt particulier céder à l'intérêt général. Mais en voilà assez sur la politique; je t'en parlerai encore en temps et lieu pour m'amuser et te divertir, car je prévois que ce sera une source d'amusements pour tout l'hiver, et rien autre chose. Bonsoir, mon ami; je vais souper chez la comtesse Auguste; il est neuf heures; je n'ai que le temps bien juste de t'embrasser avant que d'aller faire ma toilette et de te dire ce que je t'ai dit mille fois et que je te répéterai jusqu'à ma mort, au risque de t'ennuyer : que je t'aime au delà de mes forces et de ma raison, et que je n'ai plus dans ma pauvre tête une autre idée que la tienne pour mieux prouver ma folie.

---

4 décembre 1786.

Quelque envie que j'aie de t'écrire ce soir, mon enfant, je ne peux te donner que le bonsoir, car je dors depuis neuf heures, et je dors en tenant ma plume; j'en attribue la cause à un bain que j'ai pris à huit heures pour des douleurs qui ne me quittent plus, qui m'affaiblissent et qui m'effrayeraient beaucoup si le *Bernard* (1) était en liberté. Mais à présent je ne vois pas ce qu'il y aurait à gagner pour personne à se défaire de moi; ma vie, toute triste et désœuvrée qu'elle semble être, est bien nécessaire à mes pauvres enfants, et surtout à Delphine. Adieu; je suis triste jusqu'à l'agonie dans ce moment, et il me reste à peine assez de courage pour t'embrasser.

---

(1) Abbé précepteur dont elle avait eu à se plaindre, et qu'on avait enfermé.

Ce 5 décembre 1786.

Je me trouve un peu mieux aujourd'hui. J'ai laissé la porte ouverte aux visites cette après-midi, ce qui m'a un peu tirée de moi-même. J'ai pu causer et entendre causer avec assez de plaisir, chose qui m'arrive rarement. J'ai appris qu'on avait affiché que les grands danseurs de la troupe de M. de Calonne donneraient, le 29 janvier, la première représentation des *Fausses Apparences*, suivie du *Consentement forcé* et du *Saut périlleux*, et qu'il soufflerait lui-même les acteurs qui ne sauraient pas bien leur rôle; que M. de Chabot devait donner un projet d'économie à l'Assemblée des notables, mis en bon français par le duc de Laval. Tu vois qu'on s'y prend de bonne heure pour plaisanter; heureusement cela ne fait pas grand'chose à personne. Pour moi, je suis toujours dans les angoisses de l'incertitude et ne désirant que la fin de chaque jour pour arriver à la fin de mes peines, si tant est qu'elles doivent avoir une fin. Mais comme tu dis que le temps arrange tout, il faut t'en croire, et, d'après cette espérance, je vais prendre quelque repos.

. . . .

Ce 6 janvier 1787, jour des Rois.

J'ai tiré le gâteau aujourd'hui avec mes enfants, comme on faisait au bon vieux temps; c'est Delphine qui a été la reine. J'espère que cela lui portera bonheur. C'est une singulière nouvelle à envoyer jusqu'au Sénégal; mais ma

vie est si simple et si uniforme, qu'elle fournit peu d'événements. Il est vrai que je suis à peine remise de notre terrible catastrophe, et que celle-là en vaut bien d'autres. Il me semble que c'est le diable que j'ai chassé de ma maison. Je ne vois plus (que) des visages riants; tout danse, tout chante autour de moi; mes enfants ont repris leur gaieté naturelle, et nous éprouvons tous les sentiments des malheureux échappés d'un naufrage. Si je pouvais avoir quelques instants de plus pour t'écrire plus à mon aise, penser à toi, et m'occuper d'orner ta pauvre petite retraite de quelques-uns de mes méchants tableaux qui te peindraient du moins la situation de mon âme, je ne serais pas trop malheureuse. Mais cette nécessité de n'être jamais à toi ni à moi me met souvent à la torture, et je sens que la philosophie qu'il me faudrait pour n'en être pas tourmentée n'est pas compatible avec mon amour. En attendant, pour me faire prendre patience, je viens de me donner pour mes étrennes un grand cœur avec un petit cadenas et une longue chaîne pour le pendre à mon col, dans lequel je compte mettre certains cheveux qui m'ont fait tant verser de larmes l'année dernière, le 29 de décembre, *Tam cari capitis,* afin qu'il ne me quitte plus le jour ni la nuit; j'ai fait graver dessus mon cœur, d'un côté : *Care mie pene*; et de l'autre : *Come viver senza la vita.* C'est ce que j'ai pensé et dit cent fois, et c'est ce que j'éprouve à chaque instant. Adieu, mon mari. J'apprends avec une vraie peine qu'il est parti un vaisseau de la Compagnie le 6 de janvier sans que j'en aie été avertie. Je comptais donner toutes mes lettres à M. Parmentier, qui ne compte plus s'embarquer que sur la *Duchesse de Lauzun,* qui ne partira que le 29. Tous ces retards feront que tu ne recevras pas de mes nouvelles de longtemps. Ta sœur m'a

dit hier, pour la première fois aussi, qu'il partait un vaisseau de Nantes, et que tu lui avais bien recommandé d'adresser ses lettres à un négociant dont je ne me rappelle plus le nom; mais ce vaisseau est peut-être parti, car il y a plusieurs jours qu'elle a envoyé tous ses paquets. Si tu t'étais bien soucié des miennes, tu m'aurais sans doute donné la même adresse; mais si tu n'en reçois pas, tu sauras à qui t'en prendre, et tu trouveras sans doute bien des motifs de consolation, car il n'y a rien de si triste que des jérémiades. Au lieu de cela, je n'ai pas cessé d'écrire à Lorient, comme tu me l'avais recommandé, et je suis bien sûre que toutes mes lettres auront été perdues.

Ce 7 janvier 1787.

J'ai donné cette après-midi un petit bal à mes enfants pour les mettre un peu au courant de leurs amis et de leurs connaissances, et nous donner l'air bien gai, car il n'y a que les malheureux qu'on accable Madame de Ségur est restée avec moi jusqu'à minuit et demi, et je ne veux cependant pas me coucher sans remplir le devoir de la foi conjugale, malgré la fatigue extrême où je suis.

Ce 8 janvier 1787.

Au milieu de l'occupation où l'on est de l'Assemblée des notables, le vicomte de Ségur trouve le moyen de faire parler de lui. Il vient de donner une petite pièce de sa façon, qu'il a fait jouer chez mademoiselle Contat, à Au-

teuil, qui s'appelle : *Le parti le plus gai.* Il me semble que c'est toujours celui qu'il prend, et surtout dans ce moment-ci, car il a joué lui-même devant plus de cent personnes de bonne compagnie. Beaucoup de femmes trop connues ne se sont fait aucun scrupule d'aller l'applaudir, et il y est arrivé, entre autres, une aventure assez désagréable à madame du Bourg, d'heureuse mémoire. Elle était avec madame de Castellane, et connaissant peu les êtres, elle s'est trompée de loge, et elles ont été dans celle de mademoiselle Jethé Dugazon. Toutes ces demoiselles aussitôt se sont rangées pour leur donner les meilleures places ; le public les a vues, les a huées, les a sifflées, et elles se sont sauvées bien honteuses de leur aventure qui a fait tenir les plus mauvais propos du monde, car on n'a jamais tant aimé qu'à présent à dire du mal de son prochain. Heureusement chacun en a sa part, et c'est ce qui console. Bonsoir, mon cher mari ; je m'amuse à bavarder, et je ne m'aperçois pas que la nuit passe insensiblement. Tout dort autour de moi, comme dans le palais de la Belle au bois dormant. Tu dors sans doute aussi, mais c'est sur une mer orageuse, entouré de mille dangers ; et c'est pour cela que ta femme veille. Il n'y aura plus de repos pour moi et de vraie joie qu'à ton retour.

Ce 9 janvier 1787.

Il est dit, mon cher mari, que je n'aurai jamais un pauvre petit moment pour causer avec toi tout à mon aise. La nécessité de me montrer pour déconcerter les méchants m'ôte tous les moments que je voudrais te donner. Il n'y

a pas de jour que je n'aille me faire écrire à quelque porte, souper ou dîner dehors. Je me trouve fort mal de ce régime au moral comme au physique, et si j'échappe encore cette fois-ci au chagrin, je succomberai à l'ennui, car je ne saurais supporter plus longtemps ce désœuvrement du cœur et de l'esprit; c'est une mort anticipée, bien pire que la véritable, qui en serait le remède. Bonsoir, mon enfant; je suis enrhumée comme un loup, et si engourdie que je doute, au moment où je t'écris, si en entrant dans ma chambre, tu aurais le pouvoir de me réveiller. C'est une justice du moins de ce mauvais destin qui se mêle de mes affaires, et qui, m'ayant tout ôté, veut bien, pour m'en distraire, me laisser le sommeil et la possibilité de te revoir en songe quand tu es à mille lieues de moi.

Ce 10 janvier 1787.

Ta sœur est redevenue charmante pour moi; il n'y a pas d'amitié qu'elle ne me fasse depuis ton départ. Je voudrais savoir pourquoi ce n'est pas de même en ta présence; mais ce serait trop long à expliquer, et j'aime mieux m'occuper d'une jolie ceinture d'acier qu'elle vient de m'envoyer pour mes étrennes, avec quatre vers de la façon de son Apollon, aussi jolis que la ceinture :

Je hais les présents superflus,
Et je blâme fort, je vous jure,
Qu'on vous pare d'une ceinture;
Vaut-elle celle de Vénus
Que vous tenez de la nature?

Où es-tu, mon enfant, pour m'aider à répondre à toutes

ces gentillesses? Malgré ma léthargie, je vais essayer cependant, car cela me pique d'honneur, et d'ailleurs j'en suis vraiment touchée. Je vais d'abord courir tous les marchands pour choisir quelque bijou nouveau, et puis chercher dans mon pauvre magasin quelques idées nouvelles; et si elles sont heureuses, je t'en ferai part.

Ce 11 janvier 1787.

Le froid, la langueur, la fatigue et le découragement m'empêcheront encore ce soir de t'en écrire bien long. Je n'ai pas une idée suivie : voilà huit jours que je soupe hors de chez moi, et c'est tout au plus si je sens que je t'aime. Il faut convenir qu'il est bien triste de voir ainsi s'écouler ses jours sans vivre pour soi, ni pour celui que l'on aime.

Ce 12 janvier 1787.

J'ai choisi pour ta sœur une fort jolie écritoire de porcelaine et un petit portefeuille anglais bleu et argent; il ne me reste plus qu'à trouver le temps de faire les vers. J'ai bien les pensées ; je veux que l'écritoire soit destinée à t'écrire et qu'elle me mette sur ses tablettes. Le plus difficile, c'est de trouver les rimes ; elles m'embarrassent toujours beaucoup plus que la raison. S'il ne fallait pas trois mois au moins avant que d'avoir ta réponse, je te laisserais faire à ma place, et je serais bien sûre de mon fait.

J'apprends dans le moment que M. Parmentier part

demain matin. Je vais lui confier ma lettre, avec d'autant plus de plaisir que je n'aurais pas osé la confier à la poste. Il n'y a encore rien de nouveau relativement à nos affaires (1). Notre beau-père arrive dans huit jours; il est prévenu, mais on ne peut pas apprécier les doses de méchancetés dont l'envie, la malignité et la vengeance feront usage contre nous, et ce qu'elles produiront sur un caractère comme le sien. Je m'abandonne à la Providence et à ce bon génie, qui veille sur moi et qui m'a déjà tant de fois tirée d'affaire. Je suis payée pour croire à mon bonheur, au milieu de tout ce qui m'arrive, et je me sens si résignée et si confiante, que je suis au moment de penser comme le docteur Pangloss, que tu es dans le meilleur des mondes possibles, jusqu'à ton voyage du Sénégal, mais à condition qu'il finisse, car autrement Pangloss lui-même dirait que c'est un mal.

J'ai arrêté enfin un précepteur pour Elzéar; c'est l'abbé du Voisin qui nous le procure et qui nous en répond comme de lui-même. C'est un abbé; il a fait ses études au Petit-Séminaire de Saint-Sulpice, et de là il a passé au collége de Montaigu, où il est depuis dix ans. Il a vingt-huit ans, de l'esprit, de l'instruction, une bonne physionomie ouverte et franche; il sait fort bien le latin, car il soutenait les conférences de théologie, et les mathématiques. Ce choix me paraît d'autant plus raisonnable que l'évêque tenait beaucoup à avoir un abbé, et que j'espère que celui-là vaudra mieux que les autres; avec cela je n'en répondrais pas, et quoi que j'en dise pour me rassurer, je ne le vois pas encore sans terreur. Il ne sera logé tout à fait dans ma maison que lundi prochain. J'ai voulu

(1) Le mariage de sa fille Delphine avec M. de Custines, fils du général.

prendre quelque temps pour m'y accoutumer. Il m'est impossible de perdre tout de suite l'idée de tous les dangers qu'a courus mon pauvre enfant, et de ne pas frémir en pensant que je vais encore le remettre entre les mains d'un homme que je ne connais pas. Il faut avouer que nous sommes bien à plaindre, nous autres gens que la fortune et l'opinion obligent à cette sorte d'esclavage. Les malheureux n'ont pas besoin de précepteur; ils élèvent eux-mêmes leurs enfants, et c'est là le dédommagement de leurs peines.

J'ai pris à mon service, depuis peu de jours, la petite Gervais, qui me paraît fort gentille; elle est vive et gaie, ce qui me convient à merveille, vu le besoin que j'ai de me tirer de ma profonde tristesse. Je passe ma vie actuellement avec notre blanche et douce comtesse Auguste. Nous allons, dès dix heures du matin, l'une chez l'autre, nous lisons et nous dessinons ensemble. Nous avons pris dernièrement un maître de latin, et nous allons nous y remettre sérieusement; à ton retour tu me trouveras fort habile. La comtesse Diane me parle souvent de toi. J'ai éprouvé, dans cette occasion-ci, combien je pouvais compter sur elle; elle a été pour moi autant qu'une mère, une sœur, une amie; je t'en parle les larmes aux yeux, car j'en suis pénétrée jusqu'au fond du cœur. Il n'en est pas de même d'une femme que j'ai crue mon amie, et qui s'est conduite comme n'aurait pas fait ma plus cruelle ennemie; devine-la si tu peux; je n'ai pas le courage de te la nommer, tant elle m'a fait de peine. C'est une bonne pierre de touche que le malheur; on ne saurait trop apprécier et trop chérir les amies qui résistent à cet essai. Ma bonne Auguste est encore à Paris, mais ce n'est plus que pour peu de jours. Ses soins et ses conseils m'ont aussi été fort

utiles; sa famille avait fait un peu de diversion, et m'en avait privée pendant quelque temps; mais, comme ils sont partis, je la vois davantage, et c'est une douceur de plus. Voilà le compte exact du passé et du présent; Dieu seul sait l'avenir, et je pourrais y lire que je ne m'en soucierais pas, tant je suis devenue poltronne. Je vis au jour la journée, et je suis bien contente quand j'ai passé un jour sans pleurer. Cependant, depuis huit à dix jours que les bruits sont calmés, mon âme est plus calme aussi; mais ma santé se ressent de toutes ces cruelles agitations, et il me faudra bien du temps pour m'en remettre. J'imagine que tu dois être arrivé à présent; la nouvelle que j'en recevrai sera mon premier plaisir depuis ton départ, pourvu qu'elle soit bonne encore. Mais je dois le croire par la raison que ma mesure d'infortune est comble, et qu'il faut bien quelque chose dans la balance pour faire le contre-poids. Adieu, mon cher et bien cher ami, mari, amant; pense à moi, pense que tu dois moins m'oublier que jamais; que si j'eusse été libre de ne consulter que mon cœur, je serais à présent auprès de toi; que ma vie entière m'aurait à peine suffi pour te prouver mon amour; que je t'ai aimé, et que je t'aime comme on n'aime jamais, pour mon malheur; qu'au milieu de tout ce que j'éprouve, qui est peut-être sans exemple, ton idée est ce qui me tourmente le plus, que j'oublie tout, et jusqu'à moi, pour ne pleurer que sur ton sort, car je ne peux pas me dissimuler que tu seras fort à plaindre. Ta force et ton courage me rassurent et te soutiendront; mais ils ne t'empêcheront pas de souffrir, et ce sont tes souffrances que je ne saurais supporter. Adieu! adieu! adieu!

Ce 19 janvier 1787.

Comme j'ai tout le loisir de causer avec toi ce soir, mon enfant, je veux te conter une petite histoire pour te faire rire. Une bonne femme vendait des petits magots de bois, au Palais-Royal, à deux sols la pièce, ou, pour mieux dire, elle ne les vendait pas, quand un mauvais plaisant, qui passait par là, s'amusa à les marchander. « Vous n'y entendez rien, lui dit-il, la bonne mère. Je veux vous donner un secret pour faire fortune en vous débarrassant de toutes ces petites figures, qui ne vous produisent rien du tout. Appelez-les des notables, et vous les vendrez douze sols la pièce. » Effectivement, elle suivit son conseil; et, sans savoir ce qu'elle disait, elle se mit à crier: A douze sols les notables! Qui veut des notables à douze sols! En moins d'une heure son panier fut vidé; et, comme elle s'applaudissait de cette heureuse aventure, et qu'elle se préparait à recommencer le lendemain, elle fût arrêtée et conduite en prison sans miséricorde. Vraisemblablement on ne l'y retiendra pas longtemps, car il est bien prouvé qu'elle n'avait aucune connaissance des notables et de leur Assemblée. En attendant, je vais me coucher, mais non pas sans t'avoir dit que je t'aime. Il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai parlé, et cependant j'ai donné un paquet effrayant à M. Parmentier de toutes mes tendresses, pour te les porter. Je voudrais jamais ne cesser de t'écrire, si les mots pouvaient rendre ce que je sens, et si la faiblesse des expressions n'était à ma pensée que ce que l'ombre est au corps; mais je n'ai d'autre ressource, pour te donner une idée juste de mon sentiment pour toi, que d'en

appeler à toi-même; s'il est vrai que tu m'aimes encore assez pour en bien juger.

Ce 20 janvier 1787.

Jamais je n'ai été aussi fatiguée que ce soir, mon ami. Je suis sortie de chez moi à dix heures du matin, pour aller prendre ma leçon de latin chez la comtesse Auguste; Je suis rentrée à une heure et retournée dîner chez elle; de là, faire des visites et souper chez M. de Nivernois. J'ai dormi au loto comme dans mon lit, au grand scandale de tous les amateurs. En revenant, ma voiture a versé, et j'étais encore si endormie que je ne m'en suis aperçue qu'à terre. Mon fidèle Labry a été tout courant me chercher un fiacre, dans lequel je me suis gelée jusqu'aux os, n'ayant jamais pu parvenir à tirer les glaces, ou ce qui en tient lieu, quelque chose que j'aie fait pour y parvenir. J'arrive dans cet instant tout essoufflée de ma triste aventure, et ne pouvant pas, malgré cela, me refuser de te dire ce jour-ci comme les autres que je t'aime à la folie, et de t'embrasser de tout mon cœur.

Ce 21 janvier 1787.

Tourmentée de mon sort présent, futur, et ne sachant à qui m'adresser, j'ai été ce matin chez une sorcière, la favorite de Lucifer et la mieux informée de ses desseins. Dès les premières cartes, elle m'a dit que j'étais bien aimée. Dit-elle vrai, et n'es-tu pas comme les rêves qui

présentent le contraire de la vérité? J'ai cru être infectée par l'odeur de son galetas; jamais rien n'a été mieux assorti, si ce n'est sa mine, à son titre de sorcière; l'un et l'autre sont noirs comme l'enfer. En entrant chez cette malheureuse, j'ai été frappée par des accents plaintifs qui ressemblaient à ceux d'un agonisant; j'ai frémi en lui demandant ce que c'était. « Ah! ce n'est rien, m'a-t-elle dit, c'est mon mari qui se meurt; il est dans cet état depuis plusieurs jours, et cela ne peut pas finir. » Le sang-froid de cette femme me fit horreur, et, si j'avais osé, je me serais sauvée sur-le-champ; mais sa porte était déjà fermée, et il n'y avait plus moyen de m'en dédire. « Comment, lui dis-je, n'êtes-vous pas plus affligée et cela ne vous fait-il pas souffrir! car, pour moi, qui ne le connais pas, je sens que cela me fait mal à entendre. — Bah! me répondit-elle en souriant et haussant les épaules, je n'ai jamais pu le supporter. » Je n'eus pas le courage de poursuivre ni de lui faire d'autres questions, de crainte d'exciter son courroux, et je m'assis tristement devant une table, bien embarrassée de me trouver en si mauvaise compagnie. Mais mon grand intérêt, qui absorbe tout, eut bientôt chassé tous mes scrupules, et elle ne m'eût pas plus tôt dit que tu m'aimais, que tu ferais une grande fortune, que tu serais mon mari, que nous aurions un joli petit enfant, qu'elle me parut une divinité. J'étais avec madame de Jarnac, qui était restée en attendant dans une autre chambre. Elle eut son tour après moi, et apparemment que dans tout ce qu'elle lui dit elle vit la nécessité d'avoir recours aux ressources de son art, car elle lui vendit une poudre avec laquelle elle se fait aimer du plus indifférent. Et malgré toutes ses assurances à ton sujet, je n'ai pu résister à l'envie d'en faire l'emplette. Je

t'en jetterai un peu aux yeux quand je verrai le bandeau de l'Amour se déchirer; car il ne faut pas qu'un amant soit trop clairvoyant. En attendant, je ferai quelques essais sur ceux que je rencontrerai pour égayer ma tristesse; qui sait? cela pourra peut-être me divertir quelques moments. Rien n'est impossible aux enfers, et, par leur moyen, je pourrai inspirer quelque grande passion dont tu entendras parler avec étonnement, mais qui ne fera sûrement pas diversion à la plus grande de toutes, contre qui le ciel et l'enfer conspireraient en vain. Mais j'oublie de te dire que cette fameuse sorcière m'a prédit, entre autres choses, que je vivrai quatre-vingt-neuf ans. Je fais peu de cas de cette assurance, à moins qu'il ne soit arrêté que tu en vivras cent, car la terre se passerait plutôt du soleil qui la vivifie, que je ne pourrais me passer de toi.

Ce 22 janvier 1787.

La mort est dans mon cœur aujourd'hui, à la place de l'amour. J'ai passé ma journée dans une espèce d'agonie qui fait que je ne me rappelle pas avoir jamais été plus triste, pas même à l'instant de nos adieux. J'aurais donné volontiers tout ce que je possède pour qu'on me délivrât de cette horrible vie. J'en accuse les tristes réflexions auxquelles j'ai eu tout le temps de me livrer en pensant à tout ce que j'ai perdu, qu'il n'est plus en ton pouvoir ni au mien de retrouver. Bonsoir, mon cher mari; mon esprit est trop peu libre pour continuer; je t'ennuyerais ou je t'attristerais.

Ce 23 janvier 1787.

Ce que c'est que la vie ! Le pauvre M. de Mailly, gendre de M. de Castries, vient de mourir subitement. Tu sais comme il regorgeait de santé; il est mort en parlant. Les médecins l'ont tué à plaisir : ils l'ont saigné pour une indigestion, quand il n'avait besoin que d'eau chaude. Jamais assassinat n'a été mieux prouvé; deux heures après la saignée il a perdu la parole et rendu l'esprit, ou bien autre chose, car il est difficile de rendre ce qu'on n'a pas reçu. Bonsoir, mon pauvre ami; gardons-nous de ces gens-là comme de la peste; pour moi, je suis bien déterminée à ne mourir que de ma main.

Ce 24 janvier 1787.

Quelle horrible nouvelle à t'apprendre encore, mon cher mari! Tu viens de perdre une seconde mère : la pauvre maréchale de Luxembourg vient de payer le tribut de ton second voyage. Je me réserve pour le troisième, car il faut une victime à chacun. Il paraît que sa mort a été fort douce, et qu'une paralysie générale a glacé tous ses sens en très-peu d'instants. Je n'entrerai dans aucuns détails; je les laisse aux personnes à qui elle était chère, que cela regarde plus que moi. Je ne veux m'entretenir avec toi que de tes regrets, et te dire que je les sens vivement; car tu n'as pas un sentiment que je ne partage. La mort de cette bonne et excellente femme répand une consternation générale. Sa tombe est arrosée des larmes

qu'elle avait si souvent essuyées; et le désespoir de ces pauvres malheureux dont elle était la consolation et l'appui est une belle oraison funèbre. Malgré la préoccupation où je suis de cet événement, je suis forcée de te parler d'autre chose avant de te quitter, car M. Bonhomme part demain et attend ma lettre. Il me prie de te parler en sa faveur, et de tâcher de détruire les fâcheuses préventions que tu as contre lui. Je ne sais si elles sont d'un genre à pouvoir s'effacer; je le désire de tout mon cœur, autant pour toi que pour lui; car il n'y a rien de plus fâcheux qu'une rancune à supporter. D'ailleurs, le voilà dans un poste où il pourrait peut-être te tracasser, si tu ne le ménageais pas, et je crois qu'il est de ta prudence de dissimuler au moins ton mécontentement. Pour moi, je l'ai fort assuré, à tout hasard, que tu ne m'avais jamais parlé de lui, et que je ne doutais pas un moment de tes bonnes intentions à son égard, s'il se conduisait comme il doit le faire. Je n'ai rien de nouveau à te dire relativement à mes affaires. Les bruits sont entièrement dissipés, mais notre beau-père n'arrive pas pour fixer mes incertitudes. Dieu veuille que je n'aie pas à m'affliger de son retour! Adieu, mon ami; embrasse-moi comme dans le jardin. Adieu! adieu!

. . . .

Ce 20 avril 1787, à Paris.

Malgré que je t'aie écrit ce matin, je me sentirais quelque scrupule de me coucher sans t'écrire encore quelques mots ce soir. Les bonnes dévotes font régulièrement leurs

prières deux fois par jour; et quelle est celle qui sait aimer comme moi? Tu as le privilége exclusif d'être aimé ainsi, que Dieu lui-même te cède, car, sans doute, il m'a formée tout exprès pour cela. Bonsoir, mon cher mari; ce titre répare toutes mes folies, met d'accord mon cœur et ma raison; car c'est autant par devoir que par goût que tu m'es à présent mille fois plus cher que moi-même.

Ce 21 avril 1787.

J'entendais dire au coin de mon feu, dont je n'ai pas sorti de toute la journée, à cause d'un vilain vent du nord qui me casse bras et jambes, qu'on avait trouvé dans Herculanum plusieurs peintures antiques représentant des esclaves qui faisaient rafraîchir le vin de leur maître dans de grandes outres (ou cruches) que les Latins appelaient, je crois, *amphora*. Ils attachaient une corde à deux arbres auxquels ils la suspendaient à l'ardeur du plus grand soleil, après l'avoir entourée de linge bien mouillé, ayant soin de la remuer continuellement pour exciter l'évaporation. Je ne sais si tu connais cette expérience, mais l'on dit qu'à défaut de glace, elle procure au vin une très-grande fraîcheur. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à toi tout de suite, toi qui as tant besoin de rafraîchissements dans ta zone torride, et je me suis promis de t'en faire part, quitte à ne rien t'apprendre de nouveau. Peut-être on pourrait aussi faire la même chose pour soi dans de grands voyages, et porter une veste de peau bien imbibée pour se préserver de l'extrême chaleur. En suivant le même principe, ce que je dis là ne doit pas être

absurde, et je te conseille de le faire essayer, car l'évaporation est la même; il doit s'évaporer également de la chaleur de tous les corps, de celle du sang comme de celle du vin. Mais voilà une dissertation bien savante pour moi; quand elle ne servirait qu'à te faire rire, ce serait toujours quelque chose. Adieu, cher mari; que ne suis-je auprès de toi! je ferais bien mieux que *de dire;* tout mon temps serait employé à te soigner, à diminuer tes peines et à te chercher des consolations. Je ne voudrais pas d'autre bonheur dans ce monde-ci et même dans l'autre; car, qu'y a-t-il de plus heureux que de s'aimer et de ne jamais se quitter quand on s'aime? Ce n'est pas pour rien qu'on a fait l'enfer de l'absence; c'est le plus grand supplice des damnés; un supplice dont on ne peut pas se faire d'idée, à moins que de l'avoir éprouvé. Je te l'ai dit cent fois et je te le répète, la mort n'est rien en comparaison.

Ce 22 avril 1787.

J'ai été si misérable toute la journée, que j'ai à peine la force de tenir ma plume ce soir. De plus, je suis triste et inquiète de la longueur de mes maux, et je m'en veux de t'en ennuyer sans cesse. Mais, comment faire? il faut bien te donner la raison de mes journalières déraisons qui croissent à vue d'œil. Bonsoir, mon ami. Plains-moi, et ne m'en aime pas moins, si tu peux; c'est assez difficile, j'en conviens, et je sens mieux que personne combien je suis haïssable.

Ce 23 avril 1787.

Je ne suis guère dans de meilleures dispositions aujourd'hui qu'hier, et je commence à sentir plus que jamais la douleur de ne pas recevoir de tes nouvelles; elle m'ôte presque la volonté de t'écrire en pensant que mes lettres ne te parviendront pas plus tôt que les tiennes ne me parviennent; et quand je songe au chemin qu'elles doivent faire, et au peu qu'elles valent, je trouve que je ferais mieux de les jeter au feu tout de suite pour t'en débarrasser et moi aussi.

Il y a aujourd'hui une assemblée générale des notables, avec les nouveaux initiés, M. de Lamoignon et M. de Fourqueux; celui-ci a lu un mémoire sur différents sujets qu'on n'a pas entendu, tant il a la voix faible et cassée de timidité et de vieillesse. Le Roi a fait un très-beau discours, que je te copierai dès que j'aurai pu me le procurer.

La comtesse Diane est partie ce matin pour l'Angleterre avec madame de Vaudreuil. C'est prouver qu'elle ne craint rien au milieu des orages. La duchesse de Polignac en fera autant le 2 de mai, si M. de Vaudreuil est en état de voyager, car il crache le sang et a une fièvre assez forte depuis huit jours. Voilà ce que c'est d'être plus violent qu'un autre. Le sang-froid est un don bien précieux; et pour moi, je donnerais tout ce que je possède pour ne m'affecter que modérément dans l'occasion de toutes les injustices des hommes et du sort, et même des tiennes, qui m'ont trop souvent mise à la torture. Cela viendra peut-être avec le temps. Mais, en attendant, je finis, et j'aurai fort peu à gagner si le combat finit faute de combattants

quand je n'aurai plus de cœur ni de force. Adieu, trop cher mari ; en attendant, il bat de toutes ses forces, ce faible cœur, à la moindre idée de toi, tels efforts que je fasse pour l'en empêcher.

Ce 24 avril 1787.

Ce pauvre M. de Tingry vient de mourir de la mort la plus désirable, c'est-à-dire subitement. Il sonnait pour demander ses chevaux, il est tombé aux pieds de sa femme sans aucun mouvement. On l'a ouvert, et on ne lui a trouvé d'autre cause de mort que le cœur resserré, et l'on croit que c'est ce qui a arrêté tout d'un coup la circulation. Sa pauvre femme en est au désespoir, et elle a raison. C'était un bon et honnête homme, et un ami essentiel qu'elle perd dans un âge où il n'est pas facile de le remplacer. C'est une malheureuse condition que la nôtre, quand on pense qu'il n'y a pas d'autre alternative que de mourir ou de voir mourir ce qui nous est plus cher que nous-même. Cette idée m'empêche de continuer. Je me sens si triste que je craindrais de faire passer la même tristesse dans ton âme ; et ce que l'on peut faire de mieux dans de semblables occasions, c'est d'en détourner son attention, s'il est possible. Bonsoir, cher mari ; mais, en attendant, ma pauvre vie se consume dans les larmes, et quel en sera le dédommagement s'il faut la quitter sans te revoir !

Ce 25 avril 1787.

J'arrive de souper chez madame de Montesson (1), que j'ai retrouvée comme je l'avais laissée il y a plus d'un an, c'est-à-dire qu'il ne lui manque pas un grain de poudre, et qu'elle est si bien la même en tout et pour tout, que je serais tentée de croire qu'on l'a conservée dans une armoire. C'est le même apprêt, le même visage, la même coiffure, etc.... Il y avait un monde prodigieux chez elle; on jouait, on soupait, on causait. Je n'ai ni joué ni soupé, mais j'ai fait la conversation avec ce que j'ai trouvé de plus aimable dans mon chemin. C'est quelquefois une distraction assez agréable pour moi; mais encore faut-il que mon pauvre esprit veuille bien s'y prêter, ainsi que mon faible corps qui se fatigue très-vite de la plus légère contrainte.

Ce 26 avril 1787.

Je rentre chez moi, il est minuit; on me remet une lettre de M. Fraires, qui m'apprend ton heureuse arrivée au Sénégal. Mais par quelle fatalité ne sont-ce pas tes lettres qui me l'apprennent? N'as-tu pas eu le temps d'écrire? As-tu écrit à d'autres qu'à moi? Demain m'instruira de tout cela. Mais, en attendant, je sens que je ne dormirai pas de toute la nuit, tant je suis dévorée d'inquié-

(1) Mariée morganatiquement au duc d'Orléans, grand-père du roi Louis-Philippe.

tude et de crainte de ton oubli. Si tu pouvais lire dans mon cœur, mon enfant, tu ne te permettrais pas la moindre négligence sur cet article, car l'ombre du soupçon sur la plus petite apparence d'un tort envers ta malheureuse femme lui ôte dix années de vie. Je ne saurais supporter la pensée de n'être pas aimée de ce que j'aime le mieux au monde. Mon cœur crie à l'injustice; et il me semble que c'est un vol qui m'est fait de la meilleure partie de moi-même. Mais c'est moi qui te fais injure par de semblables craintes; l'espace qui nous sépare, quoique immense, n'est pas suffisant pour m'avoir effacée de ton souvenir. Tu n'as pas pu oublier les larmes que tu m'as vue répandre, ni détruire cette douce sympathie, aussi forte que la nature, qui nous entraînait l'un vers l'autre presque en dépit de notre volonté; je suis encore pour toi, je l'espère, ce que tu es pour moi, un adoucissement à tes peines, en songeant au désir que j'aurais de les partager, et au plaisir indicible dont nous jouirons en nous revoyant encore.

Ce 27 avril 1787.

J'ai un trouble intérieur qui ne me permet guère de t'écrire. Je suis également mécontente de toi et de moi. J'attends ta sœur, qui m'a fait demander à souper, et cet extraordinaire me pénètre d'effroi, car elle n'a pas coutume de me traiter aussi bien. J'ai peur qu'elle ne me montre une de tes lettres, quand je me meurs de chagrin de n'en point avoir. Je sens que cela me ferait beaucoup de mal. Aie pitié de moi, mon enfant, ménage ma fai-

blesse, si tu veux conserver mes jours, et pardonne-moi de t'aimer mieux qu'on n'aima jamais. Je suis hors de moi. Je relis tes anciennes lettres, pour me redonner un peu de confiance et me convaincre de l'impossibilité de ton indifférence et de ton oubli; mais j'ai beau faire, mon cœur est dévoré de chagrin, et mon esprit livré aux plus tristes pressentiments.

Ce 28 avril 1787.

Écoute ma tragique histoire, et si tu ne dis pas après que ta pauvre femme est la plus folle et la plus sage, la plus vive et la plus modérée, la plus soupçonneuse et la plus confiante de toutes les femmes, tu seras le plus injuste des hommes.

Je t'avais mandé que j'attendais ta sœur à souper. J'avais prié le petit abbé de Bonneval, qu'elle aime assez, avec M. Hailes, que j'aime beaucoup, pour lui tenir compagnie, afin qu'elle n'ait pas l'ennui de mon cruel tête-à-tête. Tout étant ainsi disposé, elle arrive à dix heures : les yeux lui sortaient de la tête, et ces messieurs étant déjà arrivés, elle me prend par la main, m'entraîne dans l'embrasure d'une fenêtre et me demande, avec beaucoup de vivacité, si j'ai reçu de tes nouvelles. C'était tout ce que je craignais dans le monde que cette question. Elle me fit l'effet d'un coup de poignard. Je lui dis que non, et je lui demandai en tremblant si elle en avait eu : Non, me dit-elle, mais je quitte madame de Lauzun qui a reçu une lettre de huit pages, dans laquelle il lui marque qu'il m'écrit, et j'attends à tout moment mes paquets. Je ne conçois pas comment ils ne sont pas encore arrivés. Je

m'aperçus bien qu'elle jouissait de mon inquiétude et du plaisir de me voir pas plus avancée qu'elle. Mais n'importe ; je fis bonne contenance, et je tâchai d'être le mieux possible pendant tout le souper. Mais tu n'y es pas! comme nous sortions de table, et que nous étions à peine établis à la cheminée, avec des lumières tout autour de moi, pour éclairer l'ouvrage de ta sœur, on lui apporte un gros paquet de la part de M. de Nivernois. C'était de toi! Elle me le montre, le lit, veut me le faire lire. Pendant tout ce temps, je ne sais où j'étais, à la suite d'un mouvement violent que j'avais éprouvé dans la tête et au cœur. Je sentis une sueur froide s'emparer de tous mes membres, et pour quelques minutes, je fus certainement pétrifiée. Mais l'idée que tous les yeux étaient sur moi, et surtout ceux de ma fille, me rappela à la raison, et peut-être à la vie. Je fis un tel effort sur moi-même, que je pus être à la conversation, entendre et répondre à peu près à propos. Je retins mes larmes, prêtes à m'échapper, et j'eus la force de dire à ta sœur que j'étais charmée de la voir tranquille et contente. Elle me montra ta lettre, que j'eus l'air de lire ; mais la vérité est que je n'en pus lire un mot, telle envie que j'en eusse. J'avais un nuage sur les yeux, et un tel trouble intérieur que je perdais le fil des idées quand j'avais pu en déchiffrer quelques lignes. La préoccupation de ta sœur, bien naturelle dans ce moment-là, l'empêcha, à ce que je crus, de s'en apercevoir. Son rôle était moins difficile que le mien ; elle fut assez aimable le reste de la soirée, que je trouvai d'une longueur équivalente à l'éternité. Elle me regardait de temps en temps, comme ayant l'air de vouloir pénétrer dans mon cœur, avec des yeux qui ne valaient rien du tout,

à ce qu'il me semblait du moins, car je n'avais pas plus de raison dans ce moment qu'une personne ivre. Enfin, chacun m'abandonna à mon malheureux sort, excepté ma fille, que je fis coucher bien vite pour me donner le temps de respirer. Les larmes, que je répandis alors en abondance, me soulagèrent et calmèrent un peu cette fièvre ardente que la contrainte et tous les mauvais principes d'un fol amour avaient allumée au dedans de moi. J'entends par mauvais principes, ces vilains soupçons, qui sont comme autant de vautours, qui me rongent le cœur, et cette colère sourde, qui me change en furie en un instant. Cependant il faut avouer, à ma louange, que dans cette occasion, je les ai combattus de toutes mes forces, et que j'entendais une voix intérieure, qui était sans doute la tienne, qui me disait : Il t'a écrit; il t'aime; qu'as-tu fait pour qu'il ne t'aime plus, depuis ce dernier jour où il t'affirma de si bonne foi qu'il t'aimerait *toujours?* Tes malheurs, tes regrets, ta faiblesse, te sont un sûr garant d'un cœur comme le sien. Que ferais-tu sans lui, et que ferait-il sans toi, dans ce monde si peu fait pour l'un et pour l'autre, et où trouveriez-vous l'un sans l'autre tant de bonhomie, de franchise, d'aisance, de sûreté et de consolation? Va, il t'aime; qu'as-tu besoin qu'il te le dise encore, et peux-tu lui faire un crime, si ton mauvais génie a soustrait, pour ton supplice, les témoignages journaliers qu'il t'en a donnés malgré l'incommodité d'écrire sur la mer, au milieu des dangers et des souffrances de toute espèce? Tu lui dois cette confiance, et tu l'offenses par tes indignes soupçons.

Je me suis rendue sans peine à de si bonnes raisons; mon âme a pour ainsi dire pris son essor pour s'élever au-dessus de toute cette nature imparfaite, qui la ternissait. Elle s'est réunie à la tienne, pour n'en plus faire

qu'une et ne plus craindre de séparation, et alors, j'ai senti une espèce de béatitude, telle que l'amour divin pourrait la sentir; et, pendant plus de deux heures, je suis restée dans cet état, sans songer à la nuit qui s'écoulait, et à la nécessité de prendre quelque repos. A la fin, cette méchante enveloppe mortelle, si mal choisie pour l'âme qu'elle renferme, lui a fait des représentations, et je me suis couchée, sans pouvoir fermer l'œil jusqu'à trois heures du matin, que je me suis un peu assoupie pour rêver de toi : et quel rêve! un rêve qui a détruit toutes mes belles résolutions, abattu mon courage, et qui m'a rendue plus faible qu'un enfant. Je t'ai vu triste, de mauvaise humeur, ne voulant ni me parler ni me regarder, comme dans les moments où tu étais le plus mécontent de moi. Ni mes larmes, ni mes prières, rien ne pouvait t'attendrir; je me suis réveillée beaucoup plus mal encore que je ne m'étais endormie, et ce matin, je n'entends pas ouvrir ma porte, que je regarde bien vite si ce n'est pas un paquet de lettres. Mon pauvre corps a tellement pâti de tant de secousses, que je tremble, et que je suis à tout moment comme si j'allais m'évanouir. Si je n'ai pas de tes nouvelles, c'est fait de moi. J'ai tout épuisé, raison, patience, amour. Que veux-tu que je devienne si, à défaut de toi, je n'ai même pas de tes lettres pour me faire vivre?

Que je suis heureuse, mon enfant! les voilà, ces précieuses lettres qui ont failli me faire mourir d'impatience et de chagrin; elles me rendent à la vie, et il est impossible d'exprimer ce qui se passe en moi dans ce moment. Je n'ai pas le loisir de les lire; ma chambre est pleine d'importuns; mais je les vois, je suis contente.

Ce 28 avril 1787, soir.

Ah! quel charme inexprimable de voir écrit de ta main, que tu m'aimes, que tu penses à moi, que tu me regrettes et que tu me plains! Que j'avais besoin de cette consolation et de ce soutien! Jamais la manne dans le désert n'est venue plus à propos, et je me sentais mourir. J'ai passé toute ma journée avec toi; je me suis enfermée dans ma petite bibliothèque, où je lisais et je pleurais alternativement. Il n'y a aucune de tes lettres qui m'ait fait autant de plaisir que celles-ci, et je ne crois pas que j'en aie reçu qui les vaillent. Je crois te voir dans les moments où ton cœur sait si bien exprimer ce qu'il sent, et où ton esprit tire parti de tous ses charmes, pour plaire et pour attacher. Si je ne t'aimais pas comme une folle depuis dix ans, c'eût été fait de moi aujourd'hui; je ne me serais jamais défendue contre cet attrait irrésistible, que toi seul peux connaître certainement. Tu es le plus aimable des hommes et le plus aimé; je ne me lasserais jamais de te le dire, si je ne pensais quelquefois que tu es las de l'entendre, et si les mots pouvaient rendre seulement la millième partie de ce que je sens. Tu serais attendri, j'en suis sûre, si tu pouvais lire dans mon âme et connaître tout ce que tu es pour moi, et ce que je souffre de ton absence. Le mouvement n'est pas plus nécessaire à la vie que tu l'es à mon existence, et sans cette correspondance intime, qui nous fait communiquer d'un monde à l'autre, à travers un espace immense, je sens que je mourrais. Mais il faut finir; mon cœur est si plein, que je t'écrirais jusqu'à demain matin, si je n'y prenais garde; c'est une douceur

inexprimable pour moi d'être bien sûre que tous mes sentiments sont partagés, et qu'au fond de l'Afrique, ma pauvre androgyne ne me perd pas de vue, et désire comme moi de se réunir à ce qu'elle aime, pour son repos et son bonheur.

Ce 29 avril 1787.

Je me suis ressentie toute la journée, mon enfant, de tout le plaisir que j'ai eu hier. J'ai été plus légère, moins souffrante et d'une gaieté que je croyais avoir perdue tout à fait. J'ai passé une soirée charmante chez ma comtesse Auguste, entre cinq ou six personnes, et j'y suis restée jusqu'à près de deux heures du matin, à entendre raconter des histoires de revenants et d'apparitions d'amis absents, qui ont tellement éveillé mon imagination, que je sens que je n'en dormirai pas de la nuit. S'il n'était pas si tard, je te raconterais la plus belle de toutes, qui m'a charmée; mais ce sera pour demain. En attendant, embrasse ta pauvre folle, qui s'imagine déjà te revoir et pouvoir te serrer dans ses bras, en dépit des mille lieues qui nous séparent, et de l'enfer conjuré contre notre bonheur.

Ce 30 avril 1787.

Je vais te conter une petite histoire, puisque je te l'ai promis, et afin que tu ne sois pas trop surpris la première fois qu'il t'en arrivera autant.

Je ne sais si tu connais M. de Catuelan; il y a environ six mois qu'au sujet de M. Cagliostro, on lui parla d'un homme qui avait le secret de faire revenir *non-seulement les morts,* mais les vivants, fussent-ils au bout du monde. Il était fort attaché à une dame anglaise, dont il supportait l'absence avec beaucoup de peine. Il va le trouver, lui demande instamment de la lui faire voir et lui offre pour cela une partie de ce qu'il possède. Le sorcier se fait beaucoup prier; il allègue la police qui le poursuit, les risques qu'il court pour sa propre vie, car il n'y a rien de moins sûr qu'un commerce avec le diable, les serments qu'il a faits de ne plus faire ces tentatives, etc. Notre pauvre amoureux ne se paye pas de ses raisons; il le prie de nouveau; il fait tant et tant qu'à la fin il le détermine. Monsieur, dit-il à M. de Catuelan, je ne peux pas vous dissimuler que si je me rends à vos instances, vous courrez les plus grands dangers; mais si cela ne vous intimide pas, suivez-moi; vous allez voir la personne que vous désirez et lui parler, à condition cependant que vous ne resterez pas avec elle plus d'un quart d'heure, car passé ce temps, je ne répondrais plus de vous ni de moi. Effectivement, il le suit dans différentes pièces fort peu éclairées, et ils arrivent à la porte d'un petit cabinet, où il lui dit d'entrer. Si vous n'êtes pas sûr de votre courage, ajouta-t-il, et que la peur vous prenne, je vais rester ici; vous n'aurez qu'à venir bien vite me trouver; sinon, prenez un marteau que vous trouverez sur la cheminée, frappez-en trois coups, et cinq minutes après vous verrez paraître la personne que vous désirez. Effectivement, il entre, il frappe, il attend, et la voit venir aussitôt à lui de l'air le plus aimable. Ah! chevalier, lui dit-elle, comment êtes-vous dans ce pays-ci? Voilà une surprise bien agréa-

ble (elle le croyait en Angleterre); vous m'avez écrit dernièrement, et vous ne m'en disiez pas un mot. Que cela me fait de plaisir, etc. Lui n'en croit pas ses yeux; il s'approche, il la regarde, lui prend la main et veut lui témoigner son étonnement et ses doutes. Elle le rassure; il la croit, et oublie si bien l'heure, que le quart d'heure était à peu près passé, qu'il ne comptait qu'une minute. Donnez-moi votre anneau, lui dit-il en la quittant, afin que je sois bien convaincu que tant de bonheur n'est point un songe. Elle le lui donne, et comme il lui disait adieu, il entend des gémissements et des plaintes qui le font frissonner; il se retire, la dame disparaît, et il voit le sorcier étendu par terre, pouvant à peine respirer. Sa présence le fit revenir; mais il lui dit qu'un moment plus tard, il serait arrivé les plus grands malheurs; qu'il lui était impossible d'imaginer le danger qu'ils avaient couru. M. de Catuelan lui en fit des excuses, et le pria de lui procurer quelquefois ces instants de bonheur. Je le veux bien, répondit-il, mais à condition que vous ne direz à personne ce que vous avez vu. Il lui promit et ne tint pas sa parole. Dès le lendemain, il fut conter cette étrange aventure à M. de Malesherbes, qui le crut fou d'abord, mais qui ne sut que répondre quand il lui montra l'anneau, qu'il tenait de la personne même qu'il disait avoir vue. On prit des informations; M. de Catuelan voulut retourner chez cet homme; il était disparu, et telles perquisitions qu'il ait faites depuis, il n'en a point eu de nouvelles; il en a été au désespoir, comme tu l'imagines bien; mais il a payé la peine de son indiscrétion. Il fut curieux ensuite de savoir de son amie ce qu'elle faisait en Angleterre au moment où il l'avait si bien vue en France; il lui écrivit pour le lui demander, sans lui rien laisser con-

naître du motif de sa question. Elle lui répondit que ce même jour, et à la même heure, elle s'était senti une forte envie de dormir, qu'elle y avait succombé et qu'elle avait rêvé qu'elle le voyait et qu'elle lui parlait, et qu'en la quittant, il lui avait demandé son anneau, qu'elle lui avait donné, et qu'à son réveil elle avait été saisie d'effroi ne le retrouvant plus à son doigt; qu'elle allait lui écrire pour lui faire part de cet étrange réve, au moment où elle avait reçu sa lettre, etc., etc.

Cette histoire, tout invraisemblable qu'elle est, est d'une grande vérité. M. de Catuelan la raconte à tout le monde, et l'on dit qu'il n'a jamais menti. Si je pouvais trouver la demeure de cet habile sorcier, tu viendrais dans peu, je t'assure, me faire une petite visite; car il n'y a rien que je ne fisse pour cela, et le diable aurait bon marché de moi. Tiens-toi sur tes gardes toujours, et s'il t'arrive jamais de me voir en dormant, ne crois plus que ce soit un songe. Adieu, mon enfant, je te fais là des contes à dormir debout; aussi fais-je, et je dors si bien que la plume me tombe des mains. Il faut cependant encore que je t'embrasse avant que de te quitter, pour me faire rêver moins tristement.

Ce 1er mai 1787.

Je ne dirai pas, comme dans la chanson, le premier jour du mois de mai fut le plus beau jour de ma vie; c'est un des plus tristes. J'ai vu ce matin M. d'Estoges, qui va retourner incessamment au Sénégal, qui arrive du Havre, et qui prétend tenir de plusieurs officiers qui l'ont quitté

depuis peu, les plus fâcheuses nouvelles de ce redoutable enfer. Ils disent qu'il y a eu une révolte dans l'île, à ton arrivée; qu'ils ont mis le feu à plusieurs endroits différents, et entre autres à un vaisseau de la Compagnie, et qu'une grande quantité de nègres appartenant à cette même Compagnie ont pris le large et se sont sauvés. Quant à cela, je ne m'en inquiète guère; tout ce que je crains, c'est qu'ils ne t'aient rendu responsable de ce malheureux traité, qui leur donne tant d'humeur, et que tu n'aies eu beaucoup à souffrir, relativement à ta délicatesse et à ta sensibilité. Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils assurent que tu t'en es retourné aussitôt à Gorée. Si cela est vrai, il y a grande apparence que le mal n'était pas aussi considérable qu'ils l'ont fait d'abord, et je soupçonne par là leur récit et leur bonne foi. Dieu veuille que je ne me trompe pas et que ces bruits fâcheux soient dénués de fondement.

Je ne peux jamais être tranquille; je commençais à respirer après la lecture de tes lettres, et à me livrer à la douce espérance de te revoir enfin, avec toute la tendresse et la confiance d'un bon mari. Je ne m'occupais plus qu'à compter les jours, et à me réjouir à mesure qu'ils passaient; et voilà de nouvelles inquiétudes qui me replongent dans de nouveaux chagrins, qui rendent mon existence véritablement bien misérable. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il faut encore plus de deux ou trois mois avant que de savoir la vérité; cette incertitude tuerait quelqu'un de moins vif que ta pauvre femme; ainsi, juge de l'état où elle doit être avec sa vivacité et son amour naturel et surnaturel.

Ce 2 mai 1787.

Avant tout, souviens-toi *du deux de mai;* il sera à jamais mémorable dans mes fastes : c'est lui qui a décidé du bonheur et du malheur de ma vie. Que dechoses passées depuis ce moment, que toute la prudence humaine ne pourrait pas calculer, et que notre sort est différent! Tels événements qui arrivent à présent, je ne retrouverai plus ces temps heureux, où je n'avais à vivre que pour toi, et où je me livrais à la douce illusion que tu ne pouvais pas te passer de moi. Cette erreur m'a coûté bien cher quand il a fallu la perdre, et que ne m'a-t-elle coûté la vie! j'aurais été moins à plaindre.

Ce 3 mai 1787.

M. de Vildeuil est contrôleur général, M. de Fourqueux renvoyé. Ce serait l'équivalent d'une mort subite pour un ambitieux; mais ce bon homme, la simplicité même, trouvera en lui bien des motifs de consolation! Il n'en sera pas ainsi de sa femme, qui, pendant les quinze jours juste qu'il a été en place, n'a pensé qu'à se faire présenter, et elle n'avait pas de temps à perdre, car elle a été présentée le dimanche, et son mari renvoyé le lundi. Cette petite sottise a jeté un ridicule sur cet honnête homme, qu'il ne méritait pas, et qui est plus désagréable, à mon avis, que tout le reste.

On ne parle que d'impôts, que de diminutions de pensions; c'est le quart d'heure de Rabelais; on ne vit que du

bout des dents, à l'exception de l'archevêque de Toulouse, qui triomphe enfin et qui est parvenu jusqu'à la cime de ce rocher escarpé et glissant qu'il essayait de gravir depuis trente ans, et auquel il ne serait jamais parvenu sans l'abbé de Vermont (1), qui lui a donné la main. Il vient d'être nommé chef du Conseil des finances et administrateur des finances. De là à être premier ministre il n'y a plus qu'un pas, et il a beau jeu pour y parvenir, à moins que la mort, qui s'amuse quelquefois à déjouer les plus habiles, ne l'arrête en chemin. Tandis qu'il est au faîte de la roue de la capricieuse fortune, *ton bon ami* (2) est dessous, et serait peut-être mieux placé dessus, si l'on faisait justice à qui elle appartient. Il a été hué en passant par Verdun pour se rendre à sa terre d'Allonville; on l'a couvert de boue, et l'on a voulu s'emparer de ses chevaux pour lui faire faire le tour d'une place où, dans l'instant même qu'il passait, on pendait un *pauvre petit voleur,* qui n'aurait pas demandé mieux que de lui céder sa place, car à tout seigneur tout honneur. Si ce terrible seigneur avait un peu de cœur, il aurait dû mourir de honte et de désespoir; mais il paraît qu'il ne s'en porte pas plus mal, et qu'il s'en consolera avec le nombre infini de millions qui manquent au trésor royal; grand bien lui fasse — et parlons d'autre chose.

Je vais à Raisme ces jours-ci, promener mon ennui, ne pouvant aller à Plombières, à cause du peu de temps qui me reste d'ici à notre mariage (3). Je ne veux pas y ap-

(1) Précepteur de la Reine.
(2) M. de Calonne.
(3) Le mariage de sa fille avec M. de Custines.

porter le moindre délai, au risque d'en mourir, s'il le faut. Il vaut mieux mourir de maladie que de chagrin ; cela fait moins de mal. Adieu, mon ami, me voici à la fin de mon papier, mais non pas à la fin de tout ce que je voudrais te dire; car, si je m'en croyais, l'éternité suffirait à peine pour l'écrire et pour le lire.

Ce 4 mai 1787.

J'ai été toute la journée occupée des préparatifs de mon voyage de Raisme, et j'en suis si fatiguée que je n'ai plus que la force de m'aller coucher, et d'autant plus vite que je compte partir demain de fort bonne heure. L'on parle d'un emprunt de quatre-vingt millions, dont ni toi ni moi sûrement ne fournirons un sol. On dit encore mille autres nouvelles, qui méritent confirmation avant que de prendre la route du Sénégal; mais ce qui est très-certain, c'est que ta pauvre douairière t'aime de tout son cœur, et que la nuit et le jour lui paraissent d'une longueur insupportable, depuis que tu es à mille lieues d'elle. Belle nouvelle, me diras-tu, il y a dix ans que je le sais.

Ce 5 mai 1787, samedi.

Je suis arrivée à sept heures du soir à Anisy, si lasse que je n'ai pas eu la force de souper, mais bien de me promener. En entrant dans cette grande maison où nous nous sommes si souvent querellés et quelquefois bien aimés, j'ai senti mon cœur se serrer de tristesse; je me suis rappelé surtout ta dernière apparition, où, comme un autre

Léandre, tu es arrivé *imbibé et trempé* depuis la tête jusqu'aux pieds. J'aurais voulu, comme Héro, faire sécher tes habits, te réchauffer; mais à peine osais-je te regarder, tant je craignais qu'on ne me regardât aussi, et qu'on ne lût sur mon visage tout ce qui se passait alors dans mon cœur. Que cette contrainte est horrible! on voit bien qu'elle est de l'invention des hommes, car jamais la nature n'aurait été assez cruelle pour leur imposer des lois si dures. De tous les malheurs que j'ai éprouvés, c'est celui que j'ai le mieux senti, comme le plus opposé sans doute à l'état naturel. Tu ne reconnaîtras plus ce lieu quand tu y reviendras, tant il sera changé *en bien*. La cascade est renversée; l'on y a substitué la grotte de Calypso; c'est à présent un lieu enchanté; on y fait mille détours dans un jour mystérieux, qui pénètre à travers des nappes d'eau qui tombent de tous côtés, et dont le bruit porte dans l'âme un doux assoupissement, qui fait un très-grand bien dans une âme agitée. Je compte user souvent de ce remède, *et pour cause;* je resterai ici jusqu'à après-demain avec l'évêque et mes enfants, à bien me promener et me reposer; l'évêque y restera seul comme un ermite jusqu'à la moitié de juin, et moi je vais m'établir à Raisme à peu près ce temps-là avec mes enfants, car la trop grande solitude ne me convient plus; mon âme en est effrayée, comme une pauvre malade qui sent le besoin qu'elle a des autres. Adieu, mon enfant; que de tristes souvenirs accompagnent maintenant ton idée! Ce serait bien assez du présent; pourquoi faut-il y joindre encore le passé? Que la mémoire est un don funeste! c'est de là que vient tout le mal, sans cela on n'aimerait pas plus qu'il ne faut, et l'imagination serait une bien petite personne.

Ce 6 mai 1787.

J'ai oublié de te parler à Paris d'un événement affreux qui vient d'arriver, et qui fait frémir les pauvres malheureuses comme moi, qui ont tous leurs intérêts au delà des mers. Ce joli petit Laborde, qui s'était embarqué avec M. de La Pérouse dans le projet de faire le tour du monde, vient de se noyer avec son frère, huit officiers et d'autres encore. Ils étaient au nombre de vingt-six, ils voulaient aborder à une petite île inconnue, dans la mer Pacifique, à la hauteur de la Californie, M. de La Pérouse avait détaché deux chaloupes pour l'aller reconnaître, et il paraît que c'est une espèce de *barre*, qu'ils n'avaient point aperçue, qui les a fait chavirer. Heureusement, il n'y a plus de *barre* entre nous, s'il y a encore de terribles barrières; cela tranquillise un peu au milieu de ces redoutables exemples.

M. et madame de Laborde sont au désespoir; rien ne console de perdre deux enfants à la fois dans une pareille circonstance, où rien ne peut dédommager ni satisfaire l'ambition ou l'amour-propre; car bien des gens savent prendre leur parti quand il y a de l'argent à gagner ou de la gloire à acquérir. Ici, il n'y avait pour ces pauvres jeunes gens que des millions tout acquis à prendre, et une vie fort douce et fort agréable à perdre. Ma pauvre voisine avait les yeux fort rouges le jour qu'on sut cette nouvelle : le temps et un nouveau choix n'avaient pas apparemment encore *fait tout leur effet sur elle*. Je la plaindrais bien si elle n'avait pas de consolation. Je me suis promenée toute la journée, malgré le vent et une hu-

midité effroyable; je ne saurais voir de mon fauteuil la campagne et ce joli vert frais du printemps, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à Delphine et à Elzéar. En dépit de mes jambes, de ma force et de ma paresse, je vais toujours, jusqu'à ce que je ne puisse plus aller du tout, et c'est où j'en suis ce soir; je ne veux cependant pas me coucher sans t'avoir rappelé cette caverne que nous rencontrâmes un jour dans notre chemin, comme nous nous promenions à cheval, et où nous entrâmes par simple *curiosité;* elle me revient présentement à l'esprit : devine pourquoi, si cela t'est possible, car pour moi, je ne te le dirai pas; mais je vais m'endormir en y rêvant, et si quelque songe obligeant veut bien se charger de m'y conduire cette nuit et de t'y faire paraître, il me rendra bienheureuse de malheureuse que je suis. Adieu, mon cher mari; quand viendra le temps où nous supprimerons ce vilain mot de notre dictionnaire, et où nous nous reverrons pour ne plus nous quitter? Avec tout autre, j'aurais quelque espérance; mais avec toi, il faut remettre ce bonheur à l'éternité.

Ce 7 mai 1787.

Me voici à Guise, où je suis arrivée tout courant d'Anisy à sept heures du soir, pour y passer la nuit, ne voulant pas m'aventurer trop tard dans les mauvais chemins, à cause de mes enfants; j'en ai trouvé d'affreux depuis Laon jusqu'à Marne, et c'est un miracle que je ne m'y sois pas embourbée. La comtesse Auguste a versé trois fois en y passant avant-hier, et s'est rendue à Raisme dans le cabriolet de l'abbé de Lorme.

J'ai quitté Anisy sans regret; mon cœur y était oppressé de mille douloureux souvenirs qui me faisaient beaucoup de mal. J'étais logée dans une chambre à côté de celle que tu y as occupée, ce qui me tracassait encore. J'ai renoncé pour toujours à mon ancien appartement; l'évêque s'en est emparé, le croyant plus commode, et l'a déjà fait arranger d'une manière fort agréable; il me cédera le sien, que j'aime beaucoup mieux, parce qu'il te rappellera moins et qu'il est plus gai et plus sec. Bonsoir, mon ami. Je ne suis pas en train de causer ce soir; je suis triste et je souffre encore plus qu'à mon ordinaire, et d'ailleurs, dans une auberge assez sale et assez incommode, il me semble qu'on n'a rien de mieux à faire que de se coucher, sans en excepter même le plaisir de causer avec toi, qui est le seul qui me reste pour m'empêcher tout juste de me pendre.

Ce 8 mai 1787.

Nous avons été visiter ce matin le château de ces fiers ducs de Guise. Je ne sais si tu as jamais eu la curiosité de t'y arrêter en passant; ce sont de belles ruines, moins belles cependant que celles de Coucy. J'ai eu le courage de descendre dans les souterrains, car tu sais bien que j'aime à tout voir et à bien dépenser mes peines; ils sont plus considérables que l'extérieur; je n'en ai parcouru qu'une très-petite partie, de crainte de m'y perdre. Les fermiers généraux, dont la justice est fort injuste, en ont employé une partie à faire des prisons, dans lesquelles ils laissent gémir pendant nombre de mois et peut-être d'années, de pauvres misérables qui n'ont pas commis

d'autres crimes que de chercher à ramasser quelques miettes qui tombent de leur table; car, en effet, quel grand tort ces malheureux peuvent-ils faire à messieurs les fermiers généraux en faisant quelque petite contrebande de sel ou de tabac, pour avoir quelques sols à échanger avec du pain, dont ils font vivre leurs femmes et leurs enfants? Je me suis fort attendrie à leur sujet; je leur ai fait cent questions différentes, pour me mettre bien au fait de leurs affaires; entre autres à un petit orphelin de quatorze ans, beau comme le jour, et à de bonnes vieilles femmes, car on ne leur fait pas plus de grâce qu'aux autres. J'ai pris leur nom sur mes tablettes, et je compte écrire dès demain une belle épître au gros seigneur Varanchau (?), pour tâcher d'émouvoir sa sensibilité et obtenir leur grâce; s'il me refuse, je me brouille avec lui comme avec quelqu'un qui n'a pas plus d'âme que d'esprit.

J'ai trouvé des chemins épouvantables de Landrecies au Quesnoy, et je suis arrivée de très-bonne heure à Valenciennes, dans une rêverie involontaire qui t'aurait fait pitié si tu l'avais vue, et encore plus si tu en avais deviné la raison. Il me semblait à chaque instant que j'allais te voir paraître, tant les moments que nous y avons passés ensemble me sont encore présents. Heureusement ton régiment n'y est plus, et je n'ai pas eu le chagrin d'y rencontrer ton uniforme. Combien je me suis reproché dans le fond de mon cœur cette scène ridicule et déplacée d'autrefois, au moment où tu étais si souffrant, que ton air languissant aurait désarmé les lions et les tigres; ma folie de t'accabler alors, malgré l'amour dont j'étais tyrannisée; cette tendre pitié qui me faisait verser des flots de larmes en te regardant, et ma conscience qui me repro-

chait chacune de mes paroles! Qu'on est tenté de se mépriser en voyant combien la volonté est peu de chose en comparaison de ce mauvais principe qui nous gouverne à son gré, quand les passions sont une fois dans notre âme! Mais en même temps, on ne peut pas assez s'étonner, quand tout est rentré dans l'ordre, et que le temps a passé son éponge, du changement qui s'opère en soi : c'est le calme après la tempête, et la raison après l'ivresse; on ne peut plus concevoir qu'on ait été capable de dire et de faire autant de sottises, contre son caractère et sa pensée. Et à présent, mon enfant, je suis tellement changée à cet égard, qu'il me semble que tout cela est un rêve. J'abhorre cette horrible furie, qui, sous le nom de jalousie, dévore le cœur; l'excès du malheur en guérit; c'est un remède violent, il est vrai, mais il est immanquable; j'en juge par mon expérience. Tu seras bien surpris quand tu me verras d'un sang-froid que rien ne pourra plus troubler; car la jalousie est comme la peste, quand on en est réchappé c'est pour la vie. En tout, mon enfant, je crois que tu me trouveras bien changée; le temps, qui ne s'était occupé jusqu'ici qu'à détruire l'extérieur de ton pauvre petit édifice, a moissonné toutes les fleurs qui l'embellissaient; à présent, il attaque les fondements. Je sens de jour en jour le travail de sa perfide main sur mon esprit comme sur le reste; je vois les objets d'une autre manière; tout me fatigue; rien ne m'émeut; c'est le revers de la médaille. Je crains que mon humeur n'en devienne chagrine; je me fais souvent violence pour ne pas montrer à la plupart des gens le dégoût qu'ils m'inspirent, et pour ne pas censurer tout ce que je rencontre. C'est bien là ce qu'on appelle vieillir; quand une fois on en est à regarder toute chose à travers ce malheureux télescope, il faut dire adieu à

tous les plaisirs et à toutes les jouissances, car il ne faut rien voir de trop près; tout s'enlaidit hors du point de vue. Quelquefois, je suis tentée de mettre les mauvais effets sur ton compte, pour me laisser quelque espérance de retour; mais les jours et les années qui s'accumulent sur ma tête, à l'aide de ton absence, m'avertissent qu'il ne faut plus me faire d'illusion, et qu'il ne me reste plus que la mort en perspective, et la raison pour m'y conduire : c'est un triste guide, si le chemin est un peu long.

Adieu, mon pauvre mari; me voilà dans des moralités qui n'en finissent plus, et dont je ne peux me tirer qu'en t'embrassant de tout mon cœur pour me redonner un peu de courage; de mille lieues cela fait son effet, et si j'y ajoute l'idée d'être aimée de toi, tous ces monstres disparaîtront, comme dans la forêt enchantée ils disparaissaient à la vue de Renaud (1). Reviens donc vite, car le danger est pressant, et ne nous quittons plus, pour bien mettre à profit quelques beaux jours d'automne qui nous restent encore à dépenser.

Ce 9 mai 1787.

Malgré un temps affreux qu'il a fait tout le jour, nous avons été nous promener à Saint-Amand, voir les eaux, que je vais prendre avec la comtesse Auguste, et les bains, qui m'ont paru cependant bien sales et bien incommodes. Mais la nécessité passe par-dessus tout. J'ai été bien étonnée en voyant les boues, et en pensant que des êtres

(1) Dans la *Jérusalem délivrée*.

vivants et *pensants* avaient le courage de s'enterrer jusqu'au col dans ces tas d'ordures. Le cœur me soulevait en faisant de certaines réflexions fort naturelles, de tout ce qu'on doit se léguer en se succédant ainsi l'un à l'autre; car tout ce que Dieu et les hommes y ont mis y est resté. Ces boues précieuses n'ont peut-être pas été nettoyées depuis le déluge, dont elles tirent sans doute leur origine. Pour moi, je sens bien que pour rien je ne voudrais m'y plonger, pas même quand il s'agirait de conserver ma vie, à moins que cela n'intéressât la tienne. Adieu, mon cher mari; il est bien vrai que je t'aime, absent comme présent, de tout mon cœur, de toutes mes forces et de toute mon âme.

Ce 10 mai 1787.

Je crois t'avoir parlé du livre de madame de Genlis, sur la religion, et de sa déclamation sur les philosophes modernes, et entre autres sur M. de Condorcet. Il vient de lui faire une réponse charmante, qui a bien l'à-propos, tirée tout entière du père Massillon, dans son sermon sur la Purification :

« Souvent, enflé de quelques faibles lumières, qu'on croit avoir puisées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connaissances, tout régler sans vocation, tout entreprendre sans talents, tout décider sans autorité... »

Plus bas il y avait :

« Sermon de Massillon, pour la fête de la Purification, sur les dispositions nécessaires pour se consacrer à Dieu, *par une autre vie...* »

Nous avons été nous promener cette après-midi à l'abbaye de Bonne-Espérance; son nom m'y attache; elle est située au milieu des bois, précisément comme celle dont l'abbé Delille fait une si jolie description dans son poëme des Jardins :

« Plus loin une abbaye antique, abandonnée,
Tout à coup s'offre aux yeux, de bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert,
La méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires,
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire,
Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,
A la religion dérobaient quelques larmes. »

Toute la différence, c'est qu'ici ce sont de gros moines, qui, au lieu d'être *pâles*, de veiller, de prier et de se consumer en Dieu, ont des faces vermeilles et rebondies, qui sommeillent le jour et dorment mieux la nuit, qui usent la nappe à force de tenir table, plutôt que l'autel à force de prier, et qui, bien loin de s'occuper tristement de leurs erreurs passées, s'occupent gaiement des plaisirs présents quand ils en rencontrent. Mais en voilà assez sur la moinerie; ces gens-là sont trop heureux pour qu'on y songe longtemps; on en veut au sort de cette prédilection ridicule

et à tout le genre humain qui le souffre. En sortant de cette abbaye nous avons été à la fontaine d'Oubli ; malheureusement elle ne coule plus, car c'était fait de mon amour pour toi ; j'en aurais bu à longs traits jusqu'à l'ivresse, à condition cependant qu'elle n'eût fait son effet que pendant ton absence, car s'il ne fallait plus t'aimer du tout, le remède serait encore pis que le mal.

Ce 11 mai 1787.

La lecture, la peinture et la promenade se partagent fort bien notre temps, et je me trouverais ici beaucoup mieux qu'ailleurs, si je n'étais pas aussi près de Valenciennes ; mais je ne peux pas dire combien ce voisinage nuit à ma tranquillité ; je compte pour rien quatre années écoulées, et je me retrouve tout aussi folle que dans ce temps-là. Il faut désespérer de moi, puisque les deux plus grands remèdes pour guérir d'aimer, le temps et l'absence, ne me font plus d'effet.

Ce 12 mai 1787.

Je suis fatiguée aujourd'hui encore plus qu'à mon ordinaire, d'avoir pensé à toi toute la journée. La comtesse Auguste a voulu aller à la comédie de Valenciennes, et précisément je me suis trouvée à côté de ton ancienne Dulcinée du Toboso, qui t'écrivait à Spa deux lettres d'un si bon ton qu'elles me faisaient *mal au cœur*. A la voir, même avec d'autres yeux que les miens, elle a

réellement bien peu de charmes; elle est toute ronde à présent, parce qu'elle est fort engraissée, à ce que prétend la comtesse Augnste. Elle m'a mille fois plus divertie que le spectacle; elle était fort occupée de deux officiers, qui la tenaient dans un mouvement continuel de droite et de gauche, pour ne point faire de jaloux; elle riait et parlait plus haut que les acteurs; pour cette fois, j'étais jalouse, non pas de ses succès, mais de son bonheur, et je me disais : elle a connu ce pauvre Africain; elle l'a aimé; elle a fait encore plus, et elle a pu l'oublier, et elle peut en aimer d'autres; comment cela se peut-il faire? Je voudrais avoir sa recette, moi pauvre bête qui me consume en regrets superflus, qui, à mille lieues de lui, ne vois encore que par ses yeux, n'entends que lui, ne peux penser à rien qu'à lui, qui fais du passé le présent pour l'amour de lui, et voue le présent à la tristesse et au désespoir. Ma vie ne sera pourtant pas plus longue que la sienne; elle la met à profit, et moi je la jette par les fenêtres. Ah! elle est beaucoup plus raisonnable que moi, sans doute, car Salomon a dit : Jouir, c'est la sagesse. Bien qu'il n'y ait que des malheurs à gagner en t'aimant, je t'aime tous les jours davantage.

Ce 13 mai 1787.

Tout amour-propre à part, tu n'aurais pas pu t'empêcher de rire ce matin en voyant arriver mademoiselle Pantin, que tu connais sans doute, avec un portrait de la comtesse Auguste, que tu as barbouillé il y a cinq ou six ans, pour me prier à mains jointes de le débarbouiller, en

lui faisant une petite *lessive,* c'est son *expression.* Il est ressemblant, mais il est noir comme le visage de ta bonne *Oua-Oua.* Si tu avais fait ce bel ouvrage en arrivant d'Afrique, on aurait pu croire que c'était par un reste de ressouvenir de tes beautés diaboliques; mais alors, tu n'avais pas les yeux gâtés, et ton talent était dans toute sa fraîcheur. Quoi qu'il en soit, je vais essayer de lui faire perdre cette couleur de corbeau, pour lui donner celle de la colombe, qui convient bien mieux à son modèle ; ce ne sera pas la première fois que j'aurai retouché de tes chefs-d'œuvre avec succès; pardonne-moi cette insolence. Adieu, mon enfant; crois que si je ne te parle pas plus souvent de tout ce que ma tendresse pour toi me fait éprouver, c'est que ce serait lui faire tort que de l'écrire; tu me connais, c'est assez; pars de ce point et donne carrière à ton imagination : tu seras toujours au-dessous de la réalité.

Ce 14 mai 1787.

J'ai une migraine horrible aujourd'hui, et il y a ici une dame anglaise, chanoinesse de Denain, qu'on nomme madame de Campell, qui me fatigue encore plus, par la nécessité où je suis de me contraindre et de m'occuper d'elle. Je crois qu'elle est assez aimable aux yeux de tout autre; mais je ne la saurais souffrir dans ce moment-ci. Adieu; je crois que je ne t'aime pas non plus, tant je souffre; ce sera pour une autre fois. Nous allons demain à Saint-Amand essayer un remède nouveau.

Ce 15 mai 1787.

Me voici à Saint-Amand dans la plus jolie petite maison du monde, et dans l'endroit le plus sauvage; on ne voit que des prés émaillés de fleurs, de petites chaumières de distance en distance pour récréer la vue, et l'on ne rencontre que de jolis petits moutons et de jeunes bergers mieux tournés que nos bergers modernes, couronnés de lilas, mangeant de grosses tartines de pain bien noir, recouvertes de fromage bien blanc, ou bien chantant à l'unisson les charmes naïfs de leurs bergères. D'après mon goût pour la bergerie, pour les champs, pour le repos, tu imagines bien comme tout cela m'enchante; je m'en trouve une fois plus légère. Je me suis promenée tout le jour, et dans ce moment je sors du bain; il est minuit; car, tout au rebours des autres, je me baigne de préférence à cette heure plutôt que le matin, à cause de mes enfants qu'il faudrait perdre de vue trop longtemps. Les bains, comme le reste, se ressentent de la simplicité rustique de ce lieu : c'est un misérable tonneau enfoncé dans la terre, mais recouvert d'un drap bien propre; un petit lit de toile, dont les rideaux n'ont que la moitié de l'ampleur raisonnable; les quatre murailles bien blanches, et de petits fagots de sarments qui petillent et qui font une petite flamme brillante qui ressemble à ton esprit dans ses bons moments; ils réjouissent comme lui, et, sans beaucoup de nécessité, j'en fais brûler plusieurs tandis que je me baigne. C'est une grande dégénération de la splendeur et de la commodité des bains d'Aix, mais je ne saurais les regretter.

Adieu, mon enfant, je tombe de sommeil; c'est sans doute un des bons effets de ces bains rustiques.

Ce 16 mai 1787.

J'aime toujours davantage notre petite solitude; la paix qui y règne se communique à l'âme, et l'on y oublie facilement tout, excepté toi; ton idée même y est moins cruelle; l'espérance s'y montre avec un visage plus riant; l'inquiétude s'y calme; les terreurs s'y évanouissent, et les pressentiments y sont d'un bon augure. Enfin, mon ami, c'est le premier bon moment dont je jouis depuis ton départ, et où je ne déteste pas mon existence. Je sens du plaisir à respirer, à penser, à réfléchir, à regarder, à causer, à lire, à manger, à dormir, enfin à tout; et comme ces lieux te sont étrangers, tu m'y manques moins qu'ailleurs, ce qui fait beaucoup pour la bonne disposition où je me trouve. J'aimerais cependant mieux encore t'y voir que t'y oublier; mais que faire? il faut céder à la nécessité, et se mettre à l'abri autant qu'on peut jusqu'à la fin de l'orage.

Ce 17 mai 1787.

Nous venons de faire une visite aux moines de Vigogne; car nous ne voltigeons pas ici de conquête en conquête, mais d'abbaye en abbaye. Ce jour-ci est un des moins agréables que j'aie passés. Il fait un vent de nord qui enlaidit beaucoup notre petite solitude; ce vilain vent m'attriste toujours, je crois que c'est parce qu'il t'emporte si loin de moi : effectivement c'est l'ennemi de l'homme, et il a été sa punition. Dans le paradis terrestre, il n'était

pas question de lui ; il n'y avait que de jolis petits zéphirs qui soufflaient doucement, seulement pour rendre plus agréable l'air qu'on y respirait. Tout cela s'est évanoui comme un songe, aussi bien que le bonheur dont je jouissais autrefois. Encore suis-je beaucoup plus malheureuse qu'Ève, car il lui restait un appui et une consolation au milieu des dangers et des peines auxquels elle était condamnée, et moi, non-seulement j'en suis privée, mais j'ai à craindre pour lui beaucoup plus que pour moi. Sans cette première faute de notre imprudente mère, tu n'aurais cependant pas été au Sénégal ; il faut convenir qu'elle a eu grand tort.

Ce 18 mai 1787.

L'on me mande de Paris que le chevalier de Fabri, homme distingué dans la marine, dont le nom ne t'est sûrement pas inconnu, vient de périr d'une manière bien malheureuse : il avait fait passer son quartier-maître par les verges ; cet homme, outré de colère, résolut de s'en venger, et quelques jours après, ayant vu le chevalier de Fabri se promener seul sur le pont, il prit un boulet de canon dans chacune de ses poches, et s'étant approché de lui, il le saisit à bras-le-corps, le serra étroitement et se jeta avec lui dans la mer, où ils furent bientôt engloutis l'un et l'autre : voilà ce qui s'appelle une vengeance bien atroce. L'on me mande aussi que l'on ignore le temps où finira l'assemblée des notables ; elle s'occupe toujours de projets d'amélioration et de réforme.

M. de Calonne a été fort malade dans sa terre. Il avait

composé une apologie de son administration, mais on lui a défendu de publier cette pièce curieuse et inutile. On lui a permis seulement d'aller aux eaux de Bagnères pour sa santé physique et morale; mais ce trajet est bien long, et peut-être pourrait-il être lapidé en chemin. Son secrétaire vient de mourir assez subitement pour faire soupçonner qu'on ait aidé à la lettre; on dit même qu'il y avait tous les symptômes du poison, et que son maître n'a jamais voulu qu'on l'ouvrît. Voilà tout ce que je sais pour le présent. Je suis si loin des nouvelles qu'elles ne me parviennent que très-difficilement; sans toi, je ne m'en soucierais guère, mais je m'en sers comme de passe-ports à mes éternels rabâchages qui t'ennuieraient à la mort, si je ne te disais pas de temps en temps quelque chose de plus nouveau que *je t'aime à la folie.*

Ce 19 mai 1787.

J'ai été rêver toute l'après-midi dans un petit bois émaillé de fleurs. Jamais le temps n'avait été si beau, ni le rossignol si amoureux; il chantait à me rompre la tête. Devine si tu peux à qui je rêvais, et nomme-toi si tu l'oses, et tu ne te tromperas pas. C'est la première fois peut-être *depuis ton péché,* c'est-à-dire depuis ta désertion, que je me suis laissée aller sans trop de peine à cette perfide douceur; mais l'occasion était si belle, les arbres si verts, la solitude si agréable, que j'ai trouvé qu'il n'y manquait que toi pour la rendre absolument selon mon cœur. *Toi;* ce n'est plus cela qu'il faut dire, c'est ton idée seulement, car il ne m'est plus permis d'espérer que nous nous retrou-

vions encore comme autrefois tous les deux tout seuls à parcourir les bois, à gravir les rochers à pied ou à cheval, riant, chantant, libres de tous soucis, de tous projets, ne songeant qu'au présent, sans crainte de l'avenir, ne regrettant que le jour qui fuyait, ne désirant que le lendemain, et d'un commun accord oubliant l'univers. Cette cruelle ambition qui te possède à présent, qui est l'ennemie de toute vraie joie, de tous sentiments délicats, de la paix, du bonheur, du repos, etc., ne te quittera plus qu'à la mort. Tu m'y as sacrifiée; tu t'y sacrifieras toi-même, et pour la première fois tu seras *constant* par cette fatalité de l'homme qui ne l'attache fortement qu'à ce qui peut le torturer. Mais je m'aperçois que mes réflexions me conduisent à te répéter toujours la même chose; je t'ai dit cela bien des fois, et mon cœur en est si plein qu'il y revient malgré moi. Nous pensons si peu l'un comme l'autre sur cet article, que je suis peut-être plus frappée de ces inconséquences que tu ne le serais à ma place. J'ai tort de te dire que nous ne pensons pas de même, car dans le fond de ton cœur tu penses comme moi.

. . . .

Ce 24 juin 1787.

Je pars dans l'instant pour Versailles. C'est une grande contrariété pour moi; mais la Reine vient de perdre Madame Sophie, et elle est si affectée qu'il est impossible de ne pas faire preuve d'intérêt dans cette occasion. Aussi dit-on qu'à la Cour la tristesse est sur tous les visages; elle ne sera pas si bien peinte sur le mien que l'ennui, car

s'il m'est impossible de montrer ce que je ne pense pas, il m'est bien difficile de cacher ce que je pense. Adieu. Je suis si importunée que je ne sais ce que je t'écris; j'ai ma chambre pleine de marchands et d'importuns. Que je voudrais fuir jusqu'à Gorée! Quel bonheur si j'y parvenais jamais! Mais chassons bien vite cette dangereuse pensée, je ne sais où elle me conduirait.

Ce 25 juin 1787.

J'ai vu le Roi et la Reine, et pour y parvenir, il m'a fallu être pressée, poussée, étouffée, battue et harassée au point de ne pouvoir plus me traîner. J'arrive, et après avoir embrassé mes enfants, je viens t'embrasser et me coucher bien vite.

Ce 26 juin 1787.

J'ai été dîner aujourd'hui à Saint-Ouen (1); tant de choses m'y ont fait de la peine que j'en reviens le cœur navré de tristesse. Pardonne-le-moi, mon enfant, je ne suis pas encore la maîtresse de ces impressions trop vives. J'ai un mal de tête qui me rend un peu plus bête qu'à mon ordinaire. J'ai été enchantée de la santé du nouveau ministre; c'était là ce qu'il lui fallait pour l'empêcher de mourir d'ennui; à présent, il ne mourra plus que de vieillesse.

---

(1) Chez madame Necker.

Ce 27 juin 1786.

Je me consume en inquiétude; rien n'avance, rien ne se fait; nous ne sommes pas plus avancés de notre mariage que le premier jour. M. de C..., le père, a mal à la jambe à présent, et parle d'aller faire un voyage aux eaux, ce qui va nous rejeter aux calendes grecques. Ceci ressemble aux noces de la princesse. Voilà dix-huit mois que cela dure, et rien ne me dit quand ce charme sera rompu. Tu me connais assez pour juger de l'état d'impatience où je suis; j'en maigris à vue d'œil, et si cela ne finit pas bientôt, ce sera un enterrement au lieu d'un mariage qu'il faudra faire dans la famille. Je n'ai pas seulement le temps de prendre l'air ; tout me contrarie depuis le matin jusqu'au soir; il faut parler quand j'ai envie de me taire, rire quand j'ai envie de pleurer et dissimuler un mécontentement trop bien fondé. Plains-moi, mon enfant, et si tu pouvais m'aimer et me le persuader, tous ces chagrins s'évanouiraient bientôt comme un songe.

Ce 28 juin 1787.

J'ai été voir aujourd'hui ta vieille tante dans sa superbe maison; elle m'a montré un perroquet noir que tu lui as envoyé, qui ressemble, à mon avis, à un corbeau. Mais elle m'a dit qu'il parlait fort bien; comme il ne m'a pas fait l'honneur de m'adresser la parole, je n'en saurais juger par moi-même. Elle m'a parlé aussi d'un petit nègre que

tu as envoyé à madame de Blot (1), qui est un petit monstre, à ce qu'elle dit, et horriblement mal élevé. Dès qu'il l'a aperçue, il a fait des cris horribles et s'est jeté à terre avec les signes de la plus grande frayeur, tandis qu'il caressait tout le monde. On lui a demandé pourquoi; il a répondu qu'elle lui faisait la grimace. La maréchale ne s'est pas doutée qu'il pouvait avoir quelques raisons pour la trouver différente des autres, et lui a su fort mauvais gré de sa franchise. Cela fait frémir en voyant combien nous nous connaissons peu. Est-ce un bien? est-ce un mal? C'est ce que je ne saurais décider. Mais je crois que l'illusion en tout est bien utile; et quant à moi, tout ce que je crains dans le monde, c'est la vérité : elle est presque toujours triste, et elle ne laisse aucune consolation après elle. Heureusement que chaque individu a un intérêt commun de se tromper, et que le genre humain ne s'en fait pas faute. Ce qu'il y a de plus à désirer, c'est d'*être bien* trompé jusqu'à son dernier jour. Tu vois que je suis bonne personne, mais n'en abuse pas.

Ce 29 juin 1787.

Il m'est venu un officier cette après-midi, bien brûlé, bien rôti, arrivant en droiture du Sénégal, pour m'apporter trois oiseaux de ta part, et une pipe que malheureusement il a cassée en chemin et dont il ne reste plus

(1) Madame de Blot est souvent nommée par madame de Beauvau. Elle suivit le maréchal de Castries dans l'émigration, et madame de Sabran plaça chez un prince de la maison royale de Prusse le petit nègre dont il est question ici.

que quelques tessons peu dignes même de figurer dans mon misérable petit cabinet, car il n'est plus possible de l'offrir au duc de Polignac dans le triste état où elle est. Je le lui dirai toujours, afin que ta bonne intention soit réputée pour le fait. Les trois oiseaux sont arrivés en meilleur état, et je t'en remercie de tout mon cœur; ils sont fort beaux à mes yeux et à ceux des connaisseurs, et quand ils ne le seraient pas, ils auraient encore pour eux le premier de tous les mérites, celui de venir de toi. Ce monsieur m'a confirmé ce que tu me mandes au sujet de ta santé. Nous avons beaucoup parlé de toi, et pour faire durer le plaisir, je l'ai prié à dîner. Il m'a paru enchanté d'être dans ce pays-ci, et ne songe qu'au moyen d'y rester le plus qu'il pourra, ce qui m'a donné fort bonne opinion de lui. Je voudrais bien que tu suivisses un si bon exemple, mais le sort en est jeté; c'est lui, c'est ce sort aveugle qui t'a gouverné toujours, qui te gouverne et te gouvernera. Dieu veuille qu'il ne t'égare plus et ne te mène pas encore plus loin; il doit être las de nous persécuter, et s'il est vrai qu'il soit inconstant, il ne peut plus changer qu'à notre avantage.

Ce 30 juin 1787.

Je me suis tant ennuyée aujourd'hui à faire de tristes visites que je n'ai pas la faculté de penser ce soir; tous les ressorts de mon âme sont tellement détendus qu'il ne faut pas moins de dix heures de sommeil pour les remettre en meilleur état. Bonsoir, mon enfant; je suis lasse de te répéter la même chose; ainsi je ne te dirai plus que je t'aime.

Ce 1er juillet 1786.

J'arrive de souper chez madame de la Reynière avec cinquante personnes. Je n'ai pas joué, et j'ai été assez heureuse pour me trouver dans un petit coin du salon fort à mon aise avec M. de Thyard, l'ambassadrice de Suède (1), madame de Boufflers et madame de Cambise : c'était certainement ce qu'il y avait de plus intéressant dans cette nombreuse assemblée. Je me suis fort divertie à examiner les différentes manières d'avoir de l'esprit, et j'ai trouvé que M. de Thyard avait l'esprit le plus aimable, l'ambassadrice le plus fou, madame de Cambise le plus fin, et ta chère cousine le plus faux. Je voudrais pouvoir passer plus souvent de ces soirées; elles me fourniraient plus d'un chapitre pour mon livre sur la connaissance du monde; c'est un ouvrage dont je m'occupe sérieusement, et où je compte que tu figureras aussi bien et mieux qu'un autre. Si jamais nous nous retrouvons assez longtemps ensemble, je t'en ferai la lecture pour amuser tes loisirs. En attendant, je t'embrasse du meilleur de mon cœur, mon cher mari, et te prie de penser quelquefois à celle qui pense à toi du matin au soir et du soir au matin.

Ce 2 juillet 1786.

Le pauvre maréchal de Soubise est tombé hier en apoplexie; il est maintenant aux prises avec la mort, et il n'y

(1) Madame de Staël.

a pas d'apparence qu'il ait le dessus, car il est peu accoutumé à vaincre (1), ce pauvre maréchal; mais si ce n'est pas sa première bataille perdue, ce sera du moins la dernière.

On disait hier à Versailles et partout que M. de Calonne s'était enfui avec un seul laquais, on ne sait où. Il y a quelques jours que le Roi lui a fait demander son cordon, tout au rebours de la Turquie, où il est envoyé souvent plus mal à propos. Il a su, de plus, qu'on voulait le dénoncer à la chambre des comptes pour environ vingt-huit millions dont on ne connaît pas l'emploi, et qui ont été touchés sur ses propres quittances. Tout cela lui a tourné la tête, et ses amis mêmes commencent à craindre qu'il n'ait fait cette folie. A sa place, j'irais te rejoindre au Sénégal pour me mettre à l'abri de tout et me consoler de tout. En attendant, la veuve de M. d'Hervelay fait du mieux qu'elle peut pour adoucir son sort; elle paye ses dettes et veut, dit-on, le rendre possesseur de huit cent mille livres de rente en l'épousant. Si j'en avais autant, il y a longtemps que je serais ta femme, car il doit être bien doux de donner à ce qu'on aime ce que l'univers estime le plus. Adieu, mon ami; c'est en courant que je t'écris, c'est en courant que je t'aime au milieu de mille et une affaires plus embrouillées les unes que les autres. Mon Dieu! que je désire mourir, quand ce ne serait que pour me reposer!

(1) Souvenir de Rosbach.

Ce 3 juillet 1787.

Le pauvre maréchal est mort ce matin. Sa malheureuse sœur la dévote est dans le désespoir, d'autant plus qu'il est mort sans confession et sans connaissance pour demander pardon à Dieu de ses millions de péchés mortels. C'était le Salomon de notre siècle, à la sagesse près. Tout son sérail est à présent dans les larmes et dans la misère, jusqu'à la sultane Validé. Le Roi hérite de cinq cent mille livres de rente (1) ; cela vient fort à propos, car, malgré les notables et tous leurs sages conseils, il ne sait où donner de la tête. Il y a eu hier une séance au Parlement qui a duré depuis onze heures jusqu'à cinq heures, au sujet de l'impôt du timbre qu'il refuse d'enregistrer avant que d'avoir vu par lui-même l'état actuel des finances. Il demande le compte au Roi, et l'on ne sait trop comment cela finira ; on présume que ce sera par un lit de justice. En attendant, on parle de guerre. Il y aura un camp de douze mille hommes à Givet, commandé par M. de Rochambeau, avec trois maréchaux de camp, MM. d'Esterhazy, Lambert et Laval.

Le comte de Ségur revient au mois de septembre. Il paraît que tous les grands projets de l'Impératrice (2) et de l'Empereur (3) sont avortés ; la révolte des Pays-Bas en est peut-être la cause : chacun raisonne à l'aveuglette sur la conduite de ces deux souverains, qui est inexplicable, et dont ils seraient peut-être bien embarrassés eux-mêmes de

(1) Traitement et pensions du maréchal.
(2) Catherine II.
(3) Joseph II.

rendre raison. On dit qu'ils sont à peu près brouillés ; cela doit être : l'ambition et l'amour-propre, unis à l'ambition et à l'amour-propre, ne peuvent point être longtemps d'accord.

Le prince Henri (1) vient décidément au mois d'octobre prochain pour se fixer, dit-on, dans ce pays-ci ; il ne me le mande pas positivement ; mais il me le laisse entrevoir, et la Cour est dans l'intention de ne pas s'y opposer. Le Roi même lui a fait dire qu'il en serait fort aise. On lui propose d'acheter la Muette ; je ne sais ce qu'il en pensera ; mais je sais bien qu'à sa place je n'en ferais rien : c'est une triste et magnifique maison d'où distille l'ennui, l'apprêt et le mauvais goût, comme tout ce qui appartient aux princes. C'est M. de Nivernois qui a eu cette admirable pensée ; il n'y regarde pas de si près. En attendant, ce bon et aimable prince vient de me donner une nouvelle preuve de sa bonté pour moi, et même de sa galanterie. Il a fait graver mon portrait peint par madame Le Brun, et vient de m'envoyer un paquet énorme de ces gravures, en écrivant au bas, de sa propre main, le nom des personnes à qui il les destine. Il y en a beaucoup pour lesquelles je lui demande grâce, ne me souciant pas du tout de leur faire ce *petit cadeau*, dont elles se soucieraient peut-être encore moins ; mais il y en a une pour toi que je te garde au lieu de te l'envoyer, car tu as déjà tant de mes portraits que j'aurais peur, à la fin, que les copies ne t'ennuyassent autant que l'original. C'est assez bien gravé, un peu en force cependant, mais aussi ressemblant qu'il est possible.

J'ai été dîner hier à Montreuil, où j'ai beaucoup parlé

(1) De Prusse, chez qui madame de Sabran trouva depuis un asile en Allemagne.

de toi. Les Polignac sont dans la plus haute faveur; le Roi a soupé chez la duchesse le lendemain de son arrivée, et la Reine a été la voir à minuit, le jour même, en revenant de Rambouillet, où elle avait passé la journée. Cela prouve que les absents, quoi qu'en dise le proverbe, ont quelquefois raison, et même à la Cour, où une courte absence fait l'effet d'une éclipse de soleil que nous retrouvons bien plus brillant dès qu'il reparaît; je parle de son éclat qui peut seul toucher et éblouir les yeux des princes et des courtisans. S'il était question de toi, je ne parlerais que de cette douce influence avec laquelle il vivifie, il conserve et réjouit toute la nature, qui, dès l'instant qu'il disparaît, s'attriste, se flétrit et se glace comme le cœur de ta pauvre femme en ton absence. Mais adieu, mon enfant; car, après cela, il ne me reste plus rien à dire. Je t'ai fait le portrait au naturel du triste état où je suis.

Ce 4 juillet 1787.

Je me suis tellement ennuyée toute la journée, mon enfant, que je suis endormie ce soir comme une marmotte. Je n'ai pas un instant à moi; ce rôle de belle-mère me fatigue; je ne sais où prendre toute la pédanterie qu'il me faudrait pour le remplir dignement. Notre beau-père me fatigue encore plus, ne sachant où trouver des phrases pour lui répondre et des oreilles pour l'écouter. Je donnerais volontiers une pinte de mon sang pour être quitte de tout cela. En attendant, je languis ici sans faire aucun exercice. J'ai continuellement mal au côté, à la tête et au

cœur. Je suis quelquefois tentée de faire mon paquet et de me sauver à toutes jambes, sais-tu où? à Gorée, dans ce pauvre petit presbytère, où je serais beaucoup mieux à ma place que partout ailleurs; la nature m'a fait naître pour cela, et pour n'avoir pas voulu l'écouter, je suis dans ce monde comme une plante étrangère qui végète sans force et sans vigueur, faute d'avoir le sol et le climat qui lui conviennent. Cela est bien triste, surtout quand je considère le peu de jours qui me restent encore, tous ceux que j'ai perdus et que je perds, et l'impossibilité de les jamais employer mieux. Il faut avoir recours à la métempsycose; je ne vois plus qu'elle pour relever mes espérances et m'empêcher d'aller me pendre de désespoir.

Ce 5 juillet 1787.

Devine à qui j'ai donné à dîner aujourd'hui? Je te le donne en cent et même en mille. Tu es cependant à peu près au quart du chemin, si je n'ai pas perdu la carte. Ce n'est cependant pas un Africain, encore moins un Européen, ni un Américain. C'est le fils du roi de la Cochinchine, qui a trois pieds et demi de haut, un petit nez écrasé selon la mode de son pays, de petits yeux relevés, brillants et spirituels, une bouche en avant, d'assez grosses lèvres, un petit menton pointu, un teint blême, ni noir ni blanc, et vieux de sept ans et demi. L'évêque d'Adran, qui me paraît un fin évêque, l'a mené dans ce pays-ci pour engager notre Roi à donner des secours à son père, le roi de la Cochinchine, qui est au moment d'être détrôné par un parti considérable; ce serait une

belle occasion de se distinguer pour un chevalier errant comme toi. La reine est, dit-on, fort belle, et te ferait tout de suite son favori, du moins je l'imagine, si elle te voyait avec les mêmes yeux que moi et te jugeait avec la même indulgence. Je ne voudrais pas parier que tu ne fisses quelque jour ce voyage, tandis que tu es en train. Mais revenons à notre petit Dauphin. La curiosité de le voir de plus près, et quelques rapports entre l'évêque de Laon et l'évêque d'Adran, qui est originaire de Laon, m'ont procuré l'avantage de lui donner à dîner. En arrivant, j'ai voulu le prendre à deux mains pour l'embrasser mieux; il s'est retiré avec une dignité tout à fait imposante. Il mène à sa suite un de ses cousins, qui est bien la plus laide créature qui soit dans les quatre parties du monde, et qui dans ce costume étrange a un faux air de chienlit qui le rend fort ridicule. J'en parle un peu avec humeur; car si tu savais quel tour il m'a joué, tu me trouverais encore trop indulgente. Ce malheureux laideron cochinchinois a été, en sortant de table, ouvrir la cage à mes pauvres petits sénégalis; on les avait mis sur la fenêtre pour leur faire prendre l'air. Ils ne se le sont pas fait dire deux fois; dès qu'ils ont vu la porte ouverte, ils ont pris la clef des champs : deux seulement, et ce sont les plus beaux, la grosse perdrix avec le collier rouge, et un petit à ventre de biche et à ailes noires. Mais écoute un trait de constance dont tu ne serais sûrement pas capable. Il y avait dans la même cage un petit cordon bleu, qui est resté malgré le mauvais exemple de ses compagnons; celui-là sera à jamais mon favori; il mérite d'être distingué parmi la gent volatile et même parmi la gent raisonnable. Ma pauvre petite ménagerie déménage tous les jours; il ne me reste plus qu'une demi-douzaine d'oiseaux.

J'ai perdu en un jour les sept que tu m'avais donnés; ils sont morts subitement, sans qu'on pût en découvrir la cause. D'après cet exposé déplorable, tu imagines que je vais te prier de m'en rapporter d'autres; mais point du tout, je ne veux point avoir le dégoût d'un refus. Tu me fais toujours tes présents de si mauvaise grâce, tu as tant de regret de m'offrir ce qui pourrait plaire aux autres, que j'aime beaucoup mieux m'en passer et ne pas te faire ce petit chagrin. Ainsi, mon enfant, c'est de bon cœur que je te dis que je ne veux rien de ce maudit pays qui m'a tant fait verser de larmes; si tu y restes, cela me coûterait trop cher; si tu n'y restes pas, je veux effacer jusqu'au souvenir. Adieu; je suis lasse à mourir ce soir d'avoir couru toute la journée après mes oiseaux. J'ai espéré, quelques heures, que je pourrais les retrouver; mais c'est une folie. Quand une fois on a brisé ses chaînes, on ne les reprend plus, et la liberté toute seule fait équilibre dans la balance à tous les maux de la vie. Heureux qui peut en jouir sans craindre de la perdre, ou la retrouver quand il l'a perdue!

Ce 6 juillet 1787.

J'ai employé ce jour-ci, comme tant d'autres, à faire quelques visites, et, entre autres, à cette pauvre duchesse de Brissac, qui est dans un état à faire pitié : elle crache le pus et le sang. Les médecins lui ont défendu de prononcer une parole, et elle est au milieu de sa chambre à faire des signes à tout ce qui arrive, avec un visage de déterrée. M. de Nivernois est gras et frais auprès d'elle.

C'est encore une victime du magnétisme, car je crois qu'il n'est pas au pouvoir humain de l'en tirer. C'est une femme qui se meurt, et j'ai été épouvantée de son changement. Elle part, malgré cela, dans quelques jours pour les eaux d'Aix en Savoie, qu'on dit être très-bonnes pour les maux de poitrine. C'est la manière des médecins d'envoyer leurs malades désespérés le plus loin qu'ils peuvent pour qu'ils ne meurent pas entre leurs mains. Toi, tu as fait le contraire; tu as fui ta pauvre malade pour n'avoir pas le chagrin sans doute de la voir mourir sous tes yeux. Tout ce que je demande à présent, c'est de disparaître bien vite de dessus cette terre de désolation, tandis que tu seras à la parcourir, puisque je n'ai plus l'espérance de mourir dans tes bras.

Ce 7 juillet 1787.

Je ne sais à quoi je suis destinée sur la fin de mes jours; mais, en attendant, je suis cruellement éprouvée, et ma patience, ou pour mieux dire mon *impatience,* est mise à bout à toutes les heures, à tous les quarts d'heure, à toutes les minutes. Ce beau-père est un fléau que le ciel m'envoie pour m'achever de *peindre;* il ne sait ce qu'il veut, il ne sait ce qu'il dit, il ne sait pas plus ce qu'il fait. Il est venu chez moi aujourd'hui à onze heures du matin. J'ai cru que c'était pour prendre des arrangements définitifs et fixer un terme enfin à notre mariage; point du tout : c'était pour me dire que ses affaires seraient plus longues qu'il ne l'avait pensé d'abord, qu'il fallait remplir des formalités nécessaires à cause de la minorité de son

fils, qu'il avait un compte de tutelle à lui rendre, des terres à faire estimer, etc.; que, malgré toute sa bonne volonté, il ne pouvait pas disposer des gens d'affaires comme il le désirait; qu'il voulait, de plus, exposer son désir à la Reine pour faire avoir le titre à son fils, qu'il comptait lui faire demander une audience; et mille autres folies pareilles dont je te fais grâce, et qui me perçaient le cœur d'outre en outre à mesure qu'il me les prononçait. A tout cela je faisais grise mine. Voulant cependant me contenir, et craignant mon imprudente franchise, je faisais comme ce joueur : je me pinçais jusqu'au sang, et je le sentais qui bouillait dans mes veines et qu'il ne fallait que la goutte d'eau pour faire tout répandre. « Monsieur, lui dis-je avec le ton le plus modéré, voilà de grands embarras que j'imaginais que vous auriez prévus depuis près de deux ans qu'il est question de ce mariage. J'ai dérangé tous mes projets, dans l'idée que vous désiriez autant que moi de terminer promptement cette affaire. J'ai abandonné les eaux dont j'avais le plus grand besoin pour ma santé, qui souffre beaucoup de mon séjour à Paris. J'y suis sans voir personne, pour éviter toutes les questions importunes auxquelles je me trouve plus que jamais embarrassée de répondre. La seule grâce que je vous demande à présent, c'est de fixer une époque dont on ne s'écartera plus, car il n'est pas possible de rester plus longtemps dans cette incertitude. L'évêque de Laon a des affaires qui l'obligent à retourner en ce moment dans son diocèse; moi, j'ai les miennes. Si les vôtres se prolongent au delà de ce mois ou du commencement de l'autre, nous irons chacun de notre côté en attendant qu'elles puissent finir. » Ce peu de mots et le ton avec lequel je les prononçai fit un effet merveilleux; il devint aussitôt doux, affable, accommo-

dant : tout prit à ses yeux une tournure facile. Il me dit qu'il allait de ce pas voir ses gens d'affaires, et qu'il reviendrait dîner avec moi ; je lui dis que j'en serais charmée, et nous nous quittâmes. Il est revenu en effet avec son fils, et si j'en crois à présent son désir, le mariage se fera dans ce mois-ci. Ces incertitudes, dont je ne saurais plus deviner la cause, m'inquiètent beaucoup ; je crains toujours ma mauvaise étoile, qui a *pâli* depuis que *tu m'as abandonnée,* et je n'ai aucun repos. Il faut convenir aussi qu'il n'y a peut-être pas dans les quatre parties du monde un homme comme celui-ci, et qu'il faut être bien malheureuse pour voir entre ses mains le bonheur de son enfant et toute son existence.

Adieu, mon ami ; si cela dure encore longtemps, tu n'as plus de femme. J'ai été malade à mourir tout le jour de la violence que je me suis faite pour dissimuler ce qui se passait en moi.

Ce 8 juillet 1787.

J'ai eu toute la journée un mal de tête horrible, de la courbature, et même un peu de fièvre ; je ne savais que faire de moi. Ce soir, je ne suis pas mieux. Je n'ai point eu de nouvelles de notre beau-père, et je ne sais plus que penser. Je vais cependant essayer de dormir ; mais je pourrais fort bien dire comme le lièvre : Cette crainte maudite

M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.

Adieu, mon enfant. Quand aurai-je tout le temps de t'aimer à mon aise? S'il arrive jamais, je ne veux pas

d'autre paradis, car une éternité de bonheur sans toi serait pour moi une éternité de peine.

Ce 8 juillet 1787.

Mes jours sont si uniformes que j'ai peur de te communiquer tout l'ennui qu'ils m'inspirent en te racontant à la lettre ce que je sais, ou plutôt ce que je ne sais pas, car je ne sors pas de mon fauteuil : c'est une espèce de supplice, et je suis comme un pauvre patient qui prend son mal en impatience. Aujourd'hui je n'ai pu sortir qu'à huit heures et demie du soir, à cause d'une visite que m'a faite un *des oncles* qui tient beaucoup de la famille : il est bavard et ennuyeux. J'en excepte cependant mon aimable petit gendre, qui, à lui seul, me dédommage de tout. Adieu, mon enfant. Je te demande pardon de ne te plus parler que de mes affaires; mais je suis dans la crise, et je n'ai pas d'autre pensée. C'est en revanche de ton abominable mer, de son courroux qui t'effrayait, de son calme qui t'impatientait et de ses caprices qui te désespéraient, que je te raconte les incertitudes, les folies, les délais de qui tu sais bien. Mon âme est encore plus agitée qu'elle au milieu de sa plus grande agitation, et j'aimerais bien mieux être à sa merci qu'à la merci de l'*autre*, surtout si j'avais l'espoir de te revoir à la fin de ma navigation, et de me trouver avec toi dans ces lieux peu fréquentés dont tu nous fais une si magnifique description. Je serais bien capable, si je n'avais pas d'enfants, de partir un beau matin et de t'aller surprendre au moment où tu y penserais le moins. On verrait arriver une petite frégate à Gorée : tu courrais

bien vite pour savoir si elle ne t'apporte pas des nouvelles. Tu apercevrais de loin une espèce de femme à laquelle d'abord tu ferais peu d'attention : en approchant, tu serais frappé d'une certaine ressemblance qui te rappellerait de tristes souvenirs; en approchant toujours, tu le serais davantage; à la fin, tu ne douterais plus de la vérité, et tu reconnaîtrais ta bonne femme, bien moins à ses traits qu'à l'amour qui la précipiterait dans tes bras. Qu'il serait doux de vivre si l'on avait l'espoir d'éprouver dans sa vie un semblable moment! Mais c'est tout le contraire. Je ne vis que pour te pleurer et pour te dire peut-être encore plus d'une fois les adieux les plus déchirants. Je ne me flatte pas; tous mes pressentiments me l'annoncent, et je ne songe plus qu'à disposer mon esprit et mon cœur à se soumettre à cette cruelle nécessité, bien plus affreuse pour moi que la mort.

Ce 9 juillet 1787.

Je vais dîner ce matin à Montreuil pour traiter ma grande affaire avec la comtesse Diane et le duc de Polignac qui me témoignent un intérêt et une amitié vraiment touchants; leur crédit fera plus que le mien sans doute. Le beau-père y sera, et j'espère qu'ils pourront l'amener à une conclusion, et lui remettre la tête sur certains articles où je ne peux rien, malgré toute mon éloquence. Mais le temps avance; il faut que je te quitte. J'aimerais bien mieux causer avec toi et te dire une bonne fois combien je t'aime, s'il y avait une langue qui pût l'exprimer.

Ce 10 juillet 1787.

Tout est à peu près arrangé, mon enfant; il n'y a rien de tel que d'avoir d'aussi bons amis. Le duc a tout aplani. On signe le contrat de dimanche en huit; et je te laisse à penser si ta pauvre veuve est contente. Malgré cela, je n'ose me livrer à toute ma joie, crainte d'avoir à en rabattre. Le malheur rend timide, et je n'ai que trop été dans le cas de croire à sa possibilité et à toute son extension; l'impression n'en est point effacée et ne s'effacera jamais; c'est comme une plaie qui reste sensible même après qu'elle est guérie, et pour laquelle on est toujours en garde de peur d'être blessé. Adieu. Je finis, car me voilà encore dans mon rabâchage. Telle chose que je fasse, j'y reviens malgré moi : tant nous avons peu d'empire sur ce qu'on appelle notre raison et notre volonté, et c'est surtout depuis que je suis beaucoup *plus raisonnable* que je m'aperçois de cette triste vérité, car je fais souvent de grands efforts qui ne servent à autre chose qu'à me faire sentir toute ma faiblesse.

Ce 11 juillet 1787.

On parle de guerre; les Anglais arment à force, et tu pourrais bien en avoir quelques nouvelles dans peu de temps. Je te vois d'ici t'apprêter à les bien recevoir, et te réjouir de cette pensée autant que je m'en afflige. Elle pourrait avoir cependant de grandes conséquences, et la plus fâcheuse de toutes serait de te voir exposer à mille

lieues de moi des jours que j'aurais quelques droits de réclamer, et sur lesquels j'avais imprudemment compté pour le bonheur de ma vie. Adieu. Je suis triste à mourir.

Ce 12 juillet 1787.

M. de Calonne s'est enfui tout de bon; on le croit en Hollande; d'autres disent en Angleterre. La peur l'a empêché de sauver même les apparences, car il est certain que c'est s'avouer fripon aux yeux de l'Europe entière. Ses amis essayent encore de justifier cette honteuse démarche; mais ils ont beau faire, c'est un homme perdu. A quoi sert l'esprit sans la raison? On est presque toujours tenté d'en faire abus quand ce n'est pas le bon sens qui gouverne. Le voilà bien avancé, après avoir désiré toute sa vie d'être contrôleur général, d'y parvenir pour être contrôlé généralement, et passer pour le plus léger et le plus fol. Je ne veux pas dire le reste, par respect pour ton ancienne amitié pour lui, qu'il n'a jamais partagée, telle illusion que tu te sois faite; car sans cela je sens que je n'aurais pas tant de plaisir d'en voir faire justice, et d'en dire du mal. Adieu, mon enfant; je t'aime toujours ni plus ni moins que la pauvre Nina n'aimait dans sa folie, et je doute que même ta présence puisse jamais guérir le mal que *m'a fait,* que *me fait,* et que *me fera* ton absence.

Ce 13 juillet 1787.

Je ne pense plus qu'à mon mariage; je dis *mon*, c'est une façon de parler, comme tu t'imagines bien, car il faut

être plus près que nous le sommes pour une pareille cérémonie. Mais c'est celui de ma Delphine dont il est question, dont le bonheur commence à réfléchir sur moi-même comme les rayons du soleil sur la lune, pour rendre mes jours plus calmes et plus sereins. Il y a longtemps que je ne me suis trouvée dans une aussi bonne disposition. Je vois tous les jours mon petit ménage s'attacher plus fortement l'un à l'autre, et le cœur de cette pauvre petite s'amollir et se fondre au feu de ce redoutable dieu qui ne peut plus lui faire de mal, ayant épuisé ses traits les plus envenimés sur sa *malheureuse mère*. Mais je lui pardonne s'il s'en tient là, et s'il veut bien réserver pour ces aimables enfants ses jolies flèches dorées dont on aime la blessure, que la mort seule peut guérir. Adieu, car j'ai mille affaires, et je m'amuse à bavarder comme si tu avais le temps de m'écouter, et moi de causer, sans penser que tu n'as plus d'oreilles, et qu'à peine il te reste un cœur dont je ne suis pas entièrement effacée.

A Paris, ce 14 juillet 1787.

Il pleut, je n'ai pas pu sortir de toute la journée, et je me suis amusée à lire les lettres d'Héloïse et d'Abailard, que j'ai trouvées sous ma main et que je ne connaissais pas. La tendresse d'Héloïse me charme, mais la dureté de ce vilain Abailard me révolte tant, qu'il me ferait prendre tout son sexe en aversion, s'il n'y avait pas en moi quelque chose de plus fort que ma volonté, qui m'attache à toi pour la vie, en dépit de toutes les bonnes raisons que je pourrais me donner pour n'en rien faire.

Ce 15 juillet 1787.

J'ai été voir cette après-midi M. de Buffon et le Jardin du Roi; j'ai trouvé ce célèbre vieillard bien affligé de l'esclandre que sa belle-fille vient de faire dans le monde, pour M. le duc d'Orléans (1). Il était seul, et soit le besoin de parler de son chagrin, soit la confiance que je lui ai inspirée tout d'abord, il m'a conté toute sa déplorable histoire, qui est véritablement incroyable. Il aimait tendrement sa belle-fille, qui est aimable et d'une très-jolie figure, de manière qu'il en est beaucoup plus affecté qu'elle ne mérite. Cette petite femme a perdu la tête tout d'un coup, et soit vanité ou amour, elle est devenue folle de M. le duc d'Orléans, au point de s'afficher publiquement pour être sa maîtresse. Le pauvre mari était absent depuis un an, se reposant tranquillement sur la fidélité de sa femme, et s'occupant moins d'elle que de son métier, dans la place de colonel que lui avait donnée M. le duc d'Orléans, vraisemblablement pour en être moins importuné. Mais un beau matin, il se met en tête de venir surprendre sa femme : il arrive, tout frémit à sa vue; tout prend la fuite, femmes et valets; la dame du logis fut la plus interdite, et ne pouvant pas se contraindre, elle le reçut si mal, qu'enfin elle lui ouvrit les yeux; mais il n'y voyait qu'à demi, parce qu'il ne savait encore à qui s'en prendre. Il va trouver son père, il pleure, il gémit; le père n'en savait pas davantage. Ils ne furent pas longtemps dans cette incertitude. De retour chez lui, il trouva

(1) En parlant d'elle à son fils, Buffon dit : Feu votre femme.

M. le duc dOrléans établi comme dans son ménage; il se retira prudemment.....

Le moindre bruit que l'on peut faire
En telle affaire
Et le plus sûr de la moitié...

Il retourne en poste à son régiment, pour y faire ses adieux, ne voulant rien devoir à celui qui le couvre d'infamie; il a rendu également la dot de sa femme, et s'en est séparé pour toujours, n'exigeant pas qu'elle fût dans un couvent, et la laissant à sa mère, qui ne vaut pas mieux qu'elle, à ce qu'il paraît, puisqu'elle était la confidente de toute cette intrigue. A présent, te voilà aussi bien instruit que moi de cette histoire. J'aurais voulu avoir assez d'esprit pour te l'écrire avec toute la chaleur et l'énergie que M. de Buffon a mise à la raconter : il m'a attendrie jusqu'aux larmes, et je suis sûre qu'il t'aurait fait le même effet, car tu as parfois le cœur assez bon; le malheur c'est que tu ne l'écoutes pas toujours. Je me suis promenée ensuite dans le jardin, où j'ai vu des plantes de tous les pays, même du tien, entre autres le gobe-mouches, qui est une plante assez curieuse, en ce qu'elle prend effectivement les mouches au moment où elles s'y attendent le moins. Nous avons fait aussi une fort jolie expérience avec du lait de tithymale : on en jette quelques gouttes dans un bassin, au milieu d'un tas de feuilles mortes ou de quelques petits morceaux de papier qu'on y rassemble sur la surface, et aussitôt elles se mettent toutes en mouvement et se retirent de différents côtés jusqu'aux extrémités du bassin; explique-moi si tu peux ce phénomène. M. de Buffon n'y entend rien, ni moi non plus. Mais à qui vais-je parler de tout cela? à un bar-

bare, qui est au milieu des plantes les plus rares et les plus inconnues, et qui ne daigne pas nous en envoyer la queue d'une, ni s'en occuper d'aucune manière; tandis qu'il en a peut-être qui renferment dans leur sein le remède à tous nos maux et le secret de ne point vieillir, ou du moins celui de prolonger la vie bien au delà du terme que les hommes lui ont fixé. Je ne peux pas me faire à la bêtise de ces fameux botanistes, à commencer par Linnée même, qui ont employé leur temps et tout leur génie à classer les plantes, à les anatomiser, à leur donner des noms grecs et latins qu'il est impossible de retenir, au lieu d'en extraire les sucs, de les décomposer et d'en chercher les propriétés. L'un ne leur aurait pas donné plus de peine que l'autre, d'autant plus que Salomon les avait mis sur la voie; son livre s'est perdu, il est vrai, mais c'était une raison de plus pour chercher à le remplacer. Si jamais je vais en Afrique, je me livrerai tout entière à cette étude, dans l'espoir, comme une autre Herminie, de conserver et de prolonger les jours de celui que j'aime bien au delà de ce qu'il mérite. Mais voilà un marchand d'étoffes, voici une couturière, un tailleur, un cordonnier, une lingère, une marchande de modes qui arrivent; adieu tous les projets, toutes les belles dissertations, les sages réflexions et mon cher Africain; adieu, adieu.

Ce 16 juillet 1787.

J'ai versé tout à plat ce soir dans la place de Louis XV, tandis que je rêvais non à la Suisse, mais à l'Afrique.

L'essieu de ma voiture s'est cassé, la roue a sauté, tous mes gens sont tombés l'un sur l'autre, et personne ne s'est fait aucun mal, tant il est vrai qu'un bon génie me protége toujours. Ce qu'il y avait de dangereux surtout, c'est que toutes mes glaces étaient levées, et que ma grande fille était sur le strapontin; mais par un mouvement naturel, elle s'est jetée sur moi et je l'ai préservée encore *de ce danger-là*. Pour moi, je n'ai eu d'autre mal qu'une bonne attaque de nerfs, dont je me ressens encore, et qui me rend la main tremblante et la vue trouble, au point que je ne te vois pas si bien ce soir qu'à l'ordinaire dans ton modeste gouvernement, et que j'ai beaucoup de peine à distinguer ce qui s'y passe. Bonsoir donc, mon cher et trop cher ami; il faut avoir la vue longue dans le pays des chimères; ainsi, j'abandonne la partie, mais pas pour longtemps; car, comment faire pour n'être pas sans cesse occupée de toi, malgré tous les obstacles qui s'y opposent?

Ce 17 juillet 1787.

C'est de Montreuil que je t'écris; j'y suis venue cette après-dînée, souper et coucher chez la comtesse Diane, pour me reposer un peu de mon ennuyeuse représentation. Toute la *société* s'y est réunie, et nous avons passé une fort bonne soirée à causer, à rire, à politiquer; le moment est favorable, car jamais tous les souverains de l'Europe n'ont été plus affairés. L'empereur est au moment de voir tous ses États révoltés; la Hollande est dans toutes les horreurs de la guerre civile; les Anglais

arment à force pour les soutenir, dit-on, et, sous ce prétexte, aller s'emparer de tout ce qui nous reste dans les Indes. Le parlement ici rejette tous les impôts, veut voir les états (1), demande les États Généraux, et montre plus de hardiesse et d'insolence qu'il n'en a jamais montré. Le Roi se refuse obstinément à leur rendre des comptes et va tenir incessamment un lit de justice pour en avoir raison. On ne sait pas trop ce que tout cela deviendra. On parle de banqueroute, et toute ma peur est qu'on ne finisse par s'emparer du dernier denier de la veuve. J'avoue que j'y serais sensible, car je commence à sentir en vieillissant que l'argent est une bonne chose ; malgré cela, mon enfant, je donnerais bien encore tout ce que je possède pour vivre, vieillir et mourir avec toi, avec l'assurance que tu ne me quitterais plus, que je n'entendrais plus surtout ces cruels adieux qui mettent mon corps et mon âme à la torture, et qui me coûtent chaque fois dix années de vie. Qu'est-ce que tous les biens de ce monde, en comparaison de cette union intime de deux âmes qui sont formées l'une pour l'autre, et qui s'épurent mutuellement aux feux de l'amour comme l'or dans le creuset? Combien l'on a de force et de courage pour tenir tête à toutes les peines de la vie! qu'il est facile de se passer de tout quand on possède tout! L'amour est la pierre philosophale, mais il y a bien peu d'adeptes. Si tu avais voulu me croire, nous aurions possédé ce trésor ; mais... je vais dire comme dans la chanson : « L'amour n'est rien si l'on n'est deux. » Cependant, jusqu'à présent, je t'ai tant aimé, que j'ai aimé pour nous deux. Mon cœur et mon imagination en font tous les frais, et ils sont encore si pleins de toi qu'il

(1) De recette et de dépense.

est à croire que le sentiment de l'un et les illusions de l'autre dureront autant que ma vie. Adieu, mon enfant; aide-moi à me tromper, c'est tout ce que je te demande à présent; je crains plus la lumière que les oiseaux de nuit, et ton indifférence plus que la mort.

Ce 18 juillet 1787.

Il faut que ma bonne volonté soit réputée pour le fait, mon enfant, car je n'ai plus le moment de t'écrire; c'est une de mes plus grandes peines; mais la nécessité fait la loi. Je suis arrivée ce matin de Montreuil, pour dîner. J'ai eu du monde tout le reste du jour, et ce soir je suis plus qu'à demi-morte d'ennui et de fatigue. Je ne désire que mon lit et un profond sommeil pour me faire oublier quelques heures de ma vie et celui qui en fait le tourment.

Ce 19 juillet 1787.

Je suis encore plus accablée ce soir qu'à mon ordinaire. Je ne sais auquel entendre. J'ai plus d'affaires mille fois que je n'en puis porter. Tu aurais pitié de ta pauvre femme si tu la voyais au milieu de tous ces embarras; avec cela je m'en tire, car avec le temps on se tire de tout; mais il me semble que je ne fais rien comme une autre, et qu'il me manque une certaine gravité et pédanterie, qui devrait, dans une occasion aussi importante, accompagner toutes mes actions. Au lieu de cela, je fais rire tout le monde, jusqu'à notre beau-père, qui, je crois,

au fond de son âme, me trouve bien ridicule. Il n'en est pas de même du fils, à ce que j'espère, que j'aime comme mon enfant, et qui est vraiment digne de toute ma *tendresse maternelle*. Mais adieu, toi, à qui je n'ai plus le temps de penser et qui es toujours la moitié la plus chère de moi-même. Quand te reverrai-je? Quand pourrai-je dans tes bras oublier toutes mes peines et tarir la source de larmes qu'au milieu de mes affaires les plus importantes je verse en secret pour toi? Que ne t'ai-je jamais connu! je serais bien plus raisonnable et peut-être plus heureuse.

Ce 20 juillet 1787.

Bonsoir, mon cher mari; c'est tout ce que je peux te dire aujourd'hui, car je n'y suis plus. On signe demain le contrat de mariage de Delphine; nous en avons fait la lecture aujourd'hui, et ta pauvre veuve est plus légère de deux cent mille livres qu'elle donne de tout son cœur à son enfant. Je voudrais lui en donner davantage, mais tout ce qui me reste est encore à elle quand bon lui semblera. Je la garde avec moi, et elle ne me quittera, ainsi que son mari, que lorsqu'ils seront trop ennuyés de moi. Leur intérêt sera d'y rester le plus longtemps qu'ils pourront, car ils ne seront pas aussi riches que je m'y attendais. Les 34,000 livres de rente que devait avoir d'abord le petit de Custines sont réduites à 28,000, par un nombre infini de charges que son père lui lègue, et par un emprunt qu'il a été obligé de faire pour fournir aux frais de son mariage, et dont il faut qu'il paye la rente

en attendant qu'il le rembourse. Te voilà bien instruit de mes affaires, mon enfant; si je ne connaissais pas aussi bien ton amitié pour la mère et pour les enfants, j'y mettrais plus de discrétion; mais je te crois si bien moi, que c'est tout haut que je pense avec toi. Si j'ai tort, corrige-moi de ce défaut.

Ce 21 juillet 1787.

Pendant qu'on signait aujourd'hui le contrat de mariage de Delphine à Versailles, sais-tu ce que je faisais pour me délasser d'un cérémonial qui m'étouffe? J'ai été dîner seule avec mes enfants dans le parc de Meudon, fraîchement sur l'herbe, auprès d'une petite fontaine dont le doux murmure nous invitait au repos, et la pureté de l'eau à nous rafraîchir. A ce trait, tu reconnaîtras facilement ta pauvre veuve, qui est de la nature des oiseaux, à la constance près, et qui ne se plaît qu'au grand air et en liberté. Effectivement, je n'avais pas été si heureuse depuis bien longtemps; nous sommes restés tout le jour à nous promener, à rire, à causer. Il n'y a plus rien que mes enfants qui puissent me faire éprouver quelques sensations douces; mon âme est calme avec eux, leurs caresses sont si vraies, leurs sentiments si tendres, qu'ils me font jouir encore du bonheur d'être aimée. S'ils ne changent plus, ils m'aideront du moins à gagner le terme de cette triste vie avec un peu moins de répugnance, car rien ne peut remplacer celui que j'ai perdu.

Ce 22 juillet 1787.

Je suis si agitée de mille sentiments divers, que je ne peux t'écrire que quelques mots sans suite et sans raison. Nous avons signé le contrat de mariage chez moi, aujourd'hui : ainsi c'est une affaire faite; à moins de grands événements que je ne prévois pas, ma Delphine sera madame de Custines, en dépit de tout l'enfer conjuré contre elle et contre moi. Il y aurait bien des choses à dire sur tout cela, mais je n'ai tout juste que le temps de t'embrasser, et cela vaut bien mieux que tout le reste.

Ce 23 juillet 1787.

Je viens d'apprendre une bien mauvaise nouvelle, mon enfant; au moment où je commençais à respirer, il faut reprendre toutes mes inquiétudes, et Dieu sait ce qui en arrivera. Le baron de Breteuil, sollicité par sa fille, qui l'est de son côté par la comtesse Louise, qui l'est aussi par M. de la Brétèche et l'abbé *de Saint-Non,* père de la misérable Dornaud, veut à présent faire *sortir le diable des enfers* (1), qui, une fois en liberté, va se déchaîner contre moi et peut-être attenter à mes jours. A ce danger, je ne vois pas ce que mon bon génie opposera et comment il pourra me tirer d'affaire. Je m'attends à tout, aux lettres anonymes, aux libelles, aux procès. Je m'enve-

(1) Un personnage dont il a déjà été question dans une note précédente.

loppe dans mon innocence pour me mettre à l'abri de l'orage, et telle chose qui m'arrive, je pourrai toujours dire à présent que je n'ai plus à craindre que pour moi; qu'est-ce que tout cela, en comparaison de ce que j'ai craint et de ce que j'ai souffert? Voilà à qnoi le malheur est bon, c'est d'émousser la sensibilité et de nous rendre à la fin presque invulnérables.

Ce 24 juillet 1787.

Croirais-tu, mon enfant, qu'au milieu des grandes affaires qui m'occupent sur cette petite terre, j'ai été voir ce soir à Passy ce qui se passait dans la lune, avec M. et madame de Jarnac, *mes petits accordés,* notre beau-père et la petite sœur (1)? C'est à l'aide du télescope de l'abbé Rochon, que tu connais beaucoup, que nous avons fait ce petit voyage, et cette brillante et tranquille planète m'a paru si belle, que je regrettais que le sort ne m'y eût pas fait naître. Je n'y aurais sûrement pas eu autant de chagrin que dans celle-ci. Je ne t'y aurais pas connu d'abord, et je n'aurais jamais eu la douleur de te faire si souvent de cruels adieux et de craindre à tous moments de me voir abandonnée de ce que j'aime, peut-être pour le reste de mes jours. Mais revenons à la lune; j'y ai vu très-distinctement deux volcans; tu vas croire que je suis comme ce curé qui n'y voyait que des clochers, et qu'en ma qualité de volcan je vois des volcans partout; mais c'est une nouvelle découverte de M. Herschell, à laquelle il

(1) Mademoiselle de Custines.

faut un peu aider à la lettre, car on ne voit ni feu ni fumée, comme tu l'imagines bien, mais une tache d'un noir plus foncé, faite en forme de cratère, et une lumière plus éclatante à côté. Indépendamment de cela, j'ai cru y voir de très-grands lacs et presque des forêts; mon imagination s'en donnait pour créer un monde à son gré, et elle se promenait avec délices dans ce pays des chimères. Mais l'abbé Rochon va faire incessamment une expérience qui pourra bien lui donner quelque réalité, et qui me paraît fort ingénieuse : il aura des verres de différentes couleurs, avec lesquels il pourra facilement distinguer les vraies couleurs des objets que l'on voit dans la lune, et par là en faire la distinction, et connaître les forêts à leurs couleurs, les rochers, les rivières, etc....; car tu sais bien que si l'on regarde du bleu avec un verre rouge, on ne voit plus que du noir, et ainsi du reste. Par là, quand il verra la même couleur se peindre dans son verre, il ne pourra pas se tromper. Tu devrais faire faire cette jolie expérience par ton abbé Prélon; cela t'amuserait et lui aussi. En attendant, je vais te quitter, car je suis lasse à mourir; il est une heure après minuit et j'ai une si grande envie de dormir que je succombe. Adieu, mon enfant; viens avec moi dans la lune, abandonne une bonne fois ton horrible ambition et tous tes projets de l'autre monde; aie celui d'être heureux; nous le serions, j'en suis sûre, quand nous n'aurions plus rien à faire que de vivre l'un pour l'autre. Mais que nous sommes loin d'en être là! ce n'est plus à vivre pour toi qu'il me reste, mais à mourir, puisque tu n'as pas voulu que je te consacre tout entier chacun de mes jours.

Ce 25 juillet 1787.

Je ne sais ce qui me prend ce soir, mais je suis endormie comme une marmotte. L'ennui porte au sommeil. J'ai eu du monde toute la journée; je n'ai pas pu penser un moment à toi en liberté; je vais me coucher de dépit, et essayer si je ne serai pas plus heureuse en rêvant qu'en veillant.

Ce 26 juillet 1787.

Il pleut ici du matin jusqu'au soir; si c'est en déduction de ce qui doit tomber à présent au Sénégal, je m'en console, car te voilà dans le plus mauvais temps de l'année. Je te plains, je souffre avec toi, mais je n'en crains pas les suites; je suis soutenue par l'idée que nous devons nous revoir un jour, et qu'il n'est pas possible que ce Dieu si bon, si juste, qui gouverne l'univers, me destine à des peines et à des tourments au-dessus de mes forces. Depuis deux ans, il a comblé la mesure, et il est plus que temps à présent pour sa justice de songer à une compensation, que je crois qui existe pour chacun, dans ce chaos apparent où tout semble être livré aux caprices du hasard, et qui est dirigé cependant par une sagesse éternelle; mais les ressorts en sont si cachés, qu'ils échappent à nos organes grossiers et à notre faible intelligence.

Ce 27 juillet 1787.

J'ai couru tout le jour pour achever mes emplettes, et je comptais partir demain sur les huit heures pour Anisy, mais je me sens si faible et si souffrante que je prendrai le parti de coucher à Villers-Cotterets. Je ne peux pas plus faire de moi ce que je veux, à présent, que des autres; c'est là l'effet de la vieillesse. Le temps et les leçons de la nécessité nous apprennent à tenir moins à notre volonté et à être plus calmes et plus modérés; aussi, attends-toi à retrouver ta pauvre douairière plus douce qu'un mouton et plus patiente qu'un pauvre nègre d'Afrique, à qui l'on donne force coups de bâton, sans qu'à peine il ose se plaindre.

Ce 28 juillet 1787.

Je pars dans l'instant pour Anisy; dans trois jours je serai peut-être grand'mère, ou du moins ma Delphine aura permission de me la faire quand bon lui semblera. Elle se marie enfin mardi. Quel jour pour moi, mon enfant! il faudrait avoir souffert toutes mes inquiétudes, tous mes ennuis, tous mes dégoûts, pour avoir une idée de ma joie. Elle n'est comparable qu'à celle d'un malheureux qui, ayant été ballotté longtemps sur la mer, après avoir enduré plusieurs tempêtes, s'être vu mille fois au moment d'être englouti, a retrouvé le port. Je me sens plus légère, mes esprits sont en mouvement. Je suis

gaie, et presque folle de plaisir. Je suis contente du présent, ce qui ne m'arrive guère; je compte sur l'avenir pour me rendre heureuse, ainsi que mon enfant, et je ne regrette pas le passé dans cette douce situation. J'embrasse mon mari de tout mon cœur; que n'est-il à cette fête? je n'aurais plus rien à désirer.

Ce 29 juillet 1787, à Anisy.

J'ai trouvé en arrivant ici la bonne comtesse Auguste, qui m'attendait depuis la veille, qui, en sa qualité d'amie et de bien bonne amie, vient se réjouir avec nous à la noce. Je comptais coucher en chemin; mais la nuit était si belle et j'étais en si bonne disposition, que j'ai continué ma route, et me voilà arrivée ici sur les une heure après minuit. Je vais me coucher bien vite pour arriver le teint frais à la cérémonie, à côté de ma rose à peine éclose, pour ne pas faire tache au tableau; car je ne dois plus prétendre à parer une fête, mais à ne la pas déparer. Adieu, mon enfant; si tu penses comme moi, tu m'aimeras toujours, indépendamment des attraits de cette belle jeunesse. Il y a quelque chose au dedans de soi qui vaut mieux encore, et qui peut nous faire goûter jusqu'à cent ans et plus le bonheur d'aimer et d'être aimé; l'âme ne vieillit point, et j'ai dans la mienne un foyer d'amour pour l'éternité. Adieu.

Ce 30 juillet 1787.

C'est au milieu de toutes les agitations, de tous les préparatifs du mariage que je t'écris, mon enfant; je n'ai pas la main bien assurée, ni les idées bien nettes. C'est demain le grand jour qui doit à jamais décider de ma pauvre petite Delphine. Si l'on peut compter sur le bonheur, j'ai tout lieu de croire qu'elle sera heureuse; mais quand je pense à tous les ingrédients qui doivent entrer dans la composition de ce bonheur, à la difficulté de les rassembler, à cette multitude de circonstances qui viennent se jeter tout à travers de cette belle harmonie, comme les comètes au milieu du système du monde pour en déranger l'ordre, et faire naître des orages, je tremble et je vois qu'il faut encore beaucoup donner au hasard, telle précaution que nous prenions pour l'enchaîner. Notre petit mari doit coucher à Soissons ce soir avec son père et sa petite sœur. Ils doivent se rendre ici demain matin sur les huit heures, et la cérémonie se fera sur les midi. Je suis sûre qu'à cette heure, si tu y fais attention, tu sentiras en toi quelque mouvement extraordinaire, car ta pauvre moitié sera si ennuyée qu'il n'est pas possible que tu ne t'en ressentes. Adieu, mon enfant, je suis harassée ce soir; l'agitation de l'esprit fatigue bien plus que celle du corps, et, pour moi, c'est ce qui me tue, car je ne saurais jamais être aussi calme qu'une autre dans quelque circonstance que ce soit.

Ce 31 juillet 1787, jour du mariage de ma fille.

Écoute et vois combien nous sommes toujours déjoués dans nos projets, et l'impossibilité pour les pauvres humains de goûter jamais une joie pure dans quelques circonstances que ce soit. J'attendais aujourd'hui mon petit gendre à huit heures du matin avec son père et sa sœur pour la cérémonie. J'étais éveillée depuis cinq, et toute prête à les bien recevoir. Ils arrivent en effet, mais avec des figures de l'autre monde. Ils avaient été obligés de coucher à Villers-Cotterets au lieu de coucher à Soissons, et de se lever à trois heures du matin pour ne pas manquer au rendez-vous; et voici pourquoi. Au moment de partir de Paris, il avait pris au jeune homme une rage de dents si épouvantable qu'il avait cru ne devoir pas partir sans se faire arracher cette mauvaise dent qu'il aurait eue contre sa femme le jour de son mariage, car l'amour, malgré toute sa puissance, ne triomphe point de la douleur. On va chercher Sailleul, il était à la campagne; on va chez un autre, c'est tout de même; on court tout Paris, le temps se passe; enfin on trouve M. Catallan qui, en arrachant la dent, arrache un peu de la mâchoire; voilà des douleurs épouvantables, de la tristesse, du découragement, et par-dessus une joue enflée qui faisait un fort vilain effet. Il arrive dans cet équipage avec sa famille contristée, que je m'attendais à voir gaie et contente comme moi, et ma mine s'allonge d'une aune à cet aspect. Je leur offre à déjeuner; ils n'avaient besoin que de repos, ils vont tous se coucher, et moi je rentre dans ma chambre

pour me remettre de cette fâcheuse surprise, et du chagrin de voir déjoué un moment que je me figurais devoir être plus agréable. Ma pauvre Delphine n'était guère en meilleure disposition ; la peur lui avait donné le frisson. Toute la nuit je l'avais mise dans mon lit pour la réchauffer, et nous n'avions pas fermé l'œil. Sans l'instruire positivement du nouvel état qu'elle allait embrasser, j'avais cherché à la disposer de manière à éviter une révolution qui est inmanquable quand on est prise au dépourvu. Elle en était doublement agitée, embarrassée, et la nouvelle de l'arrivée la déconcerta tout à fait. Nous passâmes trois heures dans ce désagréable état, accroupies sur notre lit, sans imaginer d'en sortir. A la fin, l'heure nous en chassa; le mariage était pour une heure, il en était onze ; il fallait s'habiller, se parer de son mieux pour paraître avec plus d'avantage aux yeux de son futur époux, qui de son côté, après avoir dormi quelques heures, se trouvait plus en état de terminer la cérémonie. Tout fut prêt à une heure, et dans le plus grand appareil et le plus morne silence nous nous rendîmes à la chapelle de l'évêque, moi tenant ma fille par la main, suivie de mon petit gendre et de son père. Jamais le cœur ne m'a battu si fort qu'au moment où je l'ai déposée sur le prie-Dieu où elle allait dire ce fameux *oui* dont on ne peut plus se dédire quand il est prononcé, telle envie qu'on en ait quelquefois. Le mien ne m'avait pas fait tant d'impression, et cependant quelle différence ! j'épousais un vieillard infirme dont je devais moins être la femme que la garde-malade; et elle un jeune homme plein de grâce et de mérite. Mais c'est qu'alors j'en sentais peu les conséquences; tout me paraissait également bien, également bon; n'aimant rien, tout me paraissait digne d'être aimé, et je sentais pour

mon bonhomme de mari le même sentiment que pour mon père et mon grand-père, sentiment fort doux alors et qui suffisait à mon cœur. Le temps m'a détrompée, et tout au rebours à présent, je ne crois plus au bonheur; aussi j'ai versé un torrent de larmes malgré moi pendant toute la messe. Je ne sais ce qu'on en aura pensé, mais j'étais trop affectée pour me contraindre. Ma Delphine ne pleurait pas, mais sa petite mine était allongée, et son mari n'était pas fort assuré non plus. L'évêque leur a fait un discours plein de raison et de sentiment qui a attendri tout le monde. Elzéar a tenu le poêle, et comme il était trop petit, on l'a monté sur la plus grande chaise de la chapelle; il avait l'air de ces petits anges dans les Annonciations de la Vierge. La cérémonie faite, M. de Custines le père s'est emparé de ma fille et moi de son fils, et nous sommes sortis avec le même ordre et la même gravité que nous étions entrés pour nous rendre dans le salon où nous attendait un très-bon déjeuner; il n'y avait point de foule: de tous les amis sur lesquels je pouvais compter dans une occasion aussi importante, il n'y a que la comtesse Auguste qui a tout quitté pour s'y trouver. Les autres m'ont donné mille excuses, comme cela se pratique, excepté la comtesse Diane et le duc de Polignac qui y seraient certainement venus, comme ils me l'avaient promis, sans le voyage de Trianon, qui a eu lieu ce jour-là, et dont ils ne pouvaient pas se dispenser. Les parents n'étaient pas en plus grand nombre, excepté M. et madame d'Aramon. Je n'en avais pas de mon côté, car même madame de Mellet n'a pas pu y venir à cause de sa santé, qui est, à la vérité, en bien mauvais état. Il n'y avait pas un Sabran. Le bon cousin gardait sa mère qui se meurt, et le mauvais s'était refusé à mes sollicitations et même à

celles de son frère qui, dans cette occasion, avait cru devoir lui faire quelques avances. Il n'y a donc qu'un petit parent éloigné qui s'appelle M. de Glandèves, qui est un fort joli sujet, qui restera quelques jours, avec nous ; M. de la Colmière, qui est un ami intime du petit de Custines, M. de Pouilly, son oncle, sans madame de Pouilly qui est malade, et M. et madame de Jarnac. A ce nom je vois ton étonnement ; c'est que je me suis mise fort bien depuis quelque temps avec eux, et que je les trouve les meilleures gens du monde. Ils me témoignent beaucoup d'amitié et d'intérêt, et j'y suis fort sensible. Mais, pour finir, après le déjeuner nous avons descendu dans le jardin ; comme nous y arrivions, une foule de bergers et de bergères, avec le bailli à leur tête, sont venus complimenter le marié et la mariée. Chacun a chanté son petit couplet, comme dans l'*Amoureux de quinze ans*. C'était tout à fait attendrissant. Après quoi nous avons dansé sans façon, comme de bonnes gens, avec les ménétriers du village. J'ai ouvert le bal avec M. de Custines le père et mes enfants, et je t'assure que je n'ai jamais été si légère, ni dansé de si bon cœur ; le bal et les chansons ont duré tout le jour ; c'était à faire mourir de rire. Il y en avait dans le nombre d'assez originales, et entre autres celle du menuisier, qui, sans doute, est un descendant du fameux Adam. Il avait usé une rame de papier pour en faire le *brouillard,* à ce qu'il disait ; il est vrai qu'elle avait quatre pages, et que nous avons cru que nous n'en verrions jamais la fin. Il était monté sur une chaise pour qu'on l'entendît mieux ; ce qui donnait à toute la fête une ressemblance parfaite avec les tableaux de Teniers. Quand nous avons été las de danser, nous avons joué au pharaon ; les hommes ont fait une banque qui nous a amusés jusqu'au souper, c'est-à-dire jusqu'à

huit heures du soir. L'évêque nous a donné un repas splendide avec sa magnificence ordinaire. Il a duré longtemps; on s'est remis au pharaon ensuite; mais après, c'est là le vrai quart d'heure de Rabelais. Je t'assure que, quand il a fallu mener coucher la mariée, je tremblais et j'étais aussi embarrassée qu'elle, toute vieille que je suis. Je te raconterai quelque jour, au coin de mon feu, cette petite scène pour te faire rire, car il m'a fallu un peu endoctriner le père pour qu'il endoctrinât son fils, et jamais de ma vie je n'ai été si bête; je crois que demain j'en serai encore rouge. Mais les voilà ensemble, et je me mets si bien à la place de ma pauvre Delphine que je n'ai aucune envie de dormir, ni même de me coucher, et tu en jugeras facilement à la longueur de ma narration. Je suis heureuse de te trouver là pour faire diversion au trouble de mon esprit. Juge de ce que tu es pour ta bonne femme même; puisque, à mille lieues d'elle, tu es encore toute sa ressource. Si tu pouvais savoir combien j'ai pensé à toi pendant toute cette journée, au milieu de tout ce que j'avais à faire, tu dirais que ta pauvre veuve est folle, et tu aurais raison. Mais voilà la nuit qui s'avance et je vais essayer de prendre quelque repos; car c'est avec bien de la peine que mon pauvre corps soutient autant d'agitation. Je m'affaiblis et je maigris à vue d'œil; et je crois que je finirai par m'évaporer insensiblement comme une légère fumée que le vent chasse; et tu diras : Autant en emporte le vent. Adieu. Que ne suis-je à présent à la place de ma fille, et que n'es-tu à la place de mon fils, après en avoir obtenu comme eux la permission en face de l'Église; car autrement c'est *une œuvre du démon qui nous met en enfer dans ce monde et dans l'autre, à ce que dit saint Augustin.*

Ce 1er août 1787.

Il est huit heures du matin ; tout dort dans le château excepté moi, qui meurs d'impatience de savoir des nouvelles de ma pauvre Psyché. J'espère que, comme elle, elle aura eu plus de peur que de mal, et je ne pense qu'à son embarras, qui sera extrême, en se montrant à tous les yeux qui vont être fixés sur elle ; en attendant, je vais me promener, car je ne saurais tenir en place quand mon esprit est agité. Je comptais pouvoir t'écrire pour me calmer, mais cela m'est impossible. Adieu, mon enfant ; il faut prendre le temps comme il vient et ta femme comme elle est, car elle ne peut plus changer, pas même de mal en bien.

Eh bien, mon ami, mon petit nid se porte à merveille, L'amour n'est pas si méchant qu'on le croit ; c'est un joli petit monstre qui ne mord ni n'égratigne, et ma Delphine, à ça près d'une modeste rougeur qui relève encore l'éclat de ses charmes, semble toujours la même. Je n'ai que le temps de te donner de ses nouvelles et des miennes, car j'ai mille et *une affaires*. Cette *une-là,* c'est la tienne, que je néglige en apparence, mais qui malheureusement m'occupe tout entière en réalité.

Ce 2 août 1787.

Si tu te rappelles les contes des fées, tu pourras avoir une idée de la fête charmante que l'évêque de Laon vient de nous donner à Bartais. Je n'ai rien vu de ma vie qui

fût aussi agréable. M. Le Clerc avait illuminé tout ce charmant Élysée avec des lampions couverts comme à Trianon, qui donnaient une lumière si douce et des ombres si légères, que l'eau, les arbres, les personnes, tout paraissait aérien. La lune avait voulu être aussi de la fête, quoiqu'on ne l'en eût pas priée; mais son éclat argenté et incertain, loin de la ternir, lui prêtait des charmes, et elle se réfléchissait tout entière dans l'immensité d'eau que tu connais. Elle aurait donné à rêver aux plus indifférents et pénétré dans l'âme des plus endurcis. De la musique, des chansons; une foule de paysans bien gaie et bien contente suivait nos pas, se répandait çà et là pour le plaisir des yeux. Au fond du bois, dans l'endroit le plus solitaire, était une petite cabane, humble et chaste maison; la curiosité nous y porta, et nous trouvâmes Philémon et Baucis, courbés sous le poids des ans, et se prêtant encore un appui mutuel pour venir à nous. Ils donnèrent d'excellentes leçons à nos jeunes époux, et la meilleure fut leur exemple. Nous nous assîmes quelques instants avec eux, et nous les quittâmes attendris jusqu'aux larmes d'un tableau si touchant. Si tu connais bien l'âme de ta veuve, son imagination, son amour, tu dois savoir ce qui se passait en elle en ce moment, et tout ce qu'elle devait souffrir. Son cœur se brisait de douleur en pensant qu'elle ne jouirait jamais de ce bonheur, le seul pour lequel elle était née, et qu'à la place, elle était condamnée par toi à vivre et mourir à mille lieues de toi, sans que rien puisse jamais adoucir cette terrible destinée. Heureusement la nuit cachait une partie de mon trouble, et l'attention, d'ailleurs, ne se portait pas sur moi, car on n'aurait su que penser de l'état où j'étais. J'ai promené jusqu'à la fin ces tristes réflexions; car, sans reproche, tu gâtes tous mes plaisirs, ou plutôt tu m'em-

pêches d'en goûter aucun dans un des moments les plus intéressants de ma vie. Adieu, je suis folle; c'est là ma justification, car autrement je me croirais tout à fait dénaturée de prendre si peu de part au bonheur de mes enfants, et de verser des larmes si amères quand je devrais n'en répandre que de joie. Cependant Dieu sait si, après toi, je ne les aime pas mille fois plus que moi-même. Je ne peux plus continuer, tant mon esprit est troublé; je te quitte aussi mécontente de moi que je devrais l'être de toi si je te rendais justice. Mais je t'aime trop pour te trouver coupable, et pouvoir jamais sans toi être heureuse et raisonnable. La mort, la mort seule pourra me guérir; qu'elle vienne donc bien vite, car je meurs mille fois en l'attendant.

Ce 3 août 1787.

Je ne veux pas relire ce que je t'ai écrit hier, dans la crainte d'en être trop mécontente; j'étais si émue que ce n'était pas moi qui conduisais ma plume. Malgré cela, je te dois la confiance de n'y rien changer, et de me montrer à tes yeux telle que je suis: la plus tendre, la plus faible, la plus folle, la plus malheureuse, mais en même temps la meilleure de toutes les femmes. Pourquoi rougirais-je devant toi de ton ouvrage? Si mon sort eût été lié au tien dès l'instant que je t'ai aimé, si je n'eusse pas éprouvé le chagrin mortel d'être abandonnée par toi au moment où je m'y attendais le moins, où mon pauvre corps affaibli par la souffrance d'une longue maladie était hors d'état de supporter une aussi vive impression, j'aurais toujours été

ce qu'il fallait être; mon cœur ne se serait pas trouvé sans cesse en contradiction avec mes principes, avec ma raison, et peut-être, j'ose te dire, j'eusse fait ton bonheur comme certainement tu aurais fait le mien. Mais que sert de penser et de dire tout cela à présent que ce beau songe est évanoui? Il faudrait de la force et du courage pour me faire supporter la triste réalité qui le remplace. Mais tous les ressorts de mon âme sont détendus, et je végète desséchée comme ces plantes que l'on voit sur les rochers brûlés des ardeurs du soleil. J'admire comment j'en suis venue encore à rabâcher sur ce triste sujet, tandis que je voulais te parler de tout autre chose. A quoi sert donc notre volonté et ce libre arbitre dont nous devons être si glorieux? Si jamais je prends la plume, ce sera pour écrire contre lui, car c'est se moquer des gens que de les enchaîner et de vouloir leur persuader après qu'ils peuvent courir à toutes jambes. En vérité, nous sommes bien esclaves de tout, et je suis trop la tienne.

Ce 4 août 1787.

Je suis fort inquiète ce matin; ma petite femme a la fièvre. Je crois que c'est le mal de la peur; malgré cela, j'en suis en peine parce qu'elle n'a jamais été malade; son petit mari en est tout attristé, et a si bien la mine du coupable que je serais bien tentée de le gronder; mais je n'ose pas, car il serait en droit de me demander de quoi je me mêle.

Ce 5 août 1787.

J'ai passé tout le jour d'hier et toute la nuit auprès de ma fille qui a eu une fièvre assez forte, des maux de reins et un mal de tête affreux. J'étais déjà toute bouleversée, et mon imagination me présentait la petite vérole; heureusement elle est mieux ce matin. La fièvre est totalement tombée, et, si elle ne revient pas, ce sera tout simplement une révolution assez simple à imaginer dans les circonstances. Je suis bien tranquille ce matin, mais si fatiguée que je ne peux plus me soutenir. Je t'embrasse cependant pour me redonner des forces, et je trouve que je t'aime bien pour n'en pas perdre l'habitude.

Ce 6 août 1787.

Delphine est guérie; je crois que c'est le cas de chanter le refrain de la chanson : *C'est un petit mal pour un grand bien*. Ils ne s'en aiment que mieux, et c'est le ménage le plus édifiant et le plus intéressant qu'il soit possible. Je jouis de leur bonheur, non pas sans envie, car, si tu l'avais bien voulu, c'eût été de même pour nous. Adieu; je ne suis pas encore remise de la peur que j'ai eue, de la nuit que j'ai passée, et je souffre beaucoup aujourd'hui de la tête et de tout le corps, si bien que je t'écris avec une peine extrême, et si je sais bien ce que je pense, je ne sais trop ce que je dis.

Ce 7 août 1787.

Je ne peux pas m'empêcher de te faire la description de la fête la plus drôle, la plus originale, la plus ridicule qu'Elzéar et moi avons donnée aujourd'hui aux jeunes époux. Ce sont les noces de Gamache. L'évêque voulait donner à dîner à tous ses paysans, et nous avons saisi cette occasion-là, qui allait parfaitement à notre sujet. On a dressé des tables dans le jardin en face du château, qui étaient bien garnies de gigots, de pâtés, de dindonneaux, etc. La petite Peinier et son frère représentaient le marié et la mariée. Ils sont arrivés suivis d'une foule innombrable, aux sons du violon qui les précédait, pour se mettre à table; pendant qu'ils y étaient, on a vu sortir du bois une troupe de bergères qui sont venues chanter quelques méchants couplets que nous avions faits, Elzéar et moi, en l'honneur de la mariée; et, d'un autre côté, une troupe de bergers qui sont venus complimenter le marié. Tous se sont mis après à table, et c'était un plaisir de les voir manger. Au milieu du repas on a vu paraître dans le lointain un cavalier armé de pied en cap, une lance à la main, monté sur un méchant cheval qu'il avait bien de la peine à faire avancer, suivi d'un petit homme gros et court qui fouettait son âne à tour de bras. On ne savait d'abord qui c'était; mais en y regardant bien, nous avons reconnu le seigneur Don Quichotte de la Manche, et son fidèle écuyer Sancho Pança. Il sont arrivés gravement au milieu de l'assemblée pour prendre part à la joie générale. Tu aurais bien ri, je suis sûre, de la figure de ces deux personnages, qui était bien la plus comique chose qu'on ait jamais vue,

et surtout celle de Sancho qui était à peindre; nous avions eu le bonheur de trouver un original fait exprès pour ce rôle par sa figure et son air jovial; en voulant descendre de son âne il se laissa tomber par terre, ce qui fit mourir de rire tout d'abord; ensuite il alla donner la main à son maître pour l'aider à se séparer de Rossinante, ce qui n'était pas facile, car il ne pouvait pas se remuer; on lui avait fait un bouclier d'un grand plat à soupe, et un armet d'un bassin à barbe. Dès qu'il fut à terre, il s'avança vers la mariée avec toute la gravité d'un chevalier errant pour lui chanter un couplet.

Je suis une étourdie, car j'oublie de te dire qu'en arrivant Don Quichotte avait eu l'air de prendre toute cette fête pour un enchantement, et qu'il avait d'abord chanté, sur l'air de *Joconde :*

D'enchanteurs une troupe immonde
Vient-elle ici faire fracas?
Faut-il, pour en purger le monde,
Armer la force de mon bras?

Incomparable Dulcinée,
Viens m'animer par tes regards,
Et permets qu'en cette journée
Pour toi je m'expose aux hasards.

SANCHO PANÇA.

Seigneur, rengainez votre épée,
Aucuns hasards ne sont ici;
Mais nous aurons franche lippée,
Et point de combats, Dieu merci.

Tout cela n'a fini que lorsqu'ils ont été bien rassasiés. Alors, il y avait des ânes, des charrettes pour nous conduire à Pinon, où nous avons été terminer la journée par

un bal champêtre, d'où nous ne sommes revenus qu'à près de onze heures; et, malgré la fatigue d'un jour si bien rempli, je ne veux pas me coucher sans te raconter tout ce qui s'y est passé pour me dédommager en quelque sorte du plaisir indicible que j'aurais eu de t'y voir; combien tu aurais contribué à l'agrément de cette petite fête par ton esprit et ta gaieté! Quels jolis couplets tu aurais faits à la place de toutes nos bêtises, et combien ta pauvre veuve eût été heureuse et contente! Mais il ne faut pas penser à tout cela. Aimons-nous du moins des deux extrémités du monde, si nous sommes condamnés à vivre ainsi éloignés l'un de l'autre. Je ne sais s'il faut répondre de toi, mais je réponds de moi à la vie à la mort, telle chose qui arrive.

Ce 9 août 1787.

Je vais reconduire aujourd'hui madame de Jarnac jusqu'à Raixmes, où l'attend la comtesse Auguste. J'y resterai deux jours, et je laisse ici tous mes enfants. Mon petit ménage n'en sera pas trop mécontent; ils seront plus à eux-mêmes, et, quoique je ne les gêne guère, je sens avec peine que je ne suis qu'une distraction incommode. Je n'ai pas encore oublié le plaisir que j'avais quand nous pouvions être seuls ensemble, et la douleur que j'éprouvais quand on venait nous en priver, telle personne que ce fût. Adieu, mon enfant; je suis pressée, il faut partir. Je vais coucher ce soir à Laon, pour éviter la chaleur qui est extrême.

Ce 10 août 1787.

Nous n'avons pas trouvé la comtesse Auguste à Raixmes. Nous y sommes arrivés à midi, après avoir voyagé une partie de la nuit, car nous avons quitté Laon à trois heures du matin. Rendue de fatigue, accablée de la chaleur, je me suis jetée sur un lit en arrivant; j'ai eu des douleurs d'estomac à mourir le reste de la journée, au point de croire que j'étais empoisonnée. Mais ce soir la comtesse Auguste arrive, ce qui dissipe mes maux et ma colère, car j'avais bien de l'humeur contre elle de la trouver si peu exacte à son rendez-vous. Adieu, mon ami; tu vois l'impossibilité où je suis de causer plus longtemps avec toi, mais je ne t'en aime pas moins, je t'assure.

Ce 11 août 1987.

Je vais rester ici tout le jour à me reposer, et je partirai demain de fort bonne heure. Le temps est rafraîchi par un orage affreux qu'il a fait toute la nuit. Aussi j'espère que je ne serai pas trop incommodée de la chaleur. Je crois que c'est par sympathie qu'elle me fait souffrir à présent, car c'était autrefois ce que j'aimais le mieux. Mais je pense toujours à ton soleil d'Afrique, et c'est, je crois, ce qui m'échauffe tant.

Ce 12 août 1787.

Je pars dans le moment pour retourner à Anisy. Mes chevaux sont prêts. Je n'ai que le temps de t'embrasser, et

c'est de bien bon cœur; où est celui où j'avais toujours l'espérance de te rencontrer par les chemins? Cet heureux temps n'est plus; tout a changé de face. Mais chassons ces doux souvenirs du passé; ils rendent le présent trop insupportable.

Ce 13 août 1787.

J'ai trouvé mes deux petits tourtereaux roucoulant leurs amours le plus joliment du monde. Ils n'avaient nul besoin de moi, je t'assure; ils ont cependant été charmés de me revoir, car ils m'aiment bien, et tu serais touché de la bonne manière dont nous sommes ensemble. Je ne leur demande que de savoir être heureux, et je serai contente; et je vois avec plaisir qu'ils s'y prennent bien. Pourvu que cela dure.

Ce 14 août 1787.

Le Roi vient de faire des réformes affligeantes pour les particuliers, mais bien satisfaisantes pour le public. Il réforme :

Les gendarmes de la garde;
Les chevau-légers;
Les gardes de la porte;
La fauconnerie;
Le vautroy;
La louveterie.

Tous les services de la maison du Roi qui étaient par quartier seront maintenant par semestre; ce qui réforme

la moitié des officiers du Roi, et par conséquent la dépense. La petite écurie est réunie à la grande, et le pauvre duc de Coigny est de côté. Le Roi a voulu lui conserver les honneurs et sa place dans les carrosses, mais il a refusé, et il est parti tout de suite avec assez d'humeur pour Caen, où il va tenir une assemblée provinciale. On croit que ses affaires sont en fort mauvais état, car il perd en même temps le gouvernement de Choisy, que l'on va vendre, de même que la Muette et trois ou quatre maisons encore que l'on va faire abattre. Quel bouleversement ! et sur quoi peut-on compter dans ce monde? Certainement s'il y avait une fortune à ambitionner, c'était celle du duc de Coigny, et voyez ce qu'elle devient. Que de réflexions cela fait faire, et combien cela doit guérir de la manie de la cour, et des tourments que l'on se donne dans la jeunesse, pour se forger dans la vieillesse la vie la plus misérable! car il est bien plus difficile de se passer des honneurs et des richesses quand on les a possédés que lorsqu'on ne les a jamais connus. M. de Vaudreuil perd sa place aussi, et sa chute n'est pas une des moins considérables. Il est obligé de vendre tout ce qu'il possède, et il est dans la plus mortelle inquiétude au sujet de son ami (1), qui est dénoncé au Parlement pour quatre chefs d'accusation, dont le moindre peut le faire pendre. Il est sommé de comparaître, ce qu'il ne fera sûrement pas puisqu'il a pris la fuite. On ne sait pas encore si la cour laissera aller cette affaire. Le Roi a tenu son lit de justice à Versailles. L'impôt du timbre est enregistré, ainsi que les subventions territoriales, et lorsqu'on les a criés dans Paris, on n'a pas osé dire : Édits du Roi, parce que le Parlement l'avait

(1) M. de Calonne.

défendu; et l'on a crié : *Voilà du nouveau donné tout à l'heure.* Tout cela est fort affligeant pour une bonne citoyenne comme moi, qui aime fort son Roi, et sa patrie de tout son cœur, et c'est sérieusement très-inquiétant; c'est un moment de crise bien violent, et il est à craindre que les Parlements ne mettent le feu aux quatre coins du royaume dans tout ce hourvari; tu es plus tranquille dans ton autre monde au milieu des tigres et des lions; ce sont des agneaux en comparaison de nos *messieurs*. Mais adieu, mon enfant; voilà un terrible chapitre sur la politique, d'autant mieux qu'on te mande sans doute toutes ces nouvelles, et bien mieux que je ne peux le faire, car ce n'est pas mon fort. Cependant, il est impossible de ne pas te parler de ce qui fait la conversation générale, pour te reposer de ce qui fait mon occupation journalière, car on se lasse d'entendre toujours parler de soi.

Ce 15 août 1787.

Je viens de recevoir un gros paquet de tes lettres qui me redonnent du courage. Mais quand je songe que l'année dernière, à pareil temps, c'était toi que je revoyais arrivant à leur place, c'est bien différent. Quelle inquiétude pour moi de te savoir au milieu de cette triste saison! Je m'interdis de t'en parler; mais tu ne saurais croire l'effroi qu'elle me donne, surtout depuis quelques jours. Je ne serais pas étonnée que tu fusses malade, car c'est la première fois que je me suis trouvée aussi tourmentée à ton sujet. Je ne suis pas contente non plus de ma santé, et je compte partir après-demain pour les eaux de Plombières; il m'est impossible de m'en passer, vu l'état de

souffrance où je suis. Je ne sais trop ce qui m'en arrivera, mais je suis disposée d'avance à tout événement. Tes dernières lettres n'ont été que quinze jours en chemin; tâche de n'en pas mettre davantage quand il te sera permis de revenir à moi; ce sera autant de pris sur l'ennemi. Je ne me flatte pas que tu puisses être de retour avant le mois de février prochain, en songeant au temps qu'il faudra à M. Blanchot pour arriver, pour rester et pour repartir; ce n'est pas trop, même deux mois en sus, pour toutes les contrariétés que l'on peut éprouver des hommes et des vents. Mais enfin je te reverrai, je commence à le croire. Et d'après ta lamentable description de tout ce que tu as souffert par ta faute dans le voyage de Gorée au Sénégal, et tout ce que tu dis souffrir journellement, si tu ne te ménages pas davantage, je m'attends à te trouver bien changé; mais pour n'en être pas trop frappée d'abord, je pense déjà que je fermerai les yeux de toutes mes forces jusqu'à ce que je me sois un peu accoutumée à cette voix que je n'entendais pas autrefois sans tressaillir, et que je me sois bien persuadé que ce n'est pas mensonge. Avec cela, si tu te portes bien, que tu n'aies rien perdu chez ces barbares de ta bonhomie et de ta bonne humeur, que me sera le reste? Le premier moment passé, nous n'y penserons plus. D'ailleurs, j'aurai de quoi te donner ta revanche, car le temps n'épargne pas plus l'Europe que l'Afrique et mon visage que le tien. Je suis tout franchement laide et vieille à présent; c'est une triste vérité dont il faut bien convenir, ne pouvant pas la dissimuler.

Les ruines d'une maison se peuvent réparer :
Que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage.

Je suis plus maigre que je n'étais il y a quatre ans, dans ce temps où par des soins si tendres tu cherchais à me rappeler à la vie. Je n'oublierai jamais tout ce que tu fus alors pour moi, quoique dans le fait tu m'aies rendu un bien mauvais service : il valait bien mieux me laisser mourir alors tout simplement que de me tuer en détail et à coups d'épingle. Mais je t'aime trop pour t'en vouloir ; tel mal que tu me fasses d'ailleurs, ce n'est pas ta faute, c'est celle de mon étoile, qui n'a jamais été heureuse et qui ne le sera jamais. Je ne t'ai pas encore dit combien j'avais été touchée, au milieu de tes souffrances, de voir ta religion à ton serment. Si tu m'aimes encore, tu dois jouir du plaisir de penser à celui que tu m'as fait, et à la douleur et à l'inquiétude que tu m'as évitée si c'eût été autrement, car j'aurais cru que tu avais été encore plus malade, et je ne sais si j'aurais supporté cette idée jointe à celle de ton absence. Je t'en remercie donc mille fois, mon cher mari, du fond de mon cœur; il n'y a pas de mots dans aucune langue qui pourraient t'exprimer tout ce que je sens. Mais tu connais les replis les plus cachés de ce cœur dont tu fais à la fois le bonheur et le tourment, et tu devines facilement tout ce qu'il éprouve quand il est content de toi. Adieu, mon cher et trop cher mari; ne te lasse pas d'être bien aimé; c'est plus rare qu'on ne le croit, et c'est une grande douceur, à travers toutes les peines de la vie, que d'être sûr qu'on a *un bon second* pour nous aider à en supporter le fardeau. *Ce bon second*, tu ne le prendrais pas à la mine; mais son énergie supplée à tout, et l'on est bien fort quand on aime de toutes les facultés de son âme. Adieu; je ne peux pas te quitter aujourd'hui! c'est l'effet de tes lettres et de la confiance qu'elles me donnent dans tes sentiments.

Ce 16 août 1787.

Le Parlement est exilé, partie à Troyes et partie à Châlons; il a défense expresse de suivre l'affaire de M. de Calonne, mais il a ordre en même temps de continuer ses fonctions. D'après son dernier arrêté, il était impossible que le Roi ne prît pas ce parti-là; je vais te le copier, pour te donner une idée de la chaleur qui est dans tous les esprits et du peu de raison qu'il y a dans toutes les têtes.

Arrêté du 13 *août* 1787.

La Cour, persistant dans ses précédents arrêtés, a déclaré et déclare la distribution clandestine des édit et déclarations nulle, illégale, comme étant faite par suite d'une transcription nulle, illégale;

Déclare lesdits arrêts et déclarations incapables de priver la nation d'aucun de ses droits, et d'autoriser une perception contraire à tous les principes et règles du royaume;

Se réservant de délibérer sur le surplus, charge le procureur général d'envoyer le présent arrêt à tous les baillages et sénéchaussées sous huitaine, et au Châtelet dans les vingt-quatre heures pour y être lu et enregistré.

Je crois t'avoir mandé que c'est au sujet de l'édit du timbre qu'ils font tout ce tapage. Il est vrai qu'on dit qu'il serait fort onéreux et sujet à une infinité d'abus, qu'il troublerait le repos des particuliers, et surtout le

commerce. Adieu, mon enfant; pourvu qu'il ne trouble pas notre ménage, je lui pardonne; car toi et moi, voilà mon univers, et mon bonheur n'est point fondé sur les richesses.

Ce 17 août 1787.

Je végète assez doucement à présent, mon enfant, et sans ma santé, qui me tourmente, je ne serais pas trop mécontente de moi. J'ai repris toutes mes occupations, et je ne songe à toi que ce qu'il faut pour ne pas t'oublier. « Je gauchis tout doucement », comme dit Montaigne, et dérobe ma voie de ce ciel orageux et nébuleux que j'ai devant moi, car, malgré toute ma prudence, je ne me crois pas encore à l'abri des tempêtes; il faut que tu sois dans le port aussi bien que moi, et avec moi, pour que je sois tranquille et en sûreté. Voici le moment qui approche où je pourrai compter les jours sans me perdre dans mes calculs. En attendant, je vais faire un voyage qui en abrégera encore la durée en me présentant mille objets différents qui me distrairont, et dans un pays qui ne t'est point étranger. Je compte partir après-demain avec mon grand fils et ma fille. Je laisse mon petit Elzéar à ses études, ce qui me fait beaucoup de peine, car c'est toute ma ressource, à présent que ma Delphine est occupée d'un autre. Il est vrai que je laisserai cet autre à Nancy, où est son régiment, pour trois semaines environ, et que de là il viendra nous reprendre à Plombières pour revenir avec nous; ainsi elle sera entièrement à ma disposition, et je compte bien en profiter. Adieu, mon enfant. J'ai bien

peu de temps à te donner au milieu de mes affaires; mais la plus importante pour moi est de te prouver que tu es ma première.

Ce 18 août 1787.

Tu rirais si tu voyais comment Delphine mène son petit mari; elle le gouverne plus despotiquement que son frère; c'est le plus drôle de petit ménage qu'on ait encore vu. Je ne sais pas combien cela durera; mais dans ce moment elle est reine absolue, et jouit bien de son empire. C'est une jolie chose que l'amour dans sa première jeunesse; malheureusement il change bien vite et devient bien laid, bien maussade en grandissant, comme tous les enfants gâtés. Il est vrai qu'il y a des exceptions à la règle; mais peut-on s'en flatter? Le plus sûr serait de ne pas s'y fier. Et cependant personne, comme tu le sais, n'est plus que moi sa très-humble servante, et par conséquent la tienne, tant l'inconséquence est le partage des hommes et surtout des femmes.

Ce 19 août 1787.

Je suis éveillée depuis six heures du matin pour voir partir la comtesse Auguste, qui était venue passer encore deux jours avec moi en s'en retournant à Paris pour madame la duchesse d'Ursel qui y arrive ce soir, de manière que je suis très-fatiguée, très-maussade, et que pour t'en faire justice je vais te quitter, car je t'ennuierais à mourir, j'en suis sûre.

Ce 20 août 1786.

Je pars dans l'instant pour Plombières, mon enfant. Je m'arrêterai un jour chez madame de Pouilly, qui est à peu près sur le chemin, et à qui je veux présenter sa nouvelle nièce, et un jour à Nancy. Je t'écrirai exactement dans toute ma route, car rien ne me ferait manquer à mon serment; mais deux mots seulement pour que tu saches que je me porte bien et que je t'aime. Adieu. Que n'es-tu avec moi! je serais plus gaie que je ne suis en partant, car je me sens le cœur bien triste.

Ce 21 août 1787.

Nous avons couché à Rethel, dans une assez mauvaise auberge. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Il est cinq heures du matin, et pendant que mes enfants dorment encore, je veux causer avec toi, mais quelques instants seulement, car nous devons partir avant six heures pour éviter ou du moins pour devancer un peu la grande chaleur du jour. Nous avons encore vingt et une lieues à faire pour gagner Pouilly, et par de mauvais chemins, à ce que l'on m'assure. J'ai beaucoup d'humeur de cette visite, qui me fatiguera, m'embarrassera et m'ennuiera sans doute infiniment. Il est vrai que je n'y resterai que vingt-quatre heures; mais c'est beaucoup pour moi, d'après mon aversion naturelle pour la gêne et l'ennui. Adieu, mon enfant; je suis triste, je souffre, et je ne trouve plus rien à te dire,

sinon que je t'aime bien de la bonne amitié : « *Quanto er atura amor?* »

Ce 22 août 1787.

J'ai pensé rester hier par les chemins. Soit la chaleur, soit la fatigue ou toutes les deux ensemble, il m'a pris des douleurs si violentes que je ne savais plus que devenir. J'ai souffert ce qu'il n'est pas possible de dire, et je suis arrivée ici à demi morte, et, pour une première connaissance, tu dois juger combien j'ai dû paraître aimable; cependant il n'y a point paru, à la réception que m'a faite madame de Pouilly. Nous nous sommes séparées de fort bonne heure; mais je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit, par l'agitation de tout ce que j'avais éprouvé dans le jour. Je me trouve un peu mieux ce matin, et avec une promenade et un bon déjeuner, j'espère qu'il n'y paraîtra plus. Le mal a beau faire, il ne viendra pas sitôt à bout de m'abattre; je me sens encore des forces pour lui résister jusqu'à ton retour; mais aussi, à ton départ, il aura bon marché de moi.

Ce 23 août 1787.

Tu me croiras folle si je te dis que je n'ai jamais été aussi heureuse que depuis que je suis ici, mais heureuse jusqu'au délire. Je vois pour la première fois en réalité toutes les chimères que je m'étais faites toute ma vie sur le bonheur. Une bonne mère de famille entourée de huit

enfants qu'elle a nourris, tous gros, gras et frais à plaisir, n'ayant d'autre affaire qu'à penser à eux et à un mari qu'elle aime tendrement *et qui ne la quitte jamais*. Ils passent tranquillement leurs jours seuls, se suffisent à eux-mêmes, sans craindre que les importuns, les méchants et les *maîtresses* viennent troubler une si douce union : la solitude, la confiance et l'amour les mettent à l'abri de ces redoutables fléaux. Ils s'aiment depuis vingt ans ; ils s'en aimeront peut-être encore autant. Sûrs l'un de l'autre, ils ne connaissent point de plus ferme appui. Leur sentiment étant égal, leur bonheur est le même ; et pour ce bonheur que je sentirais encore mieux qu'eux, je donnerais de bon cœur la moitié des jours qui me restent à vivre et tout ce que je possède dans le monde. Mais que sert d'y penser? je n'en jouirai point ; mes jours s'écoulent, le temps s'avance. Ton ambition désordonnée ne te laissera jamais aucun repos ; ta raison et ton bon esprit ont beau te prêcher, tu ne les écouteras pas, et tu finiras ta vie après avoir désolé la mienne, sans avoir réservé seulement un petit espace de temps à ta tranquillité et à *ta pauvre femme*. Mais revenons à Pouilly. C'est un endroit charmant, précisément comme je voudrais avoir une terre, sur le bord de la Meuse, entouré de vallons riants, de petits villages dont tous les toits sont couleur de rose, de petits bois bien plantés et de prairies couvertes de bestiaux. Dès le matin, on entend le chant rustique des bergers, on voit les petites bergères avec la quenouille et le fuseau ; tous ont l'air heureux et content : des ruisseaux de lait abreuvent les enfants, et partout on voit régner la paix et l'abondance. Que l'homme est fou d'aller chercher si loin des biens imaginaires aux dépens de ces biens réels que la nature lui prodigue ! Sur un des côtés de la mai-

son, on aperçoit un petit pont de planches et de branchages qui conduit à un bois bien frais et bien touffu, où les enfants vont sans cesse tendre des piéges aux oiseaux sur le bord d'un petit ruisseau qui le parcourt. Nous avons été déjeuner aujourd'hui à une ferme qui est à trois quarts de lieue du château. Nous avons trouvé une fermière bien propre, de bons gros enfants bien nourris, une chambre bien fraîche pour nous reposer, et un bon déjeuner de lait, de crème, de beurre, de fromage, de pâté et de jambon. J'ai mangé de tout pour ne pas faire *la petite bouche,* et aussi pour satisfaire à un appétit dévorant, car je me porte à merveille quand j'ai l'esprit content et que je rencontre ce qui me plaît. Il est vrai que cela ne m'arrive pas souvent, et *c'est ce qui fait que ta fille est muette*. Dis cela à une *certaine personne* quand elle te dira qu'elle ne m'a jamais entendue parler de sa vie, et que je suis la plus bête et la plus ennuyeuse de toutes les créatures. Mais revenons à nos moutons. J'en ai rencontré des troupeaux tout le long de mon chemin avec leurs petits agneaux, qui me font toujours penser à Elzéar! Il en a la blancheur; il en a aussi la candeur et la douceur; mais il ne se laissera pas comme eux *manger la laine sur le dos,* comme disent les bonnes femmes, *car il a plus d'esprit qu'il n'est gros*. Nous nous sommes promenés longtemps malgré les rayons du soleil qui dardaient à plomb sur la tête; mais je pensais au soleil d'Afrique, et je trouvais celui-ci bien doux. D'ailleurs, la chaleur ne m'incommode jamais; c'est le froid que je déteste; il est vrai que c'est par lui que nous cessons de vivre et d'aimer; mais il a beau faire, il ne glacera jamais mon cœur s'il ne commence par glacer le tien, et avec ton aide je défie toute sa puissance.

J'ai tout aussi bien dîné que j'avais déjeuné, et, sur les cinq heures, madame de Pouilly et moi nous nous sommes mises à danser avec nos enfants jusqu'à neuf heures du soir, mais danser comme à quinze ans : je ne m'étais jamais trouvée si légère ni si gaie. Cette bonne et aimable femme ne peut pas revenir de sa surprise de me trouver si différente de ce qu'elle avait pensé, me croyant une belle dame de Paris, bien chamarrée de grands airs et de prétentions, et la confiance est si bien établie entre nous deux, qu'elle m'a avoué combien elle me redoutait avant de m'avoir vue. Il n'y a que vingt-quatre heures que nous sommes ensemble, et je l'aime au point de me sentir aussi à mon aise avec elle que si je ne l'avais jamais quittée. Cette sympathie, dont on ne peut pas rendre raison, tient sans doute à beaucoup de rapports qu'on sent mieux qu'on ne les explique; je ne suis pas sujette à sentir cette espèce d'attrait, et je m'y laisse aller d'autant plus volontiers qu'il ne m'a jamais trompée. Je vais demain coucher à Nancy, avec un véritable chagrin de ne pas rester davantage ici; mais la saison s'avance, et je veux à toute force prendre les eaux de Plombières pour rendre ma santé cet hiver un peu plus supportable. Mais adieu donc. Je ne sais ce qui me prend, j'ai plus de peine que jamais à te quitter; c'est bien ridicule après dix ans d'amour, quatre ans de mariage et deux ans d'absence.

Ce 24 août 1786.

J'arrive à Nancy accablée de fatigue, après avoir fait trente-huit lieues par une chaleur et une poussière insupportables. Mille idées noires viennent m'y troubler. Ce

Nancy qui t'a vu naître, qui t'a vu si gai, si aimable, si insouciant, si heureux, ne te verra pas de longtemps; tout ce qui s'y intéressait à toi n'y pense plus ou n'y pense guère; le temps a tout métamorphosé, et moi, m'y voilà quand tu en es à mille lieues, à moitié chemin aussi de la métamorphose qui sera complète pour peu que tu diffères ton retour, car le temps est impitoyable, et je sens qu'il ne m'épargnera pas, à l'exception de mon cœur que l'amour défend. Adieu, mon cher mari. Que de choses je voudrais t'écrire si les mots pouvaient bien rendre les pensées et les sentiments! Mais si tu m'aimes, tu me devineras, et si tu ne m'aimes plus, ce serait bien inutile; dans ce cas, je te plains autant que moi.

Car sans l'amour on ressent tous les maux
Qu'avec l'amour aisément l'on oublie,
Et l'on n'a point de paix ni de repos
Si l'on n'est deux à supporter la vie.

Songe bien à cela, mon enfant, et tâche de m'aimer le plus longtemps que tu pourras, ne fût-ce que pour l'amour de toi.

Ce 25 août 1787, à Nancy.

Je n'ai cessé de penser à toi tout le jour, et j'en suis fatiguée à la mort. Il faut que l'air de ce pays-ci soit imprégné de tous les petits atomes qui viennent s'accrocher fortement à moi par sympathie. Je ne passe pas dans une rue que je ne songe combien tu t'y es promené. Je ne vois pas une maison que je n'imagine qu'elle est habitée par

quelqu'une des Dulcinées qui se disputaient autrefois à l'envi le bonheur de te plaire. J'ai assisté à la séance de l'Académie pour le jour de la Saint-Louis, où j'en ai vu de toutes les sortes, des Dulcinées, ce qui m'a fort divertie. Je cherchais à lire sur leurs visages et dans leurs yeux quelques restes d'amour pour toi; car à présent, au rebours du temps passé, je veux que tout le monde t'aime. Mais je voyais bien plus en elles les traces du temps que celles de l'amour, car elles étaient toutes vieilles et laides à faire peur. J'ai entendu un discours de M. Costes (?) sur les états généraux de la Lorraine qui m'a fort ennuyée, quoiqu'il fût fort bien écrit, et un autre d'un homme que je ne connais pas, sur la lune, les étoiles, les comètes, etc., que j'ai peu suivi, mon esprit n'étant point en état de voyager si loin pour le moment. Il n'était occupé que de toi, et, malgré ta légèreté, ce n'est point parmi des êtres aériens qu'il faut t'aller chercher. Cependant, il pourrait bien arriver que, dans ton humeur vagabonde, ne trouvant pas le monde assez grand pour tes voyages, comme Alexandre, dans son humeur guerrière, ne le trouvait pas assez grand pour ses conquêtes, tu prisses le parti, un beau jour, d'aller voyager dans tous ces mondes. Certainement je n'en voudrais pas jurer s'il arrive que, par le moyen des ballons ou autrement, on entrevoie la possibilité d'y parvenir. Te voilà en haleine; à présent les frais en sont faits, et il te serait plus difficile de te tenir en repos qu'en mouvement, pour ne pas dire impossible, car je suis convaincue que c'est toi qui es le mouvement perpétuel que tous les physiciens cherchent depuis si longtemps. Adieu, mon enfant; je m'amuse à te dire mille folies au lieu de dormir, sans songer que je suis obligée de me lever demain à six heures du matin pour me rendre de très-bonne heure à Plom-

bières. Les chemins sont assez mauvais, ainsi que les chevaux, à ce que l'on m'assure, et je serais fort affligée de rester par les chemins. J'emmène avec moi mon petit gendre, que je devais laisser ici d'abord; mais comme il est libre dans ce moment de faire son service où il voudra, nous avons trouvé qu'il valait mieux que ce fût à Épinal, qui n'est qu'à sept lieues de Plombières, afin qu'il puisse nous venir voir quand bon lui semblera, ce qui sera sans cesse, car il est encore bien amoureux de sa petite femme, et il l'aime comme je voudrais être aimée et comme j'aime.

Ce 26 août 1787.

J'arrive à Plombières, mon enfant; je suis bien lasse et tout étourdie de la voiture. Je vais souper bien vite et me coucher. Je remets à demain à causer avec toi si j'en trouve le loisir; en attendant, je t'embrasse; c'est tout ce que je puis faire pour ton service.

Ce 27 août 1787.

L'hiver règne déjà dans ce triste pays; le ciel est couvert de nuages, et l'on se chauffe comme au mois de janvier, ce qui me donne beaucoup d'humeur, car, quel bien attendre des eaux prises dans ce vilain temps? J'en suis presque découragée, et si triste que je n'ai pas la force même de t'écrire. Je pense au temps passé et à l'agrément que tu répandais sur de pareils voyages, et je me trouve

si dénuée à présent de tout ce qui me plaît que je me sens mourir en langueur. Adieu, toi qui peux de si loin rendre mes jours si sombres; apprends une bonne fois ce que c'est que d'aimer, et prends pitié de ta malheureuse femme, à qui ton absence rend la vie plus affreuse que la mort.

Ce 27 août 1787.

On mande ici qu'il y a eu une révolte à Paris, que le Parlement est exilé à Troyes, ainsi que ceux de Rouen et de Bordeaux. Notre aimable prince le comte d'Artois a été presque insulté. On a fort maltraité un de ses pages quand il est venu pour l'enregistrement des impôts à la cour des aides. Il y a une fermentation épouvantable dans tous les esprits qui fait tout craindre; on se trouve heureux, dans ces affreux moments, d'être tranquille en un petit coin du monde, et de n'avoir rien à craindre ni à espérer. La confiance est entière dans l'archevêque de Toulouse, et je la crois bien placée. Il a l'esprit doux et conciliant, et il n'épargnera rien pour rétablir le calme et le bon ordre; s'il est assez heureux pour y parvenir, la France lui devra le titre de grand ministre. Et, en attendant, l'on dit que le Roi va lui donner celui de premier, qui paraît indispensable dans les circonstances.

Ce 28 août 1787.

Je suis toujours pour les grands événements; le feu a pris ce matin en face de ma maison. J'ai d'abord été fort

effrayée ; mais comme le danger était peu de chose, et que le feu n'était que dans la cheminée d'une cuisine, je me suis fort amusée de la presse et de la peur de chacun, qui faisait dire et faire mille extravagances ; il n'en est résulté que de l'amusement pour moi, et un dîner de moins pour ceux qui avaient pensé brûler.

Il y a ici fort peu de monde, et presque point que je connaisse, excepté M. de Castellane et madame de Soran, avec qui je ne suis pas liée, mais qui me font beaucoup d'avances auxquelles je réponds de mon mieux, et M. Bertin et M. de Mellet que je vois assez souvent. Ce n'est pas que le saison ait été fort brillante, mais elle est à peu près fermée pour les gens qui n'avaient pas, comme moi, une fille à marier. Elle a été funeste pour ce pauvre M. de Sainte-Hermine, qui y est mort. C'est une fâcheuse destinée que de mourir ici ; c'est encore plus triste qu'ailleurs. Le Parlement vient de faire un arrêté à Troyes de la plus grande force. On parle d'envoyer M. de Malesherbes et M. de Nivernois pour négocier la paix. Il me semble qu'on ne pouvait pas mieux faire. Bonsoir, mon ami ; aime-moi donc une bonne fois, si cela t'est possible.

Ce 29 août 1787.

Je mène ici une vie assez douce avec mes deux enfants qui ne me quittent pas, et je suis à peu près heureuse quand je ne pense pas à toi ; mais ces moments sont si rares qu'il n'y a plus de bonheur à espérer pour moi. Je n'ai pas encore commencé les eaux, mais le temps qui devient plus beau me donne le loisir, en attendant, de me

promener sur toutes les montagnes pour lesquelles tu connais mon faible. J'aime bien autant la situation de ce pays que celle de Spa. Je la trouve plus agreste et plus sauvage, et par conséquent plus analogue à mon humeur. Nous nous promenons toute la matinée, et l'après-midi nous faisons une lecture en commun, et, sur les sept heures, mes deux petits tourtereaux s'en vont chez eux roucouler leurs amours. Je suis si heureuse de leur bonheur que quelquefois j'imagine qu'il ne m'en faut pas davantage. Mais, en y pensant bien, je trouve un vide au fond de mon cœur et un malaise universel en moi qui m'avertit que tu es absent.

Animus quod perdidit optat
Atque in præterita se totus imagine versat.

Ce 30 août 1787.

J'ai passé une partie du jour toute seule à relire tes lettres qui m'ont fait un mal affreux. C'est une dangereuse lecture en prenant les eaux, qui portent d'elles-mêmes à la tête; aussi je ne les lirai plus. Je le promets à Esculape, qui se fait fort de me guérir si je veux être raisonnable; mais c'est là le plus difficile: les maux du corps ne sont rien en comparaison de ceux de l'âme, qui nous détruisent et nous tuent; et pour les malheureux à qui la nature a donné quelque sensibilité, il n'y a d'autre remède que la mort pour guérir de la vie.

Ce 31 août 1787.

Je lis Montaigne ici, c'est une bonne compagnie; il m'attache, et je sens qu'il me fait du bien. Je voudrais avoir sa raison et surtout sa philosophie pour supporter aussi gaiement que lui les jours *pesants et ténébreux* de la vie, c'est-à-dire *les jours de ton absence*. Mais, plus je vais et moins j'ai de courage; tout me fâche, tout me chagrine. Aussi ta pauvre femme n'est plus qu'un fagot d'épines, mais à qui la faute? n'est-ce pas ton ouvrage. Adieu, charme et tourment de ma vie; en dépit de tous les sages et de toute leur philosophie, je sens que je suis plus folle que jamais du moins sage de tous les hommes.

Ce 1er septembre 1787.

Je vais demain faire un joli petit voyage avec mes enfants à quelques lieues d'ici, au milieu des Vosges, pour voir une montagne qu'on appelle le Ballon, que tu connais sans doute, car, que ne connais-tu pas? D'ailleurs, elle a une sorte de réputation comme étant la plus haute des Vosges. Nous serons trois jours en chemin; nous irons coucher à une auberge qui est au bas de la montagne qu'on appelle Saint-Maurice, afin d'être à la pointe du jour sur le ballon, et de voir le lever de l'aurore. Je me promets beaucoup de plaisir de ce petit voyage impromptu, et je me fais d'avance une fête de t'en faire la description, car il faut bien que tu sois de moitié, sinon dans *mes peines,* au moins dans mes plaisirs. Tu m'y suivras en imagina-

tion, et l'idée que tu pourrais y être en réalité, si l'enfer ne s'en était pas mêlé, et le souvenir de quelques promenades à peu près dans ce genre que nous avons faites ensemble dans des temps plus heureux, gâtera tout, et je n'en reviendrai que plus triste. Adieu, j'en veux à ma mémoire. Pourquoi ne veut-elle pas une bonne fois t'oublier? Je n'aurais plus à me plaindre, et je pourrais jouir d'un sort asez heureux.

Ce 2 septembre 1787.

Me voici à Saint-Maurice, dans une assez jolie petite auberge, pour un endroit aussi sauvage. Nous venons de manger d'excellentes truites; il est sept heures du soir, et nous allons nous coucher pour nous lever avant une heure du matin, afin de nous mettre en campagne et de devancer le jour sur cette fameuse montagne qui me paraît d'une grandeur démesurée. Il fait le plus beau temps du monde, et j'espère que rien ne contrariera notre marche, car il est question de faire tout le chemin à pied, mais ça ne m'effraye pas. Tu sais que, dans ce genre de parties, j'ai toujours des forces surnaturelles, et surtout quand c'est pour m'aller perdre dans les nues, et m'éloigner pour quelques instants de cette vilaine petite terre, où tant de choses me chagrinent! Bonsoir, mon enfant. Je voudrais rêver à toi pour achever de me mettre en bonne humeur. La solitude et la sauvagerie de ce lieu me plaisent, et je sentirais presque l'envie d'y finir mes jours, si j'en étais la maîtresse, mais seule, loin du monde et même de toi, pour être encore plus tranquille. Il y a deux ans, hélas! que je

ne prévoyais pas qu'il me faudrait un jour désirer comme un bien de n'avoir plus d'amour.

Ce 3 septembre 1787.

Malgré ma lassitude, il faut bien que je te raconte, mon enfant, la plus jolie partie que j'aie faite dans ma vie, et la plus extraordinaire. Imagine-toi que nous nous sommes mis en marche à une heure du matin, par le plus beau temps de la nature. La lune brillait de son plus doux éclat, au milieu des astres sans nombre qui jetaient des feux étincelants. Le silence de la nuit, qui n'était interrompu que par le bruit des eaux qui tombaient des rochers, et par un léger zéphir qui agitait doucement les feuilles des sapins, cette lumière incertaine qui éclairait le monde assoupi et qui nous laissait voir, tantôt des précipices, tantôt le sommet riant des montagnes et le toit de quelques chalets éloignés les uns des autres, faisaient passer dans notre âme un calme que je n'y avais jamais senti. Je trouvais, en m'élevant, les objets si petits, que je pensais qu'il n'y avait qu'à s'élever pour les perdre totalement de vue, et de là je me peignais vivement la folie des hommes qui mettent tant d'intérêt à de si petites choses, et qui se privent volontairement, et sans regret, du plus beau spectacle de la nature, pour s'enfermer dans des murailles épaisses où ils ne sont occupés qu'à se tourmenter, à s'empoisonner et à se détruire. J'étais fâchée de tenir de si près à une aussi pitoyable espèce, et je sentais en moi quelque chose de mieux qui m'élevait, qui me faisait participer à cette œuvre générale : l'âme de la nature. Je jouissais dou-

blement par cette réflexion, et je ne doutais plus que je fusse une portion de la divinité d'après le sentiment que j'éprouvais, qui me faisait désirer de me débarrasser tout à fait de cette enveloppe terrestre, dont la matière grossière et remplie d'imperfection est à l'âme ce que l'alliage est à l'or; elle diminue de son éclat, de sa pureté et de sa valeur. Je m'asseyais de temps en temps sur la mousse pour me livrer tout entière à mes réflexions, tandis que mes deux enfants cheminaient devant, bien plus occupés, comme de raison, d'amour que de philosophie; chaque chose a son temps. On ne peut pas savoir au printemps ce qui se passera l'été, l'automne et l'hiver; à leur âge on ne voit que des fleurs; on ne pense pas à ce qu'elles dureront; — on ne pense pas qu'elles peuvent avoir des épines; triste expérience qui nous fait perdre cette précieuse sérénité,

Car bientôt l'usage des choses
Nous montre clairement que ce bonheur n'est rien,
Et qu'il est ici-bas plus de mal que de bien
Et plus d'épines que de roses.

Sur les trois heures du matin environ nous sommes venus sur la cime; malgré mon enthousiasme, j'éprouvais bien qu'il n'y a pas de plaisir sans peine, car je n'ai peut-être de ma vie autant souffert du froid et du vent qui était insupportable. Il fallait bien cependant attendre le jour, voir lever le soleil, comme nous l'avions projeté; mais, que devenir en attendant?... C'est dans ces grandes occasions qu'il faut se montrer et payer de tout son courage. Mes deux petits amants s'assirent l'un contre l'autre et si près, si près, *à l'abri* de l'amour, qu'ils se réchauffèrent facilement; mais moi, pauvre veuve, je grelottais dans mon petit coin, et j'en

vins à un tel point de souffrance que, n'y pouvant plus tenir, je m'occupai à ramasser des branches sèches et à couper tous les buissons pour tâcher d'en allumer du feu, ce qui me donna une peine incroyable. A la fin j'y parvins, et ce fut une jouissance parfaite.

Pendant ce temps, la belle aurore préparait l'arrivée du soleil pour notre plaisir, et semait son chemin de topazes et de rubis, au milieu desquels on voyait briller l'étoile du jour. Insensiblement il parut à nos yeux comme un globe de feu, d'où s'échappa en peu d'instants un foyer de lumière que l'œil ne pouvait plus fixer, et devant lequel j'étais tentée de me prosterner d'admiration. Quel éclat! quelle majesté! En vérité, je crois que c'est le Dieu du monde. On n'a pas idée de ce spectacle quand on ne l'a vu que de la plaine, et je me sais bien bon gré de m'être donné un peu de peine pour me procurer un si grand plaisir. Nous regardâmes ensuite tout le pays avec attention, et nous vîmes très-distinctement le mont Saint-Bernard et le mont Blanc, toute la chaîne des Montagnes-Noires, le Rhin, une partie de l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté. La vue n'a de borne à cette hauteur que celle des yeux. Quand les nôtres eurent bien satisfait toute notre curiosité, nous aperçûmes un petit chalet sur la crête de la montagne. La faim, qui fait sortir le loup du bois, nous contraignit d'y entrer. Nous vîmes une étable bien garnie des plus belles vaches du monde, bien propre et bien aérée, avec une cuisine à côté; il y avait une chaudière sur le feu, dans laquelle, sans discontiuuer, l'on versait des ruisseaux de lait, qui étaient d'une blancheur éblouissante, et qui nous faisaient venir l'eau à la bouche. Nous en bûmes sans discrétion, et je n'en avais jamais bu d'aussi bon, excepté en Suisse. Le maître du logis était un bon anabap-

tiste, assez sauvage, mais fort hospitalier. Il nous fit asseoir comme il put sur de pauvres siéges de bois, nous servit du beurre bien frais et d'excellent fromage, avec lesquels nous déjeunâmes de fort bon appétit. C'est alors que je songeai à toi; comme tu aurais fait honneur à ce repas frugal et comblé de joie ta pauvre femme! Je croyais t'entendre, te voir rire de ces grands ris que j'aimais tant, et dire en un instant mille jolies choses plus piquantes les unes que les autres, inspiré par l'air des montagnes, la liberté et la simplicité du lieu. Pour moi, j'étais si contente et si légère que je croyais avoir des ailes, et que pour rien je n'aurais voulu monter en voiture pour continuer la route. Je pris donc le parti extravagant de descendre la montagne à pied comme je l'avais montée, tandis que ma petite Delphine, plus sage que moi, la descendit en voiture. Mon petit gendre me suivit, et nous fîmes sans nous arrêter quatre bonnes lieues à pied et presque sans nous en apercevoir, tant j'étais animée par cet enthousiasme que tu me connais quand je vois des objets nouveaux. De ce côté, il y a pour communiquer de l'Alsace à la Lorraine une chaussée digne des Romains qui a dû coûter des peines et des sommes incroyables; elle tourne toute la montagne à travers les rocs escarpés qu'il a fallu aplanir au-dessus des abîmes, où l'on a construit des ponts faits pour durer deux mille ans. Au milieu du chemin, l'on trouve une belle et grande fontaine revêtue de marbre, que feu M. le Dauphin a fait faire pour la commodité du voyageur, et sur laquelle est en conséquence une inscription en son honneur. Pour ne pas toujours suivre cette belle route trop facile pour mon humeur grimpante, nous prenions souvent, mon petit gendre et moi, le chemin des chèvres, et là nous faisions des entreprises in-

croyables dont nous nous tirions toujours avec honneur. Quand nous eûmes descendu toute la montagne, c'est-à-dire fait à peu près deux lieues, nous continuâmes de marcher à travers des prairies émaillées de fleurs et des terres bien cultivées; de temps en temps nous rencontrions de petites chaumières fort propres, avec les meilleures gens du monde. Après cinq heures de marche, nous sommes arrivés tout auprès des mines de Giromagny pour voir une manufacture de granit qui était autrefois très-florissante, et qui est abandonnée aujourd'hui : les entrepreneurs s'y étaient ruinés. L'on y voit encore de beaux vases qui ne tentent personne à cause de leur taille et de leur cherté, et quelques échantillons de différents granits que j'ai bien vite achetés pour mon cabinet d'histoire naturelle, avec quelques morceaux de mines assez curieux. Ces emplettes finies, j'ai borné là le terme de mes courses, beaucoup plus par raison, car il faut bien finir par la croire, que par l'impossibilité d'aller plus loin. Je me sentais un fond d'activité et de force qui m'aurait, je crois, menée en Afrique, si je'n avais été la maîtresse, quoique j'y tournasse le dos. Malgré cela, j'ai remonté en voiture, et me voilà dans la même auberge d'où je suis partie si lentement à une heure après minuit, ayant été par conséquent dix-huit heures par les chemins, sans avoir pris autre chose qu'un peu de lait et de fromage. N'admires-tu pas quelquefois ces ressources cachées qui sont en nous comme autant de réservoirs où notre âme va puiser, dans les cas extraordinaires, tout ce qui lui convient pour faire ce qu'elle veut de notre faible corps? Mais je suis tentée de croire que tu as le même empire sur la mienne qu'elle a sur moi, car, malgré tout cet inconcevable exercice, j'ai encore la force de m'amuser à t'écrire,

tandis qu'on apporte le souper ; il est vrai que je crois bien que ma description s'en ressentira; mais tu as toujours la ressource de ne la pas lire, et je te le conseille. Adieu, mon enfant; tout en déraisonnant, j'aurai du moins le plaisir de t'avoir prouvé encore une fois ce que tu es pour moi et ce que tu peux faire de moi. Ce n'est pas que tu n'en aies déjà fait une trop cruelle épreuve, il y a deux ans; mais c'était celle de mon amour, et celle-ci est celle de mes forces.

Ce 4 septembre 1787.

Le maréchal de Castries et le maréchal de Ségur ont donné leur démission. Je regrette pour toi le premier; il est fâcheux qu'il se retire dans le moment peut-être où il était le mieux disposé en ta faveur, ainsi que ses amis. Pour l'autre, il ne t'a jamais mieux traité que s'il eût été ton ennemi; tu ne peux donc que gagner au change. J'en suis fâchée pour ses enfants, qui seront sûrement fort sensibles à la perte du ministère. On parle de M. de Caraman pour le remplacer; cela vaudrait peut-être mieux pour toi. Pour la marine, on nomme M. de la Tour et M. de la Porte. Il me semble que je t'ai souvent entendu parler de ce dernier comme étant de tes amis; si cela est, c'est une raison pour moi de le désirer. J'imagine que tous ces changements vont hâter ton retour, ce sera le cas de dire qu'à quelque chose malheur est bon; malgré cela, je ne m'en flatte pas, car ce serait un moyen sûr pour ne t'avoir que dans dix ans. Adieu, mon enfant. J'arrive dans l'instant; je suis beaucoup plus lasse qu'hier, et si lasse

que je vais me coucher sans souper, n'ayant pas la force de l'attendre, mais bien celle de t'embrasser pour me faire passer une bonne nuit.

Ce 5 septembre 1787.

L'archevêque de Toulouse est nommé principal ministre, pour ne pas dire *premier ministre*, car c'est absolument la même chose. Le parlement de Paris n'en fait pas moins des arrêtés de la plus grande force; celui de Pau ne s'amuse pas à discourir. Voici le sien :

« Nous enregistrons par obéissance; nous ne ferons pas de remontrances, parce qu'elles seraient inutiles; mais le peuple ne payera pas, parce qu'il lui sera impossible.

» A Pau, ce...., » etc.

M. de Vildeuil n'est plus contrôleur général; c'est M. Lambert, dont je n'ai jamais entendu parler, qui le remplace. Dieu veuille que ce soit le dernier, car en voilà beaucoup.

Bonsoir, mon ami; j'ai le cœur triste ce soir, je souffre, et je sens plus que jamais que tu es à mille lieues de moi.

Ce 6 septembre 1787.

J'ai gravi les montagnes une partie du jour avec ma Delphine, qui est fort triste de l'absence de son jeune époux; cependant il n'est qu'à Épinal, et doit revenir après-demain. Mais c'est la première séparation, et il en est de

nos peines comme de nos plaisirs; les premières sont les plus vivement senties. Cependant je pourrais me donner comme une exception à la règle, car j'ai répandu des larmes aussi amères pour ton second voyage que pour le premier. Il est vrai, comme tu le dis fort bien, que je ne ressemble à personne; je suis tentée de le croire quand je sens à quel point je t'aime.

. . . .

Ce 24 octobre 1787.

Si j'en crois mes rêves et mes pressentiments, mon enfant, tu dois être en chemin pour revenir, mais pas pour longtemps; car, sans cela, j'aurais le cœur moins oppressé et je n'éprouverais pas cette espèce de terreur que j'avais quand tu devais partir pour le Sénégal, et qui me trouble au point de faire disparaître tout le plaisir que je devrais avoir de ton retour. Je ne saurais comparer l'état où je suis qu'à celui d'un malheureux qui attend sa sentence de mort. Là, je ne me flatte pas, je sais bien que je n'entrerai pour rien dans tes déterminations; le passé sur cela me répond de l'avenir. Ainsi je n'ai plus de ressource qu'en moi, qu'en ma patience et mon courage, qu'en l'habitude que j'ai présentement de souffrir, et qu'en celui qui conserve mes tristes jours au milieu de tant d'afflictions pour des moments peut-être plus heureux; s'il est vrai qu'il y ait des compensations dans le malheur, je dois être bien heureuse dans la seconde partie de ma vie, car la première a été bien orageuse. J'ai besoin de penser à cette justice distributive pour ne pas aller me pendre;

car la mort, toute hideuse qu'elle est, vaudrait encore mieux qu'une telle vie. Mais quel soulagement puis-je jamais attendre? On ne se console pas quand on a perdu la seule personne qui peut nous consoler de tout.

Ce 25 octobre 1787.

Je voudrais t'écrire, mais quelque chose retient ma plume. Est-ce prudence, raison, méfiance de toi, méfiance de moi? Je n'en sais rien. Mais je ne saurais me livrer au plaisir si doux de t'ouvrir mon âme; je crains de t'affliger, ou plutôt de t'ennuyer, et quand je pense qu'avec ce papier je peux faire un si triste effet à mille lieues d'ici, je suis tentée de le laisser dans toute sa pureté, ou de me contenter seulement de t'assurer de la tendresse d'une femme qui t'aimera jusqu'à la mort.

Ce 26 octobre 1787.

J'ai un mal de tête horrible et une envie de dormir qui me rendent incapable de penser même à toi. Je ne t'en aime pas moins pour cela; car qui pourrait m'empêcher de t'aimer tant que j'aurai un souffle de vie?

Ce 27 octobre 1787.

On parle beaucoup de guerre; mais je n'y crois pas, heureusement pour moi, car ce serait encore un autre

tourment. Je ne vois aucun moyen pour cela, et le principal ministre ne voudra pas commencer son ministère par un tel début. D'ailleurs, un ministre du Seigneur doit avoir l'humeur pacifique.

Nous sommes ici presque à la nage; depuis un mois nous avons les pluies du Sénégal sans interruption. Si du moins c'était en diminution de celles qui doivent y tomber, je m'en consolerais, et je l'espère, car il ne doit y avoir qu'une quantité d'eau marquée pour cela, et si les vents du Midi nous amènent tous les nuages d'Afrique, tu dois jouir alors du ciel le plus serein. Dieu veuille que cela soit, et que tu te tires sain et sauf de pareils orages. Quand je songe à toutes les horreurs dont tu es peut-être entouré au moment où j'écris, je frissonne de tout mon corps et je détourne mon attention, n'ayant pas la force de m'y arrêter. Je compte sur le hasard; je sais qu'il est ton Dieu et que tu es son favori; il t'a toujours bien servi, il ne t'abandonnera pas sans doute dans le moment où il est ton seul appui et ton seul guide. Adieu, mon cher mari; conserve-toi pour sauver les jours de ta femme; il faut accomplir ta destinée dans le bien comme dans le mal, et finir tant d'agitation dans le repos d'un bon ménage.

Ce 28 octobre 1787.

Ma bêtise va croissant, mon enfant, au point de ne plus savoir que te dire. Si j'en cherchais bien la raison, peut-être te l'imputerais-je, car mon cœur est si oppressé et mon esprit si occupé que je n'ai pas toujours la faculté de penser. Mais que ma bonne volonté soit réputée pour

le fait, mon ami, et ne vois dans cette gêne que l'excès de mon amour qui m'empêche d'être à moi.

Ce 29 octobre 1787.

L'évêque est parti ce matin pour Paris. Il a trouvé bon que je reste encore ici (1) quelques jours avec mes enfants, et cela me fait grand plaisir, car nous voilà entièrement en liberté. Nous avons commencé par faire plus d'une lieue ce matin à travers les bois et les prairies; mes deux fils bondissaient comme de petits chevreaux, ils sautaient les fossés et les ruisseaux à l'envi l'un de l'autre; mais leur succès leur a fait perdre la carte, et ils ont fini par nous perdre et par nous embourber, comme tu sais que cela arrive souvent dans les environs d'Anizy. Pour nous en consoler, nous avons dîné de fort bon appétit et fait des chansons après, d'un genre tout neuf. Leur gaieté m'électrise, et je n'ai pas le courage de les ennuyer de ma tristesse; c'est la seule dissimulation que je me permette avec eux, et le désir de leur plaire et de les rendre heureux me la rend facile. Il est vrai que je finis par y trouver mon compte, et c'est toujours autant de pris sur l'ennemi. Le temps alors me semble cheminer plus vite, et je m'embarrasse moins de compter ses pas; insensiblement il te ramènera à moi, et si d'ici là je pouvais n'y pas penser autant, je serais bien contente, car l'idée de te revoir est encore un supplice. Je crains de te trouver triste, souffrant, malheureux, indifférent, de

(1) A Anisy.

mauvaise humeur, etc...; je crains tout, et ma peur croît tous les jours à un tel point, que je ne serais pas étonnée de me sauver en te voyant ouvrir ma porte. Viens toujours malgré cela; je ne fuirai pas si loin ni si vite que tu ne puisses me rattraper; je n'aurais pas d'aussi bonnes jambes pour te fuir que j'en avais pour te suivre autrefois, lorsque, mourante, tu trouvais le moyen de me faire faire un chemin énorme pour le plaisir d'être avec toi. Que n'en suis-je encore là, ou que n'ai-je eu alors la douceur de mourir dans tes bras et de me sentir arrosée de tes larmes! J'eusse moins souffert dans ce dernier adieu que dans les autres, car les angoisses de la mort n'approchent pas seulement de ce que j'ai senti au moment où tu t'éloignais de moi; il semblait que mon cœur se brisât et que mon âme abandonnât tous ses liens pour te suivre en liberté. Mais ne me voilà-t-il pas dans mon éternel rabâchage; pardonne-moi, mon enfant. Si tu avais jamais aimé, tu saurais que dans l'amour comme dans la folie l'on n'a qu'une idée dans la tête qui, si l'on vous parle, vous empêche d'entendre, si vous lisez, vous empêche de comprendre et, si vous écrivez, conduit votre plume en dépit de vous-même et à la barbe de votre raison.

Ce 30 octobre 1787.

Je t'écris un mot seulement pour te dire que je n'ai pas le temps de t'écrire, et pour t'embrasser.

Ce 31 octobre 1787.

L'année dernière, à pareil temps, j'étais dans des angoisses bien vives, et quoique tu fusses plus près qu'à présent de moi, je n'en étais pas plus heureuse, et je ne t'en voyais pas davantage; tu m'accablais de loin des reproches les plus injustes au milieu de toute ma guerre intestine, et tu étais le plus grand de mes supplices quand tu aurais dû être ma consolation. Qui croirait jamais qu'on puisse revenir de si loin? J'ai cependant tenu tête à l'orage, et j'ai si bien conduit ma pauvre petite barque qu'elle n'a pas fait naufrage avant d'arriver au port; il est vrai que ce n'est pas sans peine et qu'elle a couru de grands dangers, ainsi que ma pauvre tête, car il ne s'en est fallu de rien que je n'en sois devenue folle de frayeur. En réfléchissant sur tout cela, je suis charmée de voir que le temps emporte le mal comme le bien, et ce qu'une année, qui ne nous paraît rien, peut apporter de changement dans notre sort, car, sans toi, je serais vraiment heureuse à présent, de bien malheureuse que j'étais alors. Mais voici encore du rabâchage. Adieu donc, mon enfant.

Ce 1er novembre 1787.

Ce mois ne se passera pas sans doute sans que ta pauvre femme t'ait embrassé, sans que ton cœur ait battu contre le sien, sans qu'elle t'ait dit ce qu'elle t'écrit sans cesse, qu'elle t'aime avec raison et sans raison, comme on

n'aime jamais au ciel ni sur la terre. Je crois que c'est cette pensée, mon enfant, qui influe déjà sur mon humeur, car depuis quelques jours, je ne suis plus reconnaissable. Je me sens gaie et alerte, au point d'entreprendre un petit voyage pour complaire à mes enfants, qui font de moi tout ce qu'ils veulent, et qui sera le voyage du monde le plus comique. C'est un pèlerinage à Notre-Dame de Liesse; ma petite dévote y a bien son intérêt : elle a lu dans quelques vieilles chroniques, que des reines y avaient été pour trouver le secret d'avoir des enfants, et malgré sa belle jeunesse et tout l'amour de son mari, elle croit avoir besoin de cette ressource, parce qu'après trois mois de mariage elle n'est pas encore grosse. Cette folie nous a fort divertis, et nous comptons partir tous samedi, c'est-à-dire Delphine et son mari, Elzéar, son précepteur et moi, à pied, suivis d'un âne pour porter nos bagages, d'un domestique et d'une femme de chambre seulement. Nous irons coucher à Laon pour la première journée, tel temps qu'il fasse, et nous dînerons en chemin dans quelque prairie, au bord d'un clair ruisseau, suivant notre usage. Le lendemain, nous en ferons tout autant pour aller coucher à Liesse, qui est à peu près à la même distance de Laon que Laon l'est d'Anisy. Nous y resterons un jour et une nuit, car c'est sur cette nuit que je compte pour me faire grand'mère, dans le moment de la ferveur; et nous nous en reviendrons également à pied, comme de vrais pèlerins, riant, chantant, etc. Je n'emporterai avec moi d'autres paquets qu'un cahier de papier pour t'écrire en route; car il n'y a point de Notre-Dame qui tienne, je ne saurais manquer à mon serment. Adieu, mon ami; je t'écrirai la suite de ce beau projet; en attendant, viens que je t'embrasse d'un

cœur moins oppressé qu'à son ordinaire et toujours bien tendre pour toi.

Ce 2 novembre 1787.

Tu sais bien que je fais un livre; je n'ai pu encore traiter que le chapitre de la tristesse, et, j'ose dire, avec succès. J'en fais voir tous les effets, sentir tous les inconvénients, j'en indique le remède; mais comme les charlatans, je ne garantis rien. Il y a des tristesses tenaces, comme des maux contre lesquels échoue la médecine physique et morale; celles-là passent mon savoir, et je l'avoue, car autrement l'on pourrait me dire avec raison, médecin, guéris-toi toi-même. En attendant, je pars demain à sept heures du matin, à pied, pour Liesse, par un temps effroyable, une pluie et un vent affreux. Mes enfants sont dans le ravissement. Ceux qui nous verront passer nous prendront pour de grands pécheurs ou de grands dévôts. La vérité, c'est que je suis une grande folle, à mon âge, d'être assez jeune pour me prêter à cette extravagance; mais je ne t'apprends rien de nouveau; tu sais mieux qu'un autre de quoi je suis capable pour plaire et *déplaire* à ce que j'aime; et à présent, mes enfants pourront bien me mener au bout du monde s'ils veulent, car je les aime à bride abattue, pour tout le temps que j'ai été obligée de me contraindre et de comprimer toute ma tendresse pour eux, par les noirs enchantements du vilain diable d'enfer (1). A propos de lui, il est sorti et exilé à Marseille, ce qui ne me rassure point du tout;

(1) L'homme qui lui faisait peur.

son venin pourrait bien s'exhaler jusqu'ici; je m'étourdis sur cette horrible pensée, qui me trouble trop, car la crainte est faite pour les coupables, et la sécurité doit être le partage et la récompense d'une âme sans reproche. Adieu, mon ami; j'espère que je n'en aurai jamais d'autre à me faire que de t'avoir trop aimé. Si c'est un crime aux yeux de la raison, j'en appelle au tribunal de celui qui m'a créée pour cela, et il est trop juste pour me condamner.

Ce 3 novembre 1787.

Nous sommes partis ce matin à huit heures, par un temps assez doux; mais à peine étions-nous à une demi-lieue d'Anisy, que la pluie nous a pris, et que nous avons été trempés jusqu'aux os. Nous sommes arrivés à Laon après quatre heures de marche; le moins fatigué était le petit bonhomme Elzéar. Nous nous sommes bien reposés tout le jour, et demain nous comptons aller à Liesse, mais en voiture, s'il ne fait pas plus beau qu'aujourd'hui; car nous ne soutiendrions pas deux jours de suite une fatigue aussi considérable, à moins que ce ne soit pour aller au devant de toi. Bonsoir, mon enfant; je suis si lasse ce soir que je ne sais ce que je te dis, quoique je sache très-bien ce que je voudrais te dire.

Ce 4 novembre 1787.

Me voici de retour à Laon, mon enfant; nous avons trouvé plus court de ne pas coucher à Liesse, d'y enten-

dre seulement la messe, d'y voir toutes les reliques, le trésor, les *ex-voto*, etc. J'ai été étonnée de la quantité de cœurs d'or et d'argent qui sont suspendus autour de la statue de la Vierge, dans l'église et partout, et d'apprendre qu'il n'y avait pas longtemps encore qu'on y en avait envoyé; je crois que ce sont les cœurs des malheureuses victimes de l'amour, et j'ai été presque tentée d'y appendre le mien, afin de n'en plus entendre parler; mais j'ai pensé que le moment n'était pas favorable, et qu'il valait mieux attendre ton départ que ton retour pour un semblable sacrifice. Je n'aurai pas trop d'un cœur pour t'aimer en te voyant; c'est tout au plus s'il pourra contenir l'excès de ma joie, et quand j'y songe, il me semble que je dois mourir de plaisir en t'embrassant. Bonsoir, mon ami; que ne partages-tu un sentiment si tendre! je n'aurais rien à désirer.

Ce 5 novembre 1787.

Par un arrangement de chevaux et de voitures, j'ai passé toute la journée à Laon à m'ennuyer à mourir. L'évêque vient d'y arriver pour faire faire une retraite à tous ses curés, et entendre l'abbé de Beauregard qui va les prêcher deux fois par jour pendant une semaine. Pour moi, qui n'ai que faire au milieu de ce synode, je pars demain à dix heures du matin pour me rendre à Anisy avec ma tribu; j'y resterai jusqu'au retour de l'évêque, c'est-à-dire huit jours à peu près, et je le laisserai planter ses arbres pour aller à Paris t'attendre avec toute l'impatience d'une mère tendre pour son fils unique, l'inquié-

tude d'une maîtresse et l'empressement d'une femme. Tous ces sentiments sont dans mon cœur, mon enfant, et tu es le centre où ils vont se réunir; car telle chose que je fasse, telle chose que je désire, je ne sens jamais que l'amour que j'ai pour toi. Je suis comme plongée dans le sommeil depuis ton absence; j'agis machinalement comme une somnambule, et c'est un rêve bien pénible; mon cœur est toujours oppressé et mes yeux prêts à verser des larmes. Que les jours sont longs dans ce pénible état! les minutes sont des heures et les heures des siècles; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que, dans cet engourdissement général, tout me déplaît et tout m'ennuie, de telle sorte que je distille l'ennui qui me sort par tous les pores, et que je le fais respirer à tout ce qui m'entoure. D'après cela, viens vite, mon ami; viens me guérir de cette léthargie plus cruelle que la mort, que je n'aurais jamais connue sans toi. Viens par ta vue seule me redonner la chaleur et le mouvement. Quel réveil! s'il ne devait pas être suivi de douleurs violentes; mais..... Je ne veux pas achever, ni prévoir les malheurs de si loin; ils viennent assez vite. Adieu, mon enfant; quel que soit le sort que tu me prépares, tout mon être est à toi; toute mon existence est en toi; vivre ou mourir pour toi, voilà ma destinée et ma devise.

Ce 6 novembre 1787.

Que te dire? Il me semble que j'ai épuisé les expressions qui pouvaient te peindre non pas toute ma tendresse, c'est impossible, mais une partie de ce que je

sens. Ma plume est fatiguée ainsi que moi de mes éternelles répétitions, dont je ne peux me corriger; et que sera-ce de toi si elles te parviennent jamais? Je suis affligée de penser qu'à mille lieues j'ai encore la faculté de t'excéder de moi et de t'ennuyer, non pas à mourir, mais à *dormir*. Si tu as des insomnies, tu m'en sauras quelque gré; mais aussi, si tu n'en a pas? L'on n'est jamais assez heureux pour rencontrer si juste, surtout avec le démon qui se mêle de mes affaires depuis si longtemps. Ce qui me console, c'est que tout ce dernier fatras de rabachâge ne passera pas les mers, que tu ne le verras que de loin, pour l'acquit de ma conscience, et comme une preuve ostensible de la fidélité de ta bonne femme. Adieu, mon ami; je me sens un redoublement de tendresse pour toi en pensant que tu es à présent en chemin pour venir à moi. Puissent les vents accélérer ton retour!

Navis, quæ tibi creditum
Debes. . . . .
Reddas incolumem precor
Et serves animæ dimidium meæ.

Ce 7 novembre 1787.

Je suis contrariée dans les plus petites choses; je comptais passer encore quelques jours ici, dans le repos et la paresse, et je suis forcée d'aller à Paris pour les affaires de mon petit gendre. Ma destinée est de ne jamais vivre pour moi; il est temps cependant que cela finisse, car les jours s'avancent, la vieillesse arrive, et elle me prendra au dépourvu, sans m'être bien préparée à la bien recevoir.

Si du moins je t'avais en tiers avec elle, je ne la craindrais plus; tu trouverais moyen de l'égayer et de la rendre aimable, toute sérieuse et maussade qu'elle est; mais il ne faut plus l'espérer; cette triste compagne ne fera pas ce que l'amour n'a pu faire, à moins qu'elle n'emploie pour te fixer tout le pouvoir *de ses charmes :* la goutte, le rhumatisme, la pituite, la paralysie, etc.; et encore, te fixerait-elle auprès de moi? Cette maîtresse impérieuse te donnerait de l'humeur, du dégoût; elle te ferait prendre en aversion ta pauvre garde-malade; tu ne recevrais qu'avec répugnance les remèdes qu'elle t'offrirait de sa main tremblante; tu n'écouterais qu'avec colère les contes qu'elle te ferait pour t'endormir; tout ce qu'elle te dirait de sensé pour t'exhorter à la patience te ferait hausser les épaules; tout ce qu'elle imaginerait pour te distraire te ferait bâiller. Quel tableau effrayant de nos misères à venir! Quelle perspective! Il est cependant peint au naturel, et c'est là le sort qui nous est réservé; c'est là le but où les hommes ont tant de peur de ne point arriver; c'est pour lui qu'ils se donnent tant de peines, qu'ils franchissent les mers, abandonnent leurs intérêts les plus chers, renoncent au repos, au bonheur, gaspillent les biens réels du présent. O vanité des vanités, tout n'est que vanité, *hors t'aimer et te servir*. Salomon dit mieux que cela; mais tu es mon dieu, je n'en connais point d'autre. Si j'avais souffert pour *l'autre* la millième partie de ce que j'ai souffert pour toi, je serais sûre d'être en paradis avec la palme du martyre. J'ai mal choisi sans doute, puisque je me suis attachée à un maître léger, capricieux, qui ne peut voir au fond de mon cœur toute la tendresse que j'ai pour lui, ni n'en peut trouver la mesure dans le sien, et dont la récompense est de m'aban-

donner à toute ma faiblesse dans le moment où j'aurais le plus besoin d'appui et de consolation. Mais la faute est aux dieux, qui me créèrent si folle et me donnèrent un cœur fait uniquement pour t'aimer. Adieu, cher et bien cher tyran de mes jours; ma folie est telle que je préfère les peines que tu me causes à tous les plaisirs qu'on peut goûter dans ce monde et dans l'autre. Oui, je t'aime comme on n'aima jamais, au point de m'en étonner moi-même.

Ce 8 novembre 1787.

Je ne sais que te dire ce soir, mon enfant; le vent fait un si cruel vacarme à mes oreilles, qu'il brouille toutes mes idées et m'attriste à un tel point que je me meurs d'envie de pleurer. Mille pensées se joignent à cette mauvaise disposition : je te vois en proie à toute sa furie, ballotté, inquiet, souffrant; et c'est ce qui fait sans doute que je me sens si mal à mon aise, ton repos étant le thermomètre du mien. Bonsoir, mon ami, car notre vaisseau est trop agité dans ce moment pour continuer. La main me tremble et ma tête est appesantie jusqu'à l'engourdissement.

Ce 9 novembre 1787.

J'ai passé une nuit affreuse, à ne songer qu'à toi; il faisait une tempête dans le genre de celle qu'il faisait un certain jour où je t'attendais, plus morte que vive, et où

tu n'arrivas que le lendemain. Ressouviens-toi de ce moment, mon enfant (c'est celui qui décida du destin de ma vie), de cette lettre que la terreur m'avait arrachée, et qui t'apprit le secret de mon cœur. Que ce temps est déjà loin de nous! Qui m'eût dit alors que j'étais si effrayée pour un voyage de Dunkerque à Anisy, que je te verrais partir un jour pour le Sénégal sans en mourir de douleur, je ne l'aurais jamais cru, et cependant j'ai eu le courage de soutenir deux fois tes cruels adieux, et dans un moment où tu m'étais mille fois plus cher encore. Tout cela me prouve que notre heure est marquée, que nous avons beau nous agiter, *nous torturer,* il n'en arrive jamais que ce qui est arrêté de toute éternité. Il me semble voir tous les fils de la vie des hommes rangés chez les Parques comme chez les tisserands; elles en coupent un, puis deux, puis trois, puis tous les uns après les autres, chacun à son tour. Rien ne dérange l'ordre, de manière que pendant ce temps les chagrins et les maladies ont beau jeu pour exercer notre patience. C'est cette fatalité, à laquelle je crois plus qu'à l'Évangile, qui me tranquillise un peu sur ton compte, au milieu de tous les dangers qui t'environnent; je suis persuadée que les Parques ont encore bien des écheveaux de fil à couper avant que d'arriver au tien, et surtout le mien que je ne crois pas bien éloigné de leurs ciseaux. Malgré cela, j'ai été bien tourmentée à ton sujet toute la nuit, en pensant que tu étais peut-être sur la mer, au milieu de l'horrible ouragan qui faisait trembler le château. Chaque secousse me faisait sauter dans mon lit; je pleurais, je priais, quel Dieu? je n'en sais rien; mais machinalement mon âme s'élevait et cherchait un appui dans un être plus puissant qu'elle. Ce mouvement naturel qu'on éprouve toujours dans les moments les plus criti-

ques, est peut-être ce qu'il y a de plus fort pour nous faire croire à l'existence d'un Dieu et à notre insigne faiblesse. Adieu, mon enfant; je suis encore pénétrée de terreur; le vent n'est point apaisé, et je te vois toujours sur cette mer orageuse que j'entends gronder d'ici. J'aperçois ce pauvre petit bâtiment, qui porte la moitié de moi-même, et je te tends les bras, et je fais des vœux qui, j'espère, ne seront pas inutiles.

Ce 10 novembre 1787.

Grâce à ma Delphine, qui ne m'a pas quittée de tout le jour pour se consoler avec moi du départ de son petit mari, qui nous a laissées ce matin pour se rendre à Paris où il a quelques affaires, je n'ai pas eu un moment à moi. Elle était si triste, cette pauvre petite femme, qu'elle m'a fait pleurer avec elle, et pourquoi? Parce qu'elle ne verra pas son mari de quatre jours; car je compte retourner à Paris jeudi. Quelle douce affliction, et quel bonheur de n'avoir à pleurer qu'une absence de quatre jours à la distance de vingt-cinq lieues! Il y a deux ans que je n'en connaissais pas d'autres; mais que les temps sont changés! Quand je réfléchis à tout ce que j'ai souffert depuis, je crois qu'il s'est écoulé un siècle, et que j'ai subi une métamorphose, ainsi que tout ce qui m'entoure, car je ne vois plus les objets de même; le chagrin a mis son voile sur mes yeux, qui me fait voir toute la nature en deuil. Mon cœur toujours oppressé de tristesse, et mon esprit toujours à la nage dans des flots d'ennuis, ne peuvent être frappés d'aucune sensation agréable. Tout me

déplaît, tout me paraît inutile, jusqu'à la vie qui m'est devenue un fardeau insupportable. Ce que je te dis là est à la lettre, mon ami, et encore ce n'est qu'une faible esquisse de ce que j'éprouve depuis ton absence. Je ressens en moi tous les sentiments pénibles, tous les supplices, toutes les tortures dont il est fait mention dans les romans, dans les poëtes et dans tout ce qui traite des peines du cœur. Tout ce qui me paraissait exagéré autrefois me paraît trop faible à présent, et ces expressions de *sentir arracher son cœur*, de *perdre la moitié de son âme*, de *verser des torrents de larmes et des larmes de sang*, d'*éprouver les angoisses de la mort*, ne sont que les expressions justes de ce que ta pauvre femme souffre depuis deux ans pour l'amour de toi. Songe bien à cela, cher enfant, et reviens dissiper en une minute jusqu'au souvenir de ces affreux tourments. Que je t'y voie sensible seulement et tout est oublié, et je me croirai la plus heureuse femme qu'il y ait au monde. Adieu; je te serre sur mon cœur; sens comme il palpite d'amour et d'espérance en songeant à ton retour.

Ce 11 novembre 1787.

J'ai passé la journée à me promener avec mes enfants, en charrette et à pied, du côté de ce petit château où nous nous sommes promenés un jour au clair de la lune, et qui ressemble à un château de fée. Comme tu m'aimais alors, et quelle patience tu avais pour mes peurs à cheval, mes caprices et mes folies! Comment avec tant de soins et de complaisances, joints à tant d'amabilité, ne t'aurais-

je pas aimé au delà de toute borne? Non, plus je m'examine et plus je vois que ma faiblesse n'est pas si condamnable, et que te voir longtemps sans t'aimer m'eût rendue bien autrement coupable aux yeux de l'amour et même de la raison. Adieu, mon enfant, quoi qu'il en soit; j'expie bien amplement tous mes torts; mais était-ce à toi de m'en punir?

Ce 12 novembre 1787.

Voilà le dédommagement de toutes mes peines, la consolation de toutes mes désolations, le soutien de toutes mes espérances : un gros paquet de tes lettres, bien autrement pesant que le dernier. Tu ris de cet éloge, j'en suis sûre, et tu ne conçois pas comment le poids peut donner du mérite à autre chose qu'à un trésor. Et n'est-ce pas mon trésor? Tes paroles ou plutôt tes pensées sont d'or pour moi; elles sont toute ma richesse; c'est par elles que je vis, et c'est pour elles, c'est-à-dire pour toi, que je veux vivre comme une vieille avare. Je contemple mon trésor et à peine osé-je y toucher. J'examine l'adresse; je regarde chacune *des lettres* pour savoir si tu étais bien pressé en l'écrivant, à quoi tu pensais; j'en viens au cachet, et je vois que tu ne t'es pas servi du mien ni *de ma devise;* cela me fait une sorte de peine; je tremble, je n'ose le rompre; je crains de troubler tout d'un coup le plaisir que je ressens par la vue de quelque mauvaise nouvelle. Le cœur me bat et je finis par céder, dans la crainte que quelque importun n'arrive et me prive trop longtemps de satisfaire ma curiosité. Le paquet ouvert,

je commence par la dernière lettre, comme la date la plus fraîche. Je crois lire, mais je ne lis pas, tant je suis troublée; mes yeux se remplissent de pleurs, et le paquet sur mes genoux est arrosé de mes larmes. Chaque page est baisée séparément; mais je les lis avec la même peur et les mêmes précautions qu'on touche un rasoir ou quelque autre arme dont on craint la blessure. Il me faut plus de vingt-quatre heures pour savoir ce qu'elles contiennent, jusqu'à ce que la première agitation soit un peu calmée, et j'éprouve successivement des sentiments différents, selon les différentes positions où tu t'es trouvé; et quand je te vois accablé et souffrant, je retourne bien vite la page pour voir si tu es encore de même le lendemain. Mais heureusement pour nous deux, mon enfant, tes contradictions et tes souffrances ne durent guère plus d'un jour, excepté cet exécrable panari, qui a pensé me faire mourir d'impatience. Sérieusement, j'ai lu avec un très-grand plaisir tout ce que ton M. Martin écrit à ton sujet à l'abbé Gibelin; l'étonnement où il est de tout ce qu'il te voit dire et faire, comme tu suffis à tout, comme tu es occupé de tout excepté de toi. Ta petite guerre m'a fait passer un mauvais moment; mais en retournant la page, je t'ai vu crier *Victoire! victoire!* et j'ai pensé en faire autant au coin de mon feu, à mille lieues de toi, comme si tu pouvais l'entendre. Adieu, seigneur Jupiter; tout en préparant tes foudres pour punir les rois téméraires, jette un regard de bonté sur ton humble sujette, qui ne s'est jamais révoltée un instant contre ta suprême puissance, et qui n'a jamais connu d'autre volonté que la tienne.

Ce 13 novembre 1787.

Ma petite veuve s'est emparée de ma chambre et de mon lit en l'absence de son jeune époux, si bien que j'ai à peine le temps de t'embrasser à la dérobée. D'ici à jeudi ce sera de même, c'est-à-dire jusqu'à après-demain, que je quitte cet asile de la paix pour me rendre à Paris, où je compte revoir incessamment le plus aimé et le plus aimable de tous les maris.

Ce 14 novembre 1787.

Bonsoir, mon enfant; je vais me coucher accablée de fatigue de tous les apprêts de mon départ; il ne me reste que la force tout juste de t'embrasser.

Ce 15 novembre 1787.

Je pars dans le moment pour Paris, et de crainte d'être trop fatiguée en arrivant ou de ne pas trouver tout ce qu'il me faut pour t'écrire, je m'y prends dès six heures du matin pour te dire que je t'aime de tout mon cœur.

Ce 16 novembre 1787.

Me voilà au milieu de tous les embarras de Paris. Je ne sais auquel entendre; l'ennui, la fatigue et le décourage-

ment sont de la partie, et ta pauvre femme peut à peine penser à toi, mais elle ne t'en aime pas moins, tout au contraire, par la raison que la contrariété aiguise l'amour, et surtout chez les femmes.

Ce 17 novembre 1787.

Le premier objet que j'aperçois en entrant dans ma bibliothèque, c'est toi, mais toi de mauvaise humeur, me regardant avec des yeux qui me font frémir. A cette vue, la terreur s'empare de moi, et je sens se renouveler tous les sentiments fâcheux et insupportables qui se sont emparés de mon cœur depuis si longtemps.

Ce 18 novembre 1787.

J'ai commencé à faire des visites aujourd'hui, et je suis si lasse que je m'en tiens, pour ce soir, à t'embrasser sans tirer à conséquence. Une autre fois je t'en dirai davantage.

Ce 19 novembre 1787.

Le Roi est venu à neuf heures du matin au Parlement, et il n'en est sorti qu'à six heures du soir. Dans la forme, ce n'est point un lit de justice, mais bien dans le fait; car après avoir donné à nos *Messieurs* tout le temps de délibérer et de faire leurs importants, voyant qu'ils n'étaient point de son avis, il a fait enregistrer par son exprès com-

mandement, au grand étonnement de toutes ces vieilles perruques qui sont restées la bouche béante, et il est parti comme un éclair sans dire mot à personne. Il n'est seulement question que d'un emprunt de quatre cent cinquante millions avec des primes, avec un intérêt de onze pour cent. Cela ressemble assez aux jeunes gens de famille qui, lorsqu'ils sont ruinés, se procurent de l'argent au poids de l'or. Si l'on peut du moins par là éviter la banqueroute, ce sera encore bien heureux, et c'est là, pour le coup, que ta pauvre veuve perdrait jusqu'à son dernier sol. Ce qui m'en consolerait, ce serait de voir fuir loin de moi tout ce qui m'importune et d'acquérir la liberté d'aller vivre à ma guise dans un pauvre petit réduit, bien ignorée, bien à l'abri des importuns et des méchants, où je chanterais du matin jusqu'au soir cette petite chanson philosophique que j'ai faite l'autre jour sur un air qui me plaît beaucoup :

Dans ma pauvre chaumière
A peine ai-je du pain;
Mais, malgré ma misère,
Je ris dès le matin,
Et, dans mon abstinence
Me portant toujours bien,
Je nargue la souffrance
Du pauvre genre humain.

Le repos et l'étude
Se partagent mes jours,
Et dans ma solitude
Rien n'en trouble le cours;
Vivant bien à ma guise
Et ne désirant rien,
Je ris de la sottise
Du pauvre genre humain.

A l'abri de l'orage
Je me tiens dans le port;
Plus l'aquilon fait rage,
Plus son souffle m'endort;
Et parmi ses ravages
Je vais d'un œil serein
Contempler les naufrages
Du pauvre genre humain.

Ne me vois-tu pas d'ici sur le pas de ma porte, chantant, tournant mon rouet, avec une petite cornette bien blanche et un petit cotillon bien court, dans une petite chambre bien proprette où tu serais reçu comme un roi toutes les fois qu'il te prendrait fantaisie de venir voir la pauvre veuve? Car pour espérer que tu voulusses partager à présent cette humble demeure avec elle, je n'en crois rien; le temps de ces douces illusions est passé; le voile est déchiré, et je vois les objets ce qu'ils sont. Adieu, mon enfant. Je te quitte pour ne pas te dire tout ce que je vois, car je ne veux pas t'attrister; c'est ton bonheur que je désire, même aux dépens du mien.

Ce 20 novembre 1787.

M. le duc d'Orléans est exilé à Villers-Cotterets : c'est peut-être le plus beau moment de sa vie. Il a eu le courage tout seul de représenter au Roi, lorsqu'il n'a pas voulu attendre la délibération *des Messieurs,* que c'était illégal, et qu'il fallait par conséquent mettre dans l'enregistrement : Par commandement exprès de Sa Majesté. A cela, le Roi s'est mis fort en colère et a reparti vive-

ment : C'est *légal,* Monsieur, c'est légal ; ce que tout le monde a pris pour c'est *égal,* c'est *égal*, et ce qui n'a pas peu contribué au mécontentement et à la chaleur qui s'est emparée des esprits après le départ du Roi. L'abbé Sabatier est enfermé au Mont-Saint-Michel, et un autre de ses confrères, dont j'ai oublié le nom, grand discoureur comme lui, est enfermé à Dourdan. On croit que le Parlement va faire encore des siennes ; en attendant, on ne parle pas d'autres choses. Adieu, mon enfant ; je ne sais pourquoi je t'en parle, car tout cela sera bien loin quand tu liras ce gribouillage.

Ce 21 novembre 1787.

J'ai couru tout le jour sans relâche ; je suis morte de fatigue, et je suis si pressée de me coucher, que je remets à demain à te dire de fort jolies choses.

Ce 22 novembre 1787.

Aujourd'hui, c'est tout de même ; je n'ai plus un moment à moi ; c'est en courant que je t'écris ; c'est en courant que je t'aime ; mais ce n'est pas en courant que tu arrives, car nous voici à la fin de novembre, et nous n'avons aucune nouvelle de toi. Cette pensée me pénètre d'effroi quand je songe aux dangers par lesquels il faut que tu passes avant que d'arriver dans les bras de ta malheureuse femme, qui n'en croira pas ses yeux quand elle te reverra, même en te serrant sur son cœur.

Ce 23 novembre 1787.

Le Parlement a été mandé hier matin à Versailles. Le Roi a fait biffer et rayer tout ce qu'il avait griffonné la veille, et l'on ne sait pas ce qu'il en arrivera; pourvu qu'il ne nous donne pas un arrêt de défense de *s'aimer!* je ne m'en soucie guère, car c'est le premier de tous mes intérêts, ma consolation et ma vie.

Ce 24 novembre 1787.

Je vais aujourd'hui à Versailles présenter mon petit gendre à tous les ministres et faire, si je peux, la personne entendue. J'en frémis d'avance, car je me sens bien peu de force pour tant de choses; mais tu sais bien que je ne reste jamais en chemin, et que ma volonté, c'est-à-dire mon âme, a conservé la suprême puissance sur mon faible corps et qu'elle le fait agir à son gré, quand bon lui semble. C'est ce que cette pauvre madame Buller appelait la (*mot illisible*) de Fortunatus. Elle était étonnée de me voir tirer du sein de ma faiblesse toutes les ressources dont j'avais besoin au moment où cela était indispensable. C'est que la nécessité est un maître ou, si tu l'aimes mieux, une maîtresse qui ne souffre point de remontrances ni de délais; c'est la plus impérieuse de toutes les dames et la mieux obéie. Mais aussi, à la Cour, le plus docile est le plus heureux, ce qui n'arrive point à la nôtre, où le plus doux et le plus complaisant est ordinairement le plus maltraité. Adieu, mon enfant; que cela soit dit en pas-

sant, et n'en va pas conclure qu'il faut être féroce et despote pour être mieux aimé. Cette pensée, jointe à l'air d'Afrique, pourrait tirer à conséquence, et l'amour, tout dieu qu'il est, n'est pas plus brave qu'un autre; quand on l'intimide, il prend la fuite, et tu sais bien qu'aussitôt qu'il s'envole

Il ne connaît plus de retour.

Ce 25 novembre 1787.

J'arrive de Versailles; j'ai la tête fatiguée et l'esprit si plein de la foule, et de tout ce que j'y ai vu et entendu, qu'il m'est impossible de t'écrire quatre lignes; mais n'importe, il n'en faut pas tant pour te dire que je t'aime, et c'est tout ce que je veux.

Ce 26 novembre 1787.

C'est une vie bien étrange que celle que l'on mène à Paris! Je ne saurais m'y faire. Toujours courir, toujours aller chercher des gens qui ne se soucient pas plus de vous que vous ne vous souciez d'eux, toujours répéter les mêmes phrases, jamais ne paraître ce qu'on est, jamais ne dire ce qu'on pense, cette contrainte et cet échafaudage me tue. Je ne saurais être autre que je suis, et je sens qu'il faudrait être autrement. Dans mon humeur, il me prend souvent fantaisie de me sauver, mais où? Partout je trouverai les mêmes inconséquences, les mêmes folies, les mêmes ridicules. Il faudrait habiter un désert,

et un désert où tu ne serais pas serait affreux; je t'y verrais partout pour mon supplice; tu troublerais le calme qui seul peut faire tout le bonheur d'une profonde solitude. Le meilleur est encore de patienter et d'attendre ton retour, car avec toi tout prend un autre aspect; tout est plaisir; tout est intérêt; mon esprit satisfait voit tout en beau, et mon cœur content ne voit plus que des objets aimables. Ton absence fait sur moi ce que l'hiver fait sur la terre, et ton retour sera le printemps. Viens donc vite, mon enfant; ramène dans mon âme la paix et le bonheur dont je suis privée depuis si longtemps, car il serait à craindre qu'une trop longue léthargie ne soit plus susceptible du réveil.

Ce 27 novembre 1787.

Je me dispose à faire ce soir cent et une visites, parée comme une châsse, avec mes deux petits tourtereaux, qui en sont aussi fatigués que moi. C'est l'usage, ainsi il faut bien s'y soumettre; pour m'en consoler, je pense à toi dans le chemin, et tandis que je suis en représentation avec ma triste figure, mon esprit est au Sénégal, ce qui ne laisse pas de me rendre fort aimable. Mais qu'est-ce que cela me fait? C'est toi seul que j'aime, et c'est à toi seul que je veux plaire. Adieu, mon enfant; je me sens si rajeunie ce soir, que je ne veux pas te donner un autre titre, dusses-tu en faire la grimace.

Ce 28 novembre 1787.

Elzéar est un peu incommodé, mon enfant; c'est te dire que je ne suis plus capable de rien. J'ai passé tout le jour sur le pied de son lit, et ce soir je me meurs de lassitude. Dieu veuille que cela n'ait pas de suite, car il faudrait mourir tout de bon, et mourir avant de te revoir serait bien triste!

Ce 29 novembre 1787.

Mon cher petit Elzéar n'a pas passé une trop bonne nuit; il a des douleurs d'entrailles affreuses qui font craindre une dyssenterie. Ma tête est à moitié renversée, je ne sais ce que je fais, je ne sais ce que je dis; je vais monter chez lui pour y passer toute la journée. Je suis vraiment à plaindre, car l'inquiétude, c'est ce que je supporte le plus difficilement. Adieu, mon enfant; si tu étais avec moi, du moins tu me consolerais, tu m'encouragerais, et ton intérêt diminuerait ma peine; mais je suis privée de tout et condamnée à souffrir mille tortures chaque jour de ma vie.

Ce 30 novembre 1787.

Elzéar est un peu mieux; mais comme je ne le quitte pas, je n'ai que le temps de t'embrasser.

Ce 30 novembre 1787.

Elzéar n'est pas encore éveillé ; ainsi je n'en sais pas de nouvelles. Je prétendais t'écrire en attendant ; mais mon esprit est si préoccupé, que cela m'est impossible. Tu n'avais pas besoin de cette preuve pour savoir combien je suis peu maîtresse de moi quand l'inquiétude me travaille.

Ce 1er décembre 1787.

Elzéar est toujours dans le même état, et moi plus inquiète que jamais ; je n'existe plus que pour le soigner, et je ne sors plus de sa chambre. Quand cela finira-t-il ? Je n'en sais rien. En attendant, je t'embrasse, car tu n'as pas perdu pour cela tes droits à ma tendresse.

Ce 2 décembre 1787.

Elzéar va un peu mieux, et moi par conséquent. La nuit a été plus calme et les douleurs moins vives. Ainsi, j'espère que j'en serai encore quitte cette fois pour la peur ; mais cette peur fait bien du mal, et sans avoir eu d'autres souffrances, j'en suis plus changée que mon enfant. Et toi, que fais-tu à présent ? Tu dois être en chemin, si tous mes calculs ne me trompent pas. Je sens quelque chose en moi qui me dit que tu n'es pas loin ; ton idée m'est plus présente ; mon cœur bat plus fort lorsqu'on te nomme ; chaque paquet de lettres me fait tressaillir. Oh ! mon enfant, je crains de ne pouvoir pas supporter l'excès de ma

joie en te revoyant, et je ferai, je crois, comme cette pauvre mère qui mourut dans les bras de son fils en l'embrassant après une longue absence. Quelle mort, et que je la désire! Si tu dois m'inquiéter encore pour si longtemps, c'est trop tôt d'y penser; il faut jouir auparavant de l'idée de te revoir, et c'est elle qui m'occupe uniquement dans ce moment-ci.

Ce 3 décembre 1787.

Il m'est impossible de te parler encore d'autre chose que d'Elzéar, mon ami; il est toujours bien souffrant, et son incommodité n'a point de fin. J'en suis d'une inquiétude mortelle; il s'affaiblit, il change, et je ne sais que devenir. En vérité, je suis bien à plaindre; il semble qu'un démon ennemi de mon repos veille sans cesse pour le troubler. Dès que je suis un peu tranquille et que ma raison commence à prendre le dessus, il m'arrive un nouvel échec qui la met en campagne et qui me laisse en proie à toutes mes folies. Que les gens qui n'ont point de cœur, mais une bonne tête, sont heureux! Ils sont toujours calmes au milieu des tempêtes et n'abandonnent point le gouvernail. J'ignore si je viendrai à ce point désirable; tout ce que je sais, c'est que j'en suis plus loin que jamais.

Ce 4 décembre 1787.

Elzéar a passé une meilleure nuit. Je ne l'ai pas encore vu, et tandis qu'il repose, je m'occupe de causer avec

toi, que j'aime comme deux Elzéar. J'attends de tes nouvelles à présent de jour en jour, mais c'est avec une crainte et une terreur que je ne peux t'exprimer. Il me semble que je ne pourrai jamais lire la lettre que tu m'écriras en entrant dans le port, et que je ne pourrai jamais supporter ta vue; d'y penser seulement me met hors de moi-même. Comment expliquer ces bizarreries et ces inconséquences? Car, en même temps, il est bien vrai que c'est ce que je désire le plus et que je ne commencerai à renaître qu'à ce moment. Je crois que c'est le souvenir du passé et la crainte de l'avenir qui troublent une si douce espérance. J'ai senti si vivement la douleur de te perdre, que la plaie n'en est pas encore refermée au fond de mon cœur, elle est au vif.

Ce 5 décembre 1787.

Je suis si malade ce soir, que je n'ai que la force de t'embrasser. Elzéar est toujours dans le même état.

Ce 6 décembre 1787.

J'ai une fluxion horrible dans la tête et sur la poitrine. Je suis sourde, je suis aveugle; mais cela ne me touche guère, car je n'ai besoin ni de mes yeux ni de mes oreilles quand tu es à deux mille lieues de moi. Elzéar dort; je n'ai pas encore de nouvelles de sa nuit.

Ce 7 décembre 1787.

Elzéar va mieux, il a été purgé aujourd'hui; j'espère que ce sera la fin de cette petite maladie, qui me tracasse beaucoup plus qu'elle ne vaut. Dès qu'il sera guéri, tu t'en apercevras bien vite à mon style. L'inquiétude m'ôte jusqu'à la faculté de penser même à toi; juge par là de son pouvoir.

Ce 8 décembre 1787.

L'archevêque de Toulouse est fort malade; bien des gens sont aux aguets. Je crois que ce serait une grande perte dans le moment présent, vu la disette de sujets et la multiplicité d'affaires.

M. du Crey (?), cet homme important, ce ministre à grandes vues, ce génie créateur, vient de donner sa démission à M. le duc d'Orléans, et de gagner l'Angleterre. Il a, dit-on, huit cent mille francs de dettes; cela paraît merveilleux, quand on songe qu'il y a vingt ans il n'avait pas huit cent mille sols. C'est le pays des fées que celui-ci. On ignore le véritable motif de cette conduite. On croit que le gouvernement l'a exigé à cause de plusieurs intrigues cachées qui ont été découvertes entre madame la *gouvernante* et lui, qui, toute dévote qu'elle est, n'a point encore renoncé aux vanités de ce monde pour y jouer un role plus triste. Elle ne voulait seulement que chasser l'évêque de Toulouse pour mettre son frère à la place. Il a fait un mémoire à ce sujet que M. le duc d'Or-

léans a osé remettre au Roi, qui était bien la plus folle et en même temps la plus plate chose qu'on puisse voir, et qui a suscité une risée générale. Imagine-toi ce que serait M. du Crey représentant à la Cour dans la place de premier ministre, avec sa figure ignoble et son mauvais ton, ce serait une parodie, et encore une mauvaise parodie, des Richelieu, des Sully.

Ce 9 décembre 1787.

Je n'ai qu'un moment pour t'embrasser. Je vais dîner chez M. de Nivernois, et tu sais bien qu'il faut y arriver de bonne heure.

Ce 10 décembre 1787.

Elzéar va mieux, mais je n'en suis pas plus tranquille pour cela; il faut que je coure depuis le matin jusqu'au soir pour les préparatifs de la présentation et pour mes visites de noce : aussi je suis rendue au point d'en être imbécile. Plains-moi, mon enfant, d'être obligée de ne m'occuper que de ce qui me déplaît, quand je ne voudrais l'être que de ce que j'aime. Quand viendra ce bon moment? J'ai bien peur de ne le voir jamais, et de mourir à la peine sans te dire encore le dernier adieu.

Ce 11 décembre 1787.

Depuis quelques jours je me meurs d'envie de te conter l'histoire du monde la plus tragique, qui vient d'arriver

à M. Wall, sans pouvoir en trouver le moment. Ce malheureux jeune homme avait épousé, il y a huit mois à peu près, mademoiselle de Chabot, nièce de la duchesse de Rohan. Ils s'aimaient avec toute la ferveur du premier moment, d'autant plus qu'ils n'avaient été qu'un mois ensemble, et que ce jeune homme avait été obligé de passer ce temps-là soit à voyager, soit à son régiment. Il revenait, et des deux côtés la joie était égale, quand, après les premiers transports de la première vue, sa femme lui remit une lettre qui l'attendait, lui dit-elle, depuis trois jours. Il la prit, la lut, pâlit, se troubla, puis se remit, et n'eut plus l'air d'être occupé d'autre chose que de sa femme. Le reste de la soirée, on joua au loto, et l'on remarqua qu'il la regardait souvent avec attendrissement; mais on prit cela pour un effet très-naturel du plaisir qu'il avait de la revoir. Ils passèrent la nuit ensemble comme de raison, et le lendemain il se leva à sept heures du matin, sortit en cabriolet et ne revint plus. On l'attendait chez madame la duchesse de Rohan, où il avait promis la veille de se rendre à déjeuner sur les onze heures. Le temps se passe; midi sonne; une heure, deux heures, point de nouvelles. Sa pauvre petite femme se désolait; un horrible pressentiment déchirait son cœur. Elle cherchait; elle ne savait qu'imaginer, mais elle craignait tout. Sur les quatre heures, on remit une lettre à la duchesse de Rohan, datée de Villejuif; elle était de lui; elle lui apprenait qu'il allait se battre, et que la lettre que sa femme lui avait remise en arrivant n'était autre chose qu'un cartel. Il la priait d'annoncer cette triste nouvelle à sa femme, n'ayant pas le courage de la lui annoncer lui-même. Du reste, point de détail. (*La fin de l'histoire manque. Deux pages blanches au manuscrit.*)

Ce 25 décembre 1787.

Je suis plus triste qu'à mon ordinaire, et je ne pense plus qu'à toi; j'en rêve, je te vois, et tu n'arrives pas; que faut-il faire? Où trouver le sang-froid nécessaire pour ne pas mourir? En attendant, je n'en puis plus; adieu. Je n'ai que la force de t'embrasser.

Ce 26 décembre 1787.

Je souffre moins au physique, mais bien plus au moral qu'il n'est possible de te l'exprimer; mon inquiétude croît chaque jour à ton sujet. Je ne sais plus que penser en voyant la fin de décembre, et ne te voyant pas; pourvu du moins que ce ne soit pas ta santé qui soit la cause de ce retard! je prendrais patience; autrement, il faudrait mourir.

Ce 27 décembre 1787.

Je suis à peu près guérie, car tout passe avec le temps; il n'y a qu'à attendre. J'espère qu'il en sera bientôt de même de ton absence, et que tu viendras essuyer de ta main les larmes qu'elle me fait répandre.

Ce 28 décembre 1787.

Je suis endormie ce soir comme une marmotte; mais je t'aime comme une bonne femme qui ne pense qu'à son mari depuis le matin jusqu'au soir.

Ce 29 décembre 1787.

Je reçois dans l'instant la nouvelle de ton arrivée; j'en suis si troublée, que je ne saurais te dire autre chose, sinon que je t'attends; avec peine ou avec plaisir, c'est ce que je ne sais pas, tant je suis agitée de mille sentiments différents; mais celui que je sens par-dessus tous les autres, c'est le plaisir de te savoir sain et sauf dans le même monde que moi.

Ce 30 décembre 1787.

Je suis retombée malade aujourd'hui; je n'en peux accuser d'autre que toi, après la nuit que tu m'as fait passer, mon enfant; mon âme est trop forte pour mon corps, ou du moins l'espèce de sentiment que j'ai pour toi. Mais que je meure à présent, j'y consens, puisque je peux mourir dans tes bras.

Ce 31 décembre 1787.

L'année finit sans toi et l'autre recommence. Je m'étais flattée que tu te trouverais à point nommé pour être le premier à me la souhaiter bonne et heureuse; mais il faut y renoncer et attendre avec impatience, dans la plus cruelle incertitude, et c'est ce qui coûte le plus.

JOURNAL

DU

CHEVALIER DE BOUFFLERS

SECOND VOYAGE AU SÉNÉGAL

fille Delphine : Embrassez votre nouveau père. Je me suis réveillé à ce mot-là, et j'attends le moment où tu le répéteras. Adieu.

Rochefort, ce dimanche 27.

Je ne puis pas penser sans terreur au moment de notre séparation, ma femme; il me semblait que tout était fini, que tout était perdu, et que je tombais dans un abîme où je roulais toujours sans trouver d'issue ni de fond. Surtout, je pensais à toi, et comme je connais trop bien ton bon cœur et ton imagination ardente, je sentais tout ce qui se passait au dedans de toi, et mon malheur s'accroissait du tien. Je m'accusais d'une ambition folle et barbare, et je ne voyais en moi que ton tyran et ton bourreau. Mais la chose est faite; je ne changerais pas ma destinée et la tienne; je ne ferais que la rendre plus affreuse en la maudissant toujours. Il vaut mieux la suivre avec résignation et surtout avec l'espérance qu'après une trop longue épreuve, elle me rendra à toi, elle te rendra à moi, et qu'en nous réunissant, elle renoncera au pouvoir de nous séparer. N'attends plus de moi ni plaintes ni regrets. Ton cœur n'a pas besoin d'être attendri, ni le mien d'être découragé. Je veux, au contraire, te donner l'exemple de la confiance et de la force. Si jamais j'ai cru à un être qui dirige les autres, c'est dans ce moment-ci; car c'est lui qui a tout fait. Il fera encore le reste. S'il existe, s'il observe, s'il prend garde à cette poussière animée, s'il lit dans les cœurs, si les plus belles âmes lui plaisent le plus, il ne te laissera pas dans les larmes, il ne t'arrachera

point pour jamais à celui qui t'aime, à celui que tu aimes. Il te le rendra plus digne de toi; et peut-être quand tu reverras ton amant, tu seras fière d'être à lui, tu l'aimeras à la vue du ciel et de la terre, et tu feras un triomphe d'un amour dont tu faisais un mystère.

Voilà, mon enfant, des idées bien consolantes; elles te paraîtront sans doute bien vaines; mais elles naissent bien plus de mon amour que de mon orgueil. Ma gloire, si j'en acquiers jamais, sera ma dot et ta parure, et c'est là ce qui m'y attache. Si j'étais joli, si j'étais jeune, si j'étais riche, si je pouvais t'offrir tout ce qui rend les femmes heureuses à leurs yeux et à ceux des autres, il y a longtemps que nous porterions le même nom et que nous partagerions le même sort. Mais il n'y a qu'un peu d'honneur et de considération qui puisse faire oublier mon âge et ma pauvreté, et m'embellir aux yeux de tout ce qui nous verra, comme ta tendresse m'embellit à tes yeux. Pardonne-moi donc, trop chère enfant; excuse-moi et même approuve-moi.

Me voici à Rochefort. Les vents ont fait ce que j'attendais : ils sont devenus contraires au moment où j'ai aperçu mon vaisseau; mais je crois que le temps va se relever, et que d'ici quatre ou cinq jours nous mettrons à la voile. Le bâtiment qui devait me suivre n'arrivera pas de longtemps. Je serai obligé de laisser une partie de mon monde et de mes effets pour le second envoi. C'est un grand embarras et ce sera une grande inquiétude. Ce qui me peine le plus, c'est que ce pauvre Golbéry et ce pauvre Blanchot seront forcés d'attendre; ils ne sont même pas encore arrivés. Blanchot est resté malade à Tours, et je crains que cela ne soit plus sérieux qu'il ne comptait, car je suis venu lentement à la Rochelle, j'y ai passé la journée

d'hier, nous voici à neuf heures du soir, et je n'en ai pas de nouvelles. Si cela durait, je serais forcé d'envoyer un courrier ou du moins un exprès à sa rencontre, pour lui apprendre mes dispositions et savoir avant mon départ à quoi m'en tenir. D'un autre côté, j'apprends que je ne pourrai pas avoir les soldats qui devaient me suivre, parce que le dépôt des colonies est vide. J'éprouve toutes les contrariétés qui peuvent assiéger un malheureux par terre et par mer. Mais si j'apprends de bonnes nouvelles de ma femme, si je vois arriver demain son image suppliante, je croirai encore au bonheur, je pardonnerai au sort et je ferai face à tout.

Embrasse bien fraternellement ta meilleure amie, de la part de son beau-frère. Ayez bien soin que son portrait m'arrive à bon port. Il suffira qu'il lui ressemble un peu pour que je le regarde beaucoup, et que j'y voie des yeux de l'esprit plus que je n'ai encore vu dans la nature humaine. Dis-lui bien que ce ne sont pas là de vains compliments, mais l'expression d'une admiration tendre et de ma juste reconnaissance pour ta bienfaitrice.

Adieu, amour; adieu, toi; car tu es encore plus jolie et plus tendre que l'amour.

Rochefort, ce 6 décembre.

Ton charmant portrait est enfin dans ma chambre, ma trop chère femme; je suis occupé depuis deux heures des moyens de l'emporter, et je crains fort d'être obligé pour cela de l'ôter de son cadre, au risque de ne pouvoir pas l'y remettre de longtemps; car le petit bâtiment sur

lequel je passe est si chargé de monde et d'effets que le moindre paquet n'y saurait trouver place; quoi qu'il en soit, ma femme suivra son mari. Il ne lui manquera que ses vains ornements dont nous sommes tous les deux fort habitués à nous passer. Ton portrait ne t'en ressemblera que mieux; en renonçant au faste, tu n'en es pas moins jolie et pas moins aimée, et ton portrait sera comme toi. Comme par grâce spéciale on m'a laissé seul pendant un instant, je viens de quitter ma lettre pour aller te baiser. Tu es derrière des traverses de bois destinées à fixer le tableau dans la caisse, et tu ressembles à ta jolie Delphine dans son parloir, et s'il y a quelque différence, je sais bien à l'avantage de qui.

Mais parlons de Delphine; elle est donc enfin chez toi; tu n'imagines pas quel soulagement j'éprouve en y pensant. C'est une douce distraction d'une cruelle absence; je dis cruelle, parce que je le sens trop bien pour moi, et que c'est le sentir pour toi. Mais l'occupation, les soins, la vigilance, l'inquiétude même, seront autant de rabattu sur les regrets; d'ailleurs tu penseras que nous ne jouirions plus de la même liberté, de cet oubli de toute gêne, de toute contrainte, auquel nous nous étions si bien accoutumés. Il faudrait nous voir moins; ce serait un grand ennui; même en nous voyant, il faudrait plus de circonspection; ce serait une grande perte sur le plaisir, et nous aurions bien de la peine à nous y accoutumer; ou si, par hasard, nous ne nous refusions pas assez à notre penchant invincible, si nous combattions trop faiblement cette si douce et si forte habitude que nous avons l'un de l'autre, ce seraient pour tous les deux, mais surtout pour toi (qui vaux mieux que moi), des remords toujours renaissants qui te montreraient nos moindres fautes au

microscope. J'aime à me peindre, et même à m'exagérer tout ce qui manquerait à notre ancienne félicité pour me consoler aussi d'une absence que chaque heure me rend moins supportable. Mais le destin est plus fort que l'homme; il faut le suivre sans murmurer.

Je me ruine ici en attendant les vents favorables. Il m'en coûte environ soixante livres par jour; c'est un ordinaire que je ne suis pas en état de soutenir longtemps. La patience, l'égalité d'âme, le sang-froid dont j'avais fait provision pour les retards que je devais probablement éprouver, commencent à me manquer. C'est tous les jours nouvelles chicanes. Je prends tout ce que je puis sur moi, mais si cela dure, comme je le crains, je n'aurai bientôt plus rien à prendre; j'en suis au point de désirer l'Afrique comme on désire sa patrie. Voilà où nous mène cette fatale ambition, sans laquelle personne ne fait cas de nous, pas même nous.

Embrasse l'ange anglais et l'ange flamand de ma part; dis-leur pour mon excuse que les Africains ne connaissent ici ni respect ni décence; surtout dis-toi à toi-même qu'ils ont un cœur brûlant comme celui de l'Afrique.

Adieu; amitié, amour, hymen.

Le 8.

Voilà les vents au départ, ma bonne enfant; je les en remercie, parce que le départ amène le retour, comme tous les contraires amènent leurs contraires. C'est la marche de la nature au physique et au moral : on ne naît que pour mourir; et je pense et je sens surtout en ce moment

qu'on meurt pour renaître. J'ai le cœur soulagé en pensant que ta charmante petite sainte est dans ta maison. Cette maison est bien un paradis, dans toute l'acception du mot; et moi j'en suis exilé, non pas à la vérité pour mes crimes, maïs par le crime des hommes qui ont donné l'empire du monde à l'ambition, au lieu de ne reconnaître que l'amour et le bonheur. Embrasse tes charmants enfants de ma part. Le cœur me saigne en pensant que je ne puis pas les serrer contre mon sein et leur prouver ce que c'est à mes yeux que d'être nés de toi. Je te recommande à leur amour, à leurs soins, à leurs caresses, à leurs grâces; je veux qu'ils adoucissent à chaque instant le tourment qu'on souffre loin de ce qu'on aime. Je ne pouvais pas m'en faire une véritable idée avant ce moment-ci; mon âme n'est point d'une trempe aussi fine, aussi délicate que la tienne; il fallait un coup de massue pour l'abattre; mais aussi, depuis ce moment, elle est devenue si cruellement sensible que je ne sais plus où trouver du courage.

Ce 8.

Que tes lettres sont charmantes, ma chère femme! elles te ressemblent encore mieux que ton portrait; elles portent tour à tour dans mon cœur la tristesse, la crainte, le désespoir, l'espérance, la consolation, les heureux pressentiments, le regret de tout ce que j'ai entrepris, et en même temps le courage de tout exécuter.

J'ai porté moi-même ton portrait sur mon vaisseau. C'est la seule fois que je me sois mêlé de quelque arran-

gement dans le bâtiment, où tout doit être à la disposition des marins; mais quand il est question de toi, je ne connais de loi que celle que j'ai toujours suivie et que je suivrai toujours. J'ai donc placé moi-même cette caisse si précieuse, et ce sera le premier effet débarqué. Je n'arriverai à mon gouvernement qu'avec madame la gouvernante; je l'embarquerai avec moi dans toutes mes courses, et j'espère revenir avec elle retrouver la seule chose qui puisse me la faire oublier : cette chose, c'est toi; c'est la plus jolie, la plus belle, la plus précieuse des choses; c'est une chose plus céleste que terrestre, plus divine qu'humaine. Oui, mon enfant, j'aime à te le jurer tous les jours, et mille fois par jour : au fond de ma pensée tu es ma femme, et si, au milieu de tous les regrets que tu me fais éprouver, il y en avait un plus sensible que les autres, ce serait de penser que j'ai été prudent jusqu'au dernier moment, tandis qu'une imprudence serait peut-être la source de nos plus douces consolations; n'y pensons pas trop; cela me ferait haïr la vertu. Adieu, mon enfant.

Ma sœur m'écrit une lettre pleine de tendresse pour toi; tu vois enfin que c'est la chair de ma chair, l'os de mes os.

Ce 9 décembre.

Voilà les vents encore une fois retournés, chère enfant, après m'avoir fait mille belles promesses; il faut convenir que j'ai choisi là des maîtres bien capricieux. Caprices pour caprices, j'aimerais encore mieux ceux des femmes : quand je dis les femmes, je crois que tu dois deviner l'ex-

ception que je fais au fond de ma pensée. Il y en a une qui ne ressemble aux autres que pour montrer combien une femme peut plaire, et qui en diffère comme le sublime diffère du médiocre. Celle-là est au-dessus des caprices comme les aigles sont au-dessus des brouillards ; et si, par hasard, elle en avait jamais eu, elle les aurait rachetés par tant de charmes, par tant d'adresse, par tant de vertus, qu'elle les aurait fait aimer.

Je m'ennuie, je me ruine, je m'indigne, et ce qu'il y a de plus fâcheux, je me repens ; je vois que je puis tout supporter, excepté cette absence à laquelle je me suis condamné si témérairement ; encore si j'en voyais le terme ! mais voici une épreuve qui m'indique à quoi je dois m'attendre : si le retour allait être aussi difficile que le départ, que deviendrais-je? Mais je veux espérer que mon guignon s'épuisera en France, et que tant de contradictions seront enfin compensées ; je veux l'espérer, mais je ne l'espère point ; car, près de cinquante ans passés dans des contrariétés aussi soutenues montrent bien que c'est un inconvénient attaché à ma nature et non aux choses. J'aurais bien besoin de toi, mon enfant, dans ce moment-ci, surtout pour me remettre la tête, car je sais bien que dans les accès de découragement ta charmante philosophie vient à mon secours ; tu me rends en un quart d'heure le calme et la force. Mais est-ce bien ta logique qui fait ces miracles-là, et crois-tu que les mêmes choses dites par tout autre eussent le même succès ; non, mon cœur ; tu as besoin de ta grâce, mais ta grâce a encore plus besoin de toi. Tu es la grâce par excellence, et pour moi la seule efficace.

Ce 10 décembre.

Le temps est pire que jamais, et mon âme est plus noire que le temps. D'où vient donc que je n'ai pas eu hier de tes nouvelles, mon enfant? doutes-tu du besoin que j'en ai? Je devrais depuis longtemps avoir des réponses à mes premières lettres de ce pays-ci, et à peine celles que j'ai écrites avec tant d'exactitude et recommandées avec tant d'instances pendant la route sont-elles arrivées! Si les vents ne me servent pas mieux que la poste, que deviendrai-je? Mais je sens que je tombe depuis quelque temps dans une grande tristesse. Il faut tâcher d'en sortir, car elle finirait par me faire autant de tort que de mal; faisons comme Énée : *spem vultu simulat*. A propos de tristesse, demande mille pardons de ma part à notre chère comtesse Auguste. Je ne me ressouviens pas de ce que j'ai pu lui mander; mais j'étais, en lui écrivant, dans un moment de trouble et d'accablement dont ma lettre ne doit que trop se ressentir. C'est toi qui es la cause de tout cela, *cara mia pena*. Il faudrait, pour supporter mon sort, ou t'avoir ou t'oublier; le premier est bien difficile; le second est impossible.

Adieu; baise tes beaux enfants de la part de leur triste beau-père; dis-leur qu'ils ont un père au delà des mers; prépare-les à me revoir d'un œil filial. Ce moment-là sera bien acheté, mais jamais assez payé.

Ce 11 décembre.

Je te les envoie, chère femme, ces cheveux que tu m'as demandés comme un gage et un symbole du plus doux et du plus durable des liens. S'il reste quelque vestige de sensation à ce qui est séparé de nous, si ce qui a fait partie de moi-même participe encore à ma nature, ils voleront à toi comme le fer à l'aimant et la paille à l'ambre. Comme j'avais hier du monde autour de moi pendant ma toilette, je les ai fait garder sous le nom de ma sœur, de peur qu'en ne disant pas de nom, je ne fisse soupçonner le tien. Les voilà, ma fille, ils sont à toi, mais moins encore que ce qui m'en reste. Je te les rapporterai un peu blanchis, mais tu ne les dédaigneras pas; ils se méleront quelquefois à tes belles tresses blondes, et ma tête se parera de tes cheveux comme un arbre desséché se pare de lierre et de pampre. Que m'importe d'être jeune ou vieux, pourvu que je vive avec toi, que je te voie à mon aise et que *te teneam moriens deficiente manu.*

Je crois que nous mettrons demain à la voile si le temps ne change point. N'attends et ne crains plus de ma part de vains regrets. Je ne veux plus m'y livrer; il faut penser à ma besogne, la faire de mon mieux et mériter le prix que je convoitais en prenant ma résolution.

Adieu. Mêle ton souffle pur à celui des vents pour me faire arriver à bon port, car je ne puis revenir à toi que de l'Afrique. Adieu.

Je te remercie de ton ballon, mais j'ai peur que cela ne te ruine en reconnaissance et ne me ruine en frais. Mande-

moi ce qu'il t'en aura coûté pour que je le paye, car, d'ici à ce que nous portions le même nom, je ne veux point abuser de notre communauté de biens. Adieu encore.

Le chevalier de Brache, mon capitaine, est ici, et paraît sûr de partir demain.

La Rochelle, le 12.

J'arrive mouillé comme un canard, et désespéré des rechutes perpétuelles du vent qui semblait vouloir se corriger, et qui retombe à chaque instant dans ses anciennes habitudes. Je ne puis que te baiser d'ici comme de partout, et te jurer que tu es le point central de tous mes sentiments, de toutes mes idées, de toutes mes combinaisons; que tout cela ne sera content que quand la force centrifuge sera totalement amortie, et que l'attraction centrale sera dans tout son développement. En attendant, je te serre contre mon cœur, et je t'y renferme pour n'en jamais sortir.

Ce 13.

Je pars dans ce moment pour mon bâtiment, ma chère fille. J'y trouverai ton charmant portrait qui me consolera de tout, excepté de ne pas te voir. Nous pourrons bien mettre à la voile à mon arrivée. Adieu, adieu la plus aimable, la plus tendre et la plus aimée.

Ce 17, à trois heures du matin, sous voiles.

Je n'ai que le moment de te mander que nous partons sous les meilleurs auspices. Le vent est très-bon, le temps paraît devoir se soutenir. Je ne puis que t'embrasser. Adieu.

Le 23 décembre.

Nous voici sortis de ce mauvais port de Lorient, où j'ai tant déploré d'être à la fois si près et si loin de toi, mon enfant, et j'ai dit adieu pour longtemps à cette terre que je reverrai avec tant de plaisir en retournant vers toi. Le vent est bon, mais il est faible ; quand on est faible, on est changeant. Je ne lui demande que trois ou quatre jours de constance pour nous sortir de tous les embarras du golfe de Gascogne ; après quoi je lui permets tous les caprices. Tout mon monde est malade de la mer, au point de ne m'être bon à rien. Il a fallu que je cherchasse dans mes paquets une mauvaise feuille, car mon secrétaire est hors d'état de sortir de son hamac. C'est autant d'économie sur ton beau papier que j'espère bien employer jusqu'au dernier morceau. J'aimerais à te parler de tes affaires, à te diriger, à t'exhorter, à te soutenir, à te consoler ; mais voilà des mers, et par conséquent des siècles entre toi et moi. Dans des circonstances aussi critiques, aussi mobiles, les correspondances éloignées, sont des supplices, car d'un moment à l'autre, tout a changé de face, et, d'un moment à l'autre, il faut changer de plan. Jusqu'à pré-

sent je t'approuve, et je t'admire dans tout ce que tu as fait et dit; mais je te blâme de tes inquiétudes, et du poids que tu donnes à des rapports dans lesquels je vois plus de malice que de sincérité. Le public finit toujours par avoir raison; ainsi il finira par te la donner. Quant au voyageur, sois sûre que la reine te le ramènerait, s'il voulait s'éloigner de toi; mais il ne le voudra point; et qu'y a-t-il de commun entre les deux affaires? Au contraire, cette ancienne intimité entre les gouverneurs de vos deux enfants, le mécontentement qu'on en aura eu des deux côtés est plutôt un lien qu'un obstacle : il faut surtout voir et montrer la chose sous ce point de vue-là. Mais à quoi pensé-je de t'écrire là-dessus, comme si l'Océan n'était pas tout entier entre ma lettre et son adresse; peut-être, hélas! que tout sera décidé quand cela te parviendra. Mais j'ai bonne espérance, surtout celle de te revoir, sans quoi ce ne serait pas la peine de vivre. Adieu.

Ce 24.

Le vent se soutient, et même il se renforce; mais les baromètres baissent et nous annoncent des coups de vents contraires; profitons de ce que nous avons, sans trop d'inquiétude de le perdre, sans trop de confiance de le garder. C'est du vent que je parle, ma fille, et non pas de toi, que je sais bien que je ne perdrai qu'en mourant; encore ne puis-je point me détacher de l'idée d'une autre existence pour l'ajouter à la durée de notre amour; car je sens que la dose est trop forte pour les bornes de la vie. Voilà déjà que le vent fait mine de tour-

ner; on suppose qu'il doit y avoir beaucoup de neige en France. Tous nos passagers sont malades; je n'en suis même pas tout à fait exempt, mais c'est plutôt du malaise que de la souffrance, et quand ce serait une vraie souffrance, ce ne serait pas encore une vraie maladie. Je crois que je serai fort bien dans ma traversée; le capitaine et le lieutenant sont des jeunes gens charmants, pleins de grâce, d'instruction, d'esprit et de politesse; enfin, je doute que, sur tout autre vaisseau, j'eusse trouvé aussi bonne compagnie. Je relâcherai deux jours à Madère, et de là j'irai voir s'il y a encore quelqu'un en vie au Sénégal; et je compte, peu de jours après, aller jeter les fondements d'un nouvel empire au cap Vert, dont la capitale sera nommée de ton nom futur. Adieu, ma femme; j'aime à me représenter le plaisir que me fera ce congé, que je dois recevoir avant la fin de l'année. Avec quelle joie, avec quelle ardeur je ferai les préparatifs du voyage! avec quelle impatience je franchirai les mers! une fois à terre, comme je volerai vers toi! Tout cela se fera dans un an. Je serais tenté de prendre de l'opium d'ici là, mais mon devoir dormirait trop; d'ailleurs, tant de bonheur mérite bien d'être acheté par quelque peine, et surtout par quelque succès. Le mariage d'Hercule ne s'est fait qu'après ses douze travaux. Adieu. Je t'aime comme un père, comme un enfant et comme un fou. Embrasse mesdames d'Andlau et de la Mark de ma part; tu comptes sur la seconde et tu as bien raison; mais tu aurais bien tort de ne pas compter sur la première, car elle t'aime, quoi que tu en dises, à la vie, et à la mort. Adieu

Ce 25.

Nous venons d'essuyer une tempête horrible, mon enfant; par bonheur le vent, au lieu de nous être contraire, nous était favorable; mais les mâts étaient toujours en danger de casser; les matelots ne pouvaient point monter aux manœuvres, et tout était dans une combustion à ne pas se soutenir ni sur le pont ni dans les chambres. J'ai passé ce temps-là dans un recueillement intérieur qui me laissait jouir du contraste entre ce qui se passait au dehors et au dedans de moi : au dehors les éléments déchaînés; au dedans les passions amorties. Je réfléchissais en philosophe sur cette soif innée d'une supériorité quelconque qui entraîne l'homme loin de son bonheur, loin de son repos, loin de sa situation naturelle, pour lui faire braver tous les ennuis, toutes les privations, tous les dangers, pour le faire changer de mœurs, de nourriture, de climat et même d'élément; il semble qu'il y ait un mauvais génie qui vienne souffler la discorde dans chaque individu, et qui rende une partie de l'homme ennemie de l'autre; celle qui n'a besoin que de calme, de repos, de plaisir, de santé, et qui serait contente à si bon marché, est forcée, comme étant la plus douce, d'obéir à l'amour-propre qui lui commande, comme un tyran, de renoncer à tout ce qu'elle désire pour lui procurer la stérile satisfaction d'un peu d'estime et de renommée. Cela me représente les pauvres dévots du paganisme qui se privaient de la chair des victimes qu'ils immolaient pour en donner la fumée aux dieux; ensuite je pensais à toi, et je me disais : la tempête qui est à l'entour de moi est au dedans d'elle; moi, du

moins, je suis dans un bon bâtiment bien armé, bien servi, bien commandé, au lieu qu'elle, comme elle me le dit fort bien, elle n'a qu'elle. Mais enfin la bourrasque est passée des deux côtés: et j'entends cette voix secrète de quelque génie errant invisiblement sur la terre, qui nous a sans doute pris en amitié, qui me donne de tes nouvelles, et qui me dit que tout va bien, que tes craintes étaient vaines, que tu es adorée de tes enfants, que tu es chérie de tes amis, que tu es protégée de la Reine, que tu es applaudie du public, et enfin que tu es enchaîné jusqu'à la jalousie de cette cousine importante qui a toujours eu la bêtise de se comparer à toi, et qui ne t'a jamais pardonné qu'il n'y eût pas de comparaison. Je trouve qu'il faut faire avec toi comme avec Voltaire. Il valait mieux jouir de sa supériorité que la lui disputer, et le moindre de ses admirateurs était sûrement plus content que le plus grand de ses rivaux. Pour moi, voilà le parti que je prends : si tu as plus d'esprit que moi, je m'en console en t'écoutant; si tu as de plus beaux yeux, je m'en dédommage en les regardant. Donne ce conseil à ta cousine. Au reste, elle a trop d'esprit et de mérite pour ne pas revenir de ses petitesses, surtout dans une grande occasion, surtout dans un moment aussi intéressant et aussi propre à renouer une ancienne liaison que la jalousie d'une part, et la distraction de l'autre, ont desserrée pendant longtemps, mais jamais rompue. Ne vois-tu point, mon enfant, que je ne suis point à ce qui m'entoure, et que je vis beaucoup plus dans ta maison que dans mon vaisseau? Quand ceci te parviendra, ton esprit sera sans doute occupé d'autres soins; les allées et venues, les visites, les courses à Versailles, les marchands, les préparatifs de la noce t'occuperont, et à peine reconnaîtras-tu les personnes que je ne te nomme

point. Mais, au milieu de toutes mes réflexions hors de propos, tu verras que ton mari ne te perdait point de vue et qu'il t'aimait et qu'il t'aime au moment où tu lis sa lettre et qu'il t'aimera jusqu'au dernier soupir.

Ce 26.

Nous sommes en route pour Madère, où je compte relâcher pendant deux ou trois jours ; le vent est excellent, la mer est un peu dure ; mais je supporte tout avec patience et même avec facilité. Croirais-tu que je n'ai pas eu d'accès de violences depuis mon départ? Ce n'est pas que je n'aie essuyé tout ce qu'il peut venir de contradiction dans l'espace d'un mois ; mais j'ai enfin reconnu qu'on était moins fatigué en se tenant plus tranquille ; et l'adversité, cette amie sévère de l'homme, est enfin venue à bout de me corriger. En attendant, le temps passe ; les mois s'écoulant diminuent le volume de l'année ; l'année enfin s'écoulera aussi, et il sera question de retour. C'est alors que je supplie l'adversité de suspendre pour quelque temps ses utiles leçons. Qu'il ne soit plus question alors d'amie sévère ; c'est ma douce amie que je veux revoir, et à qui je veux être tout entier. Adieu. Je t'embrasse de bien loin, mais avec tant de délices, que c'est comme si c'était de bien près.

Ce 27.

Je n'ai qu'un pauvre petit bout de papier à barbouiller en ton honneur, mais enfin il est assez grand pour te dire

que je t'aime. Nous serons, selon toute apparence, le premier de l'an à Madère. C'est de là que mes lettres partiront, et je commencerai à me servir de ton papier timbré. Adieu; je t'embrasse comme si tu étais dans ma petite chambre; penses-y bien.

Ce 28.

Voici le calme qui succède à la tempête, ma chère femme; tu sais comme il m'agitait pendant mon dernier voyage; aujourd'hui je suis calme comme la mer: c'est qu'alors j'allais à toi, et qu'à présent je te fuis. Je fais comme le pauvre roi prisonnier dans Shakspeare qui a tout perdu et à qui les plus mauvaises nouvelles ne font aucune peine parce qu'il s'est fait amant de la nécessité, et que tout ce qui lui vient de sa maîtresse est bien reçu. Je ne suis cependant pas encore au point de te faire infidélité pour cette maîtresse-là; j'espère qu'elle voudra bien se contenter de mon respect, et qu'elle n'exigera pas mon amour. J'aime, au milieu de mon inaction et de l'assoupissement de toutes mes passions violentes, à tourner mes pensées vers cette maison si chère, à t'y voir au milieu de tes occupations et de tes délassements, écrivant, peignant, lisant, dormant, rangeant et dérangeant tout, te démêlant des grandes affaires, t'inquiétant des petites, gâtant tes enfants, gâtée par tes amis, et toujours différente, et toujours la même, et surtout toujours la même pour ce pauvre vieux mari qui t'aime tant, qui t'aime si bien, qui t'aimera aussi longtemps qu'il aura un cœur. Je suis moins malheureux que je ne devais m'y attendre; il semble que mon âme ait

pris une espèce d'opium qui engourdit toutes ses peines présentes, et qui la laisse jouir du souvenir et de l'espoir. Ne serait-ce point là cette mélancolie dont nous voulions faire le portrait au commencement de notre connaissance? Je le croirais, s'il pouvait y avoir quelque chose de commun entre la mélancolie et moi. Adieu, chère femme, pense à moi, mais surtout pense à toi, et rassemble toutes tes forces et tous tes charmes pour montrer combien j'ai raison. Adieu. Je ne suis pas assez endormi pour oublier de t'embrasser, mais bien assez pour rêver que je t'embrasse.

Ce 29.

Le vent a repris avec assez de force, et nous comptons être dans deux ou trois jours à Madère. J'y resterai deux jours pour en prendre quelque connaissance et pour acheter un peu de vin, tant pour moi que pour mes amis. Je me réjouis d'y voir un certain consul anglais, qui est, je crois, ami de notre amie, et dont on fait des éloges merveilleux. Nous avons pensé avoir hier une rude épreuve. Un de mes soldats de recrue, que je mène au Sénégal, a passé sur le pont à côté du capitaine et de moi, déchaussé des deux jambes, boitant tout bas, avec l'air d'un fol, les yeux égarés et la parole embarrassée, rangeant sur son passage matelots, soldats, pilotes, officiers, et pouvant à peine dire qu'il souffrait. Cependant, comme sa démarche m'avait frappé, je l'ai envoyé à son poste, et j'ai chargé le chirurgien de le visiter. Le chirurgien est revenu avec l'air abattu nous dire en particulier, au capitaine et à moi, que cet homme avait le charbon. « Comment, Monsieur, le

charbon, ai-je dit, mais c'est un signe de peste! — Oui, Monsieur, m'a-t-il répondu. » Mais il est encore indécis si celui-là est pestilentiel ou non; nous ne le saurons que demain. J'ai fait secrètement de nouvelles informations et j'ai su que le camarade qui alterne avec cet homme pour dormir dans le même hamac se plaignait aussi d'un grand mal aux pieds. Je l'ai fait visiter, mais il n'était que blessé par un ongle rentré; l'autre a été reconnu pour n'avoir qu'un abcès qui commence à mûrir par l'onguent de la mère; et nous voilà sauvés du plus cruel embarras et du plus grand danger. Imagine, ma fille, que nous n'aurions pu aborder nulle part, pas même au Sénégal, qu'il aurait fallu courir les mers jusqu'à ce que nous pussions être reçus dans quelque lazaret, et que tout le monde, en attendant, aurait presque infailliblement péri. Eh bien, dans ce moment-là, j'étais comme Ceyx au moment de son naufrage: sa première pensée fut pour Alcyone. Il ne craignit, il ne souffrit que pour elle; et moi je pensais à tes inquiétudes, à tes angoisses, si jamais cette nouvelle-là t'était parvenue. Je te le dis à cette heure pour te rassurer à l'avenir, car, dans l'ordre des choses dont le hasard se mêle, une fausse alarme compte pour un vrai danger, parce que le hasard est aveugle et qu'il n'y regarde pas de si près. Adieu, ma bonne, ma chère, ma vraie femme.

---

30 décembre.

Voici encore du calme; il semble que le ciel se plaise à me punir par où j'ai manqué. Mais j'espère au moins qu'il sera content de la manière dont je prends la correction.

Nous aurions dû être, aujourd'hui ou demain au plus tard, à Madère; mais du train de procession dont nous marchons, il nous faut au moins trois ou quatre jours encore, en supposant que le peu de vent qui ride à peine la face de l'eau ne nous deviendra point contraire. Ma santé n'est point mauvaise, mais je n'en suis point content. Je ne puis ni digérer ni dormir, et je ne crois pas avoir eu une bonne nuit depuis notre séparation (j'ai encore moins de bons jours); mais surtout, depuis dix jours que je suis en mer, je n'ai point dormi dix heures; cependant mon esprit est tranquille; il est presque toujours apathique. Je mène d'ailleurs une vie très-réglée. Je déjeune avec du bouillon et du pain. Nous dînons à deux heures et demie, et je ne soupe point; je bois peu de vin parce qu'il me déplaît à la mer. Mon seul tort est peut-être de manger trop de choux et de boire trop de café; il faudra bien faire ces deux sacrifices-là au dieu du sommeil. J'en ai fait de plus chers à une divinité encore plus fantastique, c'est l'opinion; mais je manque à ma résolution en en parlant; c'est bien assez de le penser, sans encore te le faire penser toi-même.

Je suis tous les jours plus content de mes conducteurs; le hasard, qui n'a pas ordinairement des attentions bien raffinées pour moi, ne pouvait me mettre en meilleure compagnie. Je t'adresserai M. de Villemagne et M. de Carrouge à leur retour, et j'espère qu'ils te plairont. Mes deux abbés sont d'excellentes gens depuis qu'ils ont cessé de vomir. On les trouve très-aimables, ainsi que le fils de cette madame Marcel, l'objet de tant d'inquiétudes. Tu vois que je ne serais pas à plaindre si... mais quel si, ô ma fille! ô ma femme! Combien il me faut de courage, surtout en pensant aux derniers moments que nous avons passés

ensemble! Mais je vous verrai renaître encore, doux moments que j'ai perdus!

Ce 31 décembre.

Voici la fin d'une triste année, ma bonne enfant. Que de troubles! que d'ennuis! que de peines! que de privations! et pourquoi? Enfin elle est passée. Celle qui la suivra sera encore pire, puisque, selon toute apparence, je te verrai moins; mais elle passera aussi pour en amener une meilleure. C'est dans celle-là qu'il faut vivre d'avance. Regardons l'une comme une mauvaise nuit et l'autre comme un beau jour. Nous serons plus libres tous les deux. Tu seras loin de tout ce qui t'agite; je serai loin de tout ce qui m'inquiétait; et nos chers projets, ces projets qui me font trouver l'absence si longue et qui me donnent en même temps la force de la supporter, ils commenceront alors à prendre une consistance que nous n'avons pas jusqu'à présent osé leur donner. De toutes mes entreprises voilà la seule intéressante, et si elle réussit, que m'importent les autres? J'aime à y penser, quoique de loin, parce qu'il me semble que chaque pas m'y conduit, et que je puise dans cette idée-là le courage dont je n'ai que trop de besoin.

Adieu, ma femme; ton pauvre mari est toujours souffrant; mais il y a dans tout cela un peu plus de maux de nerfs que de dérangement de santé. Tu n'imaginerais pas une de mes manies, c'est une aversion inexprimable pour l'odeur résineuse du sapin; et dans les logements et dans les meubles du vaisseau, c'est le seul bois qu'on emploie. Les tables, les lits, les armoires, les tablettes, tout est de

sapin. J'en souffre encore plus que je n'en suis dégoûté, et je n'ose point le dire, parce que cela paraîtrait ridicule et ne servirait à rien. Je sens qu'il n'y aurait qu'un remède, ce serait de t'avoir auprès de moi; je te mettrais entre moi et tout le reste, et je ne me plaindrais plus. Adieu, bonne et chère femme. Je dois t'ennuyer à la mort de tous mes petits détails personnels; mais songe que je suis un vieux mari en herbe, et qu'il faut t'accoutumer d'avance à mes infirmités et à mes radotages. Adieu.

Ce 1er de l'an 1787.

Voici le nouvel an, mon cher enfant; mais il commence sans toi, il se passera sans toi, peut-être même finira-t-il sans toi. Quelle triste perspective pour ce pauvre mari, qui sent que le temps le presse et qu'il n'a plus d'années à perdre! Quoi qu'il en soit, reçois les vœux que je fais, ne pouvant mieux faire; sois heureuse, ou du moins sois tranquille, et attends le bonheur. J'en suis venu au point de penser que ce bonheur-là c'est moi qui en suis chargé, car je crois à ton amour comme au mien, et tout ce que je sens pour toi je me le dis de ta part. L'année commence d'ailleurs mieux que je ne l'espérais; le calme a cessé, la mer est superbe et le vent excellent, en sorte que nous verrons demain l'île de Madère. Le vaisseau marche à merveille et ne fait pas plus de mouvement que ta maison; tout est pour le mieux dans le pire des mondes possibles. Ce monde-là, c'est la mer, ou, pour mieux dire, c'est le lieu où tu n'es pas, car si tu étais ici, il me semble que nous ne regretterions rien. Je serai dans dix ou douze jours

au Sénégal, et dans quinze jours à Gorée. J'espère n'y pas attendre longtemps de tes nouvelles; j'arrangerai les choses pour que tu aies bientôt des miennes. Ma santé va mieux aujourd'hui; j'ai un peu dormi, et si je dors encore cette nuit, j'en prendrai un bon augure pour toute l'année, et j'espère être frais comme le chanoine du lutrin à mon retour en France. Adieu, chère femme, il est minuit; c'est déjà une partie de cette maudite année de passée; le reste passera aussi. Le *temps passe,* c'est là mon cri de guerre dans l'absence, et, sans cela, je n'aurais point le courage de la supporter. Adieu, amour; adieu, ange; adieu, je te baise comme jamais ange n'a été baisé, à moins qu'il y ait des anges femmes et qu'ils ne soient aussi charmants que toi.

Ce 2 janvier.

Nous sommes auprès de Madère; nous le voyons comme je voudrais te voir; mais nous n'osons pas y mouiller aujourd'hui, parce que nous ne pourrions y être que de nuit, et que, ne connaissant pas le mouillage, il est plus à propos de se promener en long et en large à l'entrée jusqu'à demain matin. C'est de là que ces lettres-ci partiront, parce que je ne veux pas m'attirer le reproche que tu m'as fait si injustement l'année passée au sujet de Ténériffe. J'aime à penser à tous tes torts, parce qu'ils sont presque aussi aimables que toi; sans eux, tu serais trop parfaite, et ta conduite, et ton caractère, et ton honneur ressembleraient à ces figures régulières en tout point qui n'ont jamais de physionomie. Quand je pense à ta belle âme, à

ton bon cœur, à ta franchise, à cette grandeur que le prince Henry a si bien démélée en toi, et que je me rappelle en même temps tes malices, tes folies, tes obstinations, tes colères, il me semble voir la Vénus d'Hésiode entourée de petits amours espiègles, méchants, mal morigénés, mais tous jolis à manger. Voilà tes défauts, je ne t'en connais pas d'autres, et j'espère bien les retrouver, car je ne leur dis pas plus adieu qu'aux amours. En attendant un moment si doux, mais si éloigné, je t'embrasse de si bon cœur qu'il me semble que tu dois le sentir malgré la distance.

Ce 3 janvier.

Je suis à Madère, ma chère femme, et je t'y aime de tout mon cœur. Tu manques partout où tu n'es pas, mais encore plus ici qu'ailleurs, parce que j'aurais voulu te faire partager mon ravissement à la vue de tout ce que la nature peut offrir de plus frappant et de plus varié. Imagine plusieurs chaînes de rochers énormes dont la dernière cime se découpe à l'horizon comme les créneaux ruinés d'un ancien rempart de géants, et qui de droite à gauche étendent deux pointes brunes vers la mer. Au bas de l'enfoncement est une belle ville, blanche comme un monceau de lis, qui me donne l'idée d'une jeune fille qu'un monstre hideux et démesuré tiendrait entre ses bras de fer. La scène se passe au milieu d'une mer tranquille dont l'eau transparente offre la contre-épreuve du tableau. Je ne finirais pas si je voulais conter tout ce que j'ai vu ce soir et tout ce que je verrai demain. Contente-toi de savoir

qu'à chaque instant je t'appelais intérieurement pour te montrer quelque chose de nouveau; et j'aimais à me représenter la force et l'agilité que l'enthousiasme t'aurait données pour gravir les escarpements, franchir les ravins et t'élancer comme un petit chamois de pointe en pointe de rocher, sans t'embarrasser de l'âge ni de la pesanteur de ton vieux mari. La journée a fini par une éclipse totale de lune; c'était pour moi l'image des chagrins qui ont troublé ta sérénité, mais qui finiront et qui te rendront à ton éclat ordinaire. Adieu, ma femme; je t'aime comme jamais Endymion, ni même Actéon n'ont aimé la lune. Tu m'as quelquefois trouvé aussi dormant que le premier; mais tu ne me traiteras pas pour cela aussi mal que le second, n'est-ce pas, ma femme?

Ce 4.

Le mauvais temps se lève, il faut renoncer à mes projets et partir.

Ce 5 janvier.

Me voici encore en mer, mourant de migraines et de tous les genres de mal-être que la migraine traîne à sa suite. Nous avons quitté précipitamment Madère, à cause des apparences d'un vent contraire qui met les vaisseaux en grand danger dans la rade. J'ai eu regret à cette charmante île, où je n'avais encore fait qu'une promenade; mais la compagnie des Portugais est si importune, si obséquieuse, si fastidieuse, si insidieuse, qu'elle commençait

à me dégoûter de leur fortuné séjour : ils sont comme les moines qui dégoûteraient du paradis. Le vent est très-bon. Nous comptons voir demain au soir l'île de Palme ; nous pourrons bien nous y arrêter pour prendre encore du vin, et bientôt après nous trouverons les vents alizés, qui sont comme une poste bien montée pour aller en Afrique, mais par malheur elle ne l'est pas, à beaucoup près, de même pour en revenir. Adieu, chère femme ; je vais me coucher, quoi qu'il en soit, de très-bonne heure et quoique je sois sûr de ne m'endormir que très-tard. Mais je souffre tant que je suis incapable de tout ; ma seule ressource sera de prendre de l'eau sucrée avec des gouttes d'Hoffmann, pour voir si une fois dans six semaines je pourrai dormir et oublier un instant que je suis loin de toi.

Ce 6.

J'ai un peu plus dormi qu'à l'ordinaire, sans avoir, à beaucoup près, passé une bonne nuit ; mais je me sens la tête soulagée, et la vie m'est un peu moins à charge. Le temps se soutient, nous allons assez vite, et nous pourrons bien reconnaître ce soir l'île de Palme. Une chose assez singulière, c'est que dans ce temps-ci, qui est celui des variations à la mer, nous n'avons éprouvé que quelques lenteurs, mais jamais de contradictions. Le vent a été plus ou moins fort, plus ou moins favorable, mais jamais nous ne nous sommes écartés de notre route : c'est un bonheur d'autant plus grand que, chargés et encombrés comme nous le sommes, les plus petits contre-temps seraient devenus très-dangereux, car le bâtiment tire six

pouces d'eau de plus qu'il ne devrait pour être à son point; mais la consommation journalière l'allége toutes les vingt-quatre heures d'environ trois milliers, en sorte que si la navigation durait encore un mois, nous serions à peu près bien. Je te parle de la mer, chère enfant, parce que j'espère que ton esprit, à l'exemple de l'esprit divin, se promène sur les eaux. Les détails maritimes ne doivent point être étrangers à la femme de deux marins. Adieu, mon enfant; sois sûre que malgré ma maussaderie et mes ennuis et mes souffrances, je te regarde comme le remède à tous mes maux, la consolation dans toutes mes peines et le prix de tous mes travaux.

Ce 7.

Les souffrances de ton pauvre vieux mari augmentent au lieu de diminuer, chère épouse; je crois que cela tient de ce qu'il s'éloigne de toi au lieu de s'en rapprocher. Je ne dors point; j'ai une colique d'estomac perpétuelle; à cela se joignent le rhume de cerveau, le rhume de poitrine et des maux d'entrailles : voilà les compagnons de voyage que je trouve avec moi sur l'étendue des mers. J'en suis au point de désirer quelque retard dans la navigation pour arriver moins malade, et pour ne point trouver dans ma faiblesse et mon découragement des obstacles de plus à l'exécution de mes projets; car, après ma chère femme, je suis peut-être l'esprit le plus dépendant du corps qu'il y ait dans l'univers. Nous avons eu du calme ce matin. Le vent s'est élevé vers quatre heures; à présent, il devient un peu contraire : toutes ces petites irrégula-

rités-là sont assez fréquentes à portée des Canaries. Nous en avons (vu) aujourd'hui trois îles, Palme, Gomere et l'île de Fer; mais c'était de si loin, que je n'en ai guère plus d'idée que de cette île flottante qu'on appelle la Lune, dans laquelle Herschell et mademoiselle sa sœur ont depuis peu découvert un volcan, et par le moyen d'un télescope de quarante pieds de long, le même Herschell va bientôt, dit-on, distinguer jusqu'à ses productions végétales et même animales. Le temps viendra où nous ferons aussi nos petites observations en commun comme M. et mademoiselle Herschell : au lieu de voir ce qui se passe dans la lune, je verrai ce qui se passe dans ta tête; j'y trouverai peut-être aussi un petit volcan; j'y verrai des parties bien cultivées, des contrées riantes, rien d'aride ni de sauvage, des productions merveilleuses en fleurs et en fruits, enfin un paradis terrestre d'où mon esprit ne voudra jamais sortir. Adieu, chère femme; je t'aime plus qu'on n'a jamais aimé sur terre ni sur mer.

Il est minuit, je vais me coucher après avoir bu un verre d'orgeat pour essayer de dormir; peut-être qu'alors mon esprit franchira les mers et parviendra sans faire de bruit à ton lit bleu. Adieu.

Ce 8 janvier.

Nous allons toujours assez bien, ma très-chère femme, et, selon toute apparence, j'arriverai au Sénégal à pareil jour que l'année dernière. C'est une chose singulière que toutes les ressemblances qui se présentent dans la vie la plus variée et toutes les variétés qu'on rencontre dans la

plus uniforme! Tu ne peux pas dîner deux jours de suite à la même heure, et moi j'aborde deux ans de suite, à la même époque, au même point de la côte d'Afrique. Au milieu de mes travaux, de mes courses, de mes affaires, de mes détresses, de mes privations, de mes folies, de mes repentirs, ma santé et ma gaieté se soutiennent; et toi, dans une maison tranquille et agréable, entourée d'amis, de parents, d'enfants, au milieu de tout ce qui peut et doit assurer le repos et le bonheur, tu trouves des inquiétudes qui te minent, des monstres qui te tourmentent et des embarras au-dessus de tes forces. Que ne puis-je, chère enfant, te céder au moins le peu de bonheur qui me suit partout, et ne garder que ce qu'il m'en faut pour vivre jusqu'à ce que je te revoie. Je voudrais qu'on pût tirer des lettres de change sur le ciel comme on en tire sur son banquier; je te ferais une donation en bonne forme de toute la joie et de tout le plaisir qui doivent me revenir pendant ma vie; hélas! il faudrait nous presser pour que tu trouvasses encore quelque chose, car j'aurai bientôt quarante-neuf ans, et par conséquent bientôt cinquante, et alors, ce qu'on peut faire de mieux, c'est de vivre au jour la journée sans penser au passé ni à l'avenir, car le bien passé ne fait plus que du mal, et le mal à venir en fait déjà. La première moitié d'un siècle vaut ordinairement bien peu, si elle ne vaut mieux que la seconde; elles se ressemblent toutes les deux comme le jour et la nuit. Je pourrais cependant rétablir l'équilibre en me disant que j'ai été aveuglé pendant presque tout ce prétendu jour, et qu'il ne tient qu'à moi pendant la nuit d'être éclairé; et en effet, si je veux comparer mon sort avant de te connaître à mon sort depuis que je te connais, je puis déjà voir que j'ai été bien plus heureux après qua-

rante ans qu'auparavant. Ce n'est pourtant ordinairement pas l'âge des plaisirs; mais les vrais plaisirs n'ont point d'âge : ils ressemblent aux anges, qui sont des enfants éternels; ils te ressemblent, à toi qui charmeras et aimeras toujours. Ainsi ne nous attristons point, ou si nos réflexions nous affectent malgré nous, tirons-en du moins des conclusions consolantes en pensant que nous n'avons perdu que le faux bonheur, que le véritable nous reste encore, que notre esprit est capable de le connaître, et que notre cœur est digne d'en jouir. C'est à moi que je parle, mon enfant, et non à toi qui, d'après mes exploits prématurés, pourrais être ma fille. La morale de tout cela est qu'il nous faut une retraite pour cacher ma vieillesse prochaine et les soins assidus qu'elle attend de toi, et nous montrerons à tout ce qui voudra nous y chercher que Philémon et Baucis n'était point une fable, mais une prophétie. En attendant qu'elle s'accomplisse, je mets de côté une bonne trentaine d'années pour te baiser, comme si je n'en avais que dix-huit.

Ce 9.

Le calme nous a repris à midi et semble ne vouloir pas nous quitter de longtemps. Nous sommes à vingt-cinq lieues du tropique, et nous commençons déjà à souffrir de la chaleur. Indépendamment de la mauvaise disposition où je suis depuis longtemps, le soleil m'a donné la migraine, ce qui diminue encore plus mon courage que cela n'ajoute à mes souffrances; mais comme dans les bons moments il faut tout craindre du temps, il en faut

tout attendre dans les mauvais. *Tout passe,* voilà ma philosophie, voilà ce qu'il faut que les heureux oublient et que les malheureux se répètent. Je vais, en attendant, prendre de l'eau d'orge et des gouttes d'Hoffmann afin de passer la nuit dans les bras du sommeil, faute de pouvoir la passer dans les tiens. Mon Dieu! ma femme, que le temps et l'espace sont deux terribles choses quand je suis loin de toi, et que l'amour *est chose jolie* quand nous sommes près l'un de l'autre! Je ferais bien mieux de n'y point penser; mais il faudrait pour cela n'avoir ni âme ni corps, et je n'en suis pas là malgré mes cinquante ans.

Ce 13 janvier.

Nous serons demain matin en vue du Sénégal, ma chère femme; mais comme la mer est très-forte, c'est une indication que ni la barre ni l'autre passage que je voulais tenter ne seront praticables, et je crois que nous ferons route pour Gorée, où l'on aborde en tout temps et en toute sûreté. Tu n'imagines pas avec quel regret j'abandonne mon projet d'aborder seul à l'île Saint-Louis, et de donner cette marque d'intérêt-là aux pauvres gens que j'y ai menés et que j'y ai laissés; mais j'ai pensé qu'à ma vue ils feraient peut-être eux-mêmes des entreprises extraordinaires pour venir au-devant de moi, et j'en ai craint les suites. Je suis bien aise de te montrer un échantillon de ma prudence, et comme jusqu'ici je n'en ai pas fait une grande dépense, tu penseras que j'en ai une bonne provision pour le reste de ma vie. C'est avec un vrai serrement de cœur que je m'approche de ce malheureux pays; les

dernières nouvelles que j'en ai reçues m'en font craindre bien d'autres, et dans ce que j'aurais à regretter, il y aurait des pertes irréparables. Mais repoussons ces tristes pensées-là jusqu'au moment de les éclaircir, et ce sera au plus tard après-demain matin. Ma santé va de mieux en mieux; j'ai presque dormi la nuit dernière, et je vais tâcher de faire encore mieux. Je commence à craindre non pas pour ma vie, mais pour ma besogne, car j'en ai seul tous les fils dans la tête, et il faut qu'elle s'éclaircisse pour que je puisse les débrouiller. Il y a des moments où cette pauvre tête est comme un hôpital dans lequel toutes les idées languissent comme autant de malades, sans force et sans courage, et leur médecin, qui est la raison, souffre lui-même et ne fait pas son devoir. Tu sais cela mieux que personne, pauvre petite anéantie; mais dans tes plus fâcheux instants, tu sais conserver la grâce comme le gladiateur mourant. J'espère au moins que les dernières circonstances t'auront rendu ton ancienne activité, et que tes maux se seront lassés de t'importuner, voyant que tu ne pouvais pas les écouter. J'attends bientôt des nouvelles de tout cela, et je désire bien que tu n'y mettes pas toutes ces réticences auxquelles ma sotte imagination n'a su suppléer. Adieu, ma femme; je vais me coucher avec l'espoir de ne pas toujours me coucher aussi loin de toi. Adieu; embrasse tes deux voisins encore plus tendrement qu'à l'ordinaire, et dis-leur que c'est de ma part. Adieu; je te baise jusqu'au fond de l'âme.

Ce 14.

Nous allons voir le Sénégal dans moins d'une heure; mais tous les marins disent que la mer est trop forte pour le passage que je voulais tenter. Cependant, si l'on m'envoie une pirogue, il me sera bien difficile de ne pas m'en servir, d'autant plus que d'ici à quinze jours je ne pourrai faire le voyage, et que cependant il est nécessaire. Si tu étais dans ton gouvernement comme tu devrais y être, je ne balancerais pas; mais je serais trop heureux, surtout si tu n'étais pas trop malheureuse. Adieu, chère femme; sois sûre au moins d'avoir un bon mari.

Ce 15.

Nous l'avons vu et nous l'avons passé. La mer, qui ce matin paraissait douce comme un mouton, a tout d'un coup pris une autre physionomie, et mon pauvre monde, qui m'a très-bien reconnu à mes cinq coups de canon, n'a seulement pas osé compromettre un nègre en pirogue pour savoir de mes nouvelles. J'arrive en ce moment, et je n'ai que le temps de baiser mille fois ton joli visage, pour donner à présent mon attention à mille visages différents.

Ce 16.

Le pauvre Villeneuve va partir presque seul pour se rendre à l'île Saint-Louis à travers des déserts affreux.

Plus j'admire son zèle et son mérite, et plus je tremble pour lui, d'autant plus qu'un de nos courriers a été insulté dernièrement; mais il était sans armes, et Villeneuve aura du moins trois blancs et trois noirs armés, sans compter peut-être des habitants d'ici ou d'un village voisin qui se joindront à lui. Adieu, enfant chérie; sois sûre que tu n'es que trop aimée pour le bonheur de ton pauvre mari. Adieu; je suis occupé de grandes affaires et fort importuné de petites; c'est comme si j'étais mangé des mouches à la chasse de l'éléphant. Adieu; je te baise comme je te baiserai après dix ou douze retours de lune; j'aime à compter comme cela, parce qu'il me semble que cela raccourcit la durée.

Ce 20.

Tu n'imagines pas, cher cœur, avec quelle peur j'ai cessé hier de t'écrire et avec quelle inquiétude j'ai confié ma lettre à cet officier du bataillon qui retourne en France. J'apprends dans ce moment-ci que ce M. Blondeau, qui doit te porter de mes nouvelles et qui devait prendre à Saint-Domingue le premier bâtiment allant en France, n'en fera peut-être rien. Il mène environ cent nègres achetés, dit-on, entre lui et M. de Repentigny, et ne sortira pas de Saint-Domingue qu'ils ne soient vendus jusqu'au dernier. Mais j'espère au moins qu'il fera partir mes paquets, et Dieu sait quand ils arriveront! Voilà les gens auxquels je vais avoir affaire. Tous ont le cœur d'un marchand sous l'habit d'un officier. N'importe, je ferai de mon mieux, et je ferai si bien que tu seras ma femme au

dehors comme tu l'es au dedans. Adieu, amour; je te permets de m'oublier, si tu trouves quelqu'un qui t'aime de près autant que moi de loin.

Ce 21.

Je continue toujours à me bien porter, malgré les affaires et l'impatience de ne pouvoir rien faire de longtemps qui puisse me faire honneur. Je n'ai presque personne avec moi; encore dans cette poignée de gens inconnus et même suspects, les uns meurent, les autres sont malades, d'autres sollicitent des congés, tous sont paresseux. Personne ne me dit la moitié de ce qu'il doit dire; personne ne fait la moitié de ce qu'il doit faire; les uns me trompent; les autres ne m'entendent pas; malgré cela, je ne désespère pas d'être très-utile, et les obstacles m'animeront au lieu de m'abattre. Si les difficultés m'avaient rebuté, tu ne serais pas à moi; c'est là ce que je me dis pour me préserver du découragement. Adieu, aimable enfant; souviens-toi que mon midi est pour toi une heure un quart, et ne manque pas plus à la commémoraison que les bons Israélites ne manquaient à la prière pendant la captivité de Babylone. Ils avaient les yeux tournés vers le temple, qu'ils ne voyaient pas; mais enfin leurs regards en approchaient davantage. C'est une pratique religieuse qu'il faut que nous suivions. Tu dois te tourner vers le midi un peu à droite, c'est-à-dire qu'en prenant un cadran solaire pour te régler, tu dois regarder vers une heure et un quart. Si tes yeux étaient aussi bons qu'ils sont beaux, et s'ils perçaient tout ce qu'ils rencon-

trent, comme tout ce qui les voit, tu me verrais ici dans ma maison hideuse, délabrée, dont aucune porte ne ferme, dont aucun plancher ne se soutient, dont tous les murs se réduisent en poudre, dont toutes les chambres sont meublées de haillons couverts de poussière; ces haillons, ces bois de chaise cassés, ces tables brisées sont, dit-on, les meubles du Roi, et me font beaucoup d'honneur en me servant. Cependant je vais dans peu changer et renouveler tout cela, en grande partie; il ne me manque que de l'argent, des bras et des bois; mais s'il y a moyen, je ferai de tout cela, parce que si l'esprit de l'homme est effectivement le souffle de Dieu, il faut qu'il le prouve en se montrant créateur. Adieu, ma femme; n'attends pas tous les jours de si longues lettres. Mes affaires s'accumulent de jour en jour, et il s'y joint mille petites gênes inévitables, telle que d'avoir ma maison pleine des officiers de marine, qui m'ont amené en Afrique et qui viennent me voir ce soir, parce qu'enfin la barre devient un peu plus praticable. Au reste, si tu viens jamais dans ton gouvernement, je me suis assuré d'un moyen de t'éviter ce danger-là : tu débarqueras à Gorée, où il n'y a point de barre, et de là nous viendrons ici par terre. Mais le mieux est que j'aille te voir à Paris.

Ce 22.

Enfin, je t'ai revue, chère moitié. Ton charmant portrait est arrivé à bon port. Il fait l'ornement de ma vilaine chambre; mes yeux se sont remplis de larmes en le regardant. Il dit tout ce que je sais que tu penses; je crois

t'entendre, et ta voix pénètre jusqu'au fond de mon cœur. J'ai un vrai regret de n'avoir pu le placer à la portée de mes lèvres, pour le baiser soir et matin; mais ce que ma bouche ne saurait lui donner, je te l'offre à chaque instant du jour, du fond de mon cœur et de ma pensée. Adieu; pense à ton pauvre Africain; nomme-le souvent dans tes conversations avec nos amies communes; c'est le moyen de lui conserver la vie et même de le rendre presque présent aux lieux où tu es.

Te meminisse velim, vivam sermonibus, illic
Semper ero, semper si meminisse voles.

Ce 23.

Je n'ai qu'un baiser, c'est-à-dire qu'un moment à donner à ma bonne femme. C'est là la vraie manière de mesurer le temps en ménage. Oh! comme j'aurais besoin ici de toi, cher cœur, pour me ramener à la patience et à la raison! Tout va bien à l'extérieur, mais pour l'intérieur, je n'en suis pas le maître; c'est toi qui en disposes. Quand je ne t'ai pas auprès de moi, ma pauvre tête est comme un vieux château dont le concierge est absent, et où tout est bientôt sens dessus dessous. Adieu.

Ce 24.

Les jours, au lieu de diminuer mes embarras, à mesure qu'ils avancent, les augmentent, et mon pauvre petit fond de patience va toujours en s'appauvrissant. Je ne sais que devenir, mais je ne perds pas courage. Adieu,

mon enfant; dis-toi tout ce que je n'ai pas le temps de te dire, et c'est ce qu'il y aura de mieux dit dans toute ma dépêche. Adieu; je t'aime comme si je n'avais rien autre chose à faire.

Ce 25.

J'ai bien des peines et bien des ennuis, ma chère femme; je commence à voir que j'ai eu jusqu'ici trop bonne opinion de l'humanité. C'est à force de vivre avec toi que j'ai gagné ce défaut-là. Je prévois que je serai mal secondé, même par les gens qui m'inspiraient confiance. Le premier est plein de vanité et ne veut point soumettre son esprit à l'idée d'un autre; celui que j'ai fait rétablir dans la charge d'ordonnateur est corrompu jusqu'à la moelle des os, personnel, avide, fâcheux, dur, impertinent, et je crains fort d'ici à peu d'être obligé d'en venir à un éclat, qui me ferait de la peine, parce que cet homme que j'ai tiré de l'abîme y retomberait sans ressource. Quand je pense que je ne puis me venger qu'avec une massue, tout mon ressentiment s'apaise, et c'est comme un chagrin de plus pour moi, parce que le bon cœur est une bonne chose en lui-même, mais il ne vaut rien en administration; tout ce qu'on lui accorde est autant de pris sur le devoir. Oh! combien le reste du monde est différent de toi! C'est l'eau d'Aréthuse et celle de la mer. Adieu, cher cœur; il faut que je te quitte pour une trentaine de visages noirs, qui sont dans ma chambre à considérer ton visage blanc et à s'émerveiller devant ton portrait.

Ce 26.

Tout ce que je vois ne me montre que faiblesse, vice et misère. J'ai bien peur d'être obligé de renoncer à presque toutes mes chimères, car je sens que je serai mal servi par les uns et contrarié par les autres. Il faudra en revenir à ce qu'il ne fallait jamais quitter, à toi.

Ce 27.

Toujours mêmes chagrins, ennuis, impatience, désolation, défiance des autres et de moi-même, obligation de dissimuler; c'est là ce qui coûte le plus, tu le sais bien, cher enfant, et sûrement tu me plains. Adieu; je te baise et je te quitte. On m'avertit que le feu est dans l'île.

Ce 28.

Je n'en puis plus, ma fille. J'ai passé la nuit au milieu des flammes, à porter le peu de secours qui dépendait de moi à ces pauvres malheureux. Je me suis brûlé une jambe et meurtri l'autre. Faute de moyens, j'ai voulu au moins encourager par mon exemple. Imagine qu'il n'y avait ni pompes, ni seaux, ni haches, ni pelles; il a fallu voir brûler soixante cases de paille et se contenter de faire de grands abatis du côté où le vent soufflait, pour sauver le reste de l'île, et particulièrement le gouvernement et le magasin à poudre. A quatre heures, le matin, je suis

rentré, je me suis déshabillé, et je commençais vers sept ou huit heures à me reposer, lorsque j'entends encore enfoncer ma porte; encore le feu. Hier, c'était au sud; aujourd'hui, c'était au nord. Il y a eu cent quarante cases brûlées dans les deux incendies, et si le vent n'avait pas tourné comme par miracle, il ne restait plus rien dans l'île. Il paraît qu'il y a du projet, que c'est une vengeance des prêtres mahométans appelés marabouts, que M. de Répentigny a voulu il y a quelque temps chasser de l'île, en sorte que je me tiens sur mes gardes. Je fais faire des pompes portatives; j'en fais raccommoder une grande qu'on avait laissée pourrir depuis trois ans. Je fais ramasser des haches dans les ateliers et chez les capitaines marchands; je fais des règlements de police en cas d'incendie; je prends des mesures pour entourer les différents quartiers de murs de brique pour arrêter la communication; enfin, je tâche de faire tout ce que l'humanité et la prudence dictent en pareille occasion. En attendant, j'ai grand mal à la jambe; mais avec un carton troué, je garantis la plaie et je pourrai toujours aller. Adieu, ma femme; adieu, ma fille; adieu, toi.

Ce 29.

Ma jambe va déjà mieux, mon enfant; en suivant mon principe ordinaire, qu'il ne faut point ajouter le remède à la maladie, ni l'emplâtre au mal; mais qu'il faut revenir à la nature, comme l'enfant à sa mère, et penser qu'elle a des secrets pour tout. Je commence à me remettre de mon trouble; j'ai pris de l'eau d'orge et je me suis couché de

bonne heure; je me sens de la force et du calme; d'ailleurs, j'ai été bien touché de la reconnaissance de ces bonnes gens, qui m'ont envoyé, les uns de la pointe du Nord, les autres de la pointe du Sud, une députation de femmes qui m'apportaient de grosses calebasses remplies d'œufs; je n'ai pu ni les refuser ni les payer, parce que mes interprètes m'ont dit que ce serait offenser ces pauvres créatures. Golbery s'est mis en quatre dans cette occasion-là; pour l'autre, dont je dois t'avoir parlé, sa personnalité lui a défendu de paraître, parce qu'il n'y avait rien à gagner. Que les vilaines gens me déplaisent! c'est que ce sont eux qui diffèrent le plus de toi. Adieu, ma fille; n'oublie pas l'oraison jaculatoire d'une heure et un quart; moi je la fais à midi, et c'est mon Angelus.

Ce 30.

J'ai encore eu aujourd'hui deux alertes pour le feu; mais j'en ai été quitte pour la peur. On est venu me demander des secours pour les pauvres incendiés; j'ai répondu que je ne donnerais rien à ceux qui se rebâtiraient en paille, mais que le Roi aiderait ceux qui se rebâtiraient en brique, et j'ai ordonné sur-le-champ qu'on fît beaucoup pour les besoins de ces malheureux. Je pense à cette heure à cet article de mon horoscope qui m'avait tant étonné; il disait que je serais éprouvé par l'eau et par le feu; voilà mes épreuves subies. Il ne me reste plus qu'à réussir et qu'à revenir jouir de tout ce que l'Amour et son petit Caton de frère peuvent offrir de plus charmant. N'est-ce pas là ton avis?

Ce 31.

Ce vaisseau qui devait me suivre de près et m'apporter M. Blanchot, trois jeunes gens de ma suite et mes effets les plus considérables, ainsi que tout ce que j'avais demandé pour la colonie, ce vaisseau-là, dis-je, n'arrive pas, et je me trouve sans hommes, sans meubles, sans provisions, n'osant point m'éloigner d'ici, parce que je n'ai personne pour y commander en mon absence, et souffrant pourtant du besoin que j'aurais de voir les autres parties, et du besoin que ces autres parties-là ont de ma présence. Dieu est bienheureux de pouvoir être partout; c'est de tous ses attributs celui que je lui envie le plus, et tu peux aisément deviner pourquoi. Écris à notre sœur Buller de m'écrire par les bâtiments anglais qui vont à Gambie, parce que tous nos comptoirs sont voisins des leurs dans cette partie-là, et qu'on me ferait parvenir ses lettres, d'autant plus qu'il n'y a pas de politesses que les Anglais ne nous fassent, en attendant qu'ils nous tirent des coups de fusil. Adieu, chère femme; le temps passé est pour nous un rêve charmant dont tous les détails restent gravés dans le souvenir, en attendant qu'il se réalise.

Ce 1er février.

Voici un autre mois, ou pour mieux dire un autre siècle. Que la vie est longue, et qu'elle est courte! C'est une vaste mer, tantôt calme, tantôt irritée; toujours perfide, semée

de mille écueils, et par-ci par-là d'îles délicieuses. J'espère un jour relâcher dans une de ces îles-là et t'y retrouver; alors, s'il faut continuer ma navigation, je ne m'embarquerai plus sans toi, car c'est bien pis que de s'embarquer sans biscuit; tu en penses autant, chère enfant, car tu penses toujours de même. Tu serais trop ingrate et trop légère si tu ne m'aimais plus. Mais laissons ces craintes et ces inquiétudes-là aux autres. Je serais presque tenté d'effacer ce que j'ai dit là-dessus. Adieu, ma femme; je ne veux pas plus avoir de défiance de toi que les saints n'en ont de Dieu; car tu es mon Dieu, et moi je suis ton saint.

Ce 2.

Eh bien, ma fille, encore une alerte. J'étais à la messe, en grande parade: ne voilà-t-il pas à la préface qu'on sonne le tocsin et qu'on bat la générale! Le feu a été éteint sur-le-champ; mais il reste une inquiétude affreuse, en pensant qu'il y a des scélérats qui sont toujours occupés de nuire, et qu'on ne peut pas plus les voir que le diable qui les possède. Je me rassure en pensant à M. de Trita, qui a placé les vagues et les flammes à l'entrée de ma brillante carrière, et notre mariage à l'autre bout.

Ce 3.

L'ennui me gagne, ma fille; je me vois également loin du repos et de l'action; car je n'ai pas un instant à moi, et je n'avance pas d'un pas vers mon but. Cette maudite

gabarre, qui doit m'amener M. Blanchot avec beaucoup de monde, dont j'ai besoin, n'arrive pas. Je commence à craindre quelque accident, et je ne me consolerais jamais d'avoir causé la perte d'un si honnête homme. Je compte pour rien les effets, les meubles que j'attends par la même occasion; je ne pense qu'à ce pauvre homme que j'ai engagé à s'expatrier pour venir m'aider dans cette besogne-ci. Je ne veux pas m'arrêter à ces idées-là, elles répandraient trop d'amertume sur les jours que je dois passer ici; ils ne sont par eux-mêmes que trop tristes, puisqu'ils passent loin de toi.

Ce 4.

Rien ne vient; ce malheureux retard déconcerte tous mes projets. Je ne saurais dans l'intervalle m'éloigner d'ici, et cependant les affaires l'exigent; mais je ne puis pas n'être point présent tant que M. de Répentigny y sera; il faut même que je sois présent à son embarquement, pour le faire traiter avec tous les égards qu'il mérite d'ailleurs. Je n'ai point de second, et je laisserais la colonie à la merci de cet homme dont je t'ai parlé, qui hait tout le monde et que tout le monde abhorre, par un juste retour. J'ai fait là une grande école, en suivant le mouvement aveugle de ma commisération, et en oubliant qu'un accusé ne doit jamais revenir juger les accusateurs, parce qu'il doit chercher à se venger, s'il n'est pas un ange. Or, celui dont je parle est aussi loin des anges que l'enfer l'est du ciel. J'ai été obligé de prendre avec lui un ton que je n'ai encore pris avec personne, pour contenir son or-

gueil et sa rancune. M. de Trita me l'avait prédit, ainsi que les incendies; j'espère que le reste de ses prédictions se réalisera de même, et je serai consolé de toutes mes peines par celle à qui j'en ai tant causé. Hélas! mon enfant, tu es plus que vengée par mes regrets et par mon ennui. Mais je sens que je manque à nos conventions; je ne dois parler que de ce que j'attends et non de ce que j'éprouvé. Adieu; embrasse notre chère Auguste de la part de son plus zélé partisan; embrasse aussi la charmante petite Ségur; dis-lui que j'ai toujours attendu ce bâtiment que M. Baudet devait m'envoyer pour elle de Bordeaux; que s'il arrivait, je pourrais, malgré la cherté actuelle, lui donner une cinquantaine de beaux nègres, à moins de moitié du prix auquel elle les paye, en sorte que, rendus à Saint-Domingue, ils reviendront à peine à cent pistoles. Souviens-toi de cette commission-là, et surtout de lui rappeler que son mari m'a promis leurs deux portraits conjoints; j'espère qu'elle ne m'aura point oublié; tu peux lui dire combien elle serait ingrate. Mais adieu donc, chère femme; j'ai mille riens à faire, auxquels il faut que je sacrifie la chose la plus intéressante.

Ce 5.

Je suis comme M. le président de Brosses, excepté que je ne communique pas d'aussi près; mais toutes les fois que je t'écris, je pourrais dire comme lui : Je recommencerais cent fois que ce serait toujours la même chose. Car, comment veux-tu qu'à chaque jour, qu'à chaque instant du jour, je ne t'invoque pas, je ne te regrette pas, je ne

te plaigne pas, je ne me dépite pas de ne rien voir avancer. Cette maudite gabarre, qui, je crois, ne viendra jamais, me force à rester les bras croisés; en l'attendant, nous manquons de tout, et surtout d'hommes. Je ne saurais m'éloigner un instant de l'île, parce que je ne sais à qui la confier; d'ailleurs, ce serait un mortel chagrin pour M. de Répentigny d'avoir à répondre à tout autre qu'à moi. Je le laisserais aux prises avec un homme dont il s'est plaint, qui s'est plaint de lui, et qui ne commencera pas son cours de vertus par la générosité. Il faut donc que je reste tranquille, au milieu du délabrement et du désordre général, faute des moyens les plus simples pour y remédier. Je suis comme un pauvre diable qui verrait d'un côté le feu à sa maison, de l'autre une rivière qui en baignerait les murs, mais qui n'aurait point de vases pour puiser de l'eau. Mais, mon enfant, tout cela ne peut que t'affliger; je sens que je t'ennuie de mon ennui; au reste, tu es faite pour tout partager avec ton mari.

Ce 6.

Rien ne va mieux, parce que rien ne va. Cette colonie-ci est un corps étique où la circulation ne se fait pas. Si cela dure, j'ai bien peur que le mien ne devienne de même, à force de faire du mauvais sang. Adieu; je te baise pour me distraire.

Ce 7.

Je travaille à présent à décombrer un peu les galetas qu'on appelle mes chambres, et à rétablir la masure

qu'on appelle ma maison ; mais ce travail-là est une image et un symbole des autres travaux que je médite. Je ne demande que les choses les plus simples et les plus aisées, et je trouve partout des difficultés presque insurmontables. Tantôt les ouvriers manquent, tantôt les matériaux, tantôt les interprètes pour se faire entendre. Il serait presque aussi aisé de parler à des briques qu'aux nègres. Malgré cela, à force de patience et d'impatience, j'espère venir à bout de ma petite entreprise. Je remettrai de la régularité dans la façade et de la commodité dans la distribution; j'ajouterai un second étage, en forme de tente à la moresque, et si jamais cette île est assez heureuse pour voir sa gouvernante, toutes mes peines et tous mes dégoûts seront oubliés, et la déesse de l'Afrique trouvera un temple digne d'elle. Adieu, chère épouse; souviens-toi, tant que tu resteras en Europe, de te dire à toi-même : Mon royaume n'est pas de ce monde. Tu pourras faire des conquêtes ailleurs; mais c'est ici la capitale de ton empire.

Ce 8.

J'achète en ce moment une petite négresse de deux ou trois ans pour l'envoyer à madame la duchesse d'Orléans. Si le bâtiment qui doit la porter tarde quelque temps à partir, je ne sais pas comment j'aurai la force de m'en séparer. Elle est jolie, non pas comme le jour, mais comme la nuit. Ses yeux sont comme de petites étoiles, et son maintien est si doux, si tranquille, que je me sens touché aux larmes en pensant que cette pauvre enfant m'a été

vendue comme un petit agneau. Elle ne parle pas encore, mais elle entend ce qu'on lui dit.

Si tu la vois au Palais-Royal, ne manque pas de lui parler son langage et de la baiser en pensant que je l'ai baisée aussi, et que son visage est le point de réunion de nos lèvres. Adieu.

Ce 9.

Le meilleur de la saison s'écoule; cela me rappelle souvent un vers qui n'est que trop vrai :

Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.

C'est une vérité générale, mais pourtant susceptible d'exception, car bien des jours s'étaient écoulés avant notre connaissance, et ce ne sont certainement pas les plus beaux de ma vie. Notre union jusqu'au moment du départ a été comme une saison délicieuse dans l'année de la vie; ceci est un été orageux qui sera suivi d'un riche et bel automne, et nos plus beaux jours ne se seront point envolés les premiers. Embrasse Elzéar et même Delphine de ma part. Adieu.

Ce 10.

Point de gabare, point de Blanchot, point d'hommes, point de machine à dessaler, point de ventilateur, point de planches, point d'outils, point d'ouvriers; tout cela doit venir ensemble; juge de ma situation. Je m'étourdis tant que je peux là-dessus, et quand je ne puis pas m'é-

tourdir, je me raisonne; mais souvent je ne puis ni l'un ni l'autre, et alors je me désole. Ma ressource est de fixer mes regards sur ton charmant portrait, et de me dire : Quand on est aimé, il ne faut pas se plaindre.

Adieu, je t'embrasse de toutes mes forces; encore si tu le sentais !

Ce 11.

Que veux-tu que je te dise de nouveau? Je m'afflige, je m'inquiète, je me désole, et je ne t'ai pas auprès de moi pour me faire convenir que la somme des biens excède celle des maux. Cependant, je dois avouer que j'ai senti ce matin un plaisir bien vif. On m'avait rendu compte hier que le ministre d'un roi voisin, qui retournait auprès de son maître et qui remontait la rivière en canot, avait pris un homme et deux filles d'une île voisine qui est sous notre protection. Ce canot avait quinze heures d'avance sur celui que j'ai envoyé à la poursuite, et même il était déjà rendu à un gros bâtiment qui allait traiter des captifs. Mon officier, mes quatre soldats et mes six matelots ont si bien fait qu'ils m'ont ramené ce matin le ministre, le fils du roi et les trois captifs. J'ai fait mettre les deux premiers aux arrêts et les trois autres en liberté, et j'ai dit au ministre d'envoyer un exprès à son maître pour lui annoncer la chose, lui faire des reproches de ma part, et lui dire qu'il n'aurait ni son fils ni son ministre qu'après avoir fait les excuses convenables pour l'insulte faite à la protection de la France, et payé six beaux bœufs de dédommagement. Si tu avais vu la joie naïve de ces pauvres

délivrés, entre lesquels il y avait une très-belle fille, tu serais fondue en larmes; car je te connais, bon ange; ton cœur est cent fois meilleur que tu ne le sais. C'est moi qui sais ton prix et qui le paye de tout mon amour. Adieu.

Ce 12.

Imagine-toi, mon enfant, que cette feuille-ci étant restée par hasard sur mon bureau, un officier s'en était servi pour faire le dessin de deux flambeaux que je voulais faire tourner en bois du pays. Quand je l'ai vu, j'ai tout de suite effacé le dessin, parce que ce papier-ci est sacré; il est timbré de ta main, et il ne peut servir qu'aux actes que nous pourrons passer ensemble. Je crois que je ne t'ai pas encore parlé de ma santé. Elle est beaucoup meilleure que je ne l'aurais cru. Je n'ai encore eu qu'une fois mal à la tête, et cela venait plus du vin que j'avais été forcé de boire, et de la contrainte dans laquelle j'avais passé la journée, que de la chaleur; je la trouve fort supportable en faisant peu d'exercice, mais aussi j'en fais trop peu. Je n'aime point à me promener à pied, et je n'ai point encore de chevaux. Les princes maures m'en promettent, mais ils ne m'en amènent point. Ma vie se passe à m'ennuyer, à attendre, à jurer, à désirer, à regretter, à me lever tard, à me coucher de bonne heure, à être endormi toute la journée par découragement, à être éveillé toute la nuit par inquiétude; malgré cela, je vis, mais c'est dans l'espoir et par l'espoir de te revoir; sans cela, je ne vivrais pas, et je ne voudrais pas vivre.

Ce 13.

Rien n'avance, excepté la vie qui ne s'arrête pas avec les choses, et qui coule toujours comme le sang d'une artère piquée jusqu'à la dernière goutte. Pourquoi faut-il que ce sang-là coule loin de toi? Il est à toi, c'est ton propre sang, et c'est en Afrique que tu le perds. N'importe, ma fille; il m'en restera encore à t'offrir, et j'ai le pressentiment imperturbable d'un bonheur à venir, c'est-à-dire d'une réunion aussi douce pour l'un que pour l'autre. Adieu.

Ce 14.

O curas hominum! o quantum est in rebus inane!

Oh! que de soins chez les mortels, oh! que de vide dans les choses! C'est Perse qui parle, et c'est moi qui le répète avec une conviction encore plus profonde que la sienne. Je ne l'aurais jamais cru si je ne l'avais pas si bien éprouvé, et je ne pouvais l'éprouver que loin de toi; notre vie était peut-être vide aux yeux des autres, mais elle était pleine pour nous. C'est ce que les autres appellent affaires, emplois, occupations, qui n'est rien; et le loisir, et la confiance, et l'amour, et le détachement de tout, sont ce qui remplit vraiment le cœur. Mais ces réflexions-là sont bonnes pour l'Europe. Le sentiment ni la philosophie ne sont pas faits pour l'Afrique. Revenons à nos moutons, ou, pour mieux dire, à nos démons, et oublions, s'il se peut, dans notre enfer, qu'il y a un paradis.

Ce 15.

Jusqu'à présent, la seule chose qui aille bien, c'est la santé. Personne de nous n'a été sérieusement incommodé, excepté ce mauvais sujet de la Motte, qui expie ici ses infâmes sottises des Canaries, et j'ai peur que son âme ne soit encore plus gâtée que son corps. Car, indépendamment des plaintes que je reçois tous les jours sur son insolence et sa brutalité, je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il m'a volé à Rochefort et aux Canaries; aussi je crois que je vais le faire repartir pour le pays où je voudrais retourner. Enfin voici la gabare, voici Blanchot, voici des nouvelles de ma tant aimée. Je sens mon cœur se dilater; je sens mon courage et même mon bonheur renaître. Je garde contre mon sein ces charmantes lettres qui par malheur s'arrêtent au 2 janvier, à la perte du Sénégal. Je la regarde comme un bon augure; c'est une douzième partie du temps de notre séparation qui est déjà écoulée. Je ne demande pas cependant que le symbole s'étende sur les autres. Il faut imiter la justice divine, qui s'est souvent contentée du premier-né d'une famille. Adieu pour aujourd'hui, ange de lumière et de bonté; sois sûre que tout ce que tu m'as écrit de tendre et de charmant a coulé dans mon cœur comme un baume salutaire qui change presque la douleur de mes blessures en plaisir. Hélas! ce changement-là ne peut pas durer longtemps. J'ai beau voir l'image de tes traits dans mon tableau chéri et celle de ton esprit dans tes lettres, ce ne sont que des images, et ce n'est pas toi; ce sont les anges qui viennent consoler Adam, mais ce n'est pas Dieu. Le pauvre Adam n'est plus dans le

paradis terrestre; il ne connaissait que le bien; il a voulu connaître aussi le mal; mais son exil est passager : les consolations qu'il reçoit lui donneront la force de le supporter, et il reviendra au bonheur avec d'autant plus de délices qu'il aura plus gémi de s'en être privé. Adieu, mon paradis.

Le 16.

Je n'ai qu'une minute à t'offrir, pur amour; il faut t'en contenter. Je suis d'autant plus accablé d'affaires qu'il en survient toujours de nouvelles, sans que les anciennes se terminent; mais, quoi qu'il en soit, la première de toutes, et celle qui ne sera jamais abandonnée, c'est notre amour, ou, pour mieux dire, notre mariage, car nos âmes sont si bien mariées, si bien fondues l'une dans l'autre, que le mot d'amour n'a plus assez de force pour nous.

Ce 17.

Quand te reverrai-je donc, chère femme? Il y a au dedans de moi un espace dont je ne sais pas la vraie mesure; mais je sais qu'il y a place pour toute sorte de choses passées, actuelles, futures, présentes et absentes. Cet espace se nomme imagination; j'aime à m'y promener parce que souvent je m'y rencontre avec toi; mais souvent aussi je t'y vois comme une figure céleste placée dans un éloignement énorme que la pensée seule peut franchir. Malgré tout cela, je ne me décourage point; nous sommes faits l'un pour l'autre; nous allons l'un vers l'autre comme

le fer et l'aimant; je sens que tous les obstacles céderont; je sens que chaque instant nous rapproche, et quand une fois je me livre à mes rêveries, j'ai comme les saints dans leurs extases un avant-goût des plaisirs célestes.

Ce 18.

Ne t'attends point à de longues lettres d'ici à quelques jours, chère enfant; nous sommes entrés dans un océan d'affaires où j'ai bien peur que tout le monde ne se noie, et moi tout le premier. Imagine que par la négligence et le désordre qui règne dans les fournitures de la compagnie, nous n'avons que pour trois mois de farines; encore sont-elles toutes à peu près gâtées. Tout le pain que nous mangeons sent le savon, et si les vaisseaux de la compagnie, que le pauvre directeur attend depuis longtemps, ont fait naufrage, nous nous verrons réduits aux dernières extrémités. Mais je ne perds pas courage; je rassemblerai toutes mes pauvres petites facultés, et je me tirerai d'affaires. En attendant, je te baise comme si j'étais le plus heureux et le plus tranquille du monde.

Ce 19.

J'ai mal à la tête et au cœur, ma chère femme; je crains que le climat, les affaires et le chagrin commencent à opérer sur moi. Je ne peux pas penser sans attendrissement aux soins que tu me rendrais si tu étais ici; que n'y es-tu? ou que ne suis-je où tu es?

Ce 20.

J'ai eu de la fièvre, mais pas bien forte. J'ai jeûné, j'ai bu, j'ai pris des lavements, j'ai mis mes pieds dans l'eau chaude, et je me trouve mieux; mais ma tête est bien faible. Pour mon cœur, il est toujours le même, c'est-à-dire qu'il t'aime toujours avec une tendresse que je ne connaissais pas moi-même dans toute son étendue avant notre triste séparation.

Ce 21.

Je suis bien mieux, mais pas encore bien; j'ai tant souffert de la tête que j'ai cru avoir gagné un coup de soleil. J'ai des éblouissements qui m'inquiètent; cela vient de beaucoup de mouvements que mon corps s'est donnés, et de beaucoup de mouvements que mon âme a réprimés. Jamais je n'ai autant pris sur moi que depuis que je suis ici. Je n'ai jamais été sans impatience, et je n'en ai jamais montré. Je n'étais pas de cette dissimulation dans notre ménage, surtout en sortant d'Aix-la-Chapelle. Pourquoi n'y suis-je plus? Je suis venu ici chercher des fantômes, et je t'ai laissée. Ne me le reproche pas, je suis trop puni.

Ce 22.

Les tempêtes de la barre ont recommencé. Les vagues sont plus hautes que des maisons; on les voit de chez

moi, c'est-à-dire de près de quatre lieues. Peut-être en avons-nous encore pour longtemps. En attendant, les vaisseaux ne viennent point. Nous consommons toujours la farine de cette mauvaise compagnie, et il n'en arrive point d'autres. Je vais faire chercher chez les négociants de la farine à quelque prix que ce soit, et je la ferai payer à la compagnie. Si j'avais un bon bâtiment, je l'expédierais en France; mais je n'en ai point qui soit en état de faire le voyage, et la preuve en est que la tentation de faire une équipée pour t'aller embrasser ne m'a point encore pris. Il viendra peut-être des temps plus heureux, et puis de plus heureux encore.

Ce 23.

Pour aujourd'hui, chère femme, contente-toi d'être bien aimée, et ne me demande pas autre chose, car je suis si abattu, si troublé, si indigné de tous les obstacles que les choses les plus simples et les plus nécessaires éprouvent, que j'en suis malade. Ton correspondant d'histoire naturelle est fort aimable, mais il n'avance en rien et dépense beaucoup; il exige encore plus, et sa morgue finit par gâter tous ses agréments. Il en faut convenir, il n'y a que toi qui plaises toujours, et toujours de la même manière, et toujours d'une nouvelle.

Ce 24.

Je me suis échauffé, querellé, emporté, brouillé et raccommodé avec qui tu sais bien. Mais je remarque qu'il n'y

a que des amants qui se raccommodent parfaitement : toutes les autres réconciliations ne vont pas jusqu'au fond du cœur. Au reste, je pense avec plaisir que ces tempêtes-là ne sont plus faites pour nous.

Ce 25.

Eh bien ! mon enfant, cette barre est toujours la même. Voilà huit jours que le *Rossignol* est revenu de Gorée sans avoir pu commercer avec moi. On dit que cela peut durer encore un mois ; alors, comme il manquera bientôt de vivres, il sera peut-être obligé de partir sans prendre mes ordres ni mes lettres. C'est bien assez d'être en Afrique manquant de tout ce qui peut adoucir la vie, sans être encore privé de la triste consolation de faire passer ses plaintes jusqu'à son pays. J'espère cependant que les choses ne seront point portées jusque-là ; ce serait le premier exemple d'un pareil malheur ; et j'entends une voix intérieure que je reconnais bien et qui me dit que je suis toujours aimé et qu'un jour je dois être heureux. Espérons donc ! C'est ce que l'on peut faire de mieux, car l'espérance diminue du mal tout ce que la crainte retranche du bien. Les choses sont quelquefois au point qu'il vaut mieux espérer que jouir. Mais cette philosophie est bonne pour tout autre que pour ma femme et pour moi.

Ce 26.

Toujours même peine, même séparation, mêmes inquiétudes ; chaque instant y ajoute. Si ce pauvre vaisseau avec

lequel je ne puis avoir aucun commerce, était celui qui devrait me porter à toi, je serais déjà mort mille fois. Mais je ne suis ni assez heureux, ni assez malheureux pour cela. Je partirai, si j'en ai les moyens, vers la fin de novembre. J'arriverai pour tes étrennes et pour le mariage de ta vierge, et je ne me souviendrai de mes peines que pour mieux jouir de tout mon bonheur.

Ce 27.

Les choses ne changent pas au dehors, mais elles varient au dedans, et je sens renaître mon courage au milieu de tout ce qui devrait l'abattre. A mesure que la santé revient, il me semble voir renaître toutes les ressources dont je croyais manquer. Si le corps dépend de l'esprit, il prend bien souvent sa revanche, et ce pauvre esprit est comme un sot maître qui se laisse mener par un sot valet. Tant que j'étais faible et souffrant, je croyais tout impossible, et je me regardais comme condamné à tous les malheurs. A présent, je vois qu'il y a moyen de vaincre le hasard, parce que je l'attaquerai de tant de côtés qu'il ne pourra points faire face partout. D'ailleurs, j'ai confiance en toi. Tu es sûrement animée des esprits, des fées, des sylphes, des génies, à qui tu ressembles bien mieux qu'aux femmes, et l'intérêt que toutes ces personnes-là prennent à toi rejaillira jusque sur moi. Je me sens entouré de petits amis invisibles, dont les uns me conseillent, les autres me consolent, travaillent secrètement à mes entreprises; et si je ne me trompe, tout ira bien. Prenons pour devise celle de la maison Des Cars : Tout va si mal qu'il ira bien.

Ce 28.

Il n'est plus question de faiblesse, de maladie, ni de souffrance, chère épouse. L'eau de tamarin que j'ai prise m'a fait un bien infini. Je me suis aujourd'hui promené à cheval sur une espèce de chaussée de sable entre la mer et la rivière, qu'on appelle la langue de Barbarie. J'étais seul avec M. de Golbery, et nous nous sommes avancés jusqu'à trois lieues; mais on nous a fort conseillé de ne pas recommencer sans escorte, parce qu'il y a des troupes de voleurs maures qu'on appelle Azema qui seraient fort aises de s'emparer de nous pour en tirer une bonne rançon. Juge donc, ma femme, si, au lieu de toi, j'allais avoir le roi de Maroc ou de Tanguë pour maître. Adieu.

Ce 1er mars.

C'est toujours avec plaisir que je vois retourner le sablier de chaque mois. Je suis comme les forçats qui attendent la fin de la journée, et à qui chaque heure qui sonne annonce une heure de travail de moins. Ce n'est pas que je haïsse mon métier. Je sens même que je l'aimerais, si je t'avais à mes côtés; mais tu n'y es pas, et quand tu viendrais ici, cette maudite barre nous séparerait peut-être presque à la vue l'un de l'autre. Je vais à tout hasard établir un signal à une pointe de terre déserte en face de la passe, avec des signaux pour avertir quand et par où on doit passer, et pour ordonner, dans un cas de séparation absolue, aux bâtiments de se rendre à Gorée, où j'enver-

rais mes instructions par terre, à moins que je ne les y portasse moi-même. Par ce moyen-là, je suis toujours sûr, quand il me viendra un vaisseau, d'avoir de tes nouvelles en trois ou quatre jours, et c'est la plus douce consolation de mon exil.

Ce 2.

Tu n'imagines pas tout ce que j'ai à faire, tous les efforts que je fais, et le peu que j'ai fait jusqu'à présent. Je suis ici comme dans ces mauvais rêves où, quand on veut courir, on n'a pas de jambes, où, quand on veut crier, on n'a pas de voix : c'est, je crois, ce qu'on appelle le cauchemar. Au reste, tous mes rêves ne ressemblent pas à ceux-là, car il y en a où jé te vois, où je t'entends, où je te parle. *Addio, cor mio, anima mia, dio mio.*

Ce 3.

Que la vie est sotte sans toi, ma bonne femme! Les choses les plus variées ont ici l'ennui de l'uniformité, et la même chose avec toi est toujours nouvelle et toujours différente. Ce n'est pas que je veuille dire de toi ce que Lucrèce disait des dames de son temps : *Jungunt Venerem per mille figuras*. Quand tu n'aurais pas les talents des dames romaines et grecques, ton mari t'aimerait toujours comme un fol. Quand tu les aurais, il ne t'en aimerait pas mieux; mais il a tort de penser à cela d'aussi loin.

Il faut suivant la conjoncture
Régler sa morale et son ton :

Deux amants séparés doivent suivre Platon;
Mais s'ils sont réunis, qu'ils prennent Épicure.

Ce 4.

Je suis un barbare, ma fille; je viens d'une chasse aux petits oiseaux. J'en ai pris une douzaine dans les filets; ils sont absolument comme les tiens. Je me reproche de les tenir en captivité jusqu'à ce que je les envoie en France au péril de leur vie. Mais ce n'est pas là ce que j'ai fait de pis : j'ai tiré un grand coup de fusil, et du même coup j'ai tué deux charmantes tourterelles. Elles étaient sur le même arbre, se regardant, se parlant, se baisant, ne pensant qu'à l'amour, et la mort est venue au milieu de leurs doux jeux. Elles sont tombées ensemble sans mouvement et sans vie, la tête penchée avec une certaine grâce triste et touchante qui aurait presque fait penser qu'elles aimaient encore après leur mort; tout en les plaignant, je les enviais. Elles n'ont point souffert ; leur existence n'a point fini par la douleur. Leur amour n'a point fini par le refroidissement; leurs pauvres petites âmes voltigent peut-être encore et se caressent dans les airs; elles n'ont plus de mort à craindre; mais peut-être craignent-elles d'être un jour condamnées à naître à des époques éloignées l'une de l'autre, et par conséquent à vivre l'une sans l'autre. Tout cela donne beaucoup à penser, surtout à toi qui aimes tant à te perdre dans les systèmes et dans les sentiments. Adieu, mon enfant.

Ce 5.

Enfin, ma fille, voilà le courroux de la mer apaisé. J'ai revu ce pauvre chevalier de Brache après quinze jours d'arrêt à l'entrée de cette maudite barre, qui, dans aucune année n'a été si mauvaise. Je vais, dans peu de jours, le faire partir pour une longue expédition avec M. de G... Comme il faut que je travaille à leurs instructions, j'aurai peu de moments à te donner; mais tu ne m'en voudras pas. Car tu veux que je me fasse honneur à quelque prix que ce soit, n'est-ce pas, ma bonne femme? Adieu.

Ce 6.

Ne voilà-t-il pas que M. de Repentigny ne veut point partir : au moins c'est le bruit qui se répand. Il ferait une grande folie, car ce serait avoir l'air de craindre l'entrevue du ministre. Les uns disent qu'il a des affaires commerciales dont il veut voir la fin; les autres qu'il veut aller en Amérique. Tout cela lui ferait un tort que mes recommandations ne pourraient jamais réparer. Le pis de tout, c'est que ces indécisions-là pourraient bien retarder le départ de la gabare qui doit te porter mes lettres, et je souffre pour toi et pour moi d'un si long intervalle; car tout cela prouve que ceci ressemble encore plus à l'enfer qu'au purgatoire, puisque la privation, qui est la vraie peine du dam, est presque éternelle.

Ce 7.

Le mal de tête m'a repris après une assez longue trêve, et j'ai peur d'en avoir encore pour plusieurs jours de longues souffrances. Je vais me coucher et tâcher de m'endormir avec ton idée dans la tête, comme les petits enfants friands font quelquefois avec une dragée dans la bouche.

Ce 8.

J'ai mal dormi, chère enfant; mon imagination était peuplée de monstres comme l'Afrique, et ma tête était aussi chaude. Mais ce trouble-là commence à s'apaiser, et j'espère que ma pauvre horloge va reprendre son mouvement. Ce qu'il y a de meilleur dans tout cela, c'est de ne point souffrir. Cependant, il me reste toujours une inquiétude dont je ne peux me rendre compte. Je crains que le climat n'influe sur mon moral encore plus que sur mon physique, et qu'il ne donne au premier en véhémence tout ce qu'il ôte au second en vigueur. Mais je sens d'avance que tu rétabliras tout cela, à la première vue; car ton idée seule donne du calme à mon esprit, et du ton à mes nerfs. Adieu. Espérons que demain vaudra mieux qu'aujourd'hui.

Ce 9.

Cela va mieux. On m'assure que je n'aurai pas de retour de fièvre, et que c'est une très-légère taxe à laquelle je suis

imposé en comparaison du tribut que les Européens payent ordinairement à l'Afrique. Il se mêlait aussi peut-être à tout cela un peu de chagrin. Je veux toujours, et je ne peux jamais. Les obstacles se rassemblent contre moi sur la terre et sur la mer. Cette maudite barre devient tous les jours pire. Je n'ai aucun moyen de communication avec les vaisseaux qui sont au mouillage; on tente vainement le passage des deux côtés. La moitié des effets qu'on m'avait donnés pour la colonie ne m'est point parvenue et ne me parviendra peut-être point. Les bâtiments de la compagnie n'arrivent point. Je manque d'outils, d'ouvriers, de vivres... Je trouve dans mon intérieur des résistances qui me chagrinent; je ne puis presque rien faire de Golbery. C'est le plus faible architecte que je connaisse. Il ne sait ni préparer ni exécuter la besogne; et il lui faudrait toujours des ateliers montés comme pour l'église de Sainte-Geneviève. Il ne supporte pas la critique, encore moins la réprimande; et cependant je n'ai que ces deux manières de lui parler franchement. Mon commissaire-ordonnateur, de son côté, se fait abhorrer dans la colonie. Je suis au fond de l'âme de l'avis de tout le monde; mais il faut que je le cache pour le bien de la chose, en attendant, ou que je convertisse l'homme, ou que je le place ailleurs, ou que je le punisse d'une manière éclatante. Tout cela m'attriste, mais ne m'abat point. Un dieu me dit que nous nous verrons, et peut-être dans peu, car le bien sort quelquefois de l'excès du mal, et les grandes calamités dont la colonie est menacée m'autoriseront peut-être et me forceront même à retourner un instant en France pour aller exposer notre situation. En attendant, je ferai de mon mieux; et j'espère, en maudissant ma destinée, ne recevoir que des bénédictions.

Ce 10.

Tout est rentré dans l'ordre, ou à peu près. Mais j'apprends qu'un grand amas de poutres, de madriers, de planches et de mâts qu'on m'envoie de France et qu'on a réunis dans la rade pour me les faire arriver à la suite des chaloupes des vaisseaux et des miennes vient de se rompre et que tout court risque d'être perdu. Alors tous mes pauvres projets seraient et seront sûrement à-vau-l'eau. Nimporte; ne nous décourageons pas, et disons toujours avec le hérault d'armes de la maison Des Cars : Tout va si mal qu'il ira bien. En effet, qu'est-ce que tout cela, si je te revois bientôt?

Ce 11.

Même inquiétude, même embarras, ou, pour mieux dire, toujours pis. Rien n'arrive de ce qui est venu; rien ne vient de ce qui doit arriver. Je m'en console en m'examinant moi-même, et en concluant que je ne pouvais pas faire autrement, et qu'il y a une partie de l'empire de la fortune où les soins et la prudence humaine ne pénétreront *jamais*. Laissons cela et parlons de ma basse-cour. Je voudrais te voir au milieu de mes pigeons, de mes poules, de mes canards, et surtout de mes quatre oies; car ce sont mes favorites depuis qu'une d'entre elles a fait des petits; toutes les quatre les conduisent partout avec une sorte de tendresse mêlée de fierté qui laisse en doute laquelle des quatre est la mère. Les petits marchent au centre; les

père, mère, avec les tantes, marchent aux quatre angles, faisant face partout pour éloigner ce qui oserait approcher de leurs Elzéars et de leurs Delphines; mais voici du bruit dans ma cour, on vient me chercher. Adieu.

Ce 12.

Hélas! mon enfant, ce pauvre chevalier de la Haichois, qui commandait la gabare sur laquelle est venu M. Blanchot, un homme charmant, adoré de sa famille, de ses camarades, de son équipage, il s'est noyé hier au soir en sortant de chez moi pour retourner à son bord. Il y avait plusieurs jours que la barre était impraticable; il a voulu tenter de la passer dans son canot pour aller presser le déchargement de mes effets. Il a passé à la suite de plusieurs autres canots qui tous ont manqué de périr, et lui il a péri hier. Un de ses matelots, son homme de confiance, qui s'était sauvé à la nage, me disait encore qu'il ne pouvait pas croire que son capitaine fût noyé. Ce pauvre homme me disait : « Non, Monsieur, il avait trop de présence d'esprit. Nous avons été plus de trois quarts d'heure à la nage l'un à côté de l'autre; il nous encourageait tous au milieu de l'eau, nous conseillait, nous dirigeait. Il avait saisi une rame qui le soutenait, et, avec ce soutien-là, il avait l'air aussi riant que sur son bord... » Mais voilà bientôt vingt-quatre heures. Je me suis porté sur le lieu même pour faire toutes les recherches et donner tous les secours; il n'y a eu moyen de rien voir. Je sais seulement que le canot a été jeté sur la côte. Mais point de nouvelles des huit hommes qui ont disparu. J'en ai le cœur si serré

que je ne sais ce que je t'écris. O mon enfant! je te parlais de venir voir ton pauvre mari, mais je me dédis du fond de mon cœur.

Ce 13.

Encore un naufrage. Un officier du *Rossignol,* de ce bâtiment qui ne peut pas encore suivre la destination que je lui ai donnée, et qui reste toujours mouillé en dehors de la barre, vient encore de se noyer. Comme c'est à quatre lieues, et que j'ai fait couvrir cette partie de la rivière de chaloupes, de canots, de pirogues, pour donner les secours nécessaires, je n'ai pas besoin d'y aller, et je vais attendre tristement les nouvelles qu'on m'apportera. Voici mon aide de camp qui arrive hors d'haleine. Il est sauvé; il est à bord d'un gros bateau que j'ai fait tenir à l'entrée de la rivière. Il a été sauvé par mes nègres qui nagent comme des poissons. Des six hommes qu'on croyait perdus, il n'y en a que deux de noyés. C'est une espèce de consolation qu'un moindre mal. Cela m'affectait d'autant plus que c'est un très-aimable jeune homme et qui me marque beaucoup d'amitié. Mais ce pauvre chevalier de la Haichois, son enseigne et six matelots sont perdus. La terre et la mer ne sont que deux grands cimetières. Comme tout cela est triste, ma femme, et comme j'aurais besoin d'être avec toi pour me rendre la vie supportable!

Ce 14.

Que veux-tu que je t'écrive, chère enfant? je ne puis que te mettre la mort dans le cœur, comme je l'ai dans le mien depuis plusieurs jours. Le passé me donne mille regrets; le présent, mille chagrins; l'avenir, mille inquiétudes. Je ne sais que faire, que vouloir, que devenir. Par bonheur, je n'ai point encore une imprudence, ni une négligence à me reprocher. Mais il faudrait être bien personnel pour se consoler des malheurs qui nous entourent, en pensant qu'on n'en est point la cause. Adieu, ma fille. Je te laisse, car je sens que je dois t'affliger, et j'aime mieux garder mes peines pour moi.

Ce 15.

Toujours mêmes alarmes et mêmes contradictions. J'entends toujours les rugissements de cette mer qui semble vouloir dévorer tout ce qui osera la braver. Ces pauvres vaisseaux sont à quatre lieues d'ici, à une lieue de la barre. On ne sait même pas s'ils sont encore instruits des tristes nouvelles qui les regardent. En attendant, l'un est prêt à manquer de vivres, et l'autre d'eau; celui qui manque de vivres est le *Rossignol,* qui sera peut-être obligé de retourner en France sans avoir seulement pu commencer sa commission, qui était la reconnaissance de trois ou quatre cents lieues de côtes et l'approvisionnement d'un poste de quinze hommes plantés à trois cents lieues d'ici, dans une

île déserte, et dont les dernières nouvelles reçues il y a huit mois annonçaient qu'ils n'avaient plus de vivres que pour six semaines. Juge par toi-même de toutes les horreurs qui assiégent mon esprit de quelque côté qu'il se retourne; encore si tu étais à mes côtés pour me faire supporter la vie!

Ce 16.

Mes chaloupes se sont encore aventurées sur la barre, et elles sont revenues pleines d'eau; mais, par un grand bonheur, elles ont pu se retourner à moitié chemin, et nous en avons été quittes pour la peur. Dieu sait quand tout cela finira. Quand je suis arrivé, on me disait : le mois de janvier est toujours mauvais; mais, en février, la barre est toujours bonne. Février est venu, on m'a remis en mars; à présent on me remet en avril. Il est vrai qu'il y a ici des gens qui ont vu ces accidents-ci en mai et en juin; en sorte qu'il est possible que l'entrée de cette rivière reste fermée toute l'année. Je vais bientôt aller à Gorée par terre, et je ferai signal aux vaisseaux de s'y rendre, heureux si je puis leur faire entendre ma proposition. Mais, pour cela, il faut abandonner l'espérance de retirer tous les effets qui me sont envoyés, tant pour la colonie que pour moi. Nous n'avons ni bois, ni outils, tout nous manque, sans compter le pain et le vin, et même l'eau, car il n'y en a point de potable, excepté la mienne que je fais distiller, mais qui sent la fumée à faire vomir. Voilà, mon cœur, où ton pauvre mari en est réduit. Mais, rassure-toi en pensant qu'il a de la force d'esprit et de

corps de reste pour tout supporter, et sois sûre que tu le reverras, après de tristes et longs travaux, plus content, plus heureux que s'il avait passé la vie la plus douce et la plus tranquille. Il fera comme Socrate, qui trouva de la volupté à sentir un peu desserrer les chaînes qui lui meurtrissaient la jambe depuis quinze jours. Ce Socrate-là avait une autre femme que la mienne. De ce côté, nous ne nous ressemblons guère plus, lui et moi, que du côté de la sagesse. Adieu, mon enfant; console-toi de mes peines par l'idée qui me console de tout, c'est que nous nous reverrons.

Ce 17.

Tu vas être de jour en jour plus ennuyée de ma tristesse, chère femme, car elle augmente de jour en jour. La mer est toujours la même. Je ne sais que devenir, ni ce que nous deviendrons. Je t'écris avec découragement; car je n'ai pas même l'espérance que ma lettre te parvienne. Je vois si cruellement en noir, que si je continuais à écrire, je te mettrais sûrement la mort dans le cœur.

Ce 18.

Toujours les mêmes obstacles; mais les perplexités augmentent; nous manquerons peut-être de vivres. En attendant, nous en mangeons de mauvais. Il paraît que les vaisseaux de la Compagnie qui devaient nous apporter nos provisions ont éprouvé quelque malheur; car, pour l'intérêt de la Compagnie, ils devraient être ici depuis

deux ou trois mois. Elle manque elle-même de tous les objets nécessaires à son commerce de la gomme; et pour nos vivres, il commence à lui en coûter; car je rassemble à tout prix sur son compte tout ce qu'il peut y avoir de farines mangeables; mais elle est si rare, que ce supplément-là ne peut pas nous mener loin. Le vin manque aussi; la Compagnie y supplée par de l'eau-de-vie, qui occasionne les plus grands désordres. L'hôpital est plein, ainsi que la prison. La cour des casernes sur laquelle donnent mes fenêtres, retentit à chaque instant de coups de plat de sabre; et de tant de troubles et de maux, on en doit les deux tiers à l'ivresse, et l'ivresse double le danger quand elle vient de l'eau-de-vie. Adieu; je sens ma force d'esprit qui m'abandonne. J'ai tort de te parler de tout cela; je ne fais que t'affliger et m'affecter. Je me peins ces charmantes heures si doucement passées avec toi, et précisément j'ai sous les yeux un passage du Dante que tu pourras expliquer :

Nessun magior dolore
Che recordar si del tempo felice
Nella miseria.

Tu vois bien que celui qui parlait était en enfer, et que celui qui le répète n'est guère mieux. Tâchons cependant que cet enfer-ci ne soit qu'un purgatoire, et que nous nous revoyions.

Ce 19.

Jamais la mer n'a été aussi furieuse. Comme les circonstances sont extrêmement critiques, et que les com-

mandants des deux bâtiments du Roi pourraient être obligés, sans aucun égard à toute autre considération, de partir pour l'Europe, laissant ici leurs chaloupes et des officiers, et emportant la grande moitié de ce qu'on m'envoyait, je vais faire tenter, par un moyen dont les nègres m'ont parlé, de faire passer une lettre. J'envoie à un village à quatre lieues d'ici, mon paquet, et il sera, dit-on, porté de là en rade par un nègre en pirogue; la pirogue chavirera cinq ou six fois, mais le nègre nagera et la relèvera. Il aura mon paquet au col, dans une vessie qui l'aidera encore à se soutenir sur l'eau. J'avoue que c'est avec un grand scrupule que j'expose un homme pour quelque intérêt que ce puisse être; mais on me répond de la vie de l'émissaire, et l'on m'assure qu'un nègre ne peut pas plus se noyer qu'un poisson. Je le souhaite; en attendant, tu conviendras, mon cœur, que je suis mille fois plus à plaindre que je n'avais droit de m'y attendre. Mais j'ai toujours le pressentiment qui m'annonce honneur et bonheur : ainsi nous nous marierons.

Ce 20.

Je parie que je me répète cent fois dans cette suite de lettres sans suite; mais qu'importe! c'est à toi que j'écris; je te place au milieu de mes pensées, et je te les montre toutes, soit qu'elles viennent ou qu'elles reviennent. Quand on souffre toujours mêmes chagrins, on fait toujours mêmes plaintes; mais ces plaintes-là ne lassent ni les oreilles, ni les yeux de ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent, quand ils nous aiment. Ainsi, ma femme, je

ne me fais aucun reproche de t'ennuyer tous les jours, ou d'une nouvelle manière, ou de la même. La lettre d'hier est encore sans réponse; j'ai la tête troublée et le cœur serré; tout cela me cause des agitations qui influent sur ma santé. J'ai beau être sobre et ne point souper, je ne dors pas : le feu me monte toujours au visage; j'ai toujours un nuage devant les yeux; mes joues sont brûlantes et la gorge me fait mal; malgré tout cela, je suis tranquille, parce que je n'ai point mal à la tête, et que je la trouve du moins au besoin. J'ai été ce matin à la pêche; nous avons pris un si gros poisson, qu'il a fait un trou à mon filet, qui est tout neuf, de grosse ficelle. Un nègre a essayé d'arrêter le monstre; il le tenait par les nageoires, et même il a sauté à cheval dessus, mais le cheval a coulé entre ses jambes. Au reste, je puis me consoler; car j'ai rapporté plus de quatre cents livres de poisson, malgré toutes les libéralités que j'ai faites aux matelots, aux nègres et à toute l'assemblée. Adieu.

Ce 21.

Point de nouvelles, point de relâche à cette abominable tourmente. En attendant un moment favorable, qui ne viendra peut-être plus, je perds tout mon temps et tout l'avantage que je pouvais tirer de ceci et que ceci pouvait tirer de moi. Adieu; je vais écrire à un roi maure dont je reçois une lettre; je t'enverrai ces deux chefs-d'œuvre-là.

Ce 22.

Tout va tous les jours pis. Cette farine que j'ai achetée ici, en dépit de tout le monde, après l'avoir fait examiner par des gens faits pour s'y connaître et pour en répondre, a sans doute été changée, et se trouve en petite partie excellente et en grande partie détestable. Je voyais bien que les gens que j'employais ne me servaient pas de bonne foi, mais je ne pouvais pas croire qu'ils poussassent , ni qu'on pût pousser aussi loin la mauvaise. Me voici encore avec de nouveaux embarras, dont je sortirai quand il plaira à Dieu. Je cherche actuellement lequel vaut mieux ; sévir ou dissimuler. L'un entraînerait bien des suites, l'autre passerait pour faiblesse. Je ne veux être ni l'hydre ni le soliveau. Ma position est bien triste, et quand le regret de t'avoir laissée ne me déchirerait pas le cœur à chaque instant du jour, je maudirais l'instant où j'ai pensé à venir ici ! Adieu ; je vais tâcher de rassembler, ou pour mieux dire de retrouver mes forces et mon courage, pour lutter contre ma mauvaise fortune.

Ce 23.

Je change absolument d'humeur et de caractère, ma chère femme ; tout m'attriste et m'indigne, et je dois en même temps contenir ma franchise ordinaire, parce que je suis entouré d'indiscrets, qui attendent mes indiscrétions avec impatience. Je n'en ai point encore fait, mais il m'en a tant coûté pour me contenir, que je ne suis pas

en droit d'avoir bonne opinion de moi. La morale à tirer de tout cela, c'est qu'il faut chercher un lieu où j'aie mon franc-parler, et une femme qui sache garder tous mes secrets.

Ce 24.

La barre semble vouloir s'adoucir, et c'est d'autant plus à propos que voilà un vaisseau qui arrive et qui m'apportera peut-être de ces nouvelles si désirées; car, en vérité, il est trop dur d'être séparé par l'immensité et par l'éternité. Je ne veux pas y penser, de peur de tomber dans des vapeurs noires, dont je ne suis que trop près.

Ce 25.

Eh bien, mon enfant, on a passé cette barre, et j'ai des nouvelles de ce vaisseau : il ne m'apporte pas le moindre petit chiffon de papier. Il est parti de Bordeaux il y a trente-six jours, et il dit que les paquets pour ici doivènt être sur un bâtiment parti de Bordeaux avant lui, qu'il a rencontré à trois cents lieues d'ici, en danger de s'échouer sur la côte d'Afrique. Il serait dur, s'il y a des lettres de toi, qu'elles tombassent entre les mains des Maures; mais j'espère encore, car sans l'espérance enracinée au fond de mon âme, je crois que je ne vivrais pas assez pour te voir.

Ce 26.

L'autre vaisseau est arrivé; mais je n'ai pu avoir de nouvelles. Il paraît que le capitaine marchand n'a pas osé passer sans un de nos pilotes. Je ne puis le lui envoyer que demain. Il est bien dur de toujours attendre. Cependant, c'est peut-être ce qui peut arriver de mieux, parce que au moins on espère en attendant. Tu dois trouver mes lettres raccourcies; c'est que mes affaires sont augmentées. La *Bayonnaise* va partir; il faut que j'expédie toutes mes lettres pour la cour, sans compter celles pour la ville et les provinces; car tu me connais trop bien pour douter un moment que je n'aie tout remis au dernier moment. Hélas! ma fille, nos défauts sont comme nos ongles : nous avons beau essayer de les couper, ils reviennent toujours. Il n'y a d'autre remède que le soin, et quand le défaut est précisément le défaut de soin, comment faire?

Ce 27.

Je ne fais que t'embrasser à la dérobée et fermer mon paquet, car la *Bayonnaise* mettra peut-être ce soir sous voile. Je n'ai même pas le temps de te rien envoyer; il est vrai aussi que je n'ai rien à t'envoyer, parce que je n'ai eu ni le loisir, ni le moyen, ni l'occasion de rien ramasser, et j'ai refusé par décence tout ce qui m'a été offert. Je crois pourtant que j'enverrai des plumes d'aigrettes à sainte Delphine, et une petite perruche à madame

d'Andlau. Pour toi, je t'envoie mille baisers, tels que Philémon pouvait en donner à Baucis, à l'âge de trente ans. Adieu, ma femme; souviens-toi que tu l'es. Ton portrait en est la preuve ostensible; c'est un mariage déclaré. Hélas! quand serons-nous en ménage? Adieu, adieu.

Ce 29.

Je t'ai envoyé hier un paquet énorme, cher amour, et je l'ai suivi jusqu'à la barre, que je lui ai vu passer sur le petit bâtiment que j'avais prêté à M. de Répentigny. J'espère que tu le recevras à bon port, et que tu verras que ton pauvre mari a été aussi exact à ce devoir-là qu'il le sera quelque jour à un plus doux, si jamais un autre dieu que l'Amour nous rapproche l'un de l'autre. J'ai vu partir ce pauvre homme avec peine; il pleurait depuis plusieurs jours de la nécessité de quitter ce vilain pays-ci. Rien ne me touche comme un vieillard qui pleure; on sent que son chagrin doit être le double plus fort pour triompher du desséchement de ses organes; on juge aussi que le mal est à peu près sans remède; car le temps n'apporte rien de bon aux pauvres vieillards. On lit sur son visage ridé que les consolations lui manqueront, et l'on voit que le chagrin prête encore des larmes à la vieillesse pour achever ce pauvre malheureux. Je te dis tout cela, taquine que tu es, pour que tu prennes la ferme résolution de ne point affliger ma vieillesse prochaine, et de lui accorder toutes ses demandes, même les plus jeunes. Adieu, chère fille; je suis inquiet et je sens qu'en t'écrivant j'ai l'imagination toute troublée. Adieu.

Ce 30.

Mon petit bâtiment n'est point encore revenu; j'ai peur qu'il ne puisse point repasser cette maudite barre, et qu'après avoir déposé M. de Répentigny à bord de la *Bayonnaise,* il ne soit obligé, faute de vivres, d'aller à quarante lieues d'ici, à Gorée, où je compte aller bientôt. Cela me contrarierait d'autant plus qu'il serait quinze jours à revenir, et que je ne pourrais pas faire les deux voyages de Podor et de Gorée que je médite avant mon départ pour la France. Quoi qu'il en soit, mon parti est presque pris d'aller te retrouver à la fin de juin ou tout au plus tard dans le courant de juillet. J'en préviens le ministre et je l'en fais prévenir. Je puis même le dire à toi. Ce n'est ni l'ennui qui me chasse, ni le plaisir qui m'attire : c'est le zèle qui me pousse, et quand par hasard il me pousse vers toi, dois-je le repousser?

Ce 31.

Eh bien, je l'avais bien dit, mon pauvre petit *Sénégal,* c'est le nom du bâtiment, n'a point pu revenir. Il a été éloigné des autres vaisseaux de la rade par un coup de vent; il a travaillé tant qu'il a pu pour regagner le terrain perdu; mais la mer est trop forte, il s'éloigne toujours davantage. Pendant ce temps-là, les vivres de son petit équipage se consomment et personne n'est à portée d'en fournir. Je vais à tout risque lui dépêcher la seule chaloupe avec les seuls matelots qui me restent, pour lui

porter des provisions; mais s'il arrive quelque malheur à la barre, je reste à pied au milieu des mers. Ma vie se passe en privations, en impatiences, en accidents, en inquiétudes; tout cela prouve bien que ton pauvre pigeon est loin de toi. Prépare-toi à le bien consoler quand tu le reverras. J'ai laissé mon bonheur chez toi, comme on laisse son argent chez son notaire. Adieu.

Ce 1er avril.

Enfin, il est revenu mon pauvre petit *Sénégal,* avec quelques petits dommages que je vais faire réparer sur-le-champ, pour être en état de partir dans trois ou quatre jours. Je vais à Podor où le roi des Bracnas m'attend pour me demander un petit présent. Je porte avec moi de quoi donner pour boire, en chemin, à tous les monarques de l'Afrique. Les uns me vendent des esclaves, les autres des chevaux, les autres rien. Je serai content de tout, pourvu que la visite ne soit pas longue, et que rien ne m'empêche de te revoir cet été. Mais je pense que tu seras à Anisy, où je ne pourrai point aller en débarquant. Reviens faire un petit voyage à Paris dans les premiers jours de juillet. Ce sera, selon toute apparence, l'époque de mon arrivée. Je n'ai point, comme Jephté, promis d'immoler la première personne que je rencontrerai; mais enfin, j'ai peut-être un autre vœu à acquitter, qui ne peut pas être rempli à mon gré sans toi. Adieu. Cette lettre-ci sera peut-être encore portée par la *Bayonnaise,* qui est à Gorée, où M. de Répentigny a demandé à passer, et où le bâtiment avait besoin d'aller chercher de l'eau; car celle d'ici est

affreuse. Si quelques officiers de la *Bayonnaise* allaient à Paris et que tu les visses chez ma sœur, je te recommande de leur faire tes jolies petites coquetteries, surtout à M. de Guerpel, cousin de l'amiral Kepel, à M. de Saint-Pern, à M. de Vatrouville; je les ai eus ici pendant longtemps, et je les crois contents de moi, autant qu'on peut l'être de quelqu'un qui n'a pas eu de contentement depuis bien longtemps. Adieu.

Ce 2 avril.

Je vais essayer d'envoyer encore cette lettre-ci à Gorée pour que tu aies de moins vieilles nouvelles de ton vieux mari, si la *Bayonnaise* que j'y ai envoyée n'est pas encore partie. Je viens de recevoir chez moi une des grandes reines du pays qui est venue avec une cour nombreuse, mais seulement en hommes. La reine est grosse comme madame de Clermont. Elle a deux dents de sanglier, et le tour des yeux barbouillé d'une vilaine graisse noire. Je lui ai donné de l'eau sucrée, du vin, de l'eau-de-vie, des biscuits; elle a tout avalé, et je me serais donné moi-même qu'elle m'aurait avalé aussi. C'est une seconde Garganelle, femme de Grandgousier. Elle m'avait demandé un logement chez moi, je n'ai pas pu le lui offrir; mais elle veut revenir demain; cela me gênera beaucoup à cause de toute sa cour, qui pue comme un troupeau de boucs.

Je pars dans trois jours pour Podor. Huit jours après mon retour, je partirai pour Gorée, et si les circonstances l'ordonnent ou seulement le permettent, dans deux mois je mettrai à la voile pour t'aller retrouver. Je demande

d'avance pardon à toute la nature de mes fureurs et de mes impatiences. Les calmes, les vents contraires seront pour moi autant de maladies; même les vents favorables me paraîtront toujours trop lents. C'est là où les ballons joueraient un beau rôle, si l'on avait les vents à ses ordres au lieu d'être aux leurs! Mais enfin, si je ne meurs pas d'impatience dans la traversée, j'arriverai et je te baiserai, et nous aurons au moins un instant de bonheur.

Ce 4 avril.

J'ai toujours regret aux paquets que je t'envoie, chère femme, parce que tous les retards et tous les malheurs dont je suis témoin et même victime me font toujours craindre que les nouvelles de ton pauvre mari ne te parviennent point. Nous qui nous sommes plaints si souvent de la négligence ou de la malice de la poste, nous aurons plus d'une fois occasion de la regretter. Je me flatte au moins que tant de contrariétés et de traverses auront une fin; et comme les joueurs après de longues pertes attendent une meilleure chance, j'espère que le hasard, la fortune, le destin, enfin, quel que soit le nom ou la chose qui régit le monde, se lasseront de mes plaintes et des tiennes, et qu'un jour nous serons heureux. Mais que ce bonheur-là sera cher, qu'il sera lent, qu'il sera court! car enfin, il ne durera que la vie, et cette vie-là raccourcit tous les jours. N'importe, il n'y faudra plus penser; il faudra prendre sans compter et ne plus songer qu'à ne pas perdre une heure, en n'oubliant jamais que chagrin passé vaut mieux que plaisir passé, pourvu qu'il ne revienne plus.

Ce 5 avril.

Plus j'habite ce triste pays-ci, plus je vois que pour son bien il faut que je m'en aille, et que pour mon malheur il faut que j'y revienne. J'ai une grande consolation en pensant que l'homme qui me remplacera jusqu'à mon retour me vaudra pour le moins, parce qu'à beaucoup d'exactitude, à beaucoup d'instruction, à beaucoup de vertu, il joint une amitié pour moi qui lui fera exécuter mes instructions avec le même zèle que si c'étaient ses propres idées. Je ne connais que son humeur trop fondée, mais trop marquée contre ce commissaire ordonnateur dont tu auras peut-être déjà entendu parler, et qui sans rien savoir veut tout faire, et sans rien faire croit tout savoir; qui ne connaît d'autre honneur que sa vanité et d'autre devoir que son intérêt. Je connais cet homme-là mieux que personne, et j'ai souvent eu des conversations particulières avec lui, où je lui ai montré ma façon de penser sur son compte; mais il m'est à peine arrivé deux fois de manquer à la résolution que j'avais prise de n'en rien marquer au dehors. Depuis quelque temps même, j'ai fait quelque progrès dans le grand art de me contraindre, qui ne sont pourtant pas au point de pouvoir parvenir jamais jusqu'à la dissimulation. J'espère, chère et bonne enfant, que tu en jugeras bientôt par toi-même, peut-être avant de recevoir cette lettre, car il ne me reste aucune indécision ni aucune inquiétude sur le parti que je prends, quoique hardi; et j'ai pour maxime intérieure : *Fais ce que dois, advienne que pourra.* Il faut consulter les maximes reçues dans le cours de la vie, comme dans le

cours d'une navigation on consulte les étoiles connues. Adieu, chère et trop chère femme; je sens d'avance le chagrin de te quitter de nouveau.

Ce 6.

Je fais faire mille ouvrages par dix ou douze ouvriers, ce qui fait que chacun a cent fois plus de besogne qu'il n'en peut faire, et chacun en voudrait faire cent fois moins qu'il ne pourrait. Voilà les hommes en gros et en détail. Tous ceux qui commandent, commandent trop; tous ceux qui exécutent, exécutent trop peu. Les uns sônt comme l'esprit humain, qui ne trouve point de difficulté où il y en a; et les autres sont comme le corps, qui en trouve où il n'y en a pas. L'expérience finit par corriger un peu ces deux défauts-là dans la pratique; mais le germe reste toujours, et toujours on voudra plus qu'on ne pourra, et toujours on pourra plus qu'on ne fera. Mais les hommes et les choses seront comme il plaira à Dieu; pourvu qu'il lui plaise que nous nous revoyions bientôt, je suis content. Je ne lui demande que ce qu'il avait promis à un de mes ancêtres, nommé Adam :

My liknes, my fit help, my other self
My wish exactly to my heart's desire.

Ce 7 avril.

Je vais entreprendre un grand voyage que j'aurais dû faire plus tôt si les tristes circonstances qui m'ont maîtrisé me l'avaient permis, celui de Podor. C'est un fort à

soixante-dix lieues d'ici, dans un climat soixante-dix fois plus chaud et des plus malsains. Je me fais, dans ce moment, équiper un pauvre petit navire qui ne serait que pour nous deux. J'aurai avec moi deux officiers, deux soldats, un pilote blanc, un mulâtre, mon valet de chambre, mon cuisinier, un de mes esclaves et douze ou treize matelots nègres. Ce voyage, qui aurait été charmant il y a six semaines, sera très-pénible, à cause que nous rencontrons le mois le plus chaud de l'année dans le lieu le plus chaud de l'Afrique; mais il faut mériter de te revoir, et j'irais te chercher à travers un océan de feu.

Ce 8.

Je ne te dis qu'un mot, cher cœur; j'ai mille et mille affaires plus petites les unes que les autres (car les grandes sont expédiées) ; mais les affaires sont comme les bêtes, les plus petites sont les plus incommodes. Je voudrais partir ce matin, et j'espère à peine partir ce soir, car il faut toujours calculer ici, comme partout ailleurs, sur un peu de mécompte. Enfin je te reverrai, voilà mon soutien; sans cela, j'enverrais les quatre parties du monde à tous les diables.

Ce 9.

Je suis parti hier au soir malgré des nuées de petits obstacles réunis, et me voici pour la première fois de ma vie sur mon bord, comme ton premier mari, à condition pourtant que je n'aurai point un aussi beau combat que

lui, car ma pauvre petite coquille de noix n'est pas faite pour la gloire, et mon équipage ne paraît pas s'en soucier. Je vais, au lieu de cela, me former, si je le puis, à la patience, car il y a des gens du pays qui m'annoncent que mon voyage peut fort bien durer quinze jours. Il faut remonter soixante-douze lieues de fleuve, presque toujours à vent contraire, avec un assez mauvais équipage; car, pour notre coup d'essai, nous avons échoué cette nuit sur des bancs de sable, et nous ne nous sommes relevés que ce matin. Je suis dans une assez jolie petite chambrette à deux lits, avec un vieil ami du régiment de Chartres que j'avais fait placer depuis un an au Sénégal, et mon pauvre aide de camp couche sur la dunette, à la belle étoile ; mais il est jeune et gras; ainsi un peu de mal ne lui fera que du bien. Jusqu'ici nous n'avons marché qu'à travers des déserts arides; mais on m'annonce que dès ce soir nous trouverons quelque changement. Adieu ; je te verrai quelque jour, mais quand?

Ce 10.

Mon maudit petit bateau, quoique le plus joli du monde, est mal outillé, selon l'usage antique et solennel de ma maudite petite colonie. Je m'en étais rapporté, comme de raison, au maître de port, qui se trouve en même temps mon maître d'équipage. Il rejette la faute sur le tiers et le quart; mais ce tiers et ce quart n'y sont pas, et ma colère reste tout entière au dedans de moi, sans savoir à qui s'adresser, et n'a d'autre effet que de m'étouffer. La navigation est d'une lenteur à faire rendre l'âme. Nous met-

tons de temps en temps pied à terre pour aller tirer des oiseaux ou prendre du poisson. La pêche nous réussit mieux que la chasse, car nous avons pris ce matin environ deux cents livres de poisson en trois tonnes ; mais la chaleur est si forte qu'à peine pourrons-nous en garder un morceau pour notre souper. Adieu, mon aimable enfant ; dis-toi bien que tu es la plus aimée des filles des hommes.

Ce 11.

Nous continuons notre marche entre deux rives désolées, escortés de loin par les lions, les tigres, les hyènes, les léopards, et de près par les crocodiles et les hippopotames dont le fleuve fourmille. Nous avons manqué un tigre et tiré deux coups de petit canon sur un hippopotame ; mais il a échappé au danger. Nous ne sommes pas faits pour les grandes victoires ; c'est assez pour nous de tuer de pauvres aigrettes et de petites tourterelles dont nous faisons de mauvais salmis que nous mangeons avec une sorte de plaisir, si le plaisir peut trouver place au milieu de l'ennui, et surtout de l'ennui de ne point te voir.

Ce 12.

Le pays a changé. Nous voici entre des villages aussi près les uns des autres que sur la route de Fontainebleau. Le bâtiment est entouré de pirogues chargées de mille petites drogues qu'on me propose d'acheter : des calebasses dont on fait ici des bouteilles et des jattes, des pots

de terre à la façon du pays qui ont la propriété de rafraîchir l'eau qu'on y met, des œufs de crocodile, du lait de chameau, des peaux de léopard, etc... C'est un marché ouvert sur mon pont; chacun y parle une langue différente, l'yolof, le maure; les plus embarrassés, comme tu le crois, sont ceux qui parlent français. Tu imagines peut-être que c'est avec de l'argent que je fais mes emplètes; c'est avec de petits miroirs, de petites tabatières remplies de clous de girofle, de la poudre, des balles, des pierres à fusil, des mouchoirs rouges, de mauvais fusils, des étoffes bleues qu'on appelle guinées. J'achète tout pour te rapporter quelque chose; mais comme je ne veux pas me permettre ici de grosses dépenses et encore moins de grosses recettes, je ne t'apporterai rien de magnifique. Je sais bien que tu ne le demandes pas, et que ce que tu trouveras de plus beau dans tous les tributs qui te seront présentés, ce sera ton pauvre mari.

Ce 13.

Mon encre se dessèche et mon esprit aussi, ma chère enfant; nous éprouvons les chaleurs qu'on m'avait annoncées dans ce mois-ci, qu'on dit le plus chaud de l'année dans ce pays. Je suis descendu ce matin à terre, et le thermomètre de Réaumur que j'ai suspendu à une branche de tamarin est monté au cinquantième degré. Mes bottes ont été desséchées et brûlées dans le sable; il était si brûlant qu'en moins de cinq minutes on y aurait fait durcir un œuf. Mon petit nègre lui-même, quoique accoutumé aux chaleurs du Sénégal, ne pouvait pas y tenir. Il y a

plus de différence entre le Sénégal et ceci qu'entre la Hollande et la Provence. Je me suis promené dans des bois assez jolis, où mes gens ont reconnu des pas d'éléphant; on en a ensuite eu d'autres indices assez malpropres, mais trop considérables pour venir d'ailleurs. Enfin je suis arrivé à un village, que j'ai trouvé en joie et en danse. J'en ai demandé la raison : c'est qu'avant-hier on a tué l'éléphant en question et qu'on le coupe par morceaux, qu'on fait sécher la chair, et que tous les environs à quatre lieues à la ronde se proposent d'en faire un grand régal. Le maître du village est venu me complimenter pour avoir un petit présent en poudre et en eau-de-vie, et m'a proposé de me mener voir l'éléphant à une lieue et demie; comme le vent était contraire, j'ai fait mouiller devant le village. On m'a amené quatre chevaux. Le maître m'a prêté le sien, qui était excellent, et nous avons couru à travers les bois chercher la plus énorme, la plus horrible, la plus puante charogne que j'aie jamais rencontrée. Il y avait tout le long du chemin des troupeaux de nègres et de négresses chargés de viande qui revenaient chez eux en chantant et en dansant, et l'odeur était si forte que j'étais toujours obligé de passer au vent pour n'en être pas suffoqué. J'ai voulu en emporter les dents, mais on ne pouvait point encore les lever. J'ai ordonné qu'on me les gardât pour mon retour, et j'espère que tu les verras. Adieu.

Ce 14.

Je compte arriver aujourd'hui à Podor malgré les vents contraires, parce que j'ai envoyé des gens du pays par

des chemins raccourcis prier le roi des Maures de m'envoyer des chevaux, et comme il attend de moi un beau présent, Sa Majesté sera à mes ordres. Tu voudrais peut-être savoir le présent que je lui porte? Un manteau d'écarlate galonné d'or, dix pièces de guinée bleue, un fusil fin à deux coups, une belle paire de pistolets; vingt gros grains d'ambre, une belle filière de corail, avec des miroirs, des ciseaux, des peignes, etc., etc., pour la reine. Les seigneurs et toutes les dames de sa cour auront des présents proportionnés à leur dignité, et me rendront des poux en reconnaissance. Adieu. Je vois une troupe de Maures sur la rive avec des chevaux de main; je vais descendre à terre et monter à cheval pour entrer triomphalement dans ma citadelle; mais les vains honneurs qui me sont préparés ne m'enflent point assez pour que j'oublie que tu es ma femme, et qu'il ne faut pas te quitter, même par écrit, sans te baiser de toutes mes forces.

Ce 15.

Oh! mon enfant, le vilain lieu et les vilaines gens! Ce pauvre Sénégal, dont je t'ai fait de si tristes peintures, est un Louvre, un Élysée en comparaison. Je suis accablé d'affaires et de chaleur; je n'ai que le temps de t'embrasser. Je me sens plus faible et plus lourd que je ne l'ai encore été, et j'ai même ordonné, si cela durait, que mon bâtiment fût prêt à partir demain matin, parce que je ne veux mourir qu'entre tes bras.

Ce 16.

Je m'empresse de t'apprendre que je me porte mieux; mais tu ne te feras jamais d'idée de la chaleur de cet endroit-ci. Il passe à la vérité pour le poêle de l'Afrique; mais il passe encore tout ce qu'on en dit. Le thermomètre en dit plus que personne; car je l'ai pendu vers une heure et demie à la muraille, en dehors, au soleil, et l'esprit-de-vin a touché l'extrémité du tube, en sorte qu'on a été obligé de dépendre le thermomètre et de le rentrer, de peur qu'il ne cassât, d'autant plus qu'il était si brûlant que mes gants en ont été marqués. Je ne t'ai pas dépeint le maudit fort où je suis. C'est une cour carrée entourée de quatre mauvais bâtiments à rez-de-chaussée, sans plancher, sans plafonds, couverts de planches mal jointes, et dans chaque coin des espèces de tourelles, dans l'une desquelles demeure le commandant. La garnison, composée de vingt soldats agonisants, demeure dans une espèce d'écurie, à côté de la porte; le reste est destiné pour des magasins où il n'y a presque rien, et où tout se gâte en peu de temps par l'excès de la chaleur. En sorte qu'après y avoir encore réfléchi, et après m'être assuré de l'inutilité parfaite de ce poste-là, je pourrais bien, d'ici à mon départ, le faire raser. Adieu, mon enfant. Voilà encore la chaleur qui me travaille, et je compte me mettre demain en marche pour me rapprocher de toi.

Ce 17.

Je ne t'ai point encore fait la peinture d'un roi maure, et sûrement sans cela tu ne pourrais pas t'en faire une idée. Celui avec qui je viens de passer deux jours est un homme fort puissant, mais fort doux et en même temps fort dévot. Il n'aime que les femmes et les prêtres, et passe sa vie le plus qu'il peut à Podor, pour être loin de son camp, loin de ses ennemis, sous la protection de notre canon, à portée de piquer l'assiette de nos pauvres officiers, et de faire demande sur demande au gouverneur et aux marchands. Il habite une mauvaise chambre du fort avec une femme en titre et trois ou quatre dames d'honneur qui en manquent de temps en temps, livré aux conseils de ses marabouts, qui lui laissent faire toutes ses sottises et toutes ses fredaines pourvu qu'il porte une centaine de leurs petits scapulaires qu'ils appellent grigris, et qu'il leur paye bien cher, et qu'il fasse par jour environ huit à dix prières ridicules sur une peau de mouton qu'on étend à ses pieds. Il se lève debout sur cette peau; il étend les bras; il s'abaisse, met la tête à terre et le derrière en l'air, marmottant des passages de l'Alcoran qu'il n'entend pas plus qu'il n'entendrait le bréviaire de Paris. C'est là ce qu'on appelle faire l'isalem. Le reste du temps il converse (cela s'appelle palabrer) sur les intérêts de sa prétendue couronne; et le résultat de tous ses palabres est de demander des présents et des secours, qu'on ne lui donne que le moins qu'on peut; d'emprunter au tiers et au quart des étoffes, des fusils et d'autres marchandises, sous le prétexte d'une guerre à soutenir, mais qu'il donne par fai-

blesse à tout ce qui l'entoure, et surtout aux femmes qui le sucent, aux prêtres qui le rongent, et à ses guerriers qui le menacent. Sa figure est assez belle ; il ressemble à une sainte face dont la couleur aurait beaucoup poussé au noir. Il est plutôt drapé qu'habillé d'une manière très-pittoresque, presque toujours en blanc, comme beaucoup de personnages de l'Ancien Testament dans l'école d'Italie. Du reste, il a absolument la dégaine d'un roi fainéant, et qui plus est, d'un roi mendiant. En voilà assez sur le compte d'Ahmet-Mochtar. Je ne veux pas qu'il t'ennuie autant qu'il m'a ennuyé, et je te quitte après t'avoir rendu le petit hommage conjugal que tu mérites à tant de titres.

Ce 18.

Nous sommes, depuis hier, en marche pour retourner, et tu n'imagineras jamais ce que c'est que l'ennui d'avoir quatre-vingts lieues à faire pour aller chercher de tes lettres, avec les vents contraires et un équipage paresseux. Je ne suis encore qu'à sept lieues de Podor, et sans espérance d'avancer, à moins que les vents ne changent. Ils ont fait, comme bien d'autres, tout le contraire de ce qu'on leur demandait. La chaleur est excessive, et mon impatience lui donne encore de nouvelles forces contre moi. C'est l'effet du feu central combiné avec la chaleur du soleil. Adieu, mon enfant. Si je suis encore plus maussade aujourd'hui qu'à mon ordinaire, il faut t'en prendre à toi. Car, si je n'espérais pas trouver de tes nouvelles au Sénégal, je ne serais pas si furieux de n'y être point encore.

Ce 19.

Le vent ne vaut pas mieux. Nous employons tous les moyens, comme la remorque, la cordelle, les bordées, et nous n'avançons point. On me fait seulement espérer un changement pour ce soir ou demain ; en attendant, je passe les nuits sur mon pont à invectiver mes nègres, qui, par bonheur, n'en entendent pas un mot, et à gouverner moi-même mon bateau, pour me former à la science maritime. Je suis pour cela à la meilleure de toutes les écoles : celle de l'adversité ; et je commence effectivement à nommer, à concevoir, à commander les manœuvres, comme si tu m'avais communiqué toutes les connaissances de ton premier mari. Adieu, ma fille ; je suis échauffé, agité, enragé, et j'ai besoin de me coucher pour avoir la force de passer la nuit hors de ma chambre.

Ce 20.

Enfin la direction du vent et la nôtre sont un peu changées, en sorte qu'il est possible que nous arrivions ce soir. Mais je me contenterais d'arriver demain au matin, parce qu'en arrivant la nuit je n'aurais pas le temps de te lire, au lieu que demain je te consacrerai toute ma matinée. Mais je parle de lettres comme si j'étais sûr d'en trouver, comme si les vents et les flots, mes ennemis, avaient fait trêve à leur haine pour me procurer ce que je désire. Adieu. Je t'apporte des calebasses, des singes, des perruches ; peut-être que tu ne verras rien de tout cela ;

mais j'espère que, pourvu que tu voies ton bon mari, tu seras contente.

Ce 21.

Je ne suis arrivé que ce matin, chère enfant, et je n'ai rien eu de plus pressé que de me faire apporter mes lettres. J'en avais quelques-unes, mais point des tiennes. Comment fais-tu pour être si peu au courant des vaisseaux qui viennent toucher à nos déserts? Puisque tu connais ce M. Bonhomme, il peut t'instruire là-dessus; d'ailleurs ma sœur peut aussi te donner des renseignements. Enfin, le duc de Castries, qui a nécessairement des relations dans tous les ports de France, et qui t'a demandé tes commissions avec tant d'instance, pourquoi ne t'en sers-tu pas? Mais je n'aime point à te gronder, j'aime à t'aimer et je t'aime malgré ta négligence. Je sais que tu te portes bien, que ma sœur, comme je le lui avais prédit, est folle de toi à n'en plus revenir; que tu es fort bien avec madame de Grewill. C'est à mon avis la seconde femme de l'Angleterre; et c'est beaucoup, pour quelque femme et même pour quelque homme que ce soit, de n'avoir personne entre soi et madame de Buller. On approche d'elle comme les poëtes approchent d'Homère.

Son plus proche *voisin en est encore bien loin*. Il y a ailleurs qu'en Angleterre une créature ou une divinité, à part de tout ce qui est sur la terre et même au ciel, qui n'a rien de commun avec rien autre chose, et qui est et sera toujours une exception à tout. Mais je ne parle pas de la joie avec laquelle on m'a revu ici. Depuis mon

départ, chaque jour avait été marqué par un nouveau malheur. Cinq ou six naufrages, des querelles, des vols, des désertions, des pillages. Je vais porter à tout cela les remèdes qu'une faible créature humaine peut trouver dans sa tête, contre tout ce que le climat, les éléments, la barbarie et la malice peuvent causer de maux Adieu.

Ce 22.

Les prisons sont pleines des principaux habitants de l'île, qui ont couru en force sur les vaisseaux naufragés pour piller les marchandises; je vais avoir des affaires contentieuses par-dessus la tête, et j'en suis plus effrayé que ceux mêmes qu'elles regardent; mais j'espère trouver quelques moyens de tout apaiser. En attendant, il faut que je m'occupe des préparatifs d'une entrevue avec le plus puissant monarque de l'Afrique, qu'on dit fort difficile à satisfaire. Nous nous rencontrerons à deux lieues et demie d'ici, sur ses frontières, parce qu'il ne peut pas sortir de ses États sous peine d'être déposé. J'aurai avec moi cinquante hommes à pied; il en aura avec lui quinze cents à cheval; ainsi tu imagines bien que je ne lui chercherai point querelle mal à propos. Je lui donnerai un grand dîner, où l'on me conseille de ne point porter de vaisselle, ni même de couverts d'argent; mais comme je n'aime point les précautions timides, je paraîtrai dans tout mon petit éclat, quitte à tout défendre ou à tout perdre, s'il y a du tumulte. Adieu, mon enfant; j'ai plus d'affaires que je n'en finirai; mais encore faut-il les commencer, et je te baise avant de me mettre à l'ouvrage, comme les

poltrons boivent un verre d'eau-de-vie avant que d'aller se battre.

Ce 23.

Tu n'imagines pas, cher amour, la combustion et le tumulte qui règnent dans tes pauvres États; car enfin, mon royaume est le tien, quoique tu ne daignes pas l'honorer de ta présence. Je n'entends que plaintes, dépositions, accusations, confrontations, procès-verbaux, etc. Notre petite île, la plus isolée de toutes les îles, est devenue l'antre de la chicane. Tu me connais assez pour te représenter la mine que je fais pendant des interrogatoires de quatre ou cinq heures d'horloge. La tête me tourne et me fend. J'ai cependant eu aujourd'hui une consolation, c'est de voir arriver à bon port un superbe cheval arabe que mon pauvre diable de roi maure m'a donné, et qui méritera, je crois, d'être présenté au Roi. Il est très-maigre à cette heure; mais il n'y a jamais eu un cheval mieux fait, plus distingué par sa tournure et ses allures; l'encolure très-haute, la tête fort petite et les oreilles pas plus grandes que le pouce. Il est de grande taille, le corps d'un blanc satiné et les crins noirs. C'est jusqu'à présent le seul beau cheval que j'aie vu en Afrique. J'ai aussi une perruche qui pourra bien être offerte à la Reine. Elle dit quelques petites bêtises; mais qui est-ce qui n'en dit pas? Elle parle la langue des noirs et celle des blancs avec une égale facilité. Elle dira : *Où est la Reine? Je veux la voir. La voilà. Ah! qu'elle est belle! Je veux la voir, toujours, toujours.* Elle entre-mêlera cela de : *Marguerite, à la cave!*

Vite, vite! As-tu déjeuné, Catau? Et de quoi? Du rôt de mouton. Et pourquoi? Pour la petite Catau mignon, et, comme dit Rabelais, autres menus propos. Mais qu'il est sot à moi de te parler toujours de bêtes et de me laisser à peine assez de place pour t'embrasser! Adieu, chère femme.

Ce 24, dans la nuit.

Eh bien, mon cœur, tout s'est passé à ravir. J'ai eu mon gros monarque noir; je lui ai donné à dîner, ainsi qu'à tous les seigneurs de sa cour; je lui ai fait des présents; j'ai passé avec lui le premier traité qu'il ait jamais signé. Il a été confondu de l'ordre, de la magnificence, de la politesse et de la noblesse des Français. Il faut te dire qu'il n'avait jusqu'à présent été content que de M. de Lauzun, qu'il n'avait pas voulu voir M. de Ceryes, qu'il avait refusé le présent de M. du Montet, comme trop mesquin, et qu'il s'était refusé aux invitations de M. de Répentigny. Il a dit mille fois qu'il n'avait jamais vu un blanc comme moi; que je serais toute sa vie son meilleur ami; qu'il me donnait toute liberté et même toute autorité dans ses États; qu'il me regarderait toujours comme son propre fils. C'est moins à moi qu'à tout le monde qu'il a tenu ce discours-là. Il a fait observer un ordre parfait à sa nombreuse suite. Il n'y a pas eu une cuillère à café perdue. Il m'a présenté à tour de rôle ses parents, ses ministres, ses favoris que j'ai admis dans l'enceinte. Je leur ai donné à dîner et fait des présents. J'ai fait faire des distributions à son armée, avec l'air de tout jeter par les fenêtres, et toujours cependant avec la plus grande

économie. M. Marcel ne manquera pas de faire le détail de la journée pour l'envoyer à ma sœur, qui te le montrera. Pour moi, je meurs de fatigue, de sommeil et même de froid, et si tu ne le trouves pas aussi mauvais qu'à Courtrai, j'irai me coucher. Adieu, la plus aimable, la plus aimée, la plus désirée de toutes les créatures de Dieu. Adieu, la plus chère et la plus tendre des femmes. Adieu.

Ce 25.

Je me porte bien, bonne enfant, mais c'est tout ce que je puis faire; car je suis encore si fatigué et si étourdi de ma fête africaine, que je ne sais pas quand je retrouverai l'usage de mon corps et de mon esprit. Il me semble cependant que si tu étais là, ce serait bientôt fait. En attendant, je te baise bien tendrement, bien maritalement, et je vais me recoucher jusqu'à dîner, pour après cela suivre notre maudit procès. Adieu.

Ce 26.

Cela va mieux; j'ai eu un peu de dérangement d'estomac; mais j'en serai quitte cependant et sans prendre de drogues, car tu sais que ton mari aime mieux les maux que les remèdes. Je suis assez content de moi au milieu de tout ce chaos-ci. J'ai pour principe qu'un homme seul fait peu de choses, qu'il faut être aidé, et que pour être bien aidé, il faut se concilier les gens qu'on emploie, parce que l'autorité sans la persuasion est une machine sans huile. Je pense encore que ces gens qu'on emploie, il faut aussi

les concilier entre eux, et c'est ici surtout le point difficile; mais il me semble que j'y suis presque parvenu, et que, dans quelque temps, toute cette colonie-ci changera de face. C'est un bien que je me flatte d'avoir opéré, et un bien d'autant plus réel qu'il porte sa récompense avec lui; car la société en devient plus douce et l'esprit en est plus tranquille, au milieu même des plus grands embarras. Tu peux lire cet article-là à ma sœur, qui craint qu'on me rende malheureux, et tu peux te dire à toi : Il ne manque à mon mari que sa femme; mais il viendra bientôt la revoir; alors il ne lui manquera plus rien. Adieu.

Ce 27.

Je suis tourmenté d'inquiétudes et de scrupules, ma chère enfant; l'affaire de ce pillage commis par les habitants s'aggrave tous les jours, et si je laisse aller les choses selon le cours tracé par l'ordonnance, il faut que tout soit porté au tribunal de l'amirauté, qui, après des frais énormes et de longues perquisitions, finira par des cruautés atroces. Si je soustrais l'affaire au tribunal et que j'en fasse, comme c'est mon projet, une affaire de police, je risque d'être fort blâmé, et d'être moi-même pris à partie par cette maudite amirauté. Cependant, comme j'espère dans tous les cas me bien défendre, je prendrai le dernier parti, et je sauverai encore la vie à quelques hommes, à mes risques et périls, comme cela m'est déjà arrivé deux fois depuis que je suis au monde. En attendant, je me sens un abattement et une tristesse mortels, que je regarde comme l'avant-coureur d'une terrible colique d'estomac.

Cependant, je dîne peu et je ne soupe pas; mais la sagesse n'est pas toujours récompensée. Au moins, si tu étais à mes côtés, mon estomac souffrirait peut-être, mais mon cœur serait content.

Ce 28.

J'avais bien raison, ma fille. J'ai souffert, je souffre et je souifrirai encore comme un malheureux, car je ne prévois pas quand cela finira. Je crains même qu'il ne se mêle un peu de vert-de-gris à mes maux ordinaires; car j'ai des déchirements d'entrailles auxquels je ne suis point habitué. Je vais boire par précaution beaucoup de lait, et s'il ne me fait pas de bien, j'aurai recours à la thériaque que tu m'as donnée. Adieu, ma fille; j'espère n'être pas toujours aussi triste et aussi souffrant; c'est au point que pour la première fois, je suis presque bien aise d'être loin de toi, à cause de la peine que je te ferais si tu me voyais.

Ce 29.

Le lait m'a fait beaucoup de bien, ma chère enfant, ce qui me prouve que mes inquiétudes étaient fondées. Il ne me reste plus que du malaise et de la faiblesse, suites naturelles d'un jour et de deux nuits passés sans boire ni manger. J'avais trouvé un expédient pour tirer mes accusés de prison; mais ils ont parmi eux un vilain petit commis de marchand, qui les anime et les révolte même contre la grâce que je veux leur faire. Plus je vis avec les hommes, plus je vois qu'on ne peut leur faire de bien que

malgré eux. Mais mon petit coquin aura beau faire, il finira, j'espère, par être puni tout seul, et tous les autres ont commencé et achèveront de restituer en secret ce qu'ils ont pillé publiquement, en sorte qu'au lieu d'une exécution atroce qui n'aurait rien produit, on obtiendra une réparation complète, ce qui vaut mieux pour tout le monde. Adieu, mon enfant; j'ai des affaires par-dessus les yeux, parce qu'il faut payer les arrérages de mon absence et ceux de ma maladie. Adieu; je ne peux pas te dire que mon amour soit revenu avec mes forces, parce qu'il ne s'en était point allé avec elles, et que je ne sais pas même s'il s'en irait avec ma vie.

Ce 30.

Enfin, j'espère que c'est aujourd'hui que mes prisonniers seront délivrés. Cela tombe précisément le jour d'une fête que je devais donner à toutes les grandes dames de l'île, que nous appelons Signores, pour leurs œufs de Pâques. Tu imagines combien le festin et le bal auraient été tristes si les maris, les amants, les frères, les cousins de toutes ces dames, au lieu de pouvoir danser avec elles, étaient restés pendant ce temps-là dans l'attente d'être vendus pour l'Amérique; car c'est la punition capitale de ce pays-ci, et sans contredit c'est le mieux de tout, parce qu'elle est aussi redoutée que la mort, et qu'au lieu d'être comme la mort une perte de plus pour la société, elle devient un profit, et par conséquent une indemnité publique. Tu vois que je fais un peu de tout, des voyages, des traités, des fêtes, des procès, des règlements..... et par

conséquent, que M. de Trita commence à avoir raison; j'espère qu'il l'aura de point en point, et que M. et madame de Boufflers iront lui faire leurs remerciements. Adieu, ma femme; je me sens l'espérance de te revoir bientôt; cependant, il faut auparavant que je parte après-demain pour Gorée. J'irai par mer; je reviendrai par terre. Mais je me suis donné des matelots blancs échappés des derniers naufrages, en sorte que j'espère que ma navigation sera plus sûre et mieux conduite sur la mer que sur le fleuve. A mon retour ici, j'attendrai celui du *Rossignol*, à qui je donnerai un mois ou deux de vivres, et je m'embarquerai pour une nouvelle reconnaissance des côtes de Portendik et de l'île d'Arguin, et de là, sans revenir ici, je mettrai à la voile pour t'aller retrouver. Adieu, amour; adieu, ange; adieu, tout ce que le ciel et la terre ont fait entre eux de plus charmant.

Ce 1er mai.

Je ne puis que t'embrasser à la dérobée, ma jolie enfant, tant j'ai d'affaires. Tu sais que je les remets toujours au dernier moment; et voilà un bâtiment marchand prêt à partir pour Saint-Domingue, à qui j'ai beaucoup de paquets à donner, dont aucun n'est encore commencé. Si tu pouvais me guérir de ce vilain défaut-là, pour tout le reste, comme tu m'en as guéri pour toi, je finirais par valoir quelque chose; mais il est écrit quelque part que je ne serai jamais bon que pour t'aimer. Adieu; je pars demain matin pour Gorée, où je trouverai peut-être encore quelque occasion pour t'embrasser de loin avant le moment désiré.

Ce 2 mai.

Je vois toujours partir les paquets que je t'adresse avec regret, ou du moins avec jalousie, chère et jolie femme. Je voudrais être le facteur de toutes mes lettres; mais peut-être au moins le serai-je de celle-ci; car après mon voyage de Gorée, d'où je serai de retour le 17 de mai, après ma revue que je passerai le 18 ou le 19, j'attendrai le retour du *Rossignol,* et je m'en servirai pour une ou deux reconnaissances assez courtes, et qui me portent sur ma route pour revoler à toi. Ce sera précisément la saison où les vents changent et cessent d'être contraires. Ainsi, j'espère une traversée au moins aussi heureuse que la première; espère-la de ton côté, ma chère femme, pour être heureuse au moins en espérance; car sans espérance, la vie, et surtout celle des absents qui s'aiment, serait une mort. Adieu.

Ce 3.

Je vais partir, ma fille; mon bateau est prêt; les vents paraissent bons; la mer n'est pas fort agitée, et j'espère passer heureusement la barre; mais, par précaution, je t'embrasse auparavant, parce que souvent on ne peut pas s'embrasser après.

Ce 4.

La barre a été plus difficile à passer que je ne croyais, parce que le vent a changé pendant mon passage et m'a forcé à courir plus de vingt bordées dans la partie la plus dangereuse, qui n'est pas plus large que la Seine; enfin, elle est passée, et tu ne peux pas encore te remarier. J'ai eu par-dessus le marché, cette nuit, un grand coup de vent qui a tenu mon pauvre petit navire à moitié sous l'eau. Mais, comme tu vois, nous sommes revenus dessus, car peu de lettres ont été datées du fond de la mer. J'ai été toute la journée malade comme un pauvre chien; j'en suis quitte à cette heure. Depuis que j'ai doublé le cap Vert, je vois Gorée; mais les vents et les courants sont très-forts et très-contraires, et je ne pourrai y aborder que ce soir; au reste, comme suivant mes calculs tu ne dois pas être sur le rivage à m'attendre, je suis un peu moins impatient.

Ce 5.

Je suis arrivé à bon port, ma chère enfant, et je trouve ici un séjour délicieux en comparaison du triste Sénégal. Il y a une montagne, une fontaine, des arbres verts, un air pur; tout m'y plaît, jusqu'aux pierres; car je n'en avais pas vu une seule depuis Ténériffe. Tu imagines bien qu'un gouverneur qui arrive a beaucoup d'affaires, et tu ne trouveras point mauvais que je te quitte pour recevoir

les compliments des belles insulaires qui m'attendent dans la chambre voisine. Adieu, ma bonne femme; ne te lasse point de m'aimer.

Ce 6.

Si j'avais de sublimes talents pour le paysage, je t'enverrais une petite vue de Gorée. Imagine-toi un des rochers d'où l'on tire des pierres à Spa, placé sur une surface plane, et (qui) figure comme un jambon. Au-dessus du rocher est un petit fort; au bas est une petite ville; de droite et de gauche sont des batteries aux trois quarts démolies. Les jardins sont bien entourés et bien cultivés; les maisons ne sont point mal bâties, toutes en pierres, et la plupart ont des toits en paille, en attendant qu'on ait des planches et de la chaux pour les mettre à l'italienne. C'est à quoi chacun travaille; mais tout se fait lentement, parce qu'on ne peut avoir de la chaux qu'à cinq lieues d'ici, et qu'il faut l'apporter en pirogue. Enfin, j'ai le plaisir de voir pour la première fois, depuis que je suis en Afrique, quelque chose qui tend à sa perfection au lieu de s'en éloigner. C'est tout ce qu'on peut demander aux choses de ce monde. Je compte rester ici trois ou quatre jours, et de là j'irai chercher mes chevaux et mes chameaux, qui m'attendent à la grande terre pour me rapporter au Sénégal. Adieu, mon enfant; j'ai plus d'affaires que ma pauvre petite islette n'en peut contenir, et je n'ai ici que moi pour écrivain. Adieu; je te baise et te rebaise avec un avant-goût très-marqué du plaisir que j'aurai à te baiser et à te rebaiser à mon retour.

Ce 7.

Je continue de me trouver fort bien ici. Je serai venu y prendre l'air, comme on va à Spa y prendre les eaux. Je me sens une force et une activité que je ne connaissais plus, et sans mes coliques d'estomac qui me font souffrir depuis deux jours, il ne me manquerait que toi, c'est-à-dire tout.

Ce 8.

Tu n'imagines pas, mon enfant, la quantité d'affaires que je trouve ici. J'étais venu y chercher quelques moments de loisir et de délassement; au lieu de cela, je suis obligé d'écouter et de discuter mille plaintes, mille réclamations, et, par malheur, toutes plus justes les unes que les autres; ce qui prouve que tous mes prédécesseurs, depuis le premier jusqu'au dernier, ont toujours regardé la colonie comme une maison écroulée d'où chacun cherche à emporter quelque chose, au lieu de travailler à la raccommoder. Grâce au ciel et à toi, dont j'ai épousé tous les principes en t'épousant, je suis venu ici avec d'autres projets, et je crois aussi que j'en sortirai avec une autre réputation. J'aime à me vanter, parce que c'est te vanter aussi; nous pensons de même; nous sentons de même, et, au visage près et à quelques autres petites différences près, où je gagne plutôt que d'y perdre, nous sommes de même, ou pour mieux dire nous ne sommes qu'un.

Ce 9.

Oh! mon enfant! que n'étais-tu avec moi toute la journée! Comme tu aurais joui dans une promenade que je viens de faire à la grande terre! Une fraîcheur délicieuse, des prés verts, des eaux limpides, des fleurs de mille couleurs, des arbres de mille formes, des oiseaux de mille espèces. Après les tristes sables du Sénégal, quel plaisir de retrouver une véritable campagne, et surtout de penser que, moyennant un petit traité et un présent médiocre, je ferai pour le Roi, et peut-être même pour moi, l'acquisition d'une province superbe, cent fois plus que suffisante pour fournir aux besoins de tous les Français employés dans cette partie-ci. Je vois ce que j'avais prévu, avant mon départ de France, que c'est à Gorée que je transporterai ma demeure afin d'être plus en mesure de recevoir les ordres de la cour et surtout les tiens, aussitôt qu'ils seront arrivés, afin de pouvoir garder de plus gros bâtiments et en plus grand nombre, afin d'attirer des familles françaises et acadiennes dans un pays sain et fertile, et de jeter les fondements du plus grand établissement qui aura jamais été fait hors de la France. Plus de danger pour la navigation, plus de risque de famine, plus d'inquiétude sur le climat, enfin les choses sont telles que je te ramènerais ici sans la moindre crainte. C'est tout dire, car je n'ai d'autre délicatesse que toi. Nous sommes l'un à l'autre dans le même rapport que la pellicule de l'œil et le durillon du talon; mais tous font partie du même corps. Adieu, femme la plus aimable des femmes!

Ce 10.

Je donne aujourd'hui un grand bal à toutes les dames de Gorée ; car ce n'est point assez de m'occuper de leurs intérêts ; il faut encore songer à leurs plaisirs, c'est-à-dire y songer comme on y songe à quarante-huit ans tout prêts à sonner ; songe donc que voilà ton premier mari presque ressuscité ; mais je vois des gens de soixante-huit ans si aimés, que cela me donne encore de la confiance pour quelques années. D'ailleurs, il faut vfeillir sous peine de la vie ; c'est un arrêt du ciel ; et le moindre des maux c'est la vieillesse, pour qui sait la porter avec courage et avec dignité. Mais, à qui est-ce que je parle sur ce chapitre-là ? Si ce n'était qu'à Cicéron, j'aurais tort ; à plus forte raison faut-il me taire devant toi qui as encore mieux dit que lui sur le même sujet. Adieu, ma femme ; ton vieux mari t'embrasse et rajeunit.

Ce 11.

Je me suis couché fort tard, et je me sens fatigué de la danse de tout le monde, comme un pauvre habitant de Bicêtre qui maigrissait à chaque mariage parce qu'il se croyait chargé de toutes les cérémonies ultérieures. Je voudrais partir demain, mais il faut des arrangements si compliqués et si difficiles que ce ne sera qu'après-demain. Imagine qu'il faut aller par mer chercher mes chameaux d'un côté, mes chevaux de l'autre, qu'il faut mesurer, peser, arranger mes paquets, et que tout cela doit être

fait par des nègres qui sont l'indolence et l'insouciance personnifiées; mais grâce au bon air, grâce à la bonne eau, grâce à l'excellente société d'un ancien camarade du régiment de Chartres, que j'établis ici pour y commander, je ne me suis point ennuyé, et je ne m'ennuierai point, autant qu'il est possible de ne point s'ennuyer loin de tout ce qu'on aime. Adieu. J'ai un pressentiment que je te verrai bientôt, car je sens une légèreté, une force, un contentement secret qui ont toujours été pour moi d'un bon augure; et qu'est-ce qu'un bon augure peut m'annoncer, si ce n'est que je te verrai bientôt?

Ce 12.

Je suis occupé des préparatifs de mon départ, comme s'il était question de mettre deux armées en mouvement; car, d'une part, je renvoie mon petit bâtiment avec quelques soldats et un de mes aides de camp, et de l'autre, je pars demain par terre avec deux officiers, un valet de chambre, un cuisinier, un palefrenier, et sept à huit nègres. Il faut aller en pirogue chercher la grande terre, porter mes paquets, ma tente, mon lit, arranger tout cela sur ces vilains chameaux; en sorte que je ne conçois pas comment nous pourrons être demain en campagne. Tu as vu quelques petits échantillons de mon impatience, et tu crois peut-être que c'est ici la même chose, mais tu te trompes fort. Je ne suis pas ici aussi à mon aise que chez toi; je n'ai pas la même autorité sur les gens qui m'entourent que sur toi : ici je ne fais que représenter le Roi, et chez toi je le suis. Mon Dieu! quand reverrai-je mon joli royaume, ma jolie petite sujette? Loin de toi je suis dé-

trôné; mais cela ne durera pas longtemps, et le mois de septembre ne se passera pas sans que nous nous voyions. C'est pour nous que sont faits les beaux jours d'automne; ils commenceront dès l'automne prochain, et ils dureront tout l'automne de la vie, et comme l'automne aura conservé la chaleur de l'été, l'hiver conservera la douceur de l'automne, et j'aime à croire qu'après cet hiver-là, nous verrons naître un printemps perpétuel, où nous existerons l'un près de l'autre, l'un pour l'autre, l'un par l'autre, peut-être sous d'autres formes, mais qu'importe, pourvu que nous nous aimions; peut-être serons-nous des dieux; peut-être encore des hommes, peut-être des oiseaux; peut-être serai-je une plante, et toi ma fleur; je m'armerai d'épines pour te défendre, et je t'ombragerai de mes feuilles pour te conserver; enfin, sous quelque forme que tu sois, tu seras aimée.

Ce 13.

Je ne suis parti qu'à la nuit qui, par bonheur, est claire, plus fatigué de mon impatience que je ne le serai jamais d'aucun voyage. Tu le crois bien, et tu te ressouviens d'Aix-la-Chapelle. Je t'en demande encore pardon, chère femme, et je te baise de dessous ma petite tente.

Ce 14.

Je n'ai ni le temps, ni le moyen, ni la force de te parler de mon voyage. Je me contente de t'embrasser pour couper un jour et une nuit d'impatience, d'ennui et de peine, par un moment de plaisir.

Ce 15.

Nous marchons au bord de la mer, obligés de nous conformer aux marées, afin de profiter des laissés de basse mer, qui sont le seul terrain praticable à vingt lieues à la ronde, et pour cela il faut être exposé quatre heures à toute l'humidité de minuit, quatre heures à toute l'ardeur du midi; dans les intervalles, nous campons, nous attachons nos chevaux au piquet, nous allons couper du bois et de la paille; nous faisons la cuisine, nous dormons. Ma suite est augmentée d'une petite mulâtresse qui m'a pris pour son escorte, et qui marche avec cinq ou six esclaves. Ce qu'il y a de pire, c'est que par des bêtises inouïes de l'officier que j'avais chargé de tout, et qui trouvait toujours les chameaux trop chargés, nous manquons de pain, de vin, et même de viande, car tout ce que j'en ai apporté est déjà gâté. Le pain est suppléé par du couscous et du riz; le vin le serait par l'eau s'il y en avait de potable, et la viande l'est par la croûte de pâté. Voilà comme nous allons vivre pendant quatre jours; encore si tu étais de notre écot; mais souffrir à mille lieues de toi la faim, la soif et la chaleur, c'est vraiment être en enfer et pâtir de la peine du dam et de celle du sang. Adieu.

Ce 15.

Nous allons toujours entre les rugissements de la mer et ceux des lions, ne voyant que des flots innavigables d'un côté, et des sables impraticables de l'autre; eh bien,

si tu étais ici, peut-être malgré tout cela serions-nous heureux tous les deux.

Ce 16.

Malgré ma fatigue et celle de mes chevaux, et surtout la chaleur brûlante du midi, je me suis détourné d'une lieue et demie pour aller voir un petit village dans une position unique, et je n'ai point regret à ma peine. C'est un mélange pour ainsi dire industrieux de plaines, de collines, de vallons, de bosquets, de buissons, de prés, de champs, de palmiers, de cocotiers, de mille et mille arbres et arbustes de tous les genres, de toutes les tailles, de toutes les teintes, de toutes les formes, dont les uns se détachent sur l'horizon, les autres se confondent entre eux, et se mêlent dans le paysage. Il semble que tous les singes, tous les rats palmistes, toutes les perruches, tous les colibris s'y soient donné rendez-vous. Tout cela a l'air heureux des bienfaits que la nature prodigue à ce charmant endroit. Les petits sentiers qui mènent à la mer étaient couverts d'hommes et de femmes qui me portent du lait, des pistaches, du miel, des poules pintades, des ignames, des patates... A droite j'entendais le gazouillement de mille oiseaux; à gauche, les chants de jeunes filles qui travaillaient à leurs lougaus ou jardins. Partout des plantes qui vous étonnent par leur variété, partout des arbres dont l'ombre vous invite, partout des fleurs dont l'odeur vous embaume. Les gens du village, indépendamment de mes emplettes, m'ont fait toute sorte de présents, entre autres du vin de palme sortant de l'arbre, meilleur que le meilleur vin d'Arbois. Il est vrai qu'il n'est bon que le premier

jour. Il ressemble au plaisir, mais non pas au plaisir dont tu as la source et la recette. O mon joli palmier! quand irai-je boire de ton vin?

Ce 17.

Je suis enfin arrivé au Sénégal à bon port, ma très-chère enfant. Il ne me manque que beaucoup de choses qui m'ont été volées par mes noirs compagnons, et beaucoup de peau que la grande chaleur, de concert avec le grand trot, m'a enlevée. Je souffre beaucoup, mais je n'en sentirai bientôt plus rien, car on m'apporte de tes lettres. Enfin...

Ce 18.

O chère! ô bonne! ô tendre épouse! dans quel autre esprit, dans quel autre cœur pourrait-on trouver tout ce que tu m'écris de charmant? Ce ne sont point des mots comme dans tout ce qu'on lit : c'est la pensée, c'est le sentiment, c'est l'amour, c'est toi-même que je vois à chaque ligne. Mais, ma fille, par quelle fatalité faut-il qu'il se trouve une interruption du 1er au 13 de février; c'est sans doute pour qu'il n'y ait point de bonheur parfait. J'ai jugé que c'était un paquet resté par mégarde chez toi, et j'espère que tu m'en rendras bientôt compte à Paris, car ce serait détenir injustement mon bien, et le plus cher de tous les biens, après celui de t'avoir pour compagne. Je te remercie, je te bénis, je te baise mille milliers de fois, bel et bon ange, et je te laisse jusqu'à demain pour me mettre à la nage

dans un océan d'affaires. Mais elles ne m'effrayent pas, ni ne m'ennuient plus; tes lettres m'ont rendu le courage et la force, et malgré ton humeur de ma petite lettre de Ténériffe, c'est toi qui me fais renaître à la vie et au bonheur. Adieu. Je passe ma revue après-demain; ainsi tu imagines bien que mon bureau est couvert de comptes, de registres, d'états, de mémoires... Quelle différence de ces papiers-là à ceux qui sont barbouillés de ta divine main! Adieu.

Ce 19.

J'en reviens toujours à ce paquet resté en arrière; je ne cesse de fouiller toutes mes poches et toute la maison de ce pauvre Blanchot chez qui tes lettres m'attendaient; nous ne retrouvons rien. Ce n'est point le cas de rendre le porteur responsable; ce serait encore pis que le vainqueur de Corinthe qui avait fait charger tous les chefs-d'œuvre de Phidias et d'Apelles sur ses vaisseaux, et qui disait aux matelots que, si on lui égarait quelque chose, on lui rendrait du neuf. Tout ce que tu m'écris est peint, gravé, sculpté et même vivant dans ma tête. J'y vois entre autres le combat des deux écoliers de la divine Aspasie, et, comme à l'ordinaire, c'est celui qui a raison à qui le hasard donne tort. J'y vois aussi Aristarque, vicomte de ***, réveillant avec éclat des principes austères depuis longtemps endormis dans son auguste maison, et préférant l'emploi de juge du camp à celui de juge de paix. Tu dessines tout avec un crayon qui ne s'égare jamais. Tu peins tout avec des couleurs qui brillent toujours. Tu es tout

autre chose que ma femme, et cependant tu es la mienne, et tu aimes ton pauvre mari comme s'il te valait. Tu te trompes, ma chère enfant, mais ne cherche point à te détromper : il faut aimer pour être heureux ; aussi, aime-moi.

Ce 20.

Tu imagines bien qu'un jour de revue ne doit pas être d'un grand rapport pour notre correspondance. Entouré d'Africains et de soldats, étourdi de demandes, de plaintes, de mémoires, il me reste à peine un instant pour le premier, le plus saint, le plus doux de tous les devoirs, celui de baiser ma femme.

Ce 21.

Tes lettres me restent dans la tête et dans le cœur. Elles sont pour mon imagination ce qu'une collection de charmants tableaux serait pour quatre murs délabrés et dégarnis, et pour mon sentiment intérieur, elles me font l'effet des gouttes d'Hoffmann quand on est prêt à se trouver mal. Elles me raniment; elles me confortent; mais elles me laissent toujours une inquiétude, c'est que tu ne voies à la fin que la partie n'est pas plus égale entre nous pour l'esprit que pour l'âge et la figure, et qu'à la longue tu ne te lasses d'avoir tous les avantages. Dis bien à ma chère Auguste que j'ai ressenti, hélas ! bien longtemps après elle, toutes ses inquiétudes pour son fils, et que je te charge d'embrasser la mère et l'enfant de ma part. Dis aussi mille et mille choses à tes deux anges. Cette charmante enfant

passant doucement son bras autour de sa mère défaillante pour la soutenir, m'a tiré les larmes des yeux. Je vois que tu gagnes une amie, et de ces amies que chaque jour rend plus tendres et plus nécessaires. Dis-lui bien quelle joie j'aurai de la revoir, et combien je voudrais me trouver à ce mariage, le bonheur de sa mère et le sien. Mais j'ai bien peur que mon séjour en France ne soit pas assez long pour cela, et que les principes plus que romains du beau-père ne se prêtent point à mes désirs. Enfin, pourvu que je te voie en train d'être heureuse, je serai content, car voilà la vie : on marche au bonheur, mais on n'y arrive point.

Ce 22.

Je vais encore confier mes doux souvenirs à un capitaine marchand prêt à mettre à la voile pour Saint-Domingue. J'espère que l'année prochaine j'obtiendrai une communication plus directe, et qu'il n'y aura jamais plus de deux mois de la lettre à la réponse ; et puis j'espère que tôt ou tard la communication sera si directe, si facile, si rapprochée, que l'écriture deviendra à jamais inutile entre nous. Adieu, tout ce que j'aime, adieu; tout le monde me dit que je serai à Paris avant mes lettres; mais, comme je connais les lenteurs qui se glissent partout, et surtout dans les choses les plus désirees, je ne l'espère point. Il faut que le *Rossignol* revienne de sa mission, ce qui pourra tarder; s'il a des malades, il faudra qu'ils se rétablissent. Il faudra radouber, prendre des vivres, faire de l'eau, passer la barre. Tout cela prend du temps et donne une terrible prise au hasard, et tu dois savoir que la montre du hasard est bien plus sujette à retarder qu'à avancer. Mais enfin,

je te reverrai, et alors nous ne nous souviendrons des ennuis passés que pour mieux sentir notre bonheur. Adieu donc, la meilleure, la plus jolie, la plus aimée des femmes.

Ce 23.

Je comptais que le navire allait mettre à la voile; mais la partie est remise à demain; ainsi, j'ai le temps de baiser ma femme, et je la baise et je la rebaise de tout mon cœur.

Ce 24.

Nouveau délai. J'en suis effrayé en pensant que pareille chose m'arrivera au moment de partir pour t'aller rejoindre. Je conviens même dès à présent, où j'ai encore tout mon sang-froid, que je ne me sens pas la force de supporter, dans cet instant-là, le moindre obstacle, ni le moindre retard, et j'ai peur que ton pauvre mari n'éclate comme un pistolet d'air inflammable. Enfin, je rassemblerai le peu qui me reste de courage et de philosophie pour n'être pas mort d'impatience avant de t'avoir revue. Adieu, ma bonne enfant; adieu, ma bonne femme; tâche que je te retrouve si bien la même que je ne regarde mon absence que comme un mauvais rêve. Adieu; mille tendresses à ma bonne Auguste.

Ce 25.

Pour le coup, voilà le capitaine qui vient prendre les paquets; je ne lui demande que le temps de t'embrasser.

Ce 25.

Il semble que ton petit esprit prophétique ait pris au juste la mesure du papier que je pourrais barbouiller en ton honneur en Afrique, car je vois la fin de mes cahiers qui approche avec celle de mon exil. Je suis dans ce moment au milieu d'un chaos de petites affaires qui, par bonheur ou par malheur, n'ont rien de fort intéressant, mais qu'il faut finir avant de m'éloigner. J'attends de jour en jour le *Rossignol,* et, dès qu'il sera venu, je mettrai à la voile pour aller donner une petite correction fraternelle à deux bâtiments anglais qui ont eu de mauvais procédés avec nos marchands à cinquante lieues d'ici, dans une escale appelée Portendik. De là, j'irai reconnaître l'île d'Arguin, où il faudra descendre avec précaution et bien escorté, à cause de la perfidie des Maures; et enfin je me mettrai de là en route pour la France où j'ai une femme sans laquelle je ne puis pas être heureux. Je ne sens qu'une joie vague et confuse en pensant à notre entrevue; je cherche à me la représenter; mais je pense en même temps que tout ce que je me figure est au-dessous de ce qui sera, et que je n'ai pas assez d'esprit pour me peindre à moi-même combien je t'aime.

Ce 26.

Tout continue à être bien tranquille; on m'assure que jamais il n'a régné autant de calme dans ce pays On n'y fait, à la vérité, pas grand'chose. Tous les projets sont

avortés, à cause du long séjour et des tracasseries sourdes de M. de Répentigny, auxquelles je m'attendais avant de partir. Les travaux vont être suspendus à cause de l'approche de la mauvaise saison. La prospérité de la colonie est, comme celle de tant d'autres, remise à l'année prochaine. Mon bonheur n'est pas de même, car je te verrai peut-être au commencement d'août. En attendant, j'embrasse intérieurement cette charmante petite figure toujours présente à mon esprit, et je ne la quitterai que quand je verrai de mes deux yeux quelque chose qui lui ressemble.

Ce 27.

Enfin, ma fille, je reçois en ce moment des nouvelles du *Rossignol,* avec un détail très-bien fait du voyage de M. de Golbery. Il est bien malheureux de porter au dedans de lui une espèce de levain qui le tient toujours en fermentation et qui gâte tout son mérite; j'apprends sans aucun étonnement que, pendant ses deux mois de croisière, il a été brouillé avec tout le vaisseau; ce qui doit avoir beaucoup contribué au mortel ennui de sa commission. Ils sont actuellement à Gorée. Je les attends de jour en jour. Je leur fais préparer des vivres. Je fais faire une ou deux malles pour moi, et je compte mettre à la voile huit jours après leur arrivée. Mais ne t'impatiente pas. Je t'ai déjà mandé que ma traversée serait fort longue. Je vais chercher deux bâtiments anglais qui ont eu de mauvais procédés avec nos marchands. Je ne sais trop ce que je leur dirai, ni ce que je leur ferai ; mais, si je suis le plus faible, je penserai qu'il ne faut pas compromettre ton

mari; si, comme il y a toute apparence, je suis le plus fort, je penserai que ces pauvres diables sont du même pays et parlent la même langue que la meilleure de nos amies; enfin, tout se bornera à constater le fait pour en faire un rapport au ministre. Adieu, ma jolie enfant. Je t'ai emportée dans mon cœur et je t'y rapporterai. Adieu. Je me sens une tendresse que je voudrais bien te prouver de plus près.

Ce 28.

J'ai la tête tournée de l'idée que mes pas vont se tourner vers toi, chère enfant, et je cache autant que je le puis ma joie intérieure pour ne point désobliger les pauvres gens qui ne me suivront point. J'expédie, autant qu'il m'est possible, toutes les affaires que j'ai laissées en arrière, pour n'en avoir plus qu'une, comme les dévots, qui n'ont que l'affaire du salut. C'est une vraie dévotion que mon amour pour toi, et le charme de te voir serait le paradis si je pouvais lui donner une durée suffisante, c'est-à-dire éternelle.

Ce 29.

Notre-Seigneur Jésus-Christ disait aux apôtres : Encore un peu et vous me verrez »; mais il leur disait tout de suite après : « Encore un peu, et vous ne me verrez plus. » C'est la condition humaine de n'avoir jamais de longues ouissances, et c'est le défaut du plaisir d'être toujours trop court. Le bonheur, à ce qu'on dit, n'est pas de

même; où est le bonheur? Il serait auprès de ma femme, si nous ne devions pas nous quitter. Hélas! je m'aperçois que j'empoisonne d'avance l'idée de mon retour par celle de mon départ, comme si les choses les plus prévues ne changeaient pas presque toujours de visage avant de se montrer. Ne nous affligeons donc pas avant le temps. Aimons-nous toujours; c'est un grand plaisir que de se voir; mais le vrai bonheur, c'est de s'aimer, parce qu'on se voit, qu'on se parle, qu'on s'entend même dans l'absence; et, quoiqu'on se plaigne beaucoup, on est moins à plaindre que ceux qui n'aiment point. Adieu, charmante enfant; je t'embrasse comme la première fois que je t'ai embrassée.

Ce 30.

Une chose dont personne ne se doute, pas même moi, c'est que j'ai aujourd'hui même quarante-huit ans. Voilà bien du temps perdu, car, si nous comptions bien, il n'y a eu que des instants bien employés, et je te les laisse à deviner. Mais, ma fille, ce nombre de quarante-huit ne t'imprime-t-il pas du respect? Je t'en dispense d'avance, car il me semble que je laisserai la moitié de mes années ici, comme j'y laisse la moitié de mes effets, parce que je n'ai pas besoin de tout cela dans mon voyage. Je me suis d'ailleurs si bien accoutumé à l'idée d'être aimé de toi, malgré ta jeunesse, malgré ma vieillesse, que je pense beaucoup moins à mon âge à mesure qu'il augmente. Tu te souviens peut-être de ce portrait que j'aimais tant avant d'oser en parler à l'original, de cet habit de veuve que je voulais

que tu gardasses en mon honneur. Mon âge m'y fait penser, mais il ne me fait point penser à ton changement; il n'y a en nous que la matière qui change, et il y en a si peu en toi qu'il me semble que je n'ai rien à craindre. Adieu, ma fille; j'ai rayé deux ou trois lignes qui t'auraient attristée. Aimons la vie et ne craignons pas la mort, car les âmes ne meurent point et s'aiment toujours.

Ce 31.

Le *Rossignol* est en rade, au moins je dois le croire. On a vu au loin un bâtiment à trois mâts, et au soleil couchant nous avons entendu le coup de canon de retraite, ce qui annonce que ce n'est point un navire marchand. Je vois la France qui s'approche, et je suis comme une petite fille d'un conte de fées à qui on disait : Il y a un royaume; dans ce royaume, il y a une ville; dans cette ville, une maison; dans cette maison, une chambre..... J'espère qu'il y aura le plus heureux ménage du monde entier. Adieu.

Ce 1er juin.

Je t'embrasse en courant pour aller courir au-devant de MM. de Brache et de Golbery, qui, suivant mes calculs, doivent passer la barre à neuf heures du matin. Moi, je passe un bras de la rivière dans mon canot avec mes chevaux à la nage derrière moi; je les monte sur la langue de sable, et je vais à quatre lieues d'ici, dans le sable jusqu'aux genoux, à la vue de la barre pour voir les arrivants,

pour être vu d'eux et pour monter dans leur chaloupe, ou les faire monter à cheval jusqu'en face du gouvernement, où l'on repasse l'eau. Tu vois les difficultés que rencontre une simple promenade; c'est pourtant le point où l'on trouve le moins d'obstacles : juge par là du reste et du mérite que j'ai à être quelquefois patient. Ce matin, ma bonne négresse est venue me dire : « Comment portes-tu toi sa matine? » Je lui ai dit : « Assez bien, mais je n'ai point dormi. » — « Tu l'o pas doremi... non... c'est que tu penses loin. » Elle avait raison, la pauvre femme! Adieu, toi qui m'empêches de dormir; toi qui me fais penser loin; quand te verrai-je de près?

Ce 2.

Tout le monde se porte bien. Le *Rossignol* n'a pas eu un malade dans sa longue traversée; il n'a trouvé que des convalescents à l'endroit où nous comptions qu'il ne trouverait que des morts. Cela prouve que si nous ne sommes pas dans le meilleur des mondes possible, au moins nous ne sommes pas dans le pire; mais quelque bien que je m'y trouve, mon esprit en sort à tout moment pour aller te chercher : il n'est pas le seul chez moi qui s'élance vers toi. Adieu.

Ce 3.

Mon départ est encore retardé de huit jours au moins. Il nous faut trois mois de vivres; notre pauvre petit *Rossignol* n'en avait plus que pour cinq à six jours. Nous aurons

bien de la peine à tirer de notre gosier la becquée qu'il nous demande, car à peine avons-nous le nécessaire; nous en manquons depuis longtemps. Il est arrivé à notre secours quatre vaisseaux, dont deux, comme de raison, ont fait naufrage, et, comme de raison, on dit que c'étaient les plus richement chargés; mais je ferai tant et si bien que nous partirons et même que nous arriverons, et que les deux pauvres bonnes gens qui s'aiment le mieux, et ceux de tous qui se sont le mieux aimés depuis la création de l'amour, soient enfin rendus l'un à l'autre pour s'aimer encore mieux, s'il est possible. Il faut convenir que la Providence n'aura jamais rien fait de plus juste ni de mieux mérité.

Ce 4.

Le temps s'écoule et ma patience avec lui; je ne sais où j'en trouverai la provision nécessaire pour tous les retards que je vais éprouver; tu connais ma pétulance pour les choses indifférentes, mais tu n'as pas vu ce que le besoin de te voir y ajoute. N'importe; pourvu que je n'en meure pas, je serai content.

Ce 5.

Ne voilà-t-il pas que cette abominable Compagnie, qui peut seule nous fournir du biscuit, nous fait un refus presque formel, en sorte que nous ne savons où donner de la tête pour l'expédition de notre pauvre *Rossignol*. Si j'ai jamais été tenté d'être un petit tyran, c'est dans ce

moment-ci, et il ne tient à rien que je ne mette M. le directeur au cachot jusqu'à ce que tout soit prêt. Tu ne sais pas, mon enfant, ce que c'est que d'être contrarié dans le désir de te voir; mais en dépit des hommes et des choses, j'en viendrai à bout, car j'ai lu quelque part et surtout je sens quelque part que l'amour doit toujours être le plus fort.

Ce 6.

Prenons patience; c'est de tout ce que la philosophie donne aux hommes ce qu'il y a de plus précieux, et, à proprement parler, c'est le premier de tous les contre-poisons. J'entends de droite et de gauche des nouvelles qui par bonheur ne se confirment point, mais qui m'arrêteraient malgré moi, s'il y en avait seulement la moitié de vraies. Tantôt ce sont les Maures qui ont égorgé un de mes détachements avec son officier, et même sa maîtresse; tantôt ce sont les Anglais qui ont canonné nos bâtiments marchands et menacé de brûler nos comptoirs. Nous sommes de pauvres diables qu'on se plaît à faire trembler, et moi je tremble au moindre bruit comme un lièvre, parce que je pense qu'il y va de ta vue, c'est-à-dire de ma vie; car depuis que le projet en a été conçu, je m'y suis si bien attaché que je me sens à peine la force d'y renoncer pour le salut de la patrie. Il y a longtemps que le dernier des Romains a rendu le dernier soupir, et quand il y aurait encore un Caton, je voudrais voir s'il aurait le courage ou la bêtise de se conduire avec toi comme avec Porcia. Adieu, ma fille, ma femme, ma Sabran.

Ce 7.

Les petits préparatifs de mon grand voyage vont toujours leur petit train. Je cherche à paraître à tout le monde aussi tranquille que je le suis peu; mais tu me connais, et tu sais si je sais tromper les hommes et même les femmes. Ici, grâce au ciel, il n'y a que des hommes à tromper, et c'est un peu plus aisé. Prenons patience, espérant que chaque matin amènera son soir, que chaque nuit amènera un nouveau jour, que chaque instant nous rapproche. Nous sommes embarqués sur le grand fleuve du temps, qui suit toujours son cours et qui mène tout le monde où il doit aller; mais, par malheur, ce n'est pas toujours où l'on veut. N'importe, j'ai bonne espérance, et si je ne meurs pas d'impatience de te voir, je te verrai.

Ce 8.

Toujours des débats, des querelles, des divisions auxquelles ma présence apporte au moins quelques palliatifs; mais dès que j'aurai le dos tourné, je suis sûr que mon pauvre Sénégal va devenir un enfer; pourvu que mon bon ami Blanchot et mon bon Marcel s'en tirent, je serai content. L'un a bien de la fermeté et de la tête, l'autre a beaucoup de patience et de gaieté; mais je les laisse au milieu d'un tas de fous qui d'un moment à l'autre peuvent devenir enragés. Je ne leur dis pas, à beaucoup près, tout ce que je prévois; mais au fait M. Blanchot aura toute mon autorité, et il s'en servira au moins aussi bien que

moi. Remercie-le bien, si tu m'aimes; car sans toute ma confiance en lui, je ne serais jamais parti d'ici, quelque besoin que la colonie ait de mon intercession auprès du ministre. Je regarde en ce moment ton charmant portrait. Il a l'air d'être exaucé; cependant ne nous flattons pas encore. Je ne me croirai en chemin que quand j'aurai passé la barre, et je ne le pourrai que le 13 ou le 14. Il faut faire un approvisionnement de deux ou trois mois pour la corvette, qui n'avait plus que quatre jours de vivres. Il faut cuire du biscuit, acheter du vin, des moutons, des bœufs; il faut faire de l'eau et du bois. Tout cela est long; les moyens nous manquent. Il faut plus que tout cela, passer la barre, qui est encore mauvaise de temps à autre; mais tout ira bien; je vois cela sur ton portrait. Adieu, je te baise de toutes mes grosses lèvres.

Ce 9.

Je suis malade, ma fille, mais pas au point de retarder mon voyage. Le trouble, l'impatience, les soins, les inquiétudes, les chagrins qui me tourmentent dans ce moment-ci en sont la cause. J'ai eu de la fièvre et des tranchées; mais tu sais ma médecine; elle est presque sûre : en ne mangeant pas, en ne me fatiguant point, en m'occupant en silence du bonheur prochain, je me rétablirai tout de suite. D'ailleurs, quand par hasard cela continuerait, je m'embarquerais de même; l'air de la mer est le plus sain de tous en tout temps, et dans ce temps-ci l'air du Sénégal est le pire de tous. Imagine que nous sentons de nos chambres, et surtout de la mienne, les exhalaisons

des cadavres des captifs qui meurent par douzaines dans leurs cachots, et que les marchands, par économie, font jeter à l'eau pendant la nuit avec des boulets aux pieds. Ces boulets se détachent à la longue, et les corps flottent entre deux eaux et vont s'arrêter sur le rivage, dans des endroits où l'on ne peut souvent pas arriver à pied ni en bateau; ils restent entre les mangliers et ils y pourrissent à leur aise. Nous faisons des règlements pour parer à cela; mais l'infection qui règne actuellement nous montre qu'ils ne sont pas suivis. J'en reviens toujours à mon cri de guerre; ce n'est pas *Montjoye et Saint-Denis*, c'est : *Je la verrai.*

Ce 10.

Je vais mieux; et j'irai bien, et tout ira bien. On a beau susciter des obstacles et traîner en longueur, il faudra bien que le vaisseau parte, et il ne partira pas sans moi. Je viens de me décider à renoncer pour ce moment-ci à la reconnaissance de l'île d'Arguin, qui nous aurait arrêtés plus de trois semaines et qui aurait pu exposer le petit *Rossignol* que je veux ramener en France sans avoir perdu une plume. Nous ne partirons que le 14. Le chevalier de Brache va ce soir m'attendre à son bord et tout préparer. Allons, mon cœur, prenons courage, prenons patience, il en faut beaucoup; mais la nature en a mis au dedans de nous un grand magasin qui ne sert que dans les grandes occasions. En voici une, ou il n'y en aura jamais. Adieu, ma femme; il me semble que je rêve quand je pense que je verrai autre chose que de l'eau et du sable

et des nègres, et surtout que je verrai autre chose que tout ce qui n'est pas toi.

Ce 11.

Mes petites inquiétudes pour ma santé sont finies; tout est rentré dans l'ordre, heureux si mon économie politique et domestique pouvait être aussi bien établie que mon économie animale. Mais, par malheur ou par bonheur, c'est dans celle-ci que je brille le plus. Chacun a son talent; le mien est de me bien porter et de te bien aimer.

Ce 12.

Ma chambre ne désemplit pas de monde, et quel monde! On dit toujours : *Il faut convenir qu'il y a des gens bien noirs*. C'est à moi plus que personne de me récrier là-dessus, depuis que je connais un peu plus les visages d'Afrique et les caractères d'Europe; il me tarde bien d'être dans mon ménage pour voir quelque chose de vraiment blanc au dehors et au dedans. Adieu, cher cœur; la tête me tourne, et il faut pourtant qu'elle me reste pour l'apporter à tes pieds.

Ce 13.

Je pars demain; tout sera prêt ou ne le sera pas; mais moi je le suis. Je ne puis pas penser sans un mouvement

de pitié à tous les orages auxquels je laisse mes pauvres amis exposés. J'en excepte M. de Golbery, car il n'est ni pauvre, ni mon ami. Il vient de commercer de la manière la plus indécente : dans son voyage, il s'est brouillé avec tous les officiers du vaisseau, à commencer par le capitaine. Il a beaucoup d'esprit, mais il le garde pour sa conversation; il ne s'en sert point dans sa conduite. Je l'avais chargé de me rapporter les diverses curiosités qui se trouvent dans le pays où il a été; il m'a remis une vieille natte trouée, et a tout gardé pour lui après l'avoir traité avec des marchandises que je lui avais prêtées. Il n'a ni sentiment, ni honneur, ni talent, et je crois que j'en délivrerai la colonie. Mais je pense que je perds un temps bien précieux à t'écrire des choses que je pourrai bientôt te raconter. Il est vrai que j'aurai alors bien autre chose à te dire. Adieu, ma femme; adieu. J'espère qu'en moins de six semaines je serai à toi, mais quelles semaines! car la mer est ma bête. Enfin, puisqu'elle mène à toi, il faut l'aimer.

Ce 14.

Nous sommes sous voile, par un assez bon vent; mais nous sommes arrêtés par un petit bâtiment que je mène avec moi à Portendik, et qui marche encore plus mal que nous. N'importe, la barre est passée, et je ne la repasserai qu'après t'avoir vue.

Ce 15.

Nous n'allons plus; nous voici au calme, et l'on nous annonce que nous n'en sortirons que par un vent contraire. Nous sommes encore retardés par ce maudit petit bateau, et par l'obligation d'aller gronder ces Anglais à Portendik. Si cela dure, nous n'y serons pas de huit jours. Je me contiens de mon mieux dans mes fureurs et dans mes découragements; je conserve ma raison pour me conserver, et je me conserve pour te voir.

Ce 16.

Toujours la même chose, excepté que je suis fort malade de la mer; mais c'est une maladie dont le remède se trouve dans tous les pays. J'en ai une autre dont le remède n'est que chez madame la marquise de B..., la belle fille.

Ce 17.

On croit, malgré notre lenteur, que nous serons ce soir à Portendik; mais cela n'est rien moins que certain, car à tout moment le vent nous manque ou nous contrarie. Je ne me regarde pas encore comme en route. C'est ce qui me rend un peu plus tranquille; mais je commence à me repentir d'avoir voulu remplir cet objet-là, parce que c'est un retard; il est vrai aussi que c'est une raison de plus de m'en venir en France rendre compte de ma con-

duite. Je ne suis pas sans quelque inquiétude sur ce retour sans congé; mais plus j'y pense, plus je lis au fond de mon cœur, et plus je vois que, pour le bien de la triste colonie, je ne pouvais pas m'en dispenser; et si ce que je fais pour le bien des autres fait mon bien suprême, doit-on me le reprocher?

Ce 18.

Nous n'y sommes point encore, et nous n'y serons pas de longtemps; comme nous avons été obligés de nous régler sur la marche de ce petit bateau, il a fallu s'arrêter toute la nuit pour l'attendre et perdre les instants les plus favorables. C'est un triste métier que la navigation, surtout quand elle est lente et qu'elle mène vers toi. A mesure que la mer s'apaise, je sens mon sang qui bouillonne, et le calme excite en moi la tempête. Mais je ne veux ni m'enflammer ni me décourager, de peur de mourir avant mon arrivée.

Ce 19.

Enfin, je crois que nous y serons ce soir; encore, cela n'est nullement sûr. On dit pourtant que d'en haut l'on a vu avec la lunette d'approche un cocotier qui doit être au milieu de l'enfoncement de la baie, et le seul point de remarque qui se trouve sur cette côte plate et blanche. On dit aussi voir les deux bâtiments au mouillage; mais le capitaine ni moi nous n'en voyons rien. Allons toujours, disait ce pauvre pendu, nous ferons comme nous pourrons. Adieu, ma trop aimée.

Ce 20.

Nous ne sommes point arrivés hier, à cause d'un coup de vent comme je n'en avais jamais ressenti, qui nous a forcés d'amener toutes nos voiles et de mouiller au plus vite. C'était à l'entrée de la nuit; nous nous plaignions du calme; tout d'un coup nous voyons un petit nuage arriver à toute course avec des sifflements affreux; dans l'instant tout l'horizon est noir et toute la mer est en feu; mais il faut rendre justice à la tempête, elle est partie aussi vite qu'elle était venue. Nous avons été obligés de rester au mouillage à cause de la nuit qui rendait l'approche de la terre dangereuse, et du petit bâtiment qui devait rester entre la terre et nous, pour nous avertir des sondes. A trois heures du matin, le capitaine est venu m'éveiller et m'a dit qu'on avait vu des feux, et qu'on avait cru voir un bâtiment à trois mâts sous voile; ce ne pouvait être que l'Anglais. Nous avons couru dessus; après une chasse de cinq à six heures, absolument contraire à notre route, nous l'avons joint. C'était précisément l'homme que nous cherchions, le plus grand coquin du monde; nous l'avons fait venir de force, et je l'ai traité aussi indignement qu'il m'a été possible, en conséquence de l'insulte qu'il avait faite au gouvernement français, en usant de violence contre un homme chargé d'ordres de M. Blanchot. Ce qui me piquait, c'était de n'avoir pas de moyens de le punir autrement que par des paroles. Le hasard m'en a offert un que j'ai saisi. Il retenait de force à son bord un capitaine marchand anglais, avec lequel il avait été à Portendik, d'abord en société et puis en discussion. J'ai fait

venir ce pauvre homme; je l'ai reconnu pour l'avoir vu cinq ou six jours de suite au Sénégal, où tout le monde avait été enchanté de lui; il m'a parlé de la douleur de son frère qui était en rade à Portendik, où il avait des affaires à terminer avec les Maures, et qui devait avoir été au désespoir en voyant à la pointe du jour son ennemi parti, emmenant son frère captif. J'ai fait monter ce pauvre malheureux sur le navire que je renvoie au Sénégal, avec ordre au commandant de le repasser à Portendik. J'ai été bien aise de trouver cette occasion de rendre service à un honnête homme et de constater l'indignité et la coquinerie du capitaine marchand. J'espère d'après cela que les plaintes qu'il pourra faire contre moi en Angleterre et qui reviendront en France, ne pourront me faire aucun tort. Tout est bien ennuyeux, mon enfant; mais pourquoi, encore une fois, es-tu la femme d'un marin? Adieu, *fair creature, all my hope, all my comfort.*

Ce 21.

Nous avons une mer et des temps affreux : tout tombe, tout roule, tout se brise; il n'y a que mon amour conjugal qui soit à l'épreuve de tout ce bouleversement-là.

Ce 22.

Toujours une mer affreuse, toujours des vents contraires; nous faisons de notre mieux, mais que peut l'homme contre la nature et surtout contre la nature en courroux? Nous perdons plutôt que de gagner, et même

il y a déjà avis pour aller en Amérique, où le vent nous mènerait tout droit; mais tu n'y es pas.

Ce 23.

La mer se calme, le vent s'apaise; mais il ne tourne pas du bon côté. Cependant, comme nous sommes très-bien conduits, nous tirons toujours quelque petit avantage du vent le plus opposé, et nous ferions, si cela durait, deux lieues et demie par jour, ce qui me donnerait l'espérance de t'embrasser dans un an. Il y a longtemps que je le dis à tout propos : *la vie est trop courte;* mais je le dirai encore bien plus quand nous nous verrons, quand nous ne nous quitterons plus et que nous n'aurons plus d'autre affaire, *but strive in offices of love.*

Ce 24.

Nous allons mieux; mais pas encore bien. Je me fais les plus beaux raisonnements du monde pour m'exhorter à toutes les vertus nécessaires à la circonstance; mais il y a quelque chose en moi qui se fait mieux écouter que la raison, et qui déjoue tous mes discours et tous mes projets. L'amour est sûrement le plus joli enfant du monde; mais il faut convenir qu'il n'est ni raisonnable ni patient. Il ne devrait pas plus aller en pleine mer que la justice à laquelle il ressemble si peu.

Ce 25.

Du calme, c'est ce qu'il y a de pire, et de l'humeur dont je te connais, je suis sûr que tu le trouverais comme moi. Je dors mal ; je ne fais point d'exercice ; je mange beaucoup ; je bois trop de vin ; je suis fort échauffé ; j'ai fort mal à la tête ; tout cela serait insupportable sans l'espérance que me montre sans cesse ton joli portrait, qui te peint à moi dans ta joie, dans tes empressements, dans tes humeurs, dans tes injustices, dans tes retours, dans tes charmes et dans tous tes défauts, que j'ai la bêtise d'aimer aussi.

Ce 26.

Les vents reviennent, mais toujours contraires. C'est le Nord qui souffle, et c'est au Nord que nous allons. Nous nous élevons cependant, mais de bien peu, et toujours du côté du couchant, en sorte que si nous continuions, nous nous trouverions dans l'Amérique septentrionale. Nous espérons trouver dans peu la région des vents variables ; mais si par hasard cette année-ci ressemble à l'année dernière, nous attendrions le vent dont nous avons besoin jusqu'à la fin de l'automne, et j'espère que cela ne ferait pas plus ton compte que le mien. Je sens que je deviens bien ennuyeux, ma fille ; mais tu me connais dans mes impatiences, et tu ne m'as jamais vu d'impatience comparable à celle de te voir après une si longue et si triste absence. Adieu, tout ce que j'aime.

Ce 27.

Toujours la même chose : une mer immense autour d'un point infiniment petit, où de pauvres petits animaux qu'on appelle des hommes essayent de vaincre les vents et les flots, et où ton pauvre mari, comme dit Milton, *breath against the wine;* mais les vents ne sont pas des femmes : on ne peut pas les vaincre par des soupirs. Enfin, espérons pour ne pas nous désespérer.

Ce 28.

Il semble qu'il y ait un peu de mieux, mais ce mieux est bien faible. Tant que le vent était contraire, il était fort comme un lion; depuis qu'il est un peu plus favorable, il est faible comme un poulet. Mais au moins, nous voilà dans cette région des variables si désirée depuis plusieurs jours, et toutes les variations ne peuvent tourner qu'à notre profit. Je me berce toujours de l'espoir de voir ma femme à la fin de juillet; mais quand on dépend des flots et des vents, peut-on raisonnablement espérer quelque chose? En attendant au moins que je te voie, je te parle, je t'embrasse au fond de ma pensée, dont tu n'es pas sortie un seul instant. Adieu.

Ce 29.

Nous sommes encore retombés dans nos vents contraires; mais on me dit que cela ne peut pas durer. J'ai

peur que ce ne soit pour me donner une petite consolation, dont j'ai vraiment besoin; car je ne supporte pas l'idée de perdre sur mer une si grande partie de ce temps si court que j'espérais passer dans tes bras. Ce qui me coûte le plus, c'est l'obligation de cacher une partie de mon impatience et de mon ennui, et de montrer un visage serein à mes compagnons de fortune.

Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem.

Ce 30.

Tu ne sais pas le mérite infini que j'ai à t'écrire un pauvre petit mot bien bête, chère enfant; tu ne peux par bonheur te faire une idée de l'incommodité, du mal-être, de l'ennui, des contradictions que j'éprouve sur ce maudit élément, dont l'homme n'aurait pas dû s'approcher plus que du feu; mais enfin, le sort est jeté, et cette mer détestée est à présent ce qui doit me rapprocher de toi; il est vrai qu'elle s'y prend mal, et qu'elle a l'air de le faire à contre-cœur. Ma ressource est et sera toujours de penser que tout passe, le mal comme le bien, et que mal passé vaut mieux que bien passé.

Ce 1er juillet.

Voici un autre mois, c'est peut-être celui où je te verrai; mais si les choses continuent comme elles ont commencé, il faudra encore en attendre un autre. Jamais les vents n'ont été aussi faibles et aussi contraires, en sorte qu'il faut se résoudre à faire lentement beaucoup de lieues pour

avancer de quelques toises, c'est ce qui s'appelle louvoyer; voilà notre marche.

Juge si c'est là la route qui me convient pour aller t'embrasser. Adieu.

Ce 2.

Nous nous ralentissons à tout moment, et bientôt nous serons cloués sur la mer. Pardonne-moi, chère femme, mon ennui, ma bêtise, ma stérilité; c'est à toi qu'il faut t'en prendre. Sans toi, je crois que je serais patient; mais quoi qu'en disent Épictète et Platon, amour et patience ne s'accorderont jamais.

Ce 3.

J'attends la tempête comme d'autres en attendent la fin. J'espère que chaque nuage qui paraît à l'horizon va fondre sur notre petit *Rossignol,* comme le faucon sur la colombe; mais ces maudits nuages sont de gros lourdauds qui n'ont pas la force de se traîner, et qui nous laissent comme dans un océan de glu. Oh! ma chère enfant, quand cela finira-t-il?

Ce 4.

Nous approchons insensiblement de la hauteur de Madère, où je comptais respirer un instant l'air de la terre et voir le consul anglais, ami de notre amie Buller,

dont on m'a dit des choses charmantes; mais en nous approchant du côté du Nord, nous nous éloignons du côté de l'Ouest, et à moins d'un coup de vent de cette partie-là, nous n'y arriverons point. Il sera plus possible de relâcher aux Açores; encore les devons-nous laisser sur notre droite, et les vents qui règnent nous portent sur les bancs de Terre-Neuve. Tu te feras expliquer tout cela, si ma lettre t'arrive sans moi, ce que je ne crois pas, à moins que je n'aie besoin de deux ou trois jours de repos en arrivant en France. Mais le vrai repos, c'est le contentement; car mon âme est plus malade que mon corps, et ce parfait contentement est sur le sein de ma femme.

Ce 5.

Vaine espérance! Le calme et le vent d'est, le vent d'est et le calmé, voilà notre ordinaire; nous y sommes comme les enfants en pénitence sont au pain et à l'eau; mais si cela dure un peu, nous n'aurons bientôt plus ni pain ni eau, et j'ai peur que d'ici à douze ou quinze jours on ne parle de réduction. Tout ira comme il pourra; si je te revois, tout ira bien.

Ce 6.

Voilà déjà autant de temps passé sur cette maudite mer que j'en avais mis pour me rendre au Sénégal, et nous ne sommes point encore à moitié chemin. Je n'en veux plus parler; je n'y veux plus penser, parce que mon peu de raison n'y tiendrait jamais. Je suis triste à mourir.

Adieu, ma fille; je te baise de loin; je perds presque l'espérance de te baiser de près.

Ce 7.

Le calme est plus imperturbable que jamais. Nous sommes tous sur le pont à attendre un souffle de vent qui ne vient point. On vient de régler l'eau à tant par tête; on fera dans peu d'autres règlements. Il y a des exemples que ces abominables fléaux-là ont duré plus de six semaines, et nous n'avons pas de vivres actuellement pour deux mois; n'importe, l'espérance ne me quitte pas. Elle te montre à moi à une distance énorme, à la vérité, mais chaque jour la diminue, et le joli portrait intérieur que je garde au fond de ma pensée prend chaque jour des couleurs plus vives et des traits plus dessinés. Adieu; je te serre dans mes bras.

Ce 8.

La face du ciel change, et comme celle de la mer fait tout pour lui ressembler, elle change aussi. Nous commençons à marcher, mais comme des malades qui sortent d'une longue léthargie; aussi, c'est toujours quelque chose d'être décloués. Nous avons des malades, le scorbut commence à se déclarer. Il nous est mort un homme il y a un quart d'heure; il faut espérer qu'un bon vent mettra fin à tout, surtout à ma douleur et à mon ennui, et même au tien.

Ce 9.

Nous marchons, mais très-mal, quoique le vent soit très-fort; il est contraire, et nous sommes obligés de ruser avec lui pour en tirer parti. Mais pourvu qu'il ne survienne plus de calme, je me croirai bien heureux. Je viens de perdre un oiseau assez extraordinaire que je destinais pour la maison hollandaise d'Anisy; c'est une spatule. Elle était à peu près grosse comme une oie, et ressemblait à (il y a ici un dessin dans le manuscrit); mais j'espère sauver un autre oiseau beaucoup plus beau, qu'on appelle poule sultane ou porphirion, que je destine à l'évêque de Laon. Pour toi, je ne t'apporte que moi, *moi, dis-je*, c'est à toi d'achever.

Ce 10.

Voilà le calme revenu dans toute sa gravité. Dieu sait quand il partira! Il est comme tous les ennuyeux, qui ne s'en vont jamais, ou qui reviennent tout de suite. On voit cependant des nuages se former à l'horizon, et l'on en attend monts et merveilles. Mais moi qui ai passé ma vie à être trompé et détrompé, je ne compte plus sur rien, excepté sur celle pour qui je vis et avec qui je voudrais toujours vivre. Adieu.

Ce 11.

Le ciel nous a regardés d'un œil favorable, et nous a envoyé des vents tels que nous les aurions soufflés si nous en avions la force. On compte à la vérité sur quelques petites tempêtes, mais qu'importe? les tempêtes sont comme les charlatans, qui vous guérissent ou qui vous tuent, et à qui on a recours dans les cas désespérés. Enfin, pour la première fois depuis mon départ, j'ai connu la joie et j'ai senti mon cœur s'épanouir un moment, en pensant qu'il n'est pas dit que je ne te verrai point.

Ce 12.

Voilà ces maudits vents retournés d'où ils étaient partis; mais comme le ciel est fort chargé de nuages et que nous avançons toujours sur la région des vents variables, je vois qu'on espère, et j'espère aussi; c'est ce qu'il y a de mieux à faire, ne fût-ce que pour me bien porter; car l'ennui et le découragement, joints à l'obligation de n'en rien montrer, commencent à faire effet sur mon pauvre physique. L'anéantissement, le mal de téte, l'assoupissement pendant le jour, l'insomnie pendant la nuit vont toujours en croissant, sans compter un grand échauffement et des maux des reins, qui commencent à m'inquiéter; mais ta jolie figure est un talisman auquel rien ne résistera. Adieu, amour; je te baise comme si je n'avais que vingt ans.

Ce 13.

Le calme est revenu et nos inquiétudes avec lui. Nous avons beaucoup de malades, notre eau diminue et se gâte, il ne nous reste de vivres que pour trente-cinq ou quarante jours; si ces contradictions-là durent, nous ne saurons que devenir. Il y a des exemples de soixante et dix jours de calme; je ne veux pas m'arrêter à des idées aussi noires, parce que je devancerais les malheurs qui nous menacent, et que ce serait un moyen de plus de ne pas vivre.

Ce 14.

Long is the way
And hard, that out of hell leads up to light.

Ce sont les propres paroles de Satan, dont l'application n'est que trop juste au voyage que j'entreprends à son exemple, et comme lui sans permission, pour revoir un moment le ciel que j'ai quitté et tirer de peine des pauvres diables, qui rôtissent avec moi. Voilà un mois jeté à la mer, et nous sommes encore à quatre cents lieues de la France et à cinq cents lieues de toi. Le calme est plus opiniâtre que jamais. Il s'élève autour de nous de gros nuages qui font comme une enceinte impénétrable aux vents; mais nous voyons les plus jolies choses du monde dans les nues, et j'ai cru ce soir te voir dans un char brillant venir à la rencontre de ton pauvre mari.

Ce 15.

Voici ma dernière feuille; elle est pour moi un sujet d'espérance, car je sais que tu as le don de la divination, et que tu auras tout mesuré sans t'en douter, de manière que les provisions ne nous manquent point; ainsi, à en juger par là, je te verrai bientôt; il semble même que la mer et les vents en soient d'accord, car nous commençons à nous mouvoir comme des paralytiques qui reviennent des eaux, et qui à chaque pas gagnent de la force. Oui, ma fille, je te verrai, je te baiserai, je t'arroserai de mes larmes, et je cesserai une fois d'être malheureux.

Ce 16.

Vaine espérance, les vents sont de plus en plus contraires; l'année dernière ils ont duré dans cette partie-là plus de trois mois consécutifs. Je tremble que cette année ils n'en fassent autant; alors que deviendrons-nous? Il y a trente-deux jours que nous sommes partis avec deux mois de vivres. Il paraît que nous ne verrons même pas les îles des Açores, où nous aurions pu faire quelques provisions. Il faut se résoudre à tout et dire avec Horace :

Levius fit patientia, quidquid corrigere est nefas,

pourvu que je te revoie.

Ce 17.

Mon pauvre courage ne s'attendait pas à de si rudes épreuves; aussi me manque-t-il de temps en temps. J'ai beau repousser les idées noires qui assiégent mon esprit, j'ai beau retenir les larmes qui me roulent dans les yeux, les idées noires et les larmes reviennent toujours. Ce n'est pas chez moi qu'on peut voir

Lach perturbation smoot vithout waid calme.

Tu le sais bien, chère femme, toi qui as si bien l'art de lire sur le visage de ton pauvre mari.

Quand reviendront de si douces journées?

Ce 18.

Le calme est venu à la suite du vent contraire; il faut à cette heure voir quel vent viendra à la suite du calme. Je crains toujours ce même nord-est, qui nous a desséchés l'année passée. Je me sens pourtant une sorte de courage inattendu qui n'est pas d'un mauvais augure. Il y a une petite partie de notre esprit que nous connaissons peu et dont nous entendons mal les avertissements, mais qui en donne quelquefois de bons; elle pressent le bien et le mal comme le baromètre marque d'avance la pluie quand il fait sec et la sécheresse quand il pleut. Je recommence à espérer, contre toute espérance, que nous serons un jour en paradis, *in one an others arm.*

Ce 9.

Enfin, nous voyons un point qu'on dit être la terre. Depuis trente-cinq jours que je n'en vois point, je commençais à craindre qu'il n'y en eût plus. C'est l'île de Fayal, où les vents contraires nous forceront à relâcher. J'en ai un grand besoin. Imagine, mon enfant, que faute d'avoir des fruits et des légumes au Sénégal, nous mangeons encore les provisions embarquées l'année dernière. J'ai des assoupissements et des saignements de gencives qui m'annoncent le scorbut, et nous avons une foule de scorbutiques qui me l'annoncent encore mieux. Nous trouverons au moins quelques fruits mûrs, quelques herbes fraîches qui nous tiendront compagnie jusqu'en France, et ton pauvre mari arrivera un peu moins délabré. Tout ce que j'apporte, et ce n'est pas grand'chose, meurt autour de moi. J'ai perdu un perroquet vert à tête rouge, que je destinais à Elzéar, deux petits singes que je réservais pour M. de Poix, la spatule de l'évêque de Laon, cinq ou six perruches; enfin, hier au soir, j'ai vu mourir un pauvre perroquet jaune, le premier qu'on eût encore vu en Afrique, et comme il était seul de son espèce, je comptais l'associer à quelqu'un qui est seul dans la sienne, et qui est à l'espèce humaine ce que l'espèce humaine est à des perroquets. J'ai eu la bêtise de le regretter sérieusement, parce que c'était le meilleur enfant de l'Afrique. Il me reste une perruche pour la Reine, un cheval pour le maréchal de Castries, une petite captive pour M. de Beauvau (1), une poule sultane pour le duc de Laon,

(1) Ourika, l'héroïne du roman de la duchesse de Duras.

une autruche pour M. de Nivernois, et un mari pour toi. Adieu, mon enfant; voilà ton papier qui finit. Ma confiance dans ton inspiration est plus fondée en raison qu'en effet. Je vais faire un petit supplément pour le reste de la traversée. On dit que nous avons encore quatre cents lieues jusqu'en France; si nous étions un peu bien servis par les vents, ce serait l'affaire de huit ou dix jours; mais ils ne sont point de mes amis. J'espère au moins que les amis que j'ai sont moins légers, et quand l'amitié pourrait l'être, j'espérerais encore que l'amour, surtout l'amour conjugal, ne le serait jamais.

Le 20.

Nous ne mouillerons pas encore ce soir. Les vents, les courants, les calmes nous contrarient. D'ailleurs, nous tirons en vain des coups de canon pour appeler des pilotes du pays, car personne de nous n'est encore venu ici, et personne ne vient, et le jour baisse. Nous n'osons point nous avancer, de peur de ne pouvoir reculer ni nous arrêter. Nous nous bornons à nous promener toute la nuit en long et en large à la vue d'une île qui paraît charmante. J'espère que c'est le dernier rebut que j'aurai éprouvé, et qu'enfin je reverrai ma bonne femme plus tendre que jamais. Tu ne sais pas le besoin que mon cœur a de toi, mon enfant. Tu n'en peux pas juger par le tien. Tu es au moins entourée d'amis et d'amies, au lieu que je suis dans un désert depuis que je t'ai quittée; car, excepté M. Blanchot et M. Marcel, je n'ai pu donner ma confiance à personne. Mais laissons cela; ne pensons qu'à toi, et jouissons d'avance du plus beau jour de ma vie.

Ce 21.

Enfin, nous allons descendre. J'ai fait demander un logement au consul, qui me prend dans sa maison. A juger de l'île par ses habitants, c'est une triste demeure. Ce sont des Portugais assez farouches; mais le bâtiment est déjà comblé de choux énormes et de bons abricots, et c'est là la compagnie qu'il nous faut. Nous allons prendre une provision d'eau et nous pourvoir de quelques poules et de quelques moutons, et dès que les vents le permettront, nous remettrons à la voile pour ne nous arrêter qu'à la Rochelle, où je ne ferai qu'acheter une voiture pour venir retrouver tout ce qui me manque.

Ce 22, à Fayal.

Je loge dans un grenier; mais, à cela près, je me trouve assez bien. Il n'y a que le consul, dans toute l'île, qui parle un peu français; mais les Portugais m'entendent à moitié, et c'est plus qu'il ne leur en faut, et à moi aussi. Je suis très-pressé de partir, car j'ai ressenti ce matin un tremblement de terre bien conditionné, et ces pauvres diables de Portugais sont très-inquiets, parce que le pic de Fayal, que nous avons en face, ne jette point de fumée. M. de Tritta m'a annoncé que je serais éprouvé par le feu, par l'eau et par la terre; voilà ces trois parties-là de sa prédiction accomplies. Puisse le reste s'accomplir de même! J'espère que tu n'imagines pas que je parle des

honneurs, ni des biens qui me sont promis. Ce n'est pas là ce dont j'ai besoin. Adieu.

Ce 23.

Nous partons ce soir, mais par un vent contraire, qui nous forcera peut-être à revenir sur nos pas, ou à relâcher dans quelque autre des neuf îles qui nous entourent. Voilà quarante jours jetés à la mer. Quarante jours! c'est presque la vie d'un homme, si on ne compte dans la vie que les moments à compter. Mais enfin, ils seraient passés quand je les aurais passés avec toi, et il n'en resterait que le regret. Sénèque le Tragique dit quelque part que le temps emporte et apporte tout. Quand emportera-t-il les mauvais vents, et quand m'apportera-t-il à toi?

Ce 24.

Nous avons passé la nuit en calme et en danger. Les montagnes des îles nous ont privés du vent, et les courants nous ont approchés malgré nous des rochers. Mais nous voilà remis. Nous n'avons plus à craindre que de ne pas aller où nous voulons, et non d'aller où nous ne voulons pas. Les vents sont faibles et contraires, c'est ce qu'il y a de pis. Un vent contraire, lorsqu'il a de la force, est comme un ennemi généreux dont il y a toujours un meilleur parti à tirer. Enfin nous espérons, car sans cela il faudrait mourir, et c'est un démenti que je ne veux pas donner à notre ami commun M. de Tritta.

Ce 26.

Nous sommes toujours au milieu des îles, sans savoir par où nous en sortirons. Heureux encore si nous pouvons nous en tirer par le côté opposé. Il est dur de te tourner le dos. Il semble que j'aie le tour du monde à faire pour t'aller joindre et que je ne doive arriver à toi que par les antipodes, et pendant ce temps-là les affaires de ma pauvre petite colonie sont en souffrance. Je ne suis point là pour parer à tout. Je ne suis point chez le ministre pour arranger tout; je ne suis point auprès de toi pour oublier tout.

Ce 27.

Nous n'en sortirons jamais, de ces maudites îles qui semblent toutes me dire, dans le plus triste langage, que je suis à cinq cents lieues de tout ce que j'aime. Nous avons, par bonheur, fait quelque petite provision d'eau et de bois; mais j'ai bien peur que tout cela ne soit bien court, en comparaison des longues contradictions qui nous attendent. Nos malades n'avaient plus de viande fraîche depuis longtemps, et comme il est interdit par la cour de faire aucune dépense dans les relâches, ils en auraient encore manqué. Je leur ai acheté quelques moutons; mais du train dont ils y vont et du train dont nous n'allons pas, je crois que le secours sera insuffisant, et qu'il faudra en revenir aux tablettes de bouillon, même pour nous. Car tout se consomme; nos cages à poules se

dépeuplent; on parlera bientôt de biscuit et de viande salée; quelque temps après on ne parlera plus de rien; puis on ne parlera plus du tout. N'importe, je sens que je dois te revoir, et cette voix intérieure que j'aime tant à consulter m'annonce des consolations égales à mes peines.

Ce 27.

Toujours mêmes ennuis; nous voyons toujours Fayal, le pic Saint-Georges, Tercère et Gracieuse, tantôt arrêtés par les calmes, tantôt promenés par des vents ennemis qui semblent insulter à notre malheur et se rire de nos projets. Nous n'avons pas encore eu un seul instant, depuis notre départ, où le vent diamétralement opposé à celui qui soufflait n'eût été bon. Je ne suis pas plus heureux à ce jeu-ci qu'à tous les autres, et c'est pourtant le plus gros jeu que j'aie jamais joué. O mon enfant! quelle école de patience pour celui de tous les hommes qui en avait le plus besoin! Mais enfin je vois que si je ne suis point parfait, je suis au moins perfectible. Je trouve en mer des ressources que j'ignorais; à présent que le courage devient nécessaire, je me sens plus fort. Je suis comme un soldat qui se redresse sous les armes, et je sens que si l'idée, le projet, l'attente de te revoir ne troublaient pas à chaque instant toute ma philosophie, je trouverais presque une sorte de charme à l'exercice de la constance et à l'obligation de donner le bon exemple; mais tu m'as *entirely over powerd.*

Ce 28.

Le calme règne à cinq cents lieues à la ronde, et le vaisseau n'avance pas plus que les montagnes que nous voyons encore. Je ne veux plus te parler de notre navigation d'ici à ce qu'elle devienne plus heureuse, car j'aurais peur que, même en lisant ma lettre, tu ne doutasses qu'elle pût te parvenir; je te parlerai de deux choses qui n'en feront jamais qu'une, de toi que j'aime, de moi qui t'aime; je te dirai toujours la même chose. Mais cette chose-là est toujours nouvelle lorsqu'elle est toujours la même.

Parmi tous les oiseaux du monde,
Ils se choisissaient tous les jours.

Ce 29.

Je ne saurais me refuser, malgré toutes mes résolutions, de ne plus te parler de la mer, au plaisir de t'annoncer que voilà du bon vent et bien conditionné, en sorte que, s'il dure, dans huit ou dix jours nous serons en France, et dans quinze jours tu ne seras plus veuve. Ces termes-là sont bien longs pour l'amour; mais ils sont bien courts pour la mer, qui se fera toujours un jeu de ballotter les projets et les gens qui les font.

Ce 30.

Le vent tombe, et toutes mes espérances tombent avec lui. Il faut se résoudre à passer et peut-être à finir ici de

tristes jours, dans toutes les horreurs qui nous attendent; la plus cruelle de toutes pour ce malheureux Ceix, était d'être loin d'Alcione. Peut-être, dans quelque temps, verras-tu arriver à ta fenêtre un pauvre oiseau mouillé qui becquetera tes vitres; tu lui ouvriras; il volera à toi sans crainte; il te baisera mille fois; il essayera de te parler; mais tu n'entendras point son ramage. Il tâchera, avec son bec, avec ses pattes, de te tracer quelques mots qui t'apprendront que c'est ton mari transformé, mais point changé. Tu conviendras qu'après cela, tu serais bien cruelle si tu faisais mettre le malheureux oiseau à la broche, ou même si tu l'envoyais vendre sur le quai de la Ferraille.

Ce 31.

Voici un calme plus parfait que jamais. Il semble que tous les vents aient retiré leur haleine, que tous les nuages en opposition entre eux balancent et contiennent leurs influences respectives, et que quelque divinité perfide se plaise du haut des airs à me voir mourir de rage. Grâce aux soins du chevalier de Brache, nous continuons toujours à faire bonne chère; mais l'officier, l'aide de camp et le secrétaire que je mène avec moi, et qui mangent à la table des officiers de marine, sont réduits aux salaisons, et les salaisons elles-mêmes seront bientôt réduites à rien. Ce qui me console, c'est que tous ces maux-là seront passés quand ma lettre te parviendra, si elle te parvient.

Ce 1er août.

Je commencerais bien tristement ce mois sans l'espérance d'en passer au moins une bonne partie avec toi. Les vents se sont levés du côté désiré; à chaque heure ils prennent une nouvelle force; à chaque instant l'horizon se charge de vapeurs que l'on appelle la nourriture du vent. Nous avons bien besoin que le vent commence à faire ses provisions, car nous serons tout à l'heure au bout des nôtres. Mais l'espérance est encore plus douce que la crainte n'est cruelle. C'est une sœur de la charité si jolie, si adroite, que les blessés qu'elle panse éprouvent une sorte de délice. J'en juge par moi-même qui ai déjà oublié tous mes maux en pensant qu'ils pourront bien finir dans huit ou dix jours, et que dans quinze jours je serai rendu à tout ce que j'aime. Je me plais à mêler en idée ta joie à la mienne, et à penser que pour la première fois depuis la naissance du monde il y aura deux sentiments parfaitement égaux, parce que ni l'un ni l'autre n'auront de mesure.

Ce 2.

Le vent se soutient, et s'il varie quelquefois, soit en force, soit en direction, ce n'est jamais au point de me rendre mes premières alarmes. Nous sommes pourtant encore à trois cents lieues de terre, et chaque jour nous avançons d'environ trente lieues. Ce sont encore dix jours de marche, en supposant des vents médiocres. Mais ils

peuvent prendre de la force, et, s'ils veulent réparer leurs torts, ils peuvent nous faire faire jusqu'à cinquante ou soixante lieues. Ne l'espérons point, ma fille, car on finit par exiger ce qu'on espère, et l'on devient injuste envers l'administration de l'univers. Il y a un flux et reflux de choses, une somme de biens et de maux, une quantité donnée de réalité et d'illusions dont tout le monde doit avoir sa part, et chacun peut se la faire jusqu'à un certain point; mais ceux qui la veulent plus grosse risquent souvent de payer bien cher de mauvaises marchandises.

Beatus ille qui procul negotiis.

Hélas! ma fille, l'âge de la philosophie n'est que trop venu pour moi; mais le moment de la philosophie est passé. Il faut suivre le tourbillon dans lequel je me suis lancé, et tenir pourtant en réserve de doux sentiments et de sages réflexions que je retrouverai un jour si le hasard, auquel j'ai donné tant d'empire sur ma vie, me rend jamais au repos, et surtout à toi, sans qui le repos serait la mort.

Ce 3.

Le vent fait tout ce qu'il peut pour réparer son indigne conduite envers nous. Il nous suppose apparemment cette indulgence divine qui oublie tout le cours d'une mauvaise vie au moment de la conversion. Il me sera pourtant bien difficile de ne point lui garder de rancune pour m'avoir tenu loin de toi trois semaines ou un mois de plus que je pouvais m'y attendre. Si le train dont nous marchons se soutient, nous devons faire quatre-vingts lieues dans les vingt-quatre heures. Mais, abonnons-nous à la moitié pour

le reste de la traversée. Enfin mes idées noires, mes inquiétudes, mes fâcheux pressentiments, cette persuasion secrète que ma destinée était de mourir au milieu des flots, au lieu de revivre entre tes bras; tout cela s'est dissipé avec les sombres nuages qui pesaient sur nos têtes. Les vents paraissent faits, ils doivent durer au moins jusqu'à la nouvelle lune, et je dois être en France avant elle. Mon cœur est soulagé, mon esprit est éclairci; je ne te vois pas encore, mais je vois que je te verrai, et c'est déjà quelque chose de toi.

Ce 4.

Notre marche se soutient; mais ma pauvre petite patience vient d'être mise à une terrible épreuve. Dans le moment où nous allions le mieux, nous avons vu au loin sur notre droite un bâtiment qui a fait mine de vouloir nous joindre. On a pensé qu'après les horribles contradictions que nous venons d'éprouver, il pourrait avoir quelque besoin pressant. Nous avons amené toutes nos voiles, et nous nous sommes mis en travers pour l'attendre. Il était loin, il ne marchait point; il nous a fait passer une heure à rouler sur des lames qui sont d'une grosseur affreuse; enfin il est venu et nous a dit qu'il n'avait besoin de rien. Tu me connais en voyage, chère enfant, et tu sais l'effet que me font les plus petits retards: ainsi je te laisse à juger de la tempête intérieure qui s'est élevée dans l'âme de ton pauvre Ceix. Je n'en suis point encore revenu, et j'ai de plus le chagrin de voir qu'elle a presque offensé le capitaine, quoique assurément il ne me soit pas échappé

un mot qui ait pu déplaire à personne. Ces messieurs-là savent bien comment on aime les autres femmes; mais ils ne savent peut-être pas comment on t'aime; et, s'ils te connaissaient, ils excuseraient mon impatience.

Ce 5.

Le vent et l'espoir se soutiennent; mais il faut encore quelques jours, et c'est beaucoup que ces jours quand on a dépensé tant de mois. Il me semble voir un pauvre diable qui, après avoir perdu ses louis, est encore obligé de sacrifier ses écus et puis sa monnaie, et souvent encore il est trahi par ceux qui l'ont ruiné. Je puis bien craindre le même sort tant que j'aurai affaire aux vents et aux flots. Enfin, ne nous décourageons point dans l'espérance. Ce n'est que dans la crainte qu'il faut penser au changement. Non, je te verrai, j'en suis sûr. Nous sommes trop bonnes gens l'un et l'autre pour que le ciel nous haïsse à ce point-là.

Ce 6.

Je n'avais que trop de raison de craindre. Le vent diminue et tourne du mauvais côté. Il faut reprendre ce courage dont j'aime si peu à me servir, et dont j'espérais n'avoir plus besoin. La patience est une cuirasse pesante qui défend les forts, et qui écrase les faibles. Tu vois que je ne me fais point valoir. Et pourquoi, et comment voudrais-je t'en imposer? Cette faiblesse que j'avoue me vient de toi. Ce n'est point de la pusillanimité, c'est de la ten-

dresse, et je tâcherais de prouver, à tout ce qui ne serait pas toi, qu'il n'y a qu'un sacrifice au monde dont je ne sois point capable.

Ce 7.

Le calme est revenu; il nous reste soixante lieues à faire. Ce serait l'affaire d'une bonne journée avec des vents tels que nous les avons eus dernièrement, et ce sera peut-être celle d'un mois; encore bien heureux si l'impossibilité d'aborder en France par les vents du nord-est ne nous force point d'aller chercher notre vie en Espagne. Ne désespérons point; le mal et le bien sont les deux ingrédients de la vie, tantôt mêlés, tantôt séparés. Je les aimerais mieux de la seconde manière, parce que cela m'assurerait d'un bonheur parfait, et par conséquent de te retrouver telle que je t'ai laissée. Adieu, charmante femme : *Fairest and best of all things.*

Ce 8.

Il semble que le vent n'ait voulu nous faire connaître ses faveurs que pour nous les faire mieux regretter, et pour répandre plus d'amertume sur les tristes jours que nous avons encore à passer à la mer, qui sont peut-être les seuls qui nous restent. Cette constance, dont je me souviens de m'être vanté, commence à m'abandonner. Il y a des moments où je voudrais que tout fût fini, et même que mon nom fût effacé de ta mémoire; je pense combien tu es malheureuse, et combien tu le seras. Je voudrais que cette

image, que cette émanation de moi qui habite au milieu de ton charmant esprit se dissipât avec le souffle de ma vie, s'il est arrêté que nous devions mourir ici, afin que tu apprisses cette nouvelle-là comme celle d'un événement arrivé aux antipodes. Tu dois avoir reçu plusieurs de mes lettres qui t'annoncent mon retour. Peut-être même un bâtiment marchand, qui devait partir après nous, aura-t-il déjà donné des nouvelles de mon départ. Il est probable que, dans l'étendue des mers, il aura trouvé des circonstances plus favorables, car on vient en vingt-cinq ou trente jours, quarante tout au plus, et voici le cinquante-sixième!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.


UNIVERSITY OF

